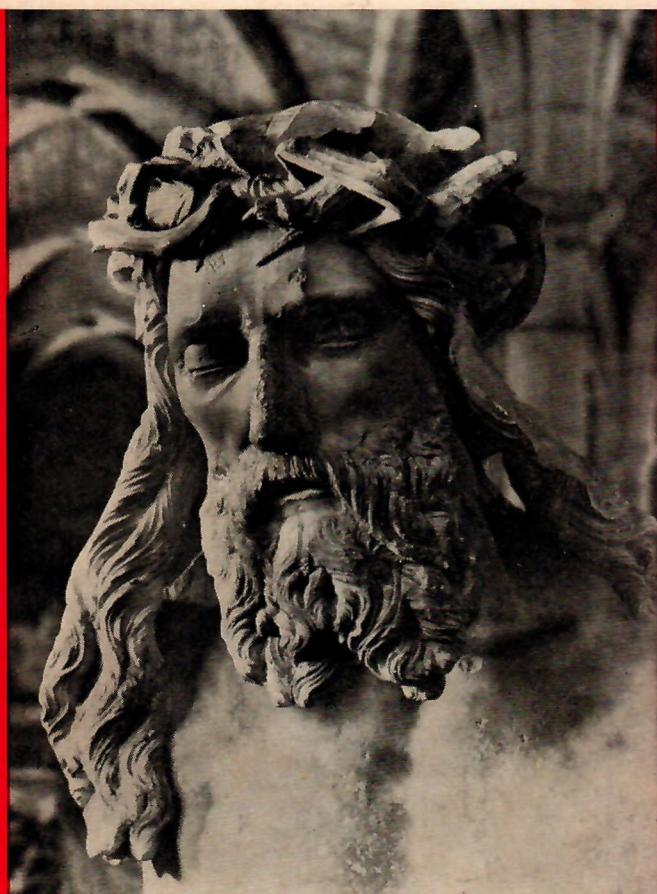


LE MYSTÈRE
DU CHRIST CRUCIFIÉ
ET GLORIFIÉ



M.-D. PHILIPPE O.P.
ALSATIA COLMAR - PARIS

**LE MYSTÈRE
DU CHRIST CRUCIFIÉ
ET GLORIFIÉ**

NIHIL OBSTAT : Fr. CH.-V. HÉRIS, o.p. Mag. in S. Theol.
Fr. D.-M. FORESTIER, o.p. Lect. in S. Theol.
IMPRIMI POTEST : Fr. J. Kopf, o.p. Prieur Provincial
IMPRIMATUR : Paris, le 10 mars 1966 : J. HOTTOT, Vic. Gén.

SOURCES DE SPIRITUALITÉ
Collection dirigée par le P. L.-J. CALLENS, O.P.

N° 17

LE MYSTÈRE DU CHRIST CRUCIFIÉ ET GLORIFIÉ

par

Marie-Dominique PHILIPPE, O.P.
Professeur à l'Université de Fribourg

ÉDITIONS ALSATIA
17, rue Cassette 10, rue Bartholdi
PARIS (6^e) COLMAR

Le buste du Christ, reproduit sur la couverture, se trouvait sur le socle du calvaire placé au centre du cloître de la Chartreuse de Champmol. Exécuté par Claus Sluter vers 1395, il se trouve au Musée des Bénédictins de Dijon.

© ÉDITIONS ALSATIA PARIS
*Tous droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays, y compris l'URSS*

PRÉFACE

SANS étudier, dans cette préface, les différents points communs à la théologie scientifique telle que nous la trouvons dans la Somme de saint Thomas, et à la théologie mystique, rappelons seulement le but propre et les exigences particulières de cette dernière.

Dieu ne nous a pas seulement donné, dans sa révélation, certaines vérités formant une doctrine, Il nous a communiqué aussi, voulant faire de nous des fils du Père, toute une pédagogie divine. Dieu aurait pu nous instruire exclusivement sur sa nature et sur la nôtre (ce qu'Il est et ce que nous sommes), et se contenter de nous donner cet enseignement magistral, c'eût été déjà merveilleux. Le don de cette vérité n'est-il pas, en effet, le don premier, fondamental, celui dont nous avons le plus besoin ? De fait, Dieu a voulu nous communiquer plus encore. Si nous insistons sur ce *plus*, ce n'est certes pas pour diminuer la valeur inestimable de cette communication de la doctrine, mais c'est afin de ne rien perdre du don divin. Dieu a voulu que sa révélation soit aussi une pédagogie, impliquant une histoire avec des personnes vivantes, des pécheurs et des hommes transformés par sa grâce, pour nous permettre de mieux comprendre les exigences les plus profondes, les plus intimes de son amour.

Pour bien éduquer, pour aider le plus efficacement possible les hommes à se mettre dans la dépendance immédiate de la cause finale, il ne suffit pas de donner des ordres, si excellents et si prudents soient-ils, il ne suffit pas de dire ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Au gouvernement de celui qui dirigerait uniquement ainsi, il manquerait quelque chose d'essentiel. Toute œuvre concrète d'éducation implique des exemples et des modèles vivants qui doivent créer un

milieu, attirer, entraîner. Le mot latin *exemplar* exprime bien cela. Sénèque, en parlant des sages, déclare : *nati sunt ut exemplar* (1).

La révélation se réalise dans l'histoire d'un peuple choisi par Dieu ; elle nous présente les faits et gestes de grands personnages ayant chacun une physionomie bien caractéristique. La Bible nous montre un Abraham, un Moïse, un Isaïe, un Samuel, un David – qui sont des *types* au sens fort. Patriarches, prophètes, législateurs, rois, prêtres, chacun possède sa personnalité propre, mais tous sont serviteurs de Dieu ; chacun a un tempérament bien marqué et reste très individualisé, très personnel, mais en même temps s'efface devant le message qu'il doit transmettre, parlant et agissant avec autorité parce qu'il parle et agit au nom de Dieu. C'est pour cela qu'ils ont tous cette force extraordinaire et qu'ils dépassent l'histoire. Leur histoire à eux, c'est l'Histoire sainte. S'ils demeurent pour nous des figures vivantes, c'est qu'ils sont porteurs d'un message divin, donc d'un message toujours vrai, toujours actuel. Ce message peut bien être dépassé – de fait, il l'est depuis le Christ – mais nous n'avons pas le droit de le rejeter comme de l'histoire passée ; c'est une histoire éternelle, puisque c'est l'Histoire sainte. Ces grands personnages ne nous transmettent pas seulement une doctrine sur la transcendance de Dieu : Dieu-Créateur, Dieu-Providence, Dieu Gouverneur de son peuple ; ils nous apprennent aussi et

(1) « Les exemples, dit saint Thomas, ont plus d'influence que les paroles sur les actes des hommes. En effet, l'homme fait et choisit ce qui lui semble être bon ; il montre donc davantage le bien dans ce que lui-même choisit, que dans ce qu'il enseigne comme étant à choisir. De ce fait, lorsque quelqu'un dit une chose, et en fait une autre, il influence davantage les autres par ce qu'il fait que par ce qu'il enseigne ; d'où la nécessité de donner l'exemple. Mais donner en exemple aux hommes quelqu'un qui ne fût qu'un homme n'était pas suffisant pour qu'ils puissent l'imiter, soit parce que la raison humaine est déficiente dans sa considération, soit parce que, dans la considération même des réalités, elle peut être trompée : voilà pourquoi nous a été donné l'exemple du Fils de Dieu, qui est infaillible et suffit à tout. Ce qui fait dire à saint Augustin que l'orgueil ne peut se guérir, s'il n'est guéri par l'humilité divine... De plus, il convient grandement que le fils de Dieu soit pour nous l'exemple des vertus : comme Il est Lui-même 'l'art du Père' (ars Patris), il convenait que, de même qu'Il a été l'"exemplar" de la création, Il fût encore l'"exemplar" de la justification : 'Le Christ a souffert pour vous, vous laissant un modèle afin que vous suiviez ses traces'. (1 P 2, 21). 'Mon pied s'est attaché à ses pas, j'ai suivi sa route sans dévier' (Jb 24, 11). » (*Commentaire sur saint Jean*, éd. Marietti, n° 1781).

surtout comment nous devons vivre de ce Dieu infiniment saint, de sa majesté, de sa justice et de sa miséricorde, comment nous devons retrouver en nous cette image de Lui-même qu'Il y a imprimée, et ce que nous sommes relativement à Lui, puisque nous ne pouvons avoir un certain sens de la grandeur de Dieu qu'à la condition de vivre en sa présence.

Comparativement à l'Ancien Testament, le Nouveau apparaît comme la révélation du mystère personnel de Dieu, de son immanence d'amour dans ce qu'elle a de plus fort. Cette immanence de son amour nous est déjà révélée dans l'Ancien Testament, mais l'accent est mis principalement sur l'autorité du Créateur, du Seigneur, du Dieu des armées. Dans l'Ancien Testament, lorsque l'homme rencontre Dieu, il se passe toujours quelque chose de spectaculaire : des bruits, des éclairs, une certaine qualité tragique ; on pense spécialement aux rencontres sur le Mont Carmel ou sur la Montagne sacrée. Dans le Nouveau Testament, la rencontre a lieu dans le secret (songeons au mystère de l'Annonciation) ; le Nouveau Testament nous révèle l'intimité de Dieu parce qu'il est la révélation de son amour. Mystère d'immanence, de proximité, de présence, l'amour ne peut se comprendre que dans l'intimité.

Si le Nouveau Testament nous enseigne que le précepte unique est d'aimer Dieu, s'il insiste sur la grandeur de l'amour, il ne s'en contente pourtant pas ; lui aussi nous donne plus qu'une doctrine, il nous montre Celui qui est le Patriarche, le Prophète, le Législateur, le Prêtre, le Roi par excellence : il nous donne la personne du Christ, celle du Fils bien-aimé.

Dieu ne limite pas sa pédagogie au décalogue, Il veut que nous comprenions et que nous recevions le don de son amour, que nous vivions dans le mystère de son amour. C'est en nous donnant son bien le plus précieux, le plus cher, son Fils bien-aimé, que le Père nous révèle l'intimité de son amour et qu'Il nous permet de vivre ainsi de sa présence.

Au jeune homme riche, Notre Seigneur dit d'abord d'observer les commandements, puis, devant son désir de faire plus, Il ajoute : « Une seule chose te manque : va, vends ce que tu as, donne-le aux

pauvres, et tu auras un trésor au ciel ; puis, viens, suis-moi »⁽²⁾. Observance du décalogue et choix des conseils sont ordonnés à cette nécessité de Le suivre. Toute la loi et les prophètes, en effet, sont ordonnés au Christ qui nous demande non seulement de Le suivre, de Le prendre comme modèle⁽³⁾, mais encore de vivre avec Lui et de Lui. « Maître, où demeures-tu ? »⁽⁴⁾ Voilà l'essentiel : demeurer en son amour, vivre avec une personne aimée, avec une personne qui nous est donnée, une personne qui est notre Dieu. Tant que nous n'avons pas compris ce mystère du don du Fils, nous demeurons dans l'Ancien Testament qui est, en effet, plus proche de notre nature humaine : génétiquement il est premier.

Se contenter de l'unique observance des préceptes, sans tenir compte, ni des conseils de Jésus, ni de la vie d'intimité avec Lui, nous entraîne fatalement à oublier que vivre chrétiennement c'est mettre ses pas, ses gestes, ses paroles dans ceux du Christ, en sorte qu'ils aient cette dimension spéciale, proprement chrétienne qui n'a d'autre mesure que la personne même du Christ.

Certes, Notre Seigneur est un Maître qui enseigne avec autorité, mais Il ne s'arrête pas à cet enseignement. Il a voulu vivre Lui-même la doctrine de la nouvelle alliance, Il a voulu vivre pleinement de l'unique précepte de l'amour, Il a voulu vivre les béatitudes. Il s'est donné à nous comme modèle vivant afin de nous faire comprendre d'une manière tout à fait concrète les exigences les plus profondes de l'amour divin. Il est venu rendre *témoignage* à cet amour afin de nous en manifester la grandeur et les exigences : Il est le Témoin de l'Amour. Le Nouveau Testament nous conduit immédiatement à la personne du Christ et, dans cette personne, au Père et à l'Esprit-Saint. A Philippe qui Lui demande : « Seigneur, montre-nous le Père », Jésus répond : « Qui m'a vu a vu le Père »⁽⁵⁾. Le Père est là, présent, et Il est Amour.

⁽²⁾ Mc 10, 21.

⁽³⁾ Saint THOMAS, *Somme théologique*, III, q. 51, a. 2, ad 1 : « Le Christ est proposé à tous en exemple, par la foi, selon ces paroles de l'épître aux Hébreux : 'fixant les yeux sur le chef de notre foi, qui la mène à la perfection, Jésus'... » (He 12, 2).

⁽⁴⁾ Jn 1, 38.

⁽⁵⁾ Jn 14, 8 et 9.

Il faut revenir sans cesse à la personne de Notre Seigneur, si l'on veut maintenir la doctrine évangélique dans toute son intégrité. C'est en considérant le Christ, modèle divin, en considérant le Verbe incarné, modèle et source de l'amour, que nous pourrions maintenir le réalisme divin de sa doctrine. Etant à la fois lumière et amour, elle ne regarde pas seulement l'intelligence, mais elle doit épanouir en nous l'amour.

La foi, divine par son objet propre, dépasse les distinctions caractéristiques de notre intelligence humaine entre l'ordre spéculatif et l'ordre pratique ; elle est au-delà. Si nous séparions la doctrine évangélique de la personne du Christ, nous agirions à la manière d'un philosophe et non à la manière d'un disciple de Jésus. Ne séparons jamais cette doctrine qui nous est donnée, de Celui qui nous la donne, et qui nous la donne au nom du Père ; autrement nous nous laisserions prendre à l'une des ruses les plus caractéristiques du démon. Toute sa tactique ne consiste-t-elle pas à nous arrêter avant que nous n'atteignons vraiment la fin ? A nous faire considérer et admirer la beauté de la doctrine en elle-même, nous arrêtant à sa seule intelligibilité, enfin, à nous faire oublier d'aimer le Christ qui nous conduit au Père, n'est-ce pas à certains moments une grande tentation pour l'intellectuel ? Si l'on y succombe, si l'on se laisse séduire en s'y arrêtant volontairement, on perd du temps, puisque, dans la connaissance de foi, le point de vue de l'intelligibilité est inséparable de l'amour, inséparable du mystère de la personne du Christ et de celle du Père.

Certes, tous les actes de la vie du Christ, ceux que l'Écriture nous transmet – (et non ceux que nous pourrions imaginer) – ont force d'exemple, ils sont pour nous les modèles de notre vie chrétienne. Mais l'acte qui commande tous les autres, celui qui est le sommet, le point culminant de la vie de Jésus parmi nous, celui où Notre Seigneur accomplit pleinement sa mission, c'est l'acte de la Croix. C'est pour l'accomplissement de cet acte unique qu'Il est venu. C'est par la Croix que Jésus nous manifeste les exigences ultimes de l'unique précepte d'amour envers Dieu et le prochain. C'est le Christ crucifié qui, par la vertu de Dieu, a été établi notre « Sagesse » ⁽⁶⁾.

⁽⁶⁾ 1 Co 1, 30.

Après la Cène et sur le point de quitter le Cénacle, Jésus déclare : « Il faut que le monde sache que j'aime le Père et que j'agis comme le Père me l'a ordonné. Levez-vous ! Partons d'ici » (7). C'est donc bien pour accomplir la volonté du Père qu'Il se rend à Gethsémani, et Gethsémani est la phase initiale du mystère de la Croix. Si Jésus se dirige vers Gethsémani, c'est à la fois pour accomplir la volonté du Père et pour se donner complètement à nous. N'avait-Il pas dit : « La volonté de celui qui m'a envoyé est que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné » ? (8)

L'acte de la Croix qui termine tous les autres actes de la vie terrestre du Christ a donc, du point de vue de la théologie spirituelle, une importance capitale, il doit en être le centre puisque c'est de là que rayonne toute lumière de sagesse. Mais si la Croix reste le centre de la grande manifestation d'amour, nous ne devons pourtant jamais la séparer du mystère de la Résurrection, car, du point de vue de la foi, ces deux mystères sont inséparables. Le mystère de la Croix est une « Pâque », un passage, *transitus ad Patrem* (9) et le mystère de la Résurrection manifeste cette entrée glorieuse dans la demeure du Père (10).

Certes, l'Esprit Saint peut très bien, à certains moments de notre vie et selon son bon plaisir, nous faire vivre exclusivement le mystère de l'agonie et de la Croix, Il peut nous y cacher complètement, nous engoutir dans cette absolue tristesse et cette souffrance totale ; mais notre foi ne peut exclure le mystère de la Résurrection.

Aussi bien pourrions-nous vivre, à d'autres moments, des mystères de gloire ; mais n'oublions pas que, sur terre, la grande lumière de sagesse nous vient de la Croix et que la véritable expérience de gloire – la vision béatifique – est pour le ciel.

En définitive, nos expériences divines restent toujours réglées par

(7) *Jn* 14, 30b-31.

(8) *Jn* 6, 39.

(9) Cf. *Jn* 13, 1. Toute notre vie n'est-elle pas un passage vers le Père ?

(10) « Le Christ, écrit saint Thomas, va au Père (*Jn* 16, 28) en s'offrant à Lui dans sa passion... Il va au Père par la résurrection, en laquelle son humanité est configurée au Père dans l'immortalité ('sa vie est une vie à Dieu' – *Rm* 6, 10). Il va au Père dans son ascension, en laquelle resplendit spécialement la gloire divine. » (*Comm. sur saint Jean*, n° 2163)

la foi ; elles n'en épuiseront jamais le mystère, elles doivent toujours se dépasser elles-mêmes pour adhérer plus divinement au mystère lui-même. La vie contemplative ne peut se situer qu'au niveau de la foi et de la charité ; ses expériences, si éminentes soient-elles, ne sont que des jalons sur le chemin qui mène à la plénitude de la lumière révélée, cette lumière qui est contenue dans les mystères de la foi et possédée, dès ici-bas, par la charité.

Si, du point de vue de la foi, nous séparions ces mystères, nous risquerions, en ne regardant que la Croix, de perdre pied et de désespérer et, en ne considérant que les mystères de gloire, sans plus adhérer à la Croix, de tomber dans l'illusion ou dans toute espèce de messianisme ⁽¹¹⁾.

Si le sacrifice de la Croix est bien le sommet de toute la vie terrestre du Christ, s'il est « son œuvre » par excellence, il est aussi, par le fait même, le point culminant de tout le gouvernement de Dieu sur l'univers. Il y a un moment dans l'histoire du monde où Dieu se penche de façon unique sur sa création, un moment où son amour se fait particulièrement présent, où sa miséricorde envahit tout : c'est l'heure de la Croix. Ce geste ultime du Christ finalise tout l'Ancien Testament et reste présent à tout ce qui va venir. L'Ancien Testament nous apparaît comme une montée vers le sacrifice de la Croix, et le mystère de l'Eglise consiste à le garder présent pour nous, de la manière la plus réelle qui soit, par le mystère eucharistique.

L'aspect concret et proprement éducatif de la révélation divine ne doit pas être laissé de côté sous prétexte qu'il est secondaire et que la doctrine est ce qu'il y a de plus important. Une telle conception, trop rationaliste, de la *Doctrina sacra*, se trouve souvent à l'origine de réactions violentes qui, par leur violence même, tombent dans l'excès inverse et ne veulent plus considérer que l'aspect concret, historique et immédiatement pratique de l'Écriture. Les deux aspects sont inséparables et font partie intégrante de la richesse de la révélation. En

⁽¹¹⁾ « Si vous voulez parvenir à posséder le Christ, ne Le cherchez jamais sans la Croix... » Saint JEAN DE LA CROIX, *Lettre XXII*, au Père Jean de sainte Anne. Cf. saint CYPRIEN, *Lettre LVIII*, « Le Fils de Dieu a souffert pour faire de nous des fils de Dieu, et le fils de l'homme ne veut pas souffrir pour continuer à être fils de Dieu ! » (éd. « Les belles lettres », 1925, tome II, p. 164).

effet, si, dans son gouvernement, Dieu nous enseigne en nous communiquant la vérité, Il nous éduque aussi en nous apprenant à L'aimer comme Il veut être aimé. La régence de Dieu sur nous est à la fois lumière et amour. L'un et l'autre sont intimement unis ; ne considérer que la lumière, ou ne retenir que l'amour, ferait un schisme terrible, ce serait diviser ce qui est divinement uni, et nous mettre par le fait même dans l'incapacité de recevoir toute la richesse du mystère de Dieu.

Il n'y a pas d'opposition entre la théologie scientifique et la théologie mystique puisqu'elles partent toutes deux de la révélation et ont pour but d'en manifester la richesse ; néanmoins elles le font différemment. La première considère avant tout, dans la révélation, sa valeur de principe, sa valeur de précepte, et cherche à en exprimer scientifiquement toute l'intelligibilité. C'est, en effet, un ordre scientifique d'intelligibilité qui préside à l'organisation de la théologie scientifique. La Somme de saint Thomas en est le modèle parfait : traitant, dans la première partie, du mystère de Dieu (Dieu est ce qu'il a de plus intelligible), elle étudie ensuite l'homme comme « image de Dieu », montrant comment il retourne vers Dieu ; enfin, en troisième lieu, elle étudie le mystère du Christ, mystère d'unité de Dieu avec l'homme ; puis les sacrements, mystérieux prolongements de l'action du Christ.

La théologie spirituelle, au contraire, considère avant tout la valeur immédiatement pratique de la révélation, ce qui lui permet de diriger notre vie divine. Cette vie divine est une vie chrétienne qui ne peut s'épanouir que dans le mystère du Christ. C'est le contact direct avec le Christ qui, d'une manière pratique, commande tout pour nous. C'est pourquoi il appartient à la théologie spirituelle d'exposer en premier lieu les mystères du Christ crucifié et glorifié qui sont les modèles de la divine charité, en essayant de préciser comment la plénitude de la charité du Christ – qui possède radicalement depuis le premier instant de sa conception, toutes les virtualités et toutes les perfections de sa nature humaine – sous l'influence des dons du Saint-Esprit, s'épanouit en béatitudes qui transforment tout l'exercice des vertus de Jésus. Par là, nous saisissons ce qui est tout à fait propre à l'état chrétien des vertus. Etre chrétien, ne consiste pas seulement à

observer les commandements ou à être vertueux - encore que ce soit nécessaire – il faut que les mystères de Jésus crucifié et glorifié soient de plus en plus présents à chacune de nos pensées et de nos actions. Il faut suivre le Christ, L'imiter. Il faut laisser s'exercer sur nous cette force d'attraction mystérieuse et unique qui émane du Christ en Croix. « ...et Moi, élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi » (12).

Ainsi nous comprendrons le seul humanisme authentique, celui qui a été voulu par Dieu, qui est un humanisme chrétien, et qui consiste à être parfaitement homme comme le Christ l'a été, en étant totalement fils du Père.

La théologie spirituelle doit exposer ensuite comment Marie est le modèle du mystère de la croissance de la charité (13) ; comment les diverses conversions, révélées dans le Nouveau Testament, doivent nous aider à mieux comprendre et mieux vivre le mystère de notre conversion et de toutes nos conversions ; comment la parole de Dieu, la volonté du Père et l'Eucharistie qui nous sont données de fait dans ce milieu vital qu'est le mystère de l'Eglise, sont les aliments divins de cette croissance.

Mais notre vie chrétienne, pour réaliser ses exigences ultimes et cependant primordiales, demande plus encore que d'imiter le Christ, de Le suivre, de progresser dans la charité et la vertu, elle demande de vivre avec Lui et de Le recevoir comme le don que le Père nous fait de son Fils. C'est pourquoi la théologie spirituelle doit s'achever en considérant le mystère des Dons divins : le Fils nous est donné par le Père et Il se donne à nous ; Il se donne et Il nous donne sa Mère et l'Esprit-Saint. Le Fils et l'Esprit nous sont donnés pour nous faire vivre du Père. Ils nous font pénétrer dans les demeures du Père. Toute notre vie chrétienne s'achève auprès du Père, *in sinu Patris*.

Nous voudrions montrer, dans cet ouvrage de théologie spirituelle, le Christ crucifié et glorifié, modèle divin du mystère de notre charité.

(12) *Jn* 12, 32.

(13) Cf. *Mystère de Marie. Croissance de la vie chrétienne*, 2 vol., La Colombe, 1958.

PREMIERE PARTIE

PREFIGURATIONS DU MYSTÈRE DE LA CROIX

TERME et sommet de la vie terrestre de Jésus, le sacrifice de la Croix est son œuvre par excellence, celle où Il glorifie le Père d'une manière unique : « Maintenant le Fils de l'homme a été glorifié et Dieu a été glorifié en lui » (1). Nécessairement, ce sacrifice représente aussi l'œuvre par excellence du gouvernement de Dieu sur la terre, de l'humanité mue par Dieu ; l'œuvre où la justice divine et sa miséricorde, réalisant toutes leurs virtualités, éclatent avec une nouvelle et totale splendeur.

Pour saisir toute la richesse et toute la splendeur divines du sacrifice de la Croix, il faudrait voir comment, d'une part, ce sommet du gouvernement divin à l'égard des hommes cheminant sur terre, achève toute l'histoire d'Israël envisagée comme une grande montée vers le Calvaire, la Pâque par excellence, et comment d'autre part, il éclaire toute la vie de l'Eglise engendrée à la Croix, véritable extension et communication, à travers le temps et l'espace, de ce mystère du don du Fils bien-aimé aux hommes. Et, de même que l'Histoire Sainte du peuple d'Israël apparaît comme l'abrégé synthétique et parfait de la régence de Dieu sur le monde avant l'avènement de son Fils – Israël est le premier-né – de même aussi, la vie de l'Eglise récapitule en elle, de la façon la plus explicite et la plus parfaite, la conduite de Dieu sur l'univers depuis le mystère de la Croix.

Le cadre de ce travail ne nous permet pas de nous étendre lon-

(1) *Jn* 13, 31.

guement sur cette ascension du peuple de Dieu vers la Croix, cependant nous noterons que l'Histoire Sainte est comme ponctuée par des sacrifices-types, préfigurant le sacrifice unique, celui de la Croix (*), puis nous relèverons d'une manière encore plus rapide les grandes prophéties qui annoncent le mystère.

Les sacrifices de l'Ancien Testament semblent, en effet, marquer les moments privilégiés de la conduite de Dieu à l'égard de son peuple. Ils apparaissent comme des points de rencontre, avec Dieu Lui-même, de certains hommes spécialement élus par Lui, et sont à l'origine d'alliances mystérieuses entre l'humanité et le Très-Haut. Ces alliances constituent le fruit immédiat de ces sacrifices qui, mettant l'homme dans un état d'entière soumission à son Dieu, permettent au Seigneur tout-puissant d'exercer sur sa créature une miséricorde toute nouvelle et surabondante.

(*) Cf. l'étude de ces mêmes sacrifices dans *Un seul Dieu tu adoreras*, éd. A. Fayard, (collection *Je sais - Je crois*), Paris 1958.

Chapitre premier

AVANT LA LOI : SACRIFICES DES CRÉATURES – IMAGES DE DIEU – ET DES AMIS DE DIEU

Le sacrifice d'Abel

LES tout premiers sacrifices qui apparaissent dans l'Écriture sont ceux d'Abel et de Caïn : « Caïn offrit les produits de la terre en oblation à Yahvé ; Abel, de son côté, offrit des premiers-nés de son troupeau, et même de leur graisse » (1).

Ces gestes d'offrande nous sont rapportés comme des actes tout naturels, les plus simples qui soient, hommage spontané de la créature à son Créateur. Toutefois, dans leur simplicité même, ils nous apparaissent comme empreints d'une importance toute spéciale, d'une gravité unique, puisqu'ils mettent l'homme en relation immédiate avec Dieu, (en présentant ses offrandes à Yahvé, l'homme reconnaît les droits souverains de Dieu sur tout ce qu'il possède et ce qu'il fait) et que c'est à travers eux que se réalisent les premiers discernements divins à l'égard des hommes.

Extérieurement, le geste d'Abel offrant les prémices de son troupeau paraît semblable à celui de son frère ; pourtant sa valeur, son prix intérieur, sont tout différents. La Vulgate distingue bien l'offrande de Caïn de celle d'Abel : *Offerret Caïn de fructibus terrae munera Domino. Abel quoque obtulit de primogenitis gregis sui.* Abel offre le meilleur de ce qu'il possède d'un cœur pur et qui aime son Dieu par-dessus tout : il fait un choix. L'auteur de l'Épître aux

(1) Gn 4, 3-4.

Hébreux nous révèle l'intention du cœur d'Abel : « C'est par la foi qu'Abel offrit à Dieu un sacrifice plus excellent que celui de Caïn, c'est par elle qu'il fut déclaré juste, Dieu approuvant son offrande, et c'est par elle que, mort, il parle toujours » ⁽²⁾. Caïn au contraire, offre indifféremment de ses biens à la Majesté divine. Abel offre les prémices de son troupeau pour glorifier Dieu, pour proclamer sa majesté souveraine de Créateur, reconnaissant que toute fécondité vient de Lui et doit remonter vers Lui. « Yahvé regarda Abel et son offrande, mais il ne regarda pas Caïn et son offrande. Caïn en fut irrité et il eut le visage abattu » ⁽³⁾. Cela lui est insupportable ; n'est-il pas l'aîné ? N'a-t-il donc pas droit à plus d'attention et de considération ? Or Dieu semble méconnaître son droit et fait d'Abel l'objet de sa bienveillance. Dans son orgueil blessé, Caïn décide dans son cœur de tuer son frère.

C'est donc bien, par et dans ce geste du sacrifice, que se révèle le premier discernement de Dieu à l'égard des hommes, discernement qui se présente avec un caractère absolu et éternel ; d'un côté, Abel le juste, immolé à cause de l'amour de Dieu ; de l'autre, Caïn, le fratricide que Dieu marque d'un signe, car Il se réserve de le juger et de le punir. Voici, après la chute, la première manifestation de la miséricorde toute gratuite de Dieu et de sa justice mystérieuse.

Ce sacrifice d'Abel, le premier sacrifice que Dieu agréa et qui constitue une offrande toute simple au Seigneur du meilleur de ce que l'homme possède – les prémices du troupeau – apparaît en même temps comme un geste définitif qui exige un engagement total. Abel doit être prêt à mourir. La qualité divine de son sacrifice n'est-elle pas, en effet, le motif propre de sa mort ? Abel devient ainsi la première figure du Christ, victime immolée par ses frères et pour eux, à cause du caractère divin de son amour pour le Père.

L'acte d'Abel engage non seulement sa personne, mais la communauté humaine, car c'est un geste visible, social, dont la répercussion sur le plan communautaire se manifeste immédiatement dans la réaction de Caïn ; réaction enracinée dans une jalousie spirituelle, mais qui s'achève, en se concrétisant, dans un fratricide.

⁽²⁾ *He* 11, 4.

⁽³⁾ *Gn* 4, 4-5.

Donc, soit du côté de Dieu, soit du côté des hommes, le sacrifice apparaît immédiatement comme un geste capital et définitif : il lie ou sépare, il engendre l'amour ou la haine.

Le sacrifice de Noé

Après le déluge, « Noé construisit un autel à Yahvé, il prit de tous les animaux purs et de tous les oiseaux purs et offrit des holocaustes sur l'autel. Yahvé sentit une odeur agréable et Yahvé dit en son cœur : 'Je ne maudirai plus désormais la terre à cause de l'homme, parce que les pensées du cœur de l'homme sont mauvaises dès sa jeunesse, et je ne frapperai plus tout être vivant, comme je l'ai fait. Désormais tant que la terre durera, les semailles et les moissons, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront point ! » (4) Ce sacrifice qui a lieu après le déluge (5), bien que plus particulier que les deux premiers, apparaît encore comme un geste spontané de l'homme ; c'est le premier acte de Noé après sa sortie de l'arche. Après avoir échappé au péril de la mort, la créature rend grâce à Dieu de son secours providentiel et reconnaît la justice de ses châtements (6). C'est un sacrifice d'action de grâce et de réparation.

Cependant, le sacrifice n'engage plus seulement l'homme et la communauté humaine, mais tout l'univers ; car l'homme, ayant offert en holocauste à Dieu ce qu'il a trouvé de plus pur parmi les créatures, appelle ainsi la miséricorde divine sur toutes ces créatures sans exception. Et Dieu répond au sacrifice par une alliance : la réconciliation s'étendra à toute la nature, au cosmos. Dieu ne maudira plus l'univers à cause de l'homme. « Il n'y aura plus de déluge pour ravager la terre » (7). Le sacrifice apparaît donc ici comme ayant une portée cosmique.

(4) Gn 8, 20-22.

(5) Pour la première fois, on note la construction d'un autel pour le sacrifice, le caractère d'holocauste de celui-ci et le choix d'animaux purs.

(6) He 11, 7.

(7) Gn 9, 11.

Les sacrifices des patriarches

Les sacrifices d'Abel et de Noé sont des faits réels très primitifs, nous révélant l'aspect le plus fondamental de l'acte religieux qui s'exprime spontanément dans un sacrifice ; sacrifice individuel d'oblation des prémices s'achevant dans l'immolation même d'Abel ; sacrifice familial d'action de grâces qui s'achève dans une alliance nouvelle de Dieu avec l'homme. Les sacrifices offerts par les patriarches, les amis de Yahvé, qui reçoivent sa bénédiction et son alliance personnelle, nous apparaissent comme faisant partie essentielle de leur vie personnelle. Aux apparitions et aux révélations de Yahvé, les hommes répondent en bâtissant un autel, en invoquant son Nom ⁽⁸⁾.

Sans nous arrêter ici à ces multiples sacrifices, presque familiers, offerts par les patriarches, relevons seulement quelques faits plus caractéristiques nous révélant une dimension très nouvelle de la réalité du sacrifice.

Rencontre mystérieuse d'Abraham et de Melchisédech

« ... Quand, après avoir battu Kedor-Laomer et les rois qui étaient avec lui, Abraham revint et que le roi de Sodome alla à sa rencontre dans la vallée de Shavé (la vallée du Roi), Melchisédech, roi de Shalem, apporta du pain et du vin ; il était prêtre du Dieu Très-Haut. Il prononça cette bénédiction : 'Béni soit Abraham par le Dieu Très Haut qui créa ciel et terre, et béni soit le Dieu Très Haut qui a livré tes ennemis entre tes mains !' Et Abraham lui donna la dîme de tout » ⁽⁹⁾.

L'Épître aux Hébreux, ainsi que le Psaume 110, nous éclairent sur ce mystérieux personnage et sur la signification de cette rencontre également mystérieuse. D'après le Psaume 110, Melchisédech est la figure du Messie, ayant un sacerdoce royal et éternel ; quant à l'Épître aux Hébreux, elle précise que le Christ réalise cette figure : Il est « prêtre selon l'ordre de Melchisédech » ⁽¹⁰⁾, son sacerdoce n'est

⁽⁸⁾ Gn 12, 7-8 ; 13 et 18.

⁽⁹⁾ Gn 14, 17-20.

⁽¹⁰⁾ He 5, 6 ; 7, 11.

pas celui des Lévites, mais un sacerdoce royal, antérieur à la loi et au-dessus de la loi, un sacerdoce pacifique qui demeure pour l'éternité.

On comprend par là l'éminente dignité du sacerdoce du Christ, puisqu'Abraham, le père des croyants, le patriarche, après sa victoire sur les rois de la terre, s'humilie devant Melchisédech en recevant sa bénédiction et en lui payant la dîme.

Si Melchisédech reçoit la dîme d'Abraham et, par lui, de tout le peuple d'Israël, de tout le sacerdoce lévitique, il lui apporte par contre « du pain et du vin ». La tradition patristique a considéré qu'il s'agissait là de la matière d'un sacrifice qui lui était propre. Prêtre du Très-Haut, Melchisédech ne peut offrir en sacrifice à Dieu que ce « pain » et ce « vin ». Ce sacrifice n'est-il pas comme une préfiguration du sacrifice de l'Eucharistie, le sacrifice du Christ pour son Eglise ?

Nous voici donc en présence d'un fait mystérieux qui, avant la loi, préfigure pour nous le sacerdoce du Christ et son sacrifice. Et ce qui nous frappe le plus, c'est l'aspect de gratuité absolue de cette apparition de Melchisédech, qui est « sans père, sans mère, sans généalogie »⁽¹¹⁾ ; il vient à la rencontre d'Abraham qui n'a rien demandé, et il le bénit. C'est la première fois que nous voyons dans l'Ecriture un homme bénir un autre homme au nom de Dieu et lui offrir « pain et vin » comme signe d'une alliance nouvelle de paix. Abraham, mû intérieurement, reconnaît spontanément la dignité unique de ce prêtre-roi ; il reçoit sa bénédiction et lui donne la dîme.

Aucun lien de nécessité ou de continuité n'existe entre les premiers sacrifices et celui-ci, puisque les premiers apparaissent avant tout comme des gestes où l'homme s'adresse à Dieu et s'élève jusqu'à Lui en L'invoquant et en Le remerciant. Dans cette offrande « du pain et du vin », c'est vraiment Dieu qui a l'initiative première et qui vient à la rencontre de l'homme.

Sans vouloir affirmer qu'il existe nécessairement une connexion entre cette rencontre mystérieuse et l'alliance que Dieu fait ensuite avec Abraham, reconnaissons que ces événements se suivent et qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que Dieu constituât entre eux un

(11) He 7, 3.

véritable lien. Dieu promet à Abraham un héritier de son sang ; Il conclut donc avec lui une alliance de fécondité ⁽¹²⁾. Après lui avoir promis qu'Il ferait de lui « un grand peuple » ⁽¹³⁾, Il précise que ce grand peuple sera effectivement « issu de son sang ». L'Eucharistie exprime et réalise l'alliance dans le sang du Christ ; c'est bien de ce sang que l'Eglise est issue.

Le sacrifice d'Isaac

C'est au moment où tout semble réussir dans la vie du patriarche Abraham, où, après cette si longue attente, il peut enfin jouir de la présence de ce fils de la promesse qui grandit auprès de lui, que Dieu veut éprouver la fidélité de son ami et sonder les sentiments de son cœur. Il veut voir si Abraham est toujours le serviteur fidèle, capable de tout quitter, de tout sacrifier pour suivre son Dieu et accomplir son bon plaisir, même si celui-ci est incompréhensible. Après avoir appelé par son nom Abraham qui, immédiatement, répond en se tenant en sa présence, Dieu lui révèle clairement sa volonté : « Prends ton fils, ton unique, que tu chéris, Isaac, et va-t-en au pays de Moria, et là tu l'offriras en holocauste sur une montagne que je t'indiquerai » ⁽¹⁴⁾.

Rien ne pouvait faire deviner à Abraham ce nouveau bon plaisir de Dieu, puisque Dieu Lui-même lui avait promis qu'il aurait un héritier de Sara, malgré leur âge avancé et que, de ce fils, naîtraient « des peuples, des rois, des nations » ⁽¹⁵⁾. Comment Dieu pourrait-Il maintenant se contredire et réclamer qu'Isaac soit offert en holocauste ? Pourquoi un tel changement dans la volonté de Dieu, alors qu'Abraham n'avait en rien mérité un tel châtement ?

Pourtant, la volonté de Dieu se manifeste avec précision ; il ne s'agit pas d'Ismaël, le premier-né selon la chair, le fils de la servante, il s'agit de celui qu'Abraham chérit, le fils de son cœur, son « unique » et qui est pour lui le gage même de la prédilection de Dieu, celui qui

⁽¹²⁾ Gn 15, 4.

⁽¹³⁾ Gn 12, 2.

⁽¹⁴⁾ Gn 22, 2.

⁽¹⁵⁾ Gn 17, 16.

lui fut promis par Dieu, lors du passage si mystérieux de Yahvé au chêne de Mambré, sous la forme des « trois hommes »⁽¹⁰⁾. La naissance d'Isaac demeure intimement liée à ce passage de Yahvé chez Abraham, devant sa tente ; et voilà que Dieu lui demande non seulement d'accepter que son fils Lui soit offert – Dieu qui le lui a donné peut le lui reprendre – mais d'offrir lui-même en holocauste ce fils bien-aimé ; Il lui demande d'immoler pour Lui, uniquement pour Lui, parce que c'est sa volonté, ce qu'Abraham aime le plus sur la terre, ce qui est le plus intimement lié à son cœur d'homme, ce qui donne à sa vie de patriarche tout son sens, ce qui constitue l'espoir unique de sa vieillesse, Isaac, et par surcroît, Il réclame d'Abraham la force héroïque d'exécuter lui-même cette volonté.

Car Dieu demande que sa volonté ne soit pas seulement acceptée avec résignation, comme on accepte passivement quelque chose qui violente et qu'on ne peut modifier ; Il veut qu'elle soit acceptée comme la volonté d'un ami, à laquelle on coopère librement, efficacement, même si le cœur, en ce qu'il a de plus sensible, de plus intime, de plus aimant, en est broyé. Dieu veut qu'Abraham accepte sa volonté et qu'Il coopère librement à son accomplissement, même si son cœur de père doit en être crucifié, même si tout en lui se révolte devant une action si cruellement inhumaine aux yeux de sa raison.

Dieu seul peut exiger d'un ami de prédilection un tel holocauste, parce que, d'une part, Il est Dieu, auteur de la vie et de la mort et que, d'autre part, le véritable ami de Dieu, préférant Dieu à ses dons les plus excellents, devient par le fait même capable de tout sacrifier, de tout détruire plutôt que de déplaire à sa volonté. C'est donc vraiment à Abraham, en tant qu'ami de prédilection, que Dieu s'adresse lorsqu'Il exprime sa volonté. En Abraham, seul l'ami de prédilection peut accepter un telle volonté sans la discuter, uniquement parce qu'elle est la volonté de Celui qu'il aime plus que tout. Tout ce qui, en Abraham, ne serait pas actuellement assumé par cette amitié de prédilection, se révolterait devant un tel ordre qui apparaît immédiatement comme un scandale, une absurdité, une folie. Si son amour pour Isaac n'était pas totalement transformé par son amour pour Dieu, ce

(10) *Gn* 18, 1-15.

père se révolterait contre un Dieu qu'Il considérerait comme cruel et injuste.

Meurtri dans son amour, Abraham demeure fidèle. Il n'hésite pas un instant : « Il se leva tôt, sella son âne et prit avec lui deux de ses serviteurs et son fils Isaac, il fendit le bois de l'holocauste et se mit en route pour l'endroit que Dieu lui avait dit » (17). Pour atteindre la perfection, l'exécution demande de se faire avec diligence et intelligence. Abraham prévoit tout et ne tarde pas.

Pendant les trois jours que dure la route, Abraham garde dans le silence ce secret qui brise son cœur de père et l'immole vivant : sacrifice vraiment intérieur, de trois jours, qu'il offre à Dieu en exécutant sa volonté. Cet holocauste intérieur d'obéissance est celui de l'ami qui, en pleine lucidité, en pleine conscience, dans l'obscurité totale de la foi et le dénuement d'une espérance pauvre, offre à Dieu son trésor vivant, celui qu'après son Dieu, il aime de la manière la plus forte, la plus intense.

En réalité, Dieu attendait avant tout cet holocauste intérieur du cœur et non la mort physique d'Isaac. Au dernier moment, l'Ange de Yahvé sera là pour signifier à Abraham la fin de l'épreuve : « Je sais maintenant que tu crains Dieu, tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique » (18). Isaac sera rendu à son père.

Cet holocauste intérieur, Dieu le veut parfait, car il doit proclamer l'excellence unique de sa volonté et de son amour. Il est parfait en raison de l'intensité de l'amour de préférence, de choix, qu'il exige ; en raison de sa durée – pendant trois jours, Abraham doit demeurer fidèle dans ce choix ; en raison de la coopération efficace, immédiate, déterminante, qui lui est demandée. Et, pour que sa perfection soit plénière et surabonde, viennent s'ajouter gratuitement certaines circonstances. A celui qui donne tout, Dieu demande encore plus. A Abraham, totalement obéissant, ayant vécu trois jours durant, par amour pour son Dieu, ce martyre intérieur du cœur, Dieu demande encore plus. La dernière étape, celle du troisième jour, sera marquée du sceau de ces souffrances gratuites où l'on reconnaît le « jeu » de la Sagesse.

(17) *Gn* 22, 3.

(18) *Gn* 22, 12.

« Le troisième jour, Abraham, levant les yeux, vit l'endroit de loin. Abraham dit à ses serviteurs : 'Demeurez ici avec l'âne. Moi et l'enfant nous irons jusque là-bas, nous adorerons et nous reviendrons vers vous' ! » ⁽¹⁹⁾ A l'approche imminente de la mort de son fils, Abraham, dans son cœur lourd de souffrance, veut être seul un moment avec lui. Son cœur de père souhaite cette dernière intimité ; ultime joie que Dieu lui laisse. Quand on souffre à l'excès, la présence de personnes indifférentes devient vite intolérable ; on recherche instinctivement à s'isoler. Isaac fait partie de cette solitude, étant si présent au cœur de son père !

Voyant approcher le lieu de l'holocauste, Isaac, l'enfant qui ne soupçonne rien de ce qui se passe, commence à réfléchir. Comment veut-on faire un holocauste en oubliant l'essentiel : la victime ? Ignorant la raison du silence de son père, il l'appelle et l'interroge, avec la même liberté que de coutume : « Mon père, voilà le feu et le bois, mais où est l'agneau pour l'holocauste ? » Cet appel et cette interrogation pénètrent directement, comme un glaive, dans le cœur d'Abraham que ces trois jours d'attente et de souffrances cachée ont rendu si vulnérable. Voilà comment l'enfant vient lui-même ajouter gratuitement à la douleur du père, réveillant par son appel et son interrogation ce qu'il y a, dans son cœur paternel, de plus tendre et de plus vulnérable à la douleur. La seule force d'Abraham, c'est la volonté de Dieu ; dans sa souffrance, il ne peut se réfugier que là. « C'est Dieu qui y pourvoira. »

Pour être plénière, l'épreuve doit être vécue jusqu'au bout. Abraham doit exécuter l'ordre de Dieu jusqu'à son extrême exigence. « Quand ils furent arrivés à l'endroit que Dieu lui avait indiqué, Abraham y éleva l'autel et disposa le bois, puis il lia son fils Isaac et le mit sur l'autel, par-dessus le bois. Abraham étendit la main et saisit le couteau pour immoler son fils » ⁽²⁰⁾. De tout ce qui concourt à ce sacrifice, de toutes ses dispositions, rien n'est épargné, pour que le sacrifice intérieur soit totalement consommé ; alors seulement, Dieu suspend le bras d'Abraham.

L'oblation de Melchisédech est toute gratuite et Abraham, spon-

⁽¹⁹⁾ Gn 22, 4-5.

⁽²⁰⁾ Gn 22, 9-10.

tanément, lui donne la dîme de tout ce qu'il possède. Le sacrifice de son fils, que Dieu demande à Abraham, est aussi tout gratuit – il ne peut se comprendre du point de vue de la seule justice – mais ce sacrifice gratuit réclame d'Abraham plus que la dîme de ses biens ; il réclame son unique trésor offert sans réserve. Si l'ami de Dieu demeure toujours le serviteur qui doit donner effectivement la dîme de ses biens, il doit avant tout offrir intérieurement le trésor de son cœur. Et si cette offrande intérieure est vraie, elle suffit à Dieu. Isaac est rendu à son père ⁽²¹⁾.

A ce sacrifice, manifestant la fidélité d'Abraham, Dieu répond par la confirmation solennelle de son alliance. « Je jure par moi-même parole de Yahvé, parce que tu as fait cela, que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique, je te comblerai de bénédictions, je rendrai ta postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que le sable qui est sur le bord de la mer, et ta postérité conquerra la porte de tes ennemis. Par ta postérité se béniront toutes les nations de la terre, en retour de ton obéissance » ⁽²²⁾.

La promesse de Dieu se réalise progressivement. Si Abraham n'a qu'un fils, Isaac en aura deux : Esäü et Jacob ; l'un et l'autre recevront la bénédiction de Dieu, mais Jacob, le benjamin, le préféré de sa mère, la recevra à un titre très spécial. De lui naîtront douze fils qui seront à l'origine des douze tribus d'Israël.

⁽²¹⁾ *He* 11, 17 : Par la foi, Abraham, mis à l'épreuve, offrit Isaac. *He* 11, 19 : Il pensait : Dieu est capable de ressusciter les morts ; c'est pour cela qu'il recouvra son fils.

⁽²²⁾ *Gn* 22, 16-18.

Chapitre II

LA PÂQUE ET LA LOI : SACRIFICES DES SERVITEURS ET DES LÉVITES

La Pâque

E^N Egypte, après une éphémère prospérité, le peuple d'Israël connaît vite l'oppression et la servitude : « On imposa à Israël des chefs de corvée avec mission de lui rendre la vie dure par les travaux auxquels ils l'astreindraient » (1). Mais plus on l'opprime, plus il croît en nombre. Le Pharaon ordonne alors de jeter au Fleuve tous les fils des Hébreux, laissant vivre les filles (2).

Pour délivrer son peuple du joug des Egyptiens, Yahvé choisit Moïse (3). Il lui donne cet ordre : « Maintenant que la clameur des enfants d'Israël est venue jusqu'à moi et que j'ai vu, aussi, l'oppression que font peser sur eux les Egyptiens, maintenant va, je t'envoie auprès de Pharaon pour faire sortir d'Egypte mon peuple, les enfants d'Israël » (4).

En vue de cette mission, Il lui donne le pouvoir d'opérer devant le Pharaon des « merveilles » capables de changer son cœur endurci, car « le roi d'Egypte ne permettra pas au peuple d'Israël de quitter son pays pour adorer Yahvé, dans le désert, si ce n'est forcé par une

(1) *Ex* 1, 11.

(2) *Ex* 1, 22.

(3) *He* 11, 27-28 : Par la foi, il quitta l'Egypte sans craindre la fureur du roi : comme s'il voyait l'invisible, il tint ferme. Par la foi, il célébra la Pâque et fit l'aspersion du sang, afin que l'Exterminateur ne touchât point les premiers-nés d'Israël.

(4) *Ex* 3, 9-10.

main puissante »⁽⁵⁾. Les « merveilles » sont les dix plaies d'Égypte dont la dernière est en connexion immédiate avec l'institution de la Pâque. La Pâque, en effet, est ordonnée par Dieu au peuple d'Israël pour le protéger de « l'Ange exterminateur » qui doit, au milieu de la nuit, frapper de mort tout premier-né dans le pays d'Égypte, « depuis le premier-né du Pharaon assis sur son trône, jusqu'au premier-né de la servante qui est derrière la meule et tout premier-né du bétail »⁽⁶⁾.

La Pâque est à la fois un sacrifice offert à Dieu et un repas de famille. Etant donné l'importance de ce sacrifice dans la vie religieuse du peuple d'Israël et dans la vie du Christ – le dernier repas qu'Il prendra avec ses apôtres est un repas pascal, qui se transformera en l'institution de l'Eucharistie – rappelons le texte de l'Exode, dont Yahvé Lui-même dicte à Moïse et Aaron la liturgie :

« Le dix de ce mois, procurez-vous chacun une tête de petit bétail par famille : une tête de petit bétail par maison. Si la famille est trop peu nombreuse pour consommer l'animal, on s'associera avec son voisin, le plus proche de la maison, selon le nombre des personnes. Vous tiendrez compte de l'appétit de chacun pour déterminer le nombre des convives. La bête sera sans tares, mâle, âgée d'un an. Vous la choisirez parmi les moutons ou les chèvres. Vous la garderez jusqu'au quatorzième jour de ce mois ; alors l'assemblée entière de la communauté d'Israël l'égorgera entre les deux soirs. On prendra de son sang, et on en mettra sur les deux montants et le linteau de la porte des maisons où on la mangera. Cette nuit-là on mangera la chair rôtie au feu ; on la mangera avec des azymes et des herbes amères. N'en mangez rien cru ou bouilli, mangez-la seulement rôtie au feu, avec la tête, les pattes et les tripes. Vous n'en réserverez rien pour le lendemain. Ce qui en resterait au point du jour, vous le brûlerez au feu. Vous la mangerez ainsi : les reins ceints, sandales aux pieds, le bâton à la main. Vous la mangerez en toute hâte : c'est une pâque en l'honneur de Yahvé. Cette nuit-là, je parcourrai le pays d'Égypte et je frapperai tous les premiers-nés dans le pays d'Égypte... Le sang vous servira à désigner les maisons où vous vous tenez. À la vue de ce sang, je passerai outre et vous échapperez au fléau destructeur, lorsque je

⁽⁵⁾ Ex 3, 19.

⁽⁶⁾ Ex 11, 5.

frapperai le pays d'Égypte. Ce jour-là, vous en ferez mémoire et le solenniserez comme une fête en l'honneur de Yahvé... » (7)

Ce rite religieux est un « sacrifice de Pâque » – *victima transitus Domini*, dit la Vulgate. C'est un sacrifice « en l'honneur de Yahvé qui a passé devant les maisons des fils d'Israël, en Égypte, lorsqu'il a frappé l'Égypte, tandis qu'il épargnait nos maisons » (8), affirme Moïse. Sacrifice, offrande de la part du peuple d'Israël ; secours efficace, miséricordieux, de la part de Yahvé. « Ce fut une nuit de veille pour Yahvé quand il fit sortir Israël du pays d'Égypte ; cette même nuit sera une nuit de veille en l'honneur de Yahvé pour tous les enfants d'Israël pour l'ensemble de leurs générations » (9).

Ce sacrifice nouveau, institué par Yahvé, est imposé au peuple d'Israël. Ce n'est plus le sacrifice quasi spontané d'un Abel ou d'un Noé, mais un sacrifice voulu et imposé par Dieu. Mais à la différence de celui qui, à titre personnel, individuel, avait demandé à Abraham, la Pâque comporte un caractère universel ; elle est imposée à tout le peuple d'Israël, non comme une épreuve de sa fidélité, mais comme un moyen de salut merveilleux et gratuit, manifestant la protection spéciale de Yahvé.

Cette première Pâque sera reprise ensuite chaque année, pour rappeler au peuple d'Israël le secours miséricordieux de Yahvé à son égard, la Pâque devenant ainsi un sacrifice légal, faisant partie de la loi.

Ce sacrifice est le moyen dont Dieu se sert pour rappeler à Israël réduit en servitude et perdant le sens de sa vocation première, le sens de l'alliance : n'est-il pas un peuple consacré à Dieu, un peuple religieux dont le devoir premier est d'adorer. Par la Pâque, Dieu veut réorganiser religieusement son peuple en lui donnant une nouvelle autonomie, une nouvelle liberté. Ce sacrifice communautaire, familial et

(7) Ex 12, 3-14.

(8) Ex 12, 27. Moïse précisera encore : « Ce sera pour toi comme un signe sur ta main et comme un souvenir entre tes yeux, afin que la loi de Yahvé soit dans ta bouche » (Ex 13, 9 et Nb 9, 1-14 où la pâque est présentée comme « l'offrande de Yahvé »).

(9) Ex 12, 42. Yahvé donne de nouvelles précisions à Moïse au sujet de la Pâque : « Aucun étranger n'en mangera... on ne la mangera que dans la maison... et vous ne briserez aucun os de l'agneau... aucun incirconcis n'en mangera » (Ex 12, 43-48).

religieux, doit produire chez Israël un véritable renouveau ; c'est pourquoi la célébration de la Pâque sera pour Israël le point de départ de l'année nouvelle : « Ce mois sera pour vous le premier mois de l'année » (10).

La Pâque implique le sacrifice d'une victime, « une tête de petit bétail, sans défaut, mâle » (11), en l'honneur de Yahvé, pour glorifier sa majesté souveraine. Le sang de cette victime égorgée servira à marquer « les deux montants et le linteau de la porte », signe efficace de protection à l'égard de l'Ange exterminateur. Quant à la chair de la victime, elle sera rôtie au feu et mangée.

Ce sacrifice manifeste donc le discernement que Yahvé opère entre Israël et l'Égypte : pour Israël, le passage de Dieu est libérateur et donne le salut ; pour l'Égypte, il engendre la mort et l'épouvante ; de plus, il manifeste la souveraineté absolue de Yahvé, non seulement sur Israël, mais sur le Pharaon et l'univers entier : Il est le Dieu unique qui a autorité sur la vie et sur la mort. Se réalisant dans un repas familial, s'achevant dans une communion à la chair de la victime, ce sacrifice manifeste enfin l'unité religieuse du peuple d'Israël. Par Yahvé, Israël retrouve son unité et celle-ci n'a de sens qu'auprès de Yahvé. Ce sacrifice constitue donc, par excellence, le sacrifice de chaque famille et de tout le peuple d'Israël dont il réalise l'unité particulière tout en la manifestant.

Dans la loi mosaïque, la célébration de la Pâque (fête des Azymes) devient le centre même de cette loi, le sabbat par excellence avec ses sept jours de repos : « Pendant sept jours vous mangerez des pains sans levain... Vous ne ferez aucune œuvre servile » (12).

La loi

Par l'établissement de la loi, Dieu veut se faire un peuple religieux. Le sacrifice doit tenir une place importante, constituant la manière de rejoindre Dieu et de Le placer au milieu de son peuple. Par les sa-

(10) *Ex* 12, 2 ; *Nb* 9, 11.

(11) « Ultérieurement la coutume prévalut de sacrifier un agneau », précise le P. B. COUROYER O.P., Bible de Jérusalem, fasc. « *Exode* », éd. Cerf, 1952, p. 63.

(12) *Lv* 23, 6-7.

crifices, le peuple d'Israël invite Dieu à sa table et Lui donne la part qui Lui revient : la dîme.

« Yahvé parla à Moïse et dit : Ordonne ceci aux enfants d'Israël : Vous aurez soin de m'apporter au temps fixé mon offrande, ma nourriture, sous forme de mets consumés en parfum d'apaisement. Tu leur diras : voici le mets que vous offrirez à Yahvé : Chaque jour, deux agneaux d'un an, sans défaut, comme holocauste perpétuel... C'est l'holocauste perpétuel accompli jadis au mont Sinaï en parfum d'apaisement, un mets consumé pour Yahvé »⁽¹³⁾. « Le jour du sabbat, vous offrirez deux agneaux d'un an, sans défaut... L'holocauste du sabbat s'ajoutera chaque sabbat à l'holocauste perpétuel... Au commencement de vos mois, vous ferez un holocauste pour Yahvé : deux taureaux, un bélier, et sept agneaux d'un an, sans défaut... C'est un holocauste offert en parfum d'apaisement, un mets consumé pour Yahvé »⁽¹⁴⁾. « En plus de l'holocauste perpétuel, il sera offert à Yahvé un bouc, en sacrifice pour le péché »⁽¹⁵⁾. Viennent encore s'ajouter les holocaustes de la fête des Semaines, de la fête des Acclamations, du jour des Expiations, de la fête des Tentes⁽¹⁶⁾.

Dans cette loi se précise la liturgie des divers sacrifices ; celle des holocaustes, sacrifices par le feu⁽¹⁷⁾ ; celle de l'oblation des prémices⁽¹⁸⁾ ; celle des sacrifices pacifiques⁽¹⁹⁾ ; celle des sacrifices pour le péché⁽²⁰⁾, des sacrifices d'expiation⁽²¹⁾ et de réparation⁽²²⁾.

Ces lois positives codifient et explicitent les richesses des sacrifices déjà existants ; de ce fait, elles ne sont pas de véritables préfigurations du sacrifice de la Croix, mais plutôt une pédagogie religieuse en vue de donner au peuple d'Israël le sens de la majesté souveraine de Yahvé. Aussi ces lois ne peuvent-elles nous intéresser que dans la mesure où elles manifestent les diverses fins des sacrifices : acte

⁽¹³⁾ Nb 28, 1-3 et 6.

⁽¹⁴⁾ Nb 28, 9-11 et 13.

⁽¹⁵⁾ Nb 28, 15.

⁽¹⁶⁾ Nb 28, 26-31 ; 29, 1-39.

⁽¹⁷⁾ Lv 1, 1-17 ; Ex 29, 38-46.

⁽¹⁸⁾ Lv 2, 1-16.

⁽¹⁹⁾ Lv 3, 1-17.

⁽²⁰⁾ Lv 4, 1-35 ; 5, 1-13.

⁽²¹⁾ Lv 4, 14-20.

⁽²²⁾ Lv 5, 14-26.

d'adoration, actes d'offrande, d'action de grâces, de réparation et d'expiation ; reconnaissance de la majesté souveraine de Dieu et de sa sollicitude. Tous ces actes individuels et communautaires, qui relèvent de la vertu de religion et de la foi en la parole de Dieu adressée à Moïse, peuvent immédiatement s'expliquer par cette foi et cette vertu de religion.

Ces lois sur le sacrifice mettent également en lumière le caractère unique et exceptionnel de la Pâque : elle est un signe commémoratif pour Israël et, pour nous, un signe préfiguratif du sacrifice de la croix.

Au centre de la multitude des sacrifices offerts quotidiennement à l'entrée de la Tente par des prêtres au service du culte, la Pâque, prise en famille une fois l'an, dans une très grande solennité et une très grande intimité, paraît bien être l'acte familial et religieux par excellence de la loi mosaïque, celui qui en est comme l'âme et échappe, semble-t-il, au juridisme de la loi qui progressivement envahit tous les autres sacrifices ⁽²³⁾. Liée au sabbat, la Pâque exprimera toujours l'idée de libération religieuse. L'homme n'est pleinement libre qu'en adorant Dieu, et Dieu ne s'en montre pas jaloux puisque cette liberté vient de Lui ⁽²⁴⁾. La Pâque rappellera donc toujours cette libération première du peuple d'Israël et lui permettra de sauvegarder une certaine liberté religieuse ; car si les autres sacrifices sont offerts par les Lévites à qui ils semblent réservés, la Pâque, au contraire, sera toujours célébrée en famille, par son chef.

Tout Israël est consacré à Dieu – Israël est le premier-né de Yahvé – et cette consécration première est manifestée par celle des Lévites qui lui est en quelque sorte ordonnée. Parlant de la « Maison de Jacob », Yahvé Lui-même affirme à Moïse : « Je vous tiendrai pour un royaume de prêtres et une nation consacrée » ⁽²⁵⁾.

Cette libération religieuse sépare Israël de l'étranger et le con-

⁽²³⁾ On constate que la célébration de la Pâque se complique. Cf. *Nb* 28, 16-25. La Pâque se célèbre dans le lieu fixé par Yahvé. *Dt* 16, 1-8.

⁽²⁴⁾ Tout sabbat doit libérer des œuvres serviles, surtout la Pâque. L'année sabbatique, elle, est également une année de repos et de liberté. *Lv* 25, 1ss. Cette année durant, il faut accorder une confiance toute spéciale à Dieu, puisque ce repos est pour son honneur ; il faut aussi publier la liberté dans tout le pays pour tous les habitants. *Lv* 25, 10.

⁽²⁵⁾ *Ex* 19, 6.

sacre spécialement à Yahvé ; œuvre propre de Dieu, elle représente donc l'alliance par excellence qu'Il fait avec Israël. Yahvé libère son peuple pour qu'il Le serve dans le désert et devienne un peuple religieux, réservé à Dieu, un peuple vivant de Dieu et pour Dieu, et qui Lui appartienne exclusivement. La loi est donnée pour cela ⁽²⁶⁾ ; et afin que cette consécration soit plus manifeste et plus efficace, Yahvé demande à Moïse que « tout premier-né, prémices du sein maternel, parmi les enfants d'Israël », Lui soit consacré ⁽²⁷⁾.

« Si vous suivez mes lois, si vous gardez mes commandements et les mettez en pratique, j'enverrai vos pluies en leur saison ; la terre donnera ses produits et les arbres des champs donneront leurs fruits. Je mettrai la paix dans le pays... Vous poursuivrez vos ennemis, et ils tomberont devant vous par l'épée ⁽²⁸⁾. J'établirai ma demeure au milieu de vous, et mon âme ne vous prendra pas en dégoût. Je marcherai au milieu de vous, je serai votre Dieu et vous serez mon peuple. Je suis Yahvé votre Dieu, qui vous ai fait sortir du pays d'Égypte pour que vous ne fussiez plus esclaves, j'ai brisé les barres de votre joug et je vous ai fait marcher tête levée » ⁽²⁹⁾.

Cette alliance, qui doit même entraîner des répercussions cosmiques et politiques, est bien le fruit direct de la Pâque ⁽³⁰⁾ ; alliance et Pâque sont de fait inséparables, car c'est l'alliance avec Yahvé qui fit sortir Israël du pays d'Égypte.

On voit la place extraordinairement importante de ces sacrifices dans l'application de la loi. Il est facile de saisir leurs divers symbolismes qui prennent tout leur sens quand on les réfère à la Croix. Le Christ est vraiment l'holocauste perpétuel, offert en parfum d'apaisement, et le bouc, offert en sacrifice pour le péché.

⁽²⁶⁾ *Ex* 8, 23.

⁽²⁷⁾ *Ex* 13, 2 ; 13, 12-13. – Il faudrait relever ici tous les préceptes de la loi de Moïse pour bien comprendre cette main-mise de Dieu sur son peuple.

Notons seulement celui-ci : « Les terres ne se vendront point à perpétuité, car le pays est à moi, et vous êtes chez vous comme des étrangers et des gens en séjour » (*Lv* 25, 23), ainsi que le rôle de l'année jubilaire à l'égard du droit de propriété.

⁽²⁸⁾ *Dt* 28, 7.

⁽²⁹⁾ *Lv* 26, 3-7.

⁽³⁰⁾ *Lv* 26, 11-13. Il y a comme une contre-partie de l'alliance : « Si vous ne mettez pas en pratique tous mes commandements, je ferai venir contre vous l'épée vengeresse de mon alliance. » Cf. *Lv* 26, 15-25.

Chapitre III

SOUS LA LOI : SACRIFICES DES ENVOYÉS ET DES TÉMOINS

SI, en leur conférant un caractère rituel, la loi mosaïque codifie les sacrifices, l'Écriture cependant, nous en décrit d'autres dont le caractère particulier se manifeste au fur et à mesure que la loi s'empare de toutes les activités du peuple d'Israël, et à travers lesquels nous pouvons également saisir certains aspects préfiguratifs du mystère de la Croix.

Le sacrifice de Balaam

Balaam se rend auprès de Balaq, roi de Moab, qui l'a appelé ; ils montent ensemble à Bamot-Baal. Là, Balaam dit à Balaq : « Bâtis-moi ici sept autels, et fournis-moi sept taureaux et sept béliers ». Ceci fut fait. « Balaam dit alors : tiens-toi debout près de tes holocaustes tandis que j'irai. Peut-être Yahvé fera-t-il que je le rencontre ? Ce qu'il me fera voir, je te le révélerai. Et il s'en alla sur une colline dénudée. Or Dieu vint à la rencontre de Balaam... et lui mit une parole dans la bouche. » De retour auprès de Balaq qui se tenait debout près de ses holocaustes, Balaam prophétisa en bénissant Israël : « Comment maudirais-je quand Dieu ne maudit pas ? Comment fulminerais-je quand Dieu ne fulmine pas ? Oui, de la crête des rochers je le vois, du haut des collines je le regarde. Voici un peuple qui habite à part, il n'est pas rangé parmi les nations. Qui pourrait compter la poussière de Jacob ? Qui pourrait dénombrer la nuée d'Israël ? Puissé-je mourir de la mort des justes. Puisse ma fin être comme la leur ! » Devant le mécontentement de Balaq qui l'avait fait mander pour qu'il maudisse

Israël, Balaam répond simplement : « Ne dois-je pas prendre soin de dire ce que Yahvé me met dans la bouche ? » Non convaincu, Balaq exige de Balaam qu'il refasse la même expérience dans un autre endroit, un autre sommet. On bâtit de nouveau sept autels et l'on offrit en holocauste un taureau et un bélier sur chaque autel. Alors Balaam prononce son poème où il rappelle à Balaq que Dieu ne ment pas : ce qu'Il a dit une première fois demeure toujours vrai ; et Il bénit Israël.

Cette fois, Balaq accepte que Balaam ne maudisse pas Israël - si tel est le bon plaisir de Dieu ! - mais il ne devrait pourtant pas le bénir ; et Balaq demande une troisième épreuve.

Balaq emmène Balaam au sommet du Péor, qui domine le désert, espérant que là, Dieu trouvera bon de le maudire. De nouveau sept holocaustes sont offerts. Mais cette fois l'esprit de Dieu vient immédiatement sur Balaam qui prononce son poème :

« Oracle de Balaam... oracle de l'homme au regard pénétrant... Il voit ce que Shaddaï fait voir, il obtient la réponse divine et ses yeux s'ouvrent.

Que tes tentes sont belles, Jacob !

et tes demeures, Israël !...,

Un héros grandit dans sa descendance,

il domine sur des peuples nombreux.

Son roi est plus grand qu'Agaq, sa royauté s'élève...

Dieu est pour lui comme des cornes de buffle.

Il dévore le cadavre de ses adversaires, il leur brise les os. »

Balaq se met en colère contre Balaam : « Je t'avais mandé pour maudire mes ennemis, et voilà que tu les bénis, et par trois fois ! »

Avant de partir, Balaam prononce son dernier oracle : « Je le vois – mais non pour maintenant.

Un astre issu de Jacob devient chef

Un sceptre se lève, issu d'Israël... » ⁽¹⁾

Le lien entre l'holocauste et l'esprit de prophétie apparaît ici avec une sorte de splendeur étonnante. Ces trois séries d'holocaustes, sur sept autels, représentent une plénitude, une perfection de sacrifice

(1) Nb 22, 41 ; 23, 1-30 ; 24, 1-19.

proclamant la souveraine grandeur de Yahvé et sa sagesse. Balaam est progressivement envahi, possédé par l'esprit de Yahvé qui le fait pénétrer de plus en plus profondément dans ses secrets. Ces holocaustes et ces révélations prophétiques se réalisent au sein d'une opposition croissante qui refuse d'abdiquer. Par trois fois, on essaie de tenter Balaam pour le détourner de sa décision, mais affermi par Dieu, il ne cesse de proclamer : « ce que Yahvé dira, c'est ce que je dirai. » Par trois fois l'Esprit de Yahvé est victorieux. Ces trois tentations successives permettent que l'holocauste soit parfait, plénier, et que la prophétie surabonde.

N'y a-t-il pas là une préfiguration de la Croix qui manifeste, au sein de la lutte, la sagesse de Dieu ? Balaam pense être victorieux en possédant Balaam. Cette possession physique du prophète met en pleine lumière la liberté de l'Esprit. A la Croix, le démon pense être victorieux en possédant le Corps du Christ. Cette possession physique par le pouvoir politique permet un holocauste parfait et surabondant.

Du haut de la Croix, le Christ, Lui aussi, prononce son suprême poème, son ultime enseignement. A la Croix Il manifeste la sagesse du Père.

Vocation de Gédéon : le sacrifice imposé par Dieu

« Va avec la force qui t'anime et tu sauveras Israël de la main de Madian. » Après que l'Ange de Yahvé lui eut annoncé sa mission, Gédéon demanda un signe lui donnant la certitude que ces paroles étaient celles de Yahvé. Alors le feu jaillit du roc, consumant « la viande » et les « pains » que Gédéon venait lui-même de préparer et il comprit : « C'est donc que j'ai vu l'Ange de Yahvé face à face »⁽²⁾. « Pendant cette nuit-là Yahvé dit à Gédéon : 'Prends le veau gras de ton père, et tu démoliras l'autel de Baal qui appartient à ton père et tu couperas le pieu sacré qui est à côté. Puis tu construiras à Yahvé ton Dieu, au sommet de cette hauteur abrupte, un autel bien disposé. Tu prendras alors le veau gras et tu le brûleras en holocauste sur le

⁽²⁾ Jg 6, 14-22.

bois du pieu sacré que tu auras coupé.' Gédéon fit comme Yahvé le lui avait ordonné : Seulement, comme il craignait trop sa famille et les gens de la ville pour le faire en plein jour, il le fit la nuit » (3).

Il y a comme deux moments à cette action, deux sacrifices : l'un miraculeux qui sert de signe et manifeste la présence de Dieu, l'autre qui exige un engagement total et héroïque. Ce dernier sacrifice montre la victoire de Yahvé sur le Baal. (Ces deux sacrifices seront unifiés dans celui d'Elie.)

Ce sacrifice de l'« envoyé de Dieu » est un sacrifice réalisé avec la force de Dieu – Gédéon, craintif, n'aurait jamais osé, par lui-même, agir de la sorte ; c'est une victoire de Yahvé sur le règne de Baal, une victoire qui proclame sa puissance souveraine. Ce sacrifice annonce la grande victoire de Dieu sur le règne de Satan : Jésus, à la Croix, lutte pour le Père avec la force de son amour.

Le sacrifice de Manoah

Après que l'Ange de Yahvé eut annoncé à la femme de Manoah qu'elle concevrait et enfanterait un fils, Manoah, inquiet, ne sachant qui était cet envoyé mystérieux, implore Yahvé de l'éclairer en permettant que son Ange vienne une seconde fois. Il pourrait savoir alors ce qu'il conviendrait de faire pour cet enfant de la promesse, lorsqu'il serait né (4).

La prière de Manoah est exaucée, l'envoyé mystérieux revient ; après l'avoir interrogé, Manoah lui offre à manger. L'Ange refuse et demande que le chevreau soit offert en holocauste à Yahvé. « Alors Manoah prit le chevreau, ainsi que l'oblation et, sur le rocher, l'offrit en holocauste à Yahvé qui opère des choses mystérieuses. »

Comme la flamme montait de l'autel vers le ciel, l'Ange de Yahvé monta dans cette flamme à la vue de Manoah et de sa femme qui tombèrent la face contre terre. Manoah comprit alors que c'était l'Ange de Yahvé. « Nous allons certainement mourir, » dit-il à sa femme, « car nous avons vu Dieu ». « Si Yahvé avait eu l'intention de nous

(3) Jg 6, 25-27.

(4) Jg 13, 8-23.

faire mourir», lui répondit sa femme, « Il n'aurait accepté de notre main ni holocauste, ni oblation, Il ne nous aurait pas maintenant instruits de toutes ces choses ».

L'holocauste est vraiment un lien efficace qui unit les hommes à Dieu dans une présence. La flamme de l'holocauste qui monte vers le ciel symbolise ce qui se réalise dans l'âme qui adore son Dieu. L'Ange de Yahvé monte dans cette flamme. L'holocauste, en reliant les hommes à Dieu, leur permet de saisir ce qu'avant ils ignoraient ; l'holocauste illumine le cœur de l'homme et lui donne le sens du mystère de Dieu.

On devine comment ce sacrifice est une préfiguration lointaine de ce qui se passe à la Croix. A la Croix les hommes comprennent que Jésus est l'Ange de Yahvé ; là aussi ils Le voient sans mourir et sont instruits dans la lumière de Dieu.

Le sacrifice de la fille de Jephté

« L'esprit de Yahvé fut sur Jephté... et Jephté fit un vœu à Yahvé : si tu livres entre mes mains les Ammonites, celui qui sortira le premier des portes de ma maison pour venir à ma rencontre quand je reviendrai vainqueur du combat contre les Ammonites, celui-là appartiendra à Yahvé, et je l'offrirai en holocauste... Yahvé livra les Ammonites aux mains de Jephté... Celui-ci les battit... Ce fut une très grande défaite. Lorsque Jephté revint... à sa maison, voici que sa fille sortit à sa rencontre en dansant au son des tambourins. C'était son unique enfant... Dès qu'il l'eut aperçue, il déchira ses vêtements et s'écria : 'Ah ! ma fille, tu m'apportes le malheur ! Faut-il que ce soit toi qui causes mon infortune ! Je me suis engagé, moi, devant Yahvé, et ne puis me dédire !' Elle lui répondit : 'Mon Père, tu t'es engagé envers Yahvé, traite-moi selon le vœu que tu as prononcé, puisque Yahvé t'a accordé de te venger de tes ennemis, les Ammonites.' Puis elle dit à son père : 'Que cette requête me soit accordée ! Laisse-moi libre pendant deux mois. Je m'en irai errer sur les montagnes et, avec mes compagnes, je pleurerai ma virginité...' Les deux mois écoulés, elle

revint vers son père et il accomplit sur elle le vœu qu'il avait prononcé» (5).

Ce texte demeure mystérieux. Il semble que le narrateur lui-même ait été comme gêné et, selon l'interprétation de la Bible de Jérusalem, allant même jusqu'à réprover cet acte qui semble avoir pourtant une signification très profonde qu'il ne faut pas négliger (6). Ne pourrait-on pas dire comme saint Augustin lorsqu'il commente le mensonge de Rébecca : *non est mendacium sed mysterium* ? Il s'agit ici également d'un mystère, car on nous dit expressément que l'esprit de Yahvé fut sur Jephthé (7). En prononçant son vœu, il agit donc poussé par une force qui le dépasse. Selon la prudence humaine un tel vœu est souverainement imprudent et condamnable, car Jephthé n'a pas le droit de disposer de la vie des hommes de cette manière : cependant, mû par l'esprit de Yahvé, il peut le faire. Dieu peut demander qu'un seul meure pour le salut de tous. La victoire décisive que Jephthé remporte sur les Ammonites montre bien, du reste, que Dieu a agréé ce vœu inspiré par son esprit. La fille de Jephthé elle-même, dans un abandon total à la volonté de Dieu, le comprend de cette manière. Le délai de deux mois qu'elle implore, montre combien cet abandon si héroïque demeure humain. Il ne faut pas y voir un manque de générosité, le sacrifice est immédiatement total : « Traite-moi selon le vœu que tu as prononcé. » Car le vœu prononcé sous l'inspiration de Dieu est sacré et irrévocable (8).

En comprenant ainsi cet holocauste, on voit combien il est préfiguratif de celui de la croix ; il met en pleine lumière la folie de l'holocauste de la croix, incompréhensible selon une prudence purement humaine. « Les vœux de Dieu ne sont pas comme les vœux de l'homme, car l'homme regarde à l'apparence, mais Yahvé regarde au cœur » (9). Si les vœux de Dieu égalaient les nôtres, le mystère du Fils bien-aimé, incarné et crucifié, considéré dans une perspective

(5) *Jg* 11, 29-39.

(6) Cf. *Bible de Jérusalem*, p. 262, éd. du Cerf, 1956.

(7) *He* 11, 32-33.

(8) *Nb* 30, 3 : selon la loi de Moïse : « Si un homme fait un vœu à Yahvé où prend par serment un engagement formel, il ne violera pas sa parole : tout ce qui est sorti de sa bouche, il l'exécutera ».

(9) *Is* 16, 7.

humaine, serait inconcevable, révoltant et absurde, comme l'holocauste de la fille de Jephthé. Le Christ est bien le premier-né parmi les hommes qui s'élançe au-devant de son Père ; l'Épître aux Hébreux le proclame : « Voici, je viens pour faire ta volonté »⁽¹⁰⁾. L'abandon admirable de cette vierge dévoile un peu le *fiat* du Crucifié, la piété filiale du Cœur de l'Agneau. Par contre, la requête de la fille de Jephthé, comparée à la prière de l'agonie, montre ce qui sépare l'image de la réalité.

La grandeur intérieure du sacrifice : obéissance à Dieu

Si la royauté en Israël est chose sacrée, si Saül est consacré par Samuel pour être « le chef du peuple d'Israël » et pour le sauver de la tyrannie de ses ennemis⁽¹¹⁾, cependant, lorsqu'il s'agit d'offrir à Yahvé les sacrifices prescrits par la loi, Saül doit s'en référer à l'autorité de Samuel. Or, c'est précisément à propos d'une usurpation de pouvoir de Saül sur Samuel, que la rupture entre eux s'effectue. Devant l'impatience de l'armée, lasse d'attendre Samuel, et devant l'attaque imminente des Philistins, Saül, comme malgré lui, offre lui-même l'holocauste. A son arrivée, Samuel le lui reproche vivement : « Tu as agi en insensé ! Si tu avais observé l'ordre que Yahvé ton Dieu t'a donné, Yahvé aurait affermi pour toujours ta royauté sur Israël. Mais maintenant, ta royauté ne tiendra pas : Yahvé s'est cherché un homme selon son cœur et il l'a désigné comme chef sur son peuple, parce que tu n'as pas observé ce que Yahvé t'avait commandé »⁽¹²⁾.

Ceci est très significatif : un holocauste contraire à la volonté de Dieu ne peut Lui être agréable, car ce n'est pas la matérialité du sacrifice que Dieu agrée ; Saül a offert les mêmes victimes que Samuel aurait offertes. Cependant, le sacrifice de Saül n'est pas agréable à Dieu, ni efficace pour son prophète, parce qu'il n'est pas conforme à la volonté de Dieu. Le sacrifice étant l'acte humain le

⁽¹⁰⁾ He 10, 7.

⁽¹¹⁾ 1 S 10, 1.

⁽¹²⁾ 1 S 13, 8-14.

plus essentiel, le plus décisif, la désobéissance en cette matière entraîne de lourdes conséquences. Pour avoir désobéi, Saül perd son pouvoir royal.

Avec Samuel déjà, s'annonce le grand enseignement des prophètes en face d'une conception juridique et matérielle de la loi. Dès que la foi aimante diminue, le juridisme apparaît. On pense alors que l'essentiel consiste à appliquer correctement et exactement la loi, suivant toutes ses prescriptions, comme on le ferait pour l'application d'une technique, sans se soucier de la purification intérieure du cœur.

A Saül qui n'observe plus avec amour ce que Yahvé lui ordonne, Samuel affirme : « Yahvé se plaît-il aux holocaustes et aux sacrifices comme dans l'obéissance à la parole de Yahvé ? Oui, l'obéissance est autre chose que le meilleur sacrifice, la docilité, autre chose que la graisse des béliers » ⁽¹³⁾.

En opposition à un formalisme de la loi de plus en plus envahissant, les prophètes ne cesseront de rappeler que Dieu regarde avant tout les intentions du cœur. L'essentiel du sacrifice ne se situe pas dans l'offrande extérieure et sanglante des animaux – Dieu n'en a pas besoin – mais réside dans le cœur de celui qui offre à Dieu ses victimes, comme signe de sa soumission, de son adoration, de sa louange.

Avec sa vigueur et son réalisme, le prophète Amos tonne contre le culte extérieur érigé en absolu, contre une liturgie qui n'exprime aucun des sentiments profonds de ceux qui les vivent : « Je hais, je méprise vos fêtes, pour vos solennités je n'ai que dégoût. Quand vous m'offrez des holocaustes, vos oblations, je n'en veux pas, vos sacrifices de bêtes grasses, je ne les regarde pas. Eloigne de moi le bruit de tes cantiques, que je n'entende pas le son de tes harpes ! Mais que le droit coule comme l'eau, et la justice, comme un torrent qui ne tarit pas. Des sacrifices et des oblations, m'en avez-vous offert au désert... ? » ⁽¹⁴⁾

⁽¹³⁾ 1 S 15, 22.

⁽¹⁴⁾ Am 5, 21-25. On mettra en parallèle ce passage d'Isaïe où l'hypocrisie religieuse semble donner à Dieu un dégoût à l'égard de ces agitations humaines : « Que m'importent vos innombrables sacrifices ? dit Yahvé. Je suis rassasié des holocaustes de béliers et de la graisse des veaux. Le sang des taureaux et des boucs me répugne... Cessez de m'apporter des offrandes

Osée, qui rappelle avec tant de force les exigences de l'amour de Dieu, précise en parlant au nom de Yahvé : « C'est l'amour que je veux, non les sacrifices, la connaissance de Dieu, non les holocaustes » (15). Contre le culte purement extérieur, il proclame avec ironie : « Quand Ephraïm a multiplié les autels, ils ne lui ont servi qu'à pécher. Que pour lui j'écrive les mille préceptes de ma loi, on les tient pour ceux d'un étranger. Ils aiment les sacrifices, qu'ils sacrifient ! Ils aiment la viande : qu'ils en mangent ! Yahvé n'en veut pas » (16).

Notons encore ce passage du prophète Michée où Yahvé fait l'examen de conscience de son peuple : « Me présenterai-je (devant Dieu) avec des holocaustes, avec des veaux d'un an ? Prendra-t-il plaisir à des milliers de béliers, à des libations d'huile par torrents ? Faudra-t-il que j'offre mon aîné pour prix de mon forfait, le fruit de mes entrailles pour mon propre péché ? On t'a fait savoir, homme, ce qui est bien, ce que Yahvé réclame de toi : rien d'autre que d'accomplir la justice, d'aimer avec tendresse et de marcher humblement avec ton Dieu » (17).

Progressivement Dieu éduque d'abord son peuple par des gestes extérieurs qui doivent l'aider à vivre de la présence de son Dieu, mais dès que ces gestes, au lieu de rester des moyens, sont recherchés pour eux-mêmes, ils perdent leur signification. Dieu rappelle alors que la véritable attitude religieuse est une attitude intérieure du cœur : l'obéissance filiale à sa parole, à son bon plaisir.

Entre la liturgie des sacrifices et l'enseignement des prophètes, il n'y a pas d'opposition, mais un achèvement, une intériorisation. Les prophètes nous conduisent à l'essentiel du sacrifice : une obéissance qui traduit un amour. On saisit par là, comment cet enseignement

inutiles : leur fumée m'est en horreur... Je ne supporte plus fêtes et solennités. Vos nouvelles lunes et vos pèlerinages, je les hais de toute mon âme. Ils me sont à charge et je suis las de les supporter ! Quand vous étendez les mains, je détourne les yeux. Vous avez beau multiplier les prières, moi, je n'écoute pas. Vos mains sont pleines de sang, lavez-vous, purifiez-vous. Otez votre méchanceté de ma vue. Cessez de faire le mal ! Apprenez à faire le bien, recherchez le droit, secourez l'opprimé, soyez justes pour l'orphelin, plaidez pour la veuve » (*Is* 1, 11-17).

(15) *Os* 6, 6.

(16) *Os* 8, 11-13.

(17) *Mi* 6, 6b-8.

nous rapproche du mystère de la Croix et préfigure l'obéissance du Fils bien-aimé à l'égard de son Père.

Le sacrifice d'Elie

Proclamant que les sacrifices de la loi n'ont de valeur que dans la mesure où ils expriment l'attitude intérieure de l'âme – sans quoi ils ne sont que mensonges grossiers : « Dieu n'a pas besoin du sang des bœufs et des brebis, mais d'un cœur contrit »⁽¹⁸⁾ – les prophètes ne méconnaissent cependant en rien le caractère communautaire de tout sacrifice religieux, spécialement de celui imposé par la loi. Tout sacrifice implique un élément visible, extérieur, pour que la nature humaine toute entière participe à cette reconnaissance des droits souverains de Dieu sur tout l'univers.

Rappelons l'holocauste offert par Elie sur le Mont Carmel⁽¹⁹⁾. C'est tout Israël qu'Elie convie auprès de lui sur la montagne du Carmel, ainsi que les quatre cent cinquante prophètes de Baal et les quatre cents prophètes d'Astarté « qui mangent à la table de Jésabel ». C'est par un sacrifice qu'Elie veut convaincre ce peuple qui faiblit et hésite dans sa foi, que ses prophètes sont de faux prophètes et que seul Yahvé est le vrai Dieu.

« Que l'on nous donne deux taureaux, qu'ils en choisissent un pour eux, qu'ils le coupent par morceaux et qu'ils le placent sur le bois sans y mettre le feu ; et moi je préparerai l'autre taureau, et je le placerai sur le bois sans y mettre le feu. Puis invoquez le nom de votre dieu et moi j'invoquerai le nom de Yahvé. Le dieu qui répondra par le feu, celui-là est Dieu. Tout le peuple répondit en disant : 'c'est bien !' »

Les prophètes de Baal, à qui Elie laisse la préséance – ne sont-ils pas les invités et les plus nombreux ? – invoquèrent le nom de leur dieu depuis le matin jusqu'à midi en disant : « Baal, réponds-nous ! » « Mais il n'y eut ni voix, ni réponse. A midi, Elie se moqua d'eux et

⁽¹⁸⁾ Ps 50 ; 40, 7.

⁽¹⁹⁾ 1 R 18, 20 ss.

dit : Criez à haute voix, car il est dieu, il est en méditation ou il est occupé, ou il est en voyage, peut-être qu'il dort et il se réveillera... Et ils crièrent à haute voix et ils se firent des incisions... Mais il n'y eut ni voix, ni réponse, ni signe d'attention.»

« Alors Elie rétablit l'autel de Yahvé avec douze pierres, puis ayant fait un fossé autour de l'autel, coupa le taureau par morceaux, le plaça sur le bois et fit par trois fois verser quatre cruches d'eau sur l'holocauste et sur le bois. Puis il s'avança et dit : « Yahvé, Dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Israël, que l'on sache aujourd'hui que vous êtes Dieu en Israël, que je suis votre serviteur et que j'ai fait toutes ces choses sur votre parole. Exaucez-moi, Yahvé, exaucez-moi ! afin que ce peuple reconnaisse que vous, Yahvé, êtes Dieu, et que c'est vous qui ramenez leurs cœurs en arrière... Alors le feu de Yahvé tomba et il consuma l'holocauste, le bois, la pierre et la terre, et absorba l'eau qui était dans le fossé. Quand tout le peuple vit cela, ils tombèrent sur le visage et dirent : C'est Yahvé qui est Dieu. C'est Yahvé qui est Dieu. Et Elie leur dit : Saisissez les prophètes de Baal ; que pas un d'eux n'échappe ! »⁽²⁰⁾

Ce sacrifice d'Elie qui, devant l'agitation des prêtres de Baal, ne fait appel, dans l'abandon de la prière, qu'à la seule toute-puissance de Dieu, apparaît d'une grandeur unique. Ce feu miraculeux qui descend du ciel grâce à la supplication du prophète, manifeste non seulement la présence efficace de Dieu, sa paternelle sollicitude, sa transcendance véritable – Il est Dieu, le seul qui soit digne d'adoration et de louange – mais encore la surabondance de son amour. Ce feu « dévorant » ne consume pas uniquement la victime soigneusement préparée, il s'empare de tout, consumant même l'eau qui normalement devrait arrêter son action.

Le fruit de ce sacrifice miraculeux est l'affermissement de la foi d'Israël, la confusion et le désarroi des faux prophètes, manifestant l'efficacité de l'alliance : Dieu, le seul vrai Dieu, est avec son peuple.

Dès que l'on met en parallèle ce sacrifice avec le mystère de la Croix, il est facile d'en saisir le sens profond ; il préfigure ce qui, à la Croix, se réalise pleinement mais d'une manière cachée : la trans-

⁽²⁰⁾ 1 R 18, 23-40.

cendance de l'amour du Père et la vanité de toutes les œuvres et croyances des hommes.

Le sacrifice des sept frères et de leur mère

Le dernier sacrifice préfiguratif que nous rapporte l'Écriture est le martyre des sept frères et de leur mère ⁽²¹⁾. Successivement, ils acceptent le supplice, plutôt que de transgresser la loi de leurs pères. Chacun d'eux le proclame expressément, même le plus jeune qui reste insensible à toute exhortation, à toute promesse. Leur mère, « admirable au-dessus de toute expression », voyant mourir ses sept fils dans l'espace d'un seul jour, exhorte chacun d'eux à la fidélité, pour enfin mourir la dernière.

Par ce sacrifice suprême du martyre, ces sept frères et leur mère témoignent de la primauté de la loi divine – celle-ci exprimant la volonté de Dieu – sur toute volonté humaine, et de la supériorité de la vie éternelle sur la vie terrestre. Par leur libre acceptation d'une mort cruelle, ils attestent que Dieu seul est vivant, qu'Il est le seul vrai Dieu ; certes, le sacrifice d'Elie, ayant fait appel à la toute-puissance de Dieu témoignait de sa vérité, mais ici le témoignage est d'une autre nature. C'est un témoignage, intérieur avant tout, car il est donné par des « fils de Dieu » qui doivent à une assistance particulière de sa miséricorde de supporter sans faillir leurs tortures et de rester fidèles jusqu'au bout à la loi de leurs pères.

Ces sept frères meurent aussi pour réparer les péchés du peuple de Dieu dont ils sont membres et dont ils se reconnaissent solidaires : « C'est à cause de nos péchés que nous souffrons » c'est le plus jeune qui s'adresse au roi, suppliant Dieu d'être bientôt propice envers son peuple « et de t'amener par les tourments et la souffrance à confesser qu'il est le seul Dieu, et puisse en moi et en mes frères s'arrêter la colère du Tout-Puissant, justement déchaînée contre toute notre race ! » Ce sacrifice est à la fois un sacrifice de réparation, de satisfaction et une demande de pardon.

Mais nous n'avons pas affaire ici à un sacrifice seulement figuratif,

⁽²¹⁾ 2 M 7, 1-41.

réclamant la vie de ces hommes et de leur mère ; dans sa réalité, il est profondément ordonné au martyre du Christ qu'il annonce de la manière la plus frappante, la plus explicite ; on pourrait dire qu'il en forme la « disposition ultime », préparant d'une manière très spéciale le sacrifice du Fils unique. La présence de la mère revêt ce sacrifice-martyre d'un caractère très intime. Ces sept frères sont immolés, assistés de leur mère dont le rôle tout à fait maternel consiste à réconforter leur cœur, et particulièrement le cœur du plus jeune, afin qu'ils ne craignent pas le bourreau et acceptent la mort. « Elle exhortait chacun d'eux, dans la langue de ses pères, et remplie de nobles sentiments, elle animait d'un mâle courage son raisonnement de femme » ⁽²²⁾.

Qui ne verra dans cette mère « admirable » une figure de Marie, Mère du Christ et de l'Eglise, qui doit encourager chacun de ses fils, les plus jeunes surtout, les plus petits, à suivre l'exemple de l'Aîné et à rester fidèles jusqu'au bout à la volonté de Dieu ?

« Nos frères, après avoir enduré une souffrance passagère, sont échus à l'alliance de Dieu pour une vie éternelle » ⁽²³⁾, affirme le plus jeune au moment de mourir. En effet, ce sacrifice implique également une alliance avec Dieu ; et en offrant sa vie présente à Dieu, il ne peut recevoir de Lui d'autre réponse, d'autre fruit, que le don de la vie éternelle et de la résurrection. « Le Roi de l'univers nous ressuscitera à une vie éternelle, nous qui mourons pour être fidèles à ses lois », avait dit le second frère. Et le troisième : « Je tiens ces membres du ciel, mais à cause de ses lois je les méprise et c'est de lui que j'espère les recouvrer de nouveau. » La même espérance animait le quatrième : « Heureux ceux qui meurent de la main des hommes avec l'espérance qu'ils tiennent de Dieu d'être ressuscités par Lui ! » Et leur mère : « Le Créateur du monde qui a formé l'homme à sa naissance et qui préside à l'origine de toutes choses vous rendra dans sa miséricorde, et l'esprit et la vie, parce que vous vous méprisez maintenant vous-mêmes pour l'amour de ses lois. »

C'est par un sacrifice, par ce sacrifice-martyre que nous sont révélées pour la première fois, et de manière tellement explicite, la foi,

⁽²²⁾ 2 M 7, 21.

⁽²³⁾ 2 M 7, 36.

l'espérance en la vie éternelle et en la résurrection des corps : l'ultime promesse de l'alliance.

Ce sacrifice, préfiguratif de la Croix sous de multiples aspects, annonce très spécialement la pauvreté intérieure de l'âme du Christ crucifié, dans la pauvreté de cette mère qui non seulement offre à Dieu l'amour de ses sept fils, mais les exhorte à lutter contre leurs craintes humaines coopérant ainsi réellement à leur martyre.

Chapitre IV

PRÉSENCE ET GLOIRE : SACRIFICE DU ROI

AYANT relevé les connexions des divers sacrifices de l'Ancien Testament et des alliances de Dieu avec ses amis et avec son peuple, (ces alliances nous sont apparues comme des réponses de Dieu aux hommes, pour leurs gestes d'holocaustes proclamant sa majesté et son autorité souveraines) soulignons également ceci : ces grands sacrifices qui inaugurent chaque fois de nouvelles alliances, ou du moins approfondissent celles qui existent, semblent souvent s'achever dans un mystère nouveau de présence de Dieu avec l'homme, dont le fruit est comme une confirmation de l'alliance.

Si la vie d'Abraham par exemple, est dominée par le grand sacrifice que Dieu lui demande de faire de son fils, celle de Jacob reste dominée par ce songe extraordinaire où la présence de Dieu lui est donnée d'une manière très spéciale et dont il se réveille en déclarant : « En vérité, Yahvé est en ce lieu et je ne le savais pas. Que ce lieu est redoutable ! Ce n'est rien de moins qu'une maison de Dieu et la porte du ciel » ⁽¹⁾. La présence de Dieu lui est encore manifestée dans cette lutte mystérieuse, la nuit, et durant laquelle il est comme blessé ; Dieu lui donne alors un nom nouveau. « On ne t'appellera plus Jacob, mais Israël, car tu as été fort contre Dieu, et contre les hommes tu l'emporteras » ⁽²⁾. « Jacob donna à cet endroit le nom de 'Penuel' car, dit-il, 'j'ai vu Dieu face à face et j'ai eu la vie sauve' » ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Gn 28, 16-17.

⁽²⁾ Gn 32, 25-29.

⁽³⁾ Gn 32, 31.

Après avoir institué la Pâque et libéré le peuple d'Israël du joug du Pharaon, Moïse est invité par Yahvé à gravir le mont Sinaï. « Monte vers moi sur la montagne et demeures-y » (4). « La montagne du Sinaï », dit l'Écriture, « était toute fumante parce que Yahvé y était descendu sous forme de feu » (5). Le texte de l'Écriture précise encore : « La nuée couvrit la montagne, et la gloire de Yahvé s'établit sur le mont Sinaï que, pendant six jours la nuée recouvrit. Le septième jour, Yahvé appela Moïse du milieu de la nuée. Cette gloire de Yahvé revêtait, aux yeux des enfants d'Israël, l'aspect d'une flamme dévorante couronnant la montagne. Moïse pénétra dans la nuée. Il gravit la montagne, sur laquelle il demeura quarante jours et quarante nuits » (6).

C'est alors que Yahvé donne à Moïse « les deux tables du Témoignage, tables de pierre écrites du doigt de Dieu » (7), et lui explique les prescriptions de la nouvelle alliance.

Lorsque, pour la seconde fois, Moïse gravit le mont Sinaï, l'Écriture dit encore : « Yahvé descendit en forme de nuée, et il se tint là avec lui. Il invoqua le nom de Yahvé. Yahvé passa devant lui et cria : 'Yahvé, Yahvé, Dieu de tendresse et de pitié, lent à la colère, riche en grâce et fidélité...' Aussitôt Moïse tomba à genoux sur le sol et se prosterna » (8). « Yahvé dit : 'Je vais conclure avec toi une alliance. Tu ne te prosterner pas devant un autre Dieu, car Yahvé s'appelle Jaloux ; il est un Dieu jaloux' ! » (9) « Moïse demeura en ce lieu, avec Yahvé, quarante jours et quarante nuits, sans manger et sans boire... Lorsque Moïse redescendit de la montagne du Sinaï... il ne savait pas que la peau de son visage rayonnait, à la suite de son entretien avec Yahvé » (10).

Cette présence de Yahvé au sommet du mont Sinaï demeure au milieu du peuple d'Israël ; elle est symbolisée par la Tente ; c'est là que Moïse continue de vivre en présence de Yahvé : « lorsqu'il entrait

(4) Ex 24, 12.

(5) Ex 19, 18.

(6) Ex 24, 15-18.

(7) Ex 31, 18.

(8) Ex 34, 5-8.

(9) Ex 34, 10 et 14.

(10) Ex 34, 28-29.

devant Yahvé pour s'entretenir avec lui, Moïse ôta son voile jusqu'à sa sortie de la Tente. En sortant il communiquait aux enfants d'Israël ce qu'il avait reçu l'ordre de leur transmettre, et les enfants d'Israël voyaient le visage de Moïse rayonner. Puis Moïse remettait le voile sur son visage, jusqu'à ce qu'il rentrât pour s'entretenir avec Yahvé»⁽¹¹⁾.

Après l'érection et la consécration du sanctuaire – la Demeure, la Tente de Réunion – l'Écriture souligne ce merveilleux prodige : « La nuée couvrit la Tente de Réunion, et la gloire de Yahvé remplit la Demeure. Moïse ne put pénétrer dans la Tente de Réunion, à cause de la nuée qui reposait sur elle, et de la gloire de Yahvé dont la Demeure était remplie. »

« A toutes leurs étapes, lorsque la nuée s'élevait et quittait la Demeure, les enfants d'Israël se mettaient en marche. Si la nuée ne s'élevait pas, ils attendaient, pour continuer leur route, le jour où elle s'élevait à nouveau. Car, le jour, la nuée de Yahvé reposait sur la Demeure et, la nuit, un feu brillait dans la nuée, visible à toute la maison d'Israël. Et il en fut ainsi à toutes leurs étapes »⁽¹²⁾.

Voilà bien le signe tangible de la protection spéciale de Dieu sur son peuple, sa présence active. Il est Celui qui marche devant. Il conduit Israël. Cette protection incessante durant toute la marche dans le désert se prolonge ensuite selon d'autres modalités. Ceci est très manifeste lors de la construction du Temple par Salomon, lorsqu'après l'installation de l'arche d'alliance dans le Saint des Saints : « la nuée remplit le Temple de Yahvé et les prêtres ne purent pas continuer leur fonction à cause de la nuée : la gloire de Yahvé remplissait le Temple de Yahvé ! Alors Salomon dit : Yahvé a décidé d'habiter la nuée obscure. Oui, je t'ai construit une demeure, une demeure où tu résides à jamais »⁽¹³⁾. Le Temple est « la maison pour le Nom de Yahvé »⁽¹⁴⁾.

Dans sa prière, Salomon exprime les désirs de son cœur, ses craintes et ses doutes : « Mais Dieu habiterait-il vraiment avec les hommes sur

⁽¹¹⁾ Ex 34, 34-35.

⁽¹²⁾ Ex 40, 34-38 ; Ez 43, 4-5.

⁽¹³⁾ 1 R 8, 10-13 ; 2 Cb 5, 14 ; 6, 1-2.

⁽¹⁴⁾ 1 R 8, 20.

la terre ? Voici que les cieux et les cieux des cieux ne peuvent le contenir, moins encore cette maison que j'ai construite !... Que tes yeux soient ouverts jour et nuit sur cette maison, sur ce lieu dont tu as dit : 'Mon Nom sera là' » (15).

Cette grande prière que Salomon adresse à Yahvé au nom de tout le peuple d'Israël s'achève dans un sacrifice. « Le roi et tout Israël avec lui sacrifièrent devant Yahvé. Comme sacrifice de communion qu'il présenta à Yahvé, Salomon offrit vingt deux mille bœufs et cent vingt mille moutons, et le roi et tous les Israélites dédièrent le Temple de Yahvé. En ce jour, le roi consacra le milieu de la cour qui est devant le Temple de Yahvé ; c'est là qu'il offrit l'holocauste, l'oblation et les graisses des sacrifices de communion » (16). Le livre 2 des Chroniques précise : « Quand Salomon eut fini de prier, le feu descendit du ciel, consuma l'holocauste et les sacrifices, et la gloire de Yahvé remplit le Temple. Les prêtres ne purent entrer dans la maison de Yahvé, car la gloire de Yahvé remplissait la maison de Yahvé. Tous les enfants d'Israël, voyant le feu descendre et la gloire de Yahvé reposer sur le Temple, se prosternèrent face contre terre sur le pavé ; ils adorèrent et célébrèrent Yahvé, 'car il est bon, car éternel est son amour' » (17).

Dans une nouvelle apparition, Yahvé confirme à Salomon que ses demandes sont exaucées : « Je consacre cette maison que tu as bâtie en y plaçant mon Nom à jamais ; mes yeux et mon cœur y seront toujours » (18). Salomon qui a reçu de Dieu « un cœur sage et intelligent » (19), offre un sacrifice royal qui se réalise en présence de Yahvé, et dont la magnificence connaît un éclat qu'aucun des sacrifices offerts jusqu'alors n'avaient encore jamais eu. Cette consécration du Temple apparaît comme un point culminant dans l'histoire religieuse d'Israël ; c'est une réussite parfaite et totale.

(15) 1 R 8, 27-29.

(16) 1 R 8, 62-64. – On précise encore : « Salomon offrait trois fois par an des holocaustes et des sacrifices de communion sur l'autel qu'il avait dressé à Yahvé. » (9, 25)

(17) 2 Ch 7, 1-3.

(18) 1 R 9, 3.

(19) 1 R 3, 12.

Si l'holocauste est un acte fondamental pour l'homme religieux s'adressant à son Créateur (car il traduit la dépendance totale de la créature à l'égard de son Dieu et proclame la majesté de Celui-ci) on voit avec le sacrifice de Salomon, comment il est aussi un acte qui achève et synthétise tous les autres, et c'est peut-être même le caractère propre de l'holocauste royal. Ici encore, nous sommes frappés par tout ce que ce sacrifice comporte à la fois de préfiguratif du mystère de la Croix, et d'opposé à lui. Le sacrifice de la Croix n'est-il pas aussi un sacrifice royal, mais qui se réalise dans la pauvreté, le dénuement absolu : c'est un rapt. La Croix achève, comme un chef-d'œuvre, mais elle est aussi une reprise de tout, un point de départ qui, tout en étant déjà une victoire glorieuse, reste un appel vers la gloire. Le sacrifice de Salomon est un terme, il accomplit parfaitement ce que Dieu avait demandé. Il aurait pu être un point de départ, un renouveau ; mais s'il est véritablement sacrement de la gloire de Yahvé, il demande un dépassement, et il semble qu'en raison même de sa perfection, de sa splendeur, il reste un sommet inégalé dont on gardera une certaine nostalgie, et il matérialise en quelque sorte la présence et la gloire de Yahvé, que trop aisément on croit posséder.

Les modalités si différentes du sacrifice de Salomon au zénith de la gloire du peuple d'Israël et de celui des sept frères martyrs nous manifestent bien les deux manières dont le mystère de la Croix et de la Résurrection peut être préfiguré. On ne peut nier que cette présence merveilleuse de Yahvé et de sa gloire auprès de son peuple annonce le mystère de la gloire du Christ pour son Eglise. C'est pourquoi il nous paraît utile d'essayer de comprendre comment le sacrifice ordonne et réalise à sa manière cette présence et cette gloire de Dieu, et comment aussi il est instrument à travers lequel elles rayonnent et nous sont manifestées selon leurs dimensions propres. Evidemment, dans l'Ancien Testament, tout demeure embryonnaire et multiple, on ne voit pas toujours les connexions mystérieuses, mais avec le mystère du Christ, et par ce mystère, qui reprend et achève toutes les figures, on comprend alors la signification ultime de ces sacrifices et la présence de Yahvé au cours de leurs réalisations ; à travers leurs diversités, on peut saisir comme en filigrane leur unité secrète. Chacun de ces sacrifices, chaque modalité de la présence

divine et de sa gloire, annoncent le mystère de la Croix et de la Gloire du Sauveur.

Prophéties qui annoncent le mystère de la Croix

Parallèlement à ces diverses préfigurations du sacrifice du Christ, il faudrait considérer également les grandes prophéties annonçant le mystère de la Croix. Nous ne pouvons pas le faire ici ; rappelons seulement que les plus nombreuses et les plus explicites de ces prophéties se trouvent chez Isaïe, qui annonce le Christ souffrant, sous les traits du « Serviteur de Yahvé »⁽²⁰⁾. Elu de Dieu, qui a « mis sur lui son Esprit »⁽²¹⁾, il est le témoin fidèle⁽²²⁾ « désigné comme alliance du peuple et lumière des nations »⁽²³⁾. « Oint de Yahvé »⁽²⁴⁾, cette onction lui confère la puissance même de Yahvé : « Ainsi parle Yahvé à son Oint, à Cyrus, qu'Il a pris par la main droite pour abatre devant lui les nations et dépouiller les reins des rois, pour forcer devant lui les battants de sorte que les portes ne soient plus fermées »⁽²⁵⁾... « ... Je te fais prendre les armes pour qu'on sache du levant jusqu'au couchant que tout est néant sauf moi »⁽²⁶⁾. C'est dans l'immolation de lui-même que le Serviteur accomplit la mission de salut pour laquelle il est envoyé. « Il a été transpercé à cause de nos péchés, écrasé à cause de nos crimes. Le châtiment qui nous donne la paix est sur lui, et c'est grâce à ses blessures que nous sommes guéris... »⁽²⁷⁾... « Affreusement traité, il s'humiliait, il n'ouvrait pas la bouche. Comme un agneau conduit à la boucherie, comme devant les tondeurs une brebis muette et n'ouvrant pas la bouche »⁽²⁸⁾. « Pour nos péchés il a été frappé à mort »⁽²⁹⁾... »

⁽²⁰⁾ Is 42, 53.

⁽²¹⁾ Is 42, 1.

⁽²²⁾ Is 42, 3.

⁽²³⁾ Is 42, 6.

⁽²⁴⁾ Is 45, 1.

⁽²⁵⁾ Is 45, 1.

⁽²⁶⁾ Is 45, 5-6.

⁽²⁷⁾ Is 53, 5. Cf. 50, 5-7 ; 63, 1-6.

⁽²⁸⁾ Is 53, 7. Cf. Jr 11, 19. Ps 38, 14-15.

⁽²⁹⁾ Is 53, 8.

« ... Il s'est livré lui-même à la mort et a été compté parmi les pécheurs alors qu'il supportait les fautes des multitudes et qu'il intercéda pour les pécheurs »⁽³⁰⁾.

Si Isaïe annonce le Christ comme le Serviteur offrant sa vie pour manifester la transcendance de Dieu et racheter les fautes de son peuple, Jérémie, dans son enseignement et dans sa vie, annonce particulièrement la souffrance de celui qui sonde l'infidélité des hommes et s'offre comme victime d'amour. « De la blessure de la fille de mon peuple, je suis blessé, je reste accablé, l'épouvante me tient... Oui, pourquoi ne fait-elle aucun progrès, la guérison de la fille de mon peuple ? »⁽³¹⁾... « Oui, ils vont de crime en crime. Mais Yahvé, ils ne le connaissent pas »⁽³²⁾. Le prophète subit l'opprobre pour la cause de Yahvé⁽³³⁾. « La parole de Yahvé a été pour moi opprobre et raillerie, tout le jour. Je me disais : je ne penserai plus à lui, je ne parlerai plus en son Nom ; alors c'était en mon cœur comme un feu dévorant, enfermé dans mes os... »⁽³⁴⁾ Il se livre lui-même à ceux qui peuvent le faire mourir : « Pour moi, me voici entre vos mains... »⁽³⁵⁾, mais en leur affirmant avec force qu'il est envoyé de Dieu : « Yahvé m'a bel et bien envoyé vers vous »⁽³⁶⁾.

Dans les lamentations, au milieu de la description du sort misérable d'Israël, la voix prophétique annonce les souffrances volontairement assumées par le Christ et sa prière d'intercession : « Laisse

⁽³⁰⁾ *Is* 53, 12. Cf. v. 11 : « Par ses souffrances mon Serviteur justifiera des multitudes en s'accablant lui-même de leurs fautes. » – Notons que déjà dans les prophéties du Serviteur de Yahvé, l'immolation est inséparable de la glorification (glorification de Dieu dans son serviteur, et glorification du serviteur par son Dieu) : « Il m'a dit : 'Tu es mon serviteur en qui je me glorifierai.' Tandis que je me disais : 'Je me suis fatigué en vain, c'est pour rien que j'ai usé mes forces', en réalité mon droit subsistait auprès de Yahvé, ma récompense, auprès de mon Dieu. J'étais glorifié aux yeux de Yahvé, mon Dieu était ma force » (*Is* 49, 3-5).

⁽³¹⁾ *Jr* 8, 21-23.

⁽³²⁾ *Jr* 9, 2. Cf. 8, 18-19 ; 23, 9 : « Mon cœur en moi est brisé, je tremble de tous mes membres... à cause de Yahvé et de ses paroles saintes : le pays est rempli d'adultères... »

⁽³³⁾ *Jr* 15, 15b. Cf. *Ps* 69, 8.

⁽³⁴⁾ *Jr* 20, 8-9. Cf. *Ps* 39, 4.

⁽³⁵⁾ *Jr* 26, 14.

⁽³⁶⁾ *Jr* 26, 15. Cf. 20, 10-12. « ...Tous ceux qui étaient mes amis guettaient ma chute... Mais Yahvé est avec moi comme un Héros puissant. »

couler tes larmes comme un torrent jour et nuit ; ne t'accorde pas de relâche, que tes yeux n'aient pas de repos ! Debout ! Crie dans la nuit au commencement des veilles, répands ton cœur comme de l'eau devant Yahvé, élève vers lui tes mains pour la vie de tes petits enfants ! » (37)

Le livre de Zacharie contient diverses allusions prophétiques relativement au mystère de la Croix, Jésus Lui-même se dirigeant vers le mont des Oliviers, dit à ses apôtres : « Vous allez tous vous scandaliser à cause de moi, cette nuit même. Il est écrit en effet : 'Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées' » (38).

Saint Matthieu applique également au Christ vendu par Judas, les versets dans lesquels Zacharie parle du salaire dérisoire accordé au prophète : « Alors s'accomplit l'oracle du prophète Jérémie (39) : 'Et ils prirent les trente pièces d'argent, le prix du Précieux qu'ont apprécié les fils d'Israël, et ils les donnèrent pour le champ du potier, ainsi que me l'a prescrit le Seigneur' » (40).

Enfin, saint Jean souligne le lien entre le coup de lance et cette prophétie de Zacharie : « Ils regarderont vers celui qu'on a transpercé : ils feront sur lui la lamentation comme on la fait pour un fils unique et ils le pleureront, comme on pleure un premier-né » (41).

Parmi les prophètes qui annoncent la Passion du Christ, citons encore Jonas, le « signe de Jonas » dont parle Jésus : « De même, en effet, que Jonas fut dans le ventre du monstre marin durant trois jours

(37) *Lm* 2, 18-19.

(38) *Mt* 26, 31. Cf. *Za* 13, 7.

(39) En réalité il s'agit de Zacharie, mais saint Matthieu fait un rapprochement avec *Jr* 32, 6-15 ; 18, 1 ss. et 19, 1 ss.

(40) *Mt* 27, 9-10. Cf. *Za* 11, 12-13.

(41) *Za* 12, 10 (*Jn* 19, 37). Cf. *Am* 8, 9-10 : « En ce jour-là – oracle du Seigneur Yahvé – je ferai couler le soleil en plein midi, je couvrirai la terre de ténèbres en plein jour. Je ferai de ce deuil un deuil de fils unique et ce sera jusqu'à la fin comme un jour d'amertume. » – Le « regard vers celui qu'on a transpercé », regard qui sauve, est déjà annoncé dans l'épisode du serpent d'airain (*Nb* 21, 4-9) ; le Christ lui-même rappelle ce signe prophétique dans le dialogue avec Nicodème (*Jn* 3, 14). Cf. *Sg* 16, 7 : « Celui qui se tournait vers lui n'était pas sauvé parce qu'il contemplait, mais par toi, l'universel Sauveur. »

et trois nuits, de même le Fils de l'homme sera dans le sein de la terre durant trois jours et trois nuits » (42).

En dehors des livres proprement prophétiques, les Psaumes contiennent des annonces très explicites du mystère de la Croix. Trois des dernières paroles du Christ sont des fragments de Psaumes : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (43), « J'ai soif » (44), « Je remets mon esprit entre tes mains » (45).

(42) *Mt* 12, 40. Cf. *Jon* 2, 1. Le mystère du sépulcre est également annoncé dans *Is* 53, 9.

(43) *Ps* 22, 2. Saint Jean rappelle explicitement le verset 19 : « Ainsi s'accomplissait l'Écriture : « Ils se sont partagé mes habits, ils ont tiré au sort mon vêtement. » (*Jn* 19, 24). Le Psaume tout entier est prophétique.

(44) *Jn* 19, 29 : « Jésus dit, pour que toute l'Écriture s'accomplît : 'J'ai soif' » Cf. *Ps* 69, 22 : « Dans ma soif, ils m'abreuvaient de vinaigre. » Cf. *Ps* 22, 16.

(45) *Lc* 23, 45. Cf. *Ps* 31, 6.

Chapitre V

RÉALISATION PLÉNIÈRE DES PRÉFIGURATIONS ET DES PROPHÉTIES : LE SACRIFICE DU CHRIST

LE jugement de l'auteur de l'Épître aux Hébreux comparant la manière dont l'Ancien et le Nouveau Testament communiquent la parole de Dieu aux hommes, pourrait être repris à l'égard du sacrifice, coopération première, fondamentale, de l'homme avec Dieu. Le premier fruit de la parole de Dieu dans le cœur de l'homme n'est-il pas la foi, et la foi ne se réalise-t-elle pas immédiatement dans l'adoration parfaite du sacrifice, de l'holocauste ? En effet, une foi qui ne suscite pas une adoration totale, c'est-à-dire l'holocauste, n'est pas véritablement la foi en la parole de Dieu. « Par la foi, Abel offrit à Dieu un sacrifice de plus grande valeur que celui de Caïn... » (1)

Toute la multiplicité et la diversité des sacrifices de l'Ancien Testament, qui nous montrent successivement les diverses manières dont l'homme, comme créature, ami, serviteur, législateur et prêtre, envoyé de Dieu, prophète, juge ou roi se présente à Dieu en Lui offrant un sacrifice, sont ordonnées à l'unique sacrifice du Fils, éminemment riche de toutes les perfections propres mais partielles, des divers sacrifices antérieurs qui ne sont en réalité, dans la vue de la sagesse de Dieu, que des ébauches, des préfigurations plus ou moins expressives de ce sacrifice par excellence, et qui de fait n'acquièrent

(1) *He* 11, 4.

leur sens réel, leur valeur authentique de sacrifice, que par et dans le seul et unique sacrifice, celui de l'Homme-Dieu ⁽²⁾.

Le sacrifice par excellence de l'homme créé à l'image de Dieu

La pureté, la simplicité de l'oblation d'Abel qui offre les « premiers-nés de son troupeau », préfigure la simplicité et la pureté de l'oblation du Christ qui s'offre comme premier-né des hommes. Abel, le cadet, le benjamin, est vraiment, dans son oblation, le « premier » aux yeux de Dieu. Le véritable Abel, dans son oblation, n'est-Il pas encore bien plus le « premier », « l'aîné » de ses frères aux yeux de Dieu ? L'homme créé à l'image de Dieu est avant tout un être religieux, capable de s'adresser à son Créateur, de reconnaître ses droits souverains ; mais cette attitude si profondément naturelle est comme viciée, détournée de sa fin véritable, à cause du péché originel. Caïn, symbole du « monde », par jalousie, par envie, s'inquiète davantage des activités de son frère que de la volonté de Dieu. Trop préoccupé de lui-même et de son propre pouvoir, il étouffe en son âme cette exigence si radicale pour l'homme de se tourner vers Dieu pour L'adorer et Le remercier. En face de Dieu, il est comme Abel, un être qui a tout reçu ; en face de son frère, il est l'aîné, celui qui domine. Au milieu de l'humanité qui, à la suite de Caïn, reste souvent, par jalousie ou par envie, plus attentive à l'activité des hommes qu'à la volonté de Dieu, le sacrifice du Christ rappelle que le premier devoir de l'homme créé par Dieu, à son image, en même temps que sa dignité éminente, est de se tenir en la présence de Dieu, dans une attitude religieuse

⁽²⁾ « La loi ancienne est consommée dans la mort du Christ... Les préceptes cérémoniels de la loi qui étaient ordonnés aux sacrifices et surtout aux oblations, le Christ les a accomplis par sa passion, en tant que tous les antiques sacrifices furent les figures de ce vrai sacrifice que le Christ a offert en mourant pour nous. » *Somme théologique*, III, q. 47, a. 2, ad 1^{um}. Cf. q. 75, a. 1 : « Les sacrifices de l'Ancien Testament ne contenaient qu'en figure le vrai sacrifice de la passion du Christ, selon ce qui est dit dans l'épître aux Hébreux (10, 1) : 'la loi n'a que l'ombre des biens à venir, non la substance même des réalités.' » Saint Thomas dit également : « De tous les dons que Dieu a faits à l'humanité tombée par le péché, le principal est celui de son propre Fils... Aussi le sacrifice souverain est-il celui par lequel le Christ s'est offert Lui-même à Dieu en sacrifice d'agréable odeur. » (*Ep* 5, 2)

d'adoration. Le sacrifice, l'oblation, n'est pas un acte extraordinaire ni artificiel, mais il est l'acte le plus profondément naturel du cœur humain qui veut rejoindre son Dieu, Celui qui lui a tout donné.

Le sacrifice est aussi un acte d'action de grâces et de remerciement personnel et communautaire. A la Croix, Jésus, au nom de toute l'humanité, rend grâces au Père d'avoir béni d'une manière toute spéciale, les « plus petits », de ne pas les avoir abandonnés. Ce qui caractérise le sacrifice de Noé remerciant Dieu de sa protection particulière, se réalise à la Croix universellement.

Le sacrifice du Serviteur

Le serviteur est celui qui accomplit la mission demandée par Dieu, et qui s'offre lui-même s'il le faut, pour que cette mission s'accomplisse. La mission demandée à Moïse est de libérer le peuple d'Israël du joug du Pharaon ; le moyen efficace sera la Pâque qui, en libérant le peuple d'Israël, consacra son unité. La mission demandée au Christ consiste en ce qu'Il soit Lui-même la « porte », le Sauveur qui libère l'humanité du joug du péché. Le sacrifice de la Croix est la nouvelle Pâque, la Pâque véritable qui se réalise dans le corps du Christ, qui se sert de son sang. La Croix est le passage de Dieu qui délivre du joug de la servitude du péché et conduit par le désert à la « terre promise », la « terre des vivants », la patrie céleste, la gloire.

Le sacrifice de la Croix s'achève pour nous dans le sacrement de l'Eucharistie : le repas de famille des rachetés, des fils de Dieu, où la chair de l'Agneau immolé est donnée comme pain ; n'est-ce pas le service ultime : être le pain, l'aliment ! Ce repas divin réalise l'unité des chrétiens dans le corps du Christ qui s'offre au Père pour le salut de ses frères.

Culte nouveau offert par le Prêtre

Le sacrifice de la Croix et de l'Eucharistie, culte nouveau par excellence, qui achève le culte légal offert par les Lévites, est aussi

l'œuvre liturgique par excellence, qui rassemble, dans l'unité, toute la diversité des sacrifices de la loi.

Le sacrifice de l'Envoyé de Dieu

C'est un sacrifice qui réalise la promesse de la victoire, celle que Dieu fit indirectement à la femme lorsqu'Il dit au serpent : « ...Et je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité ; celle-ci te meurtrira à la tête... » ⁽³⁾ Le sacrifice accompli par Jephthé en est une préfiguration. L'innocent, l'immaculé, celui qui sort le premier à la rencontre de son Père, peut seul accepter, dans un abandon plénier d'amour, sa volonté mystérieuse.

Ce sacrifice révèle aux hommes de bonne volonté, à ceux qui craignent Dieu, que Jésus est le Sauveur du monde ; que Dieu a bien envoyé son Fils pour sauver le monde. Le sacrifice de Manoah le préfigure.

Mais le sacrifice de la Croix est aussi un signe de contradiction qui se réalise dans la lutte. S'il illumine totalement les hommes de bonne volonté qui ne veulent chercher que Dieu, il irrite progressivement ceux qui ne cherchent que la gloire humaine, à commencer par la leur. Le sacrifice de Balaam, l'évoque d'une façon assez curieuse.

Le sacrifice de la Croix établit, dans la lutte et dans la nuit, le règne du Christ sur la terre où régnait le prince de ce monde. Le sacrifice de Gédéon nous le signale.

Dans la lutte encore, le sacrifice de la Croix manifeste la toute-puissance de l'amour du Père dont il est l'œuvre propre ; c'est pourquoi il se fait si exigeant et si total, et c'est aussi pourquoi il surabonde sur Marie et sur l'Eglise. C'est ce qu'exprime avec tant d'éclat le grand sacrifice d'Elie.

Le sacrifice-martyre du Témoin

Jésus achève sa vie terrestre dans l'immolation pour rester fidèle aux exigences de la volonté du Père. Témoignage de son attachement

⁽³⁾ Cf. Gn 3, 15.

au Père, de son obéissance ultime, son sacrifice est en même temps un acte de réparation et de satisfaction. Jésus s'offre au Père comme l'Agneau de Dieu qui porte l'iniquité du monde. Il se porte garant, en face du Père, de toutes les fautes des hommes, ses frères, à qui Il promet la vie éternelle et la résurrection.

Le sacrifice des sept frères et de leur mère symbolise étonnamment la plénitude, la perfection du témoignage du Crucifié et de tout chrétien dans le Crucifié. Le rôle de la mère « admirable » auprès de son benjamin préfigure celui de Marie.

Le sacrifice de l'Ami

Si le sacrifice de son fils que Dieu demandait à Abraham était avant tout une épreuve de fidélité, celle-ci, bien qu'elle n'en soit pas le motif premier, demeure dans le sacrifice de la Croix. Le sacrifice du Christ, en effet, est avant tout un sacrifice intérieur du cœur – songeons au mystère de l'agonie – ; Jésus, au-delà des désirs les plus profonds de sa sensibilité, a celui plus impérieux d'accomplir la volonté du Père. C'est pourquoi Il immole au Père, son « Isaac », Marie, qui est le trésor de son cœur, et avec elle, Jean le disciple bien-aimé. Ce sacrifice intérieur du cœur de Jésus se réalise dans l'obéissance ; en cela, l'enseignement des prophètes se trouve réalisé. Car l'obéissance tout aimante de Jésus à la volonté du Père, est l'obéissance d'un fils, d'un ami. Cependant, la Croix est plus qu'une épreuve de fidélité, il faut que Jésus boive le calice jusqu'à la lie ; c'est l'ami qui s'offre lui-même à son ami, pour permettre à celui-ci d'user de lui, selon toutes les exigences de son bon plaisir. Jésus « fils de la promesse », accepte d'être comme le bélier caché dans les épines. Il accepte même d'être le « bouc émissaire », pour que sa fidélité soit consacrée dans son sang, dans la blessure de son cœur.

Le sacrifice du Roi des rois

Sacrifice royal, pacifique, le sacrifice de la Croix est le sacrifice de Celui qui possède un cœur plein de sagesse et d'intelligence, et qui

s'immole en proclamant la grandeur de la sagesse du Père. C'est un sacrifice qui naît d'une contemplation ; il achève, en leur conférant une valeur unique, toutes les prières du Christ pour son peuple et pour les hommes. Le Christ crucifié est Celui qui expose au Père les misères de son peuple, implorant pour lui sa miséricorde et sa protection. Ce sacrifice royal offre au Père ce qu'il y a de plus grand et de plus noble ici-bas, le corps de Jésus, le corps du Roi des rois, le corps de Dieu.

Le sacrifice de Salomon, qui clôture la consécration du Temple, préfigure magnifiquement l'exaltation dans la gloire du sacrifice de la Croix.

Aucune des perfections découvertes dans les figures n'est absente du mystère du Christ crucifié et glorifié, mais toutes sont assumées par la réalité, chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu, et transposées dans l'amour. Le Christ crucifié, « de par Dieu est devenu pour nous Sagesse » (4) ; son sacrifice est la grande épiphanie de l'amour : amour du Fils bien-aimé pour son Père, amour du Fils bien-aimé du Père pour les pécheurs ; amour du Père pour son Fils et pour les hommes (auxquels Il donne ce Fils unique) : « Oui, Dieu a tant aimé le monde, qu'Il a donné son Fils unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle » (5).

C'est en cet amour que le Fils glorifie le Père et que le Père glorifie le Fils, selon ce que le Christ Lui-même nous révèle à travers l'Évangile de saint Jean (6). Voilà pourquoi le mystère de la Croix est inséparable du mystère de la Résurrection. Saint Thomas, après saint Paul, l'affirme avec force : il était *nécessaire* que le Christ crucifié ressuscitât (7).

En fait, dans les préfigurations du sacrifice de la Croix, le lien avec la résurrection demeure très caché. Nous reviendrons plus loin sur ce qui, dans l'Ancien Testament, annonce le mystère de la gloire (8),

(4) 1 Co 1, 30.

(5) Jn 3, 16.

(6) L'Heure du Christ, l'Heure de la Croix, est celle de sa glorification. « Père, l'heure est venue : glorifie ton Fils, pour que ton Fils te glorifie... Maintenant, Père, glorifie-moi de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût. » (Jn 17, 1-5 ; Cf. 12, 23-28)

(7) III, q. 53, a. 1.

(8) Cf. Troisième partie, ch. I, pp. 223-229.

mais à l'intérieur même des sacrifices préfiguratifs de la Croix, on pressent déjà le mystère de la Résurrection ; de façon explicite dans le martyre des sept frères ; de façon symbolique, dans le sacrifice de Manoah, lorsque l'Ange de Yahvé apparaît dans la flamme « qui montait de l'autel vers le ciel »⁽⁹⁾ et dans le sacrifice d'Abraham, en la personne d'Isaac rendu à son père.

Enfin comme nous l'avons noté, chaque sacrifice s'achève dans une présence nouvelle de Dieu aux hommes, présence qui annonce le mystère du Corps glorifié du Christ, Temple de la Jérusalem céleste.

⁽⁹⁾ *Jg* 13, 20.

DEUXIEME PARTIE

LA CROIX, ÉPIPHANIE ET DON DE L'AMOUR : L'ŒUVRE PROPRE DU FILS BIEN-AIMÉ

*Un rejeton sort de la souche de Jessé,
un surgen pousse de ses racines :
sur lui repose l'esprit de Yabvé,
esprit de sagesse et d'intelligence,
esprit de conseil et de force,
esprit de science
et de crainte de Yabvé.*

*Il respire la crainte de Yabvé.
Il ne juge pas sur l'apparence,
ne se prononce pas
d'après ce qu'il entend dire,
mais il fait droit aux misérables
en toute justice,
et rend une sentence équitable
en faveur des pauvres du pays.
Sa parole
est le bâton qui frappe le violent,
le souffle de ses lèvres
fait mourir le méchant.*

*Justice est le pagne de ses reins,
loyauté
la ceinture de ses hanches.*

(Is 11, 1-5)

Chapitre premier

MANIFESTATION DE L'AMOUR DU PÈRE : L'ULTIME ŒUVRE ROYALE DU CHRIST

« La voici venue, l'heure où le Fils de l'homme doit être glorifié... Père, glorifie ton nom » (1).

A Pilate, Jésus déclare : « Je suis roi » ; et Il ajoute aussitôt : « Je ne suis né, je ne suis venu dans le monde, que pour rendre témoignage à la vérité » (2). Jésus est roi, mais Il n'est pas venu conquérir un royaume terrestre ; son royaume est celui « du Fils bien-aimé » (3) venu sur terre pour « manifester aux hommes le nom du Père » (4) : Dieu est Amour (5). Toute la vie du Christ manifeste le mystère de cet amour jaloux qui veut tout ; la première initiative de Jésus que l'Évangile nous rapporte, est cette « fugue » à Jérusalem et la réponse qu'Il fit alors à sa Mère inquiète, à celle qu'Il aime le plus : « Ne savez-vous pas que je me dois aux affaires de mon Père » (6). Mais la jalousie divine n'est pas exclusive, elle surabonde et s'épanouit à l'égard de tous ceux que Dieu aime : le Fils bien-aimé est aussi le bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis.

C'est à la Croix surtout que Jésus glorifie le Père ; l'heure de la Croix, c'est l'heure du Christ, « mon heure » – l'heure de la manifestation de son amour pour le Père et pour les hommes. On comprend alors ces paroles de la dernière Cène : « J'ai désiré avec ardeur manger

(1) *Jn* 12, 23 et 28.

(2) *Jn* 18, 37.

(3) *Col* 1, 13.

(4) *Jn* 17, 16.

(5) *1 Jn* 4, 8 et 16.

(6) *Lc* 2, 49.

cette Pâque avec vous avant de souffrir » (7). Si l'on veut scruter les abîmes infinis de cette soif du cœur de Jésus, il faut considérer la Croix comme étant avant tout la grande révélation de l'amour divin. La Croix est certes une œuvre de réparation, de satisfaction, un holocauste ; mais elle est aussi la manifestation d'amour par laquelle Jésus, à la face du monde, glorifie le Père bien-aimé : « Il faut que le monde sache que j'aime le Père » (8).

Cet amour, à la différence de celui de la justice originelle, est capable de se servir de la souffrance, de la tristesse et de la mort pour manifester son intensité et rayonner dans une efficacité totale. Si la plénitude de charité du Christ ne s'accompagne pas de dons préternaturels comme ceux dont jouissaient Adam et Eve, c'est pour s'emparer et se servir de toutes les peines dues au péché. Après les mystères de la vie cachée, à travers lesquels nous découvrons surtout l'épanouissement progressif de la nature humaine de Jésus dans sa vie divine, les mystères douloureux révèlent comment toutes les souffrances et toutes les morts que l'homme peut connaître sont assumées par le Christ : pour nous sauver, certes, mais aussi, et plus profondément encore, pour nous révéler le secret le plus divin de son amour pour le Père. La mort du Christ est un abîme : Il est entré dans la mort comme jamais personne n'y entrera, parce qu'Il l'a vécue, se servant d'elle comme d'un signe Lui permettant de manifester son lien d'amour avec son Père.

Ce lien d'amour ne peut se contempler que dans la lumière du mystère de l'union hypostatique. L'amour de Jésus qui nous est révélé à travers la Passion, la Croix et, d'une manière ultime, la blessure du cœur, possède une plénitude telle, qu'il ne peut jaillir que de la grâce émanant du mystère de l'union hypostatique, comme sa propriété (9). Seul, en effet, le Fils unique peut glorifier le Père avec cette plénitude, sans réserve aucune ; et le Père ne peut exercer un tel excès d'amour, qui s'empare de tout, sans rien épargner, qu'à l'égard de son Fils unique, « le Bien-aimé » (10). Cette surabondance est le vrai « feu du

(7) *Lc* 22, 15.

(8) *Jn* 14, 20.

(9) Saint THOMAS, III, q. 7, a. 13, ad 2^{um} ; q. 9, a. 2.

(10) *Ep* 1, 6.

ciel» qui dévore la victime, l'eau, l'autel, attestant par là même l'authenticité de l'amour divin sur son Christ.

Le mystère de la Croix nous révèle ce mode de plénitude et d'excès de l'amour de Jésus pour son Père, effet immédiat de la surabondance de l'amour du Père pour son Fils. C'est cet amour éternel du Père pour le Verbe qui s'empare de la nature humaine du Christ ; le cœur humain du Christ aime le Père, comme le Verbe aime le Père. Cet amour mutuel qui unit le Père et Jésus nous met immédiatement en présence de la source première de tout amour, le mystère personnel de Dieu, au sein de la Très Sainte Trinité. Il faudrait considérer ici les nombreux passages de l'Évangile (en particulier celui de saint Jean) mettant en lumière cette vie d'amour mutuel qui, enracinée dans le silence de la vision béatifique, illumine les sommets de l'âme du Christ et surabonde sur tout être par l'exercice du don de sagesse.

De fait, nous ne pouvons vivre de l'amour trinitaire que dans l'amour mutuel du Père et de Jésus ; nous ne pouvons vivre de l'unité du Père et du Verbe qu'à travers la blessure du cœur de Jésus, signe et instrument conjoint de cet amour et lieu où se réalise l'unité de nos âmes dans l'amour divin. N'est-ce pas ce que le Thabor annonçait : le Père qui nous demande d'écouter l'appel silencieux de la blessure du cœur de son Fils bien-aimé, en qui Il a mis toutes ses complaisances ? ⁽¹¹⁾

Epiphanie de cet amour, la Croix est simultanément la manifestation de l'amour du bon Pasteur pour ses brebis et du Père pour les hommes en ce don de son Fils unique.

De même qu'il n'y a qu'un seul précepte d'amour, il n'y a qu'une seule manifestation de l'amour. Un seul geste termine la vie du Christ, un seul geste qui exprime totalement ce que les figures ne pouvaient représenter que de manières successives et partielles. Si le sacrifice d'Elie rendait présente la toute-puissance de Dieu, et le martyr des sept frères, la transcendance de son amour ; si la Pâque manifestait comment la toute-puissance de Dieu, par amour, intervient pour libérer son peuple, le mystère de la Croix manifeste dans une même réalité cette double et unique richesse de l'amour divin. Le cœur de Jésus, qui vit pleinement de cet amour, est donné tout entier, à la fois au Père

⁽¹¹⁾ Mt 17, 5.

et aux hommes ; en glorifiant le Père, Il proclame combien Il nous aime ; en livrant tout au Père, Il nous livre tout. C'est le même amour qui unit le Christ à son Père et à nos âmes ; et pour nous le prouver, la Sagesse n'épargne rien. Il faudrait saisir à travers les morts successives du Christ, de l'agonie jusqu'au sépulcre⁽¹²⁾, toutes les nuances de l'amour du Père pour le Fils et, à travers le Fils, pour nous. L'agonie, la flagellation, la croix, le coup de lance, la remise au sépulcre, tout est pour nous, tout nous est donné, tout nous dit la tendresse inlassable et la force infinie de cet amour qui nous aime au-delà de toute infidélité, de tout fratricide, de tout adultère...⁽¹³⁾ Toutes les inventions d'amour que l'on peut découvrir pour prouver à quelqu'un qu'on l'aime follement, qu'on le préfère à tout, tout est exploité par la divine Sagesse dans les mystères douloureux. Le Christ crucifié « est devenu pour nous Sagesse »⁽¹⁴⁾. Folie pour la raison, scandale pour la sensibilité, cette Sagesse d'amour mesure tout pour proclamer l'absolu de l'amour. Le propre de la sagesse est d'atteindre ce qu'il y a d'ultime : au-delà de la mort il y a cette blessure qui exprime la démesure même de l'amour⁽¹⁵⁾.

Le mystère de la Croix, manifestation de l'Amour se réalisant dans la nature humaine du Christ, implique un don réel de Jésus aux hommes. En manifestant l'Amour, le Christ crucifié se donne Lui-même et nous révèle explicitement, en exercice, la mesure divine de la charité fraternelle ; Il vit du nouveau commandement, sans autre mesure que la sagesse même de Dieu, le bon plaisir du Père. C'est d'un amour

⁽¹²⁾ Cf. *Un seul Dieu tu adoreras*, pp. 61-72.

⁽¹³⁾ Cf. *Os* 2 et 3.

⁽¹⁴⁾ *1 Co* 1, 30.

⁽¹⁵⁾ Ce passage du *Dialogue* de sainte CATHERINE DE SIENNE est très significatif :

« Doux agneau sans tache, vous étiez mort quand votre côté fut ouvert ; pourquoi avez-vous donc voulu que votre cœur fut ainsi blessé et entrouvert ? » Jésus répondit : « Pour plusieurs raisons dont je te dirai la principale. Mon désir concernant la race humaine était infini, et l'acte présent de la souffrance et des tourments était fini. Par cette souffrance je ne pouvais donc vous manifester combien je vous aimais, puisque mon amour était infini. Voilà pourquoi j'ai voulu vous révéler le secret du cœur en vous le faisant voir ouvert pour que vous compreniez bien qu'il vous aimait bien plus que je n'avais pu vous le prouver par une douleur finie » (*Dialogues*, I, ch. 45, trad. HURTAND, éd. Lethielleux, 1913, p. 253).

« excessif »⁽¹⁶⁾ et totalement gratuit qu'Il nous donne tout ce qu'Il peut nous donner, sachant que nous ne pouvons rien pour Lui, que très nombreux seront les ingrats, les désabusés, les lâches, les traîtres... Il nous livre tout, jusqu'à la dernière goutte de son sang, jusqu'à son trésor le plus intime, sa Mère, jusqu'au souffle divin de son amour, l'Esprit-Saint.

Un des caractères les plus intimes de l'amour d'amitié est le fait que les amis ont non seulement les mêmes aspirations, les mêmes volontés, mais aussi qu'ils réalisent ensemble une œuvre commune. Le don d'amour de Jésus est si plénier qu'Il veut réellement nous associer à son œuvre de rédemption ; Il veut nous sauver comme un ami sauve son ami ; comme Il est la gloire du Père en acceptant la Croix, Il veut que nous devenions sa gloire en mettant nos pas dans les siens : « ...et je suis glorifié en eux »⁽¹⁷⁾. Plus son amour veut s'emparer de notre cœur, plus Il nous demande de boire son calice et de porter sa Croix. C'est là un des aspects les plus mystérieux de la charité fraternelle du Christ. Normalement, en effet, l'amour d'amitié demande aux amis de se communiquer leurs joies, et de garder pour eux leurs souffrances, dans la solitude et le silence. Dans son cœur humain, Notre-Seigneur a connu ce désir ; car Il aurait pu délivrer l'humanité en la réintroduisant dans le paradis terrestre, Il aurait pu être seul à souffrir et à mourir pour elle, puisqu'Il se reconnaissait comme étant seul responsable de l'humanité pécheresse ; Il aurait pu demander au Père que sa Mère soit épargnée. Mais si ce désir d'épargner toute cause de souffrance ou de tristesse à ceux qu'on aime, est une des grandeurs de l'amitié humaine, pour l'amitié divine dont les exigences sont autres, il est aussi une autre grandeur. La souffrance, et même la mort, ne sont pas pour elle de pures privations ; elle peut s'en servir comme de moyens permettant à l'amour de se purifier et d'acquiescer par là un éclat et une force de conquête uniques. C'est pourquoi le Père veut dans sa sagesse que la douleur et la mort du Christ soient fécondes d'autres douleurs, d'autres morts. Il veut que la Croix du Christ s'empare de tous les membres de son corps mystique et marque chacun d'eux d'un signe spécial⁽¹⁸⁾. Tout chrétien est un membre

⁽¹⁶⁾ Cf. *Ep* 2, 4.

⁽¹⁷⁾ *Jn* 17, 10.

crucifié du Christ crucifié, et parmi eux, Marie est la première. Si le Père attend de Jésus l'abdication du désir si légitime d'épargner sa Mère, c'est pour lui permettre de communiquer un amour encore plus grand, plus excessif ; à Elle d'abord, et en Elle à chacun de ses membres.

Cette sorte d'opposition entre les exigences de l'amitié humaine et celles de l'amitié divine, nous fait pénétrer un des aspects du mystère de l'agonie. En la volonté humaine de Jésus il y a radicalement deux sortes de tendances : les unes s'enracinant dans ce que sa nature a de plus profondément humain, les autres dans ce qu'elle a de plus divin, en tant qu'elle est surélevée par la plénitude de la grâce. Selon les premières – appétits naturels impliquant tout ce qu'il y a de grand dans le cœur de l'homme – le Christ incline instinctivement à épargner toute souffrance à ses membres, précisément parce qu'Il veut les faire siens ⁽¹⁸⁾. Son amour naturel pour les hommes répugne à les sauver en les crucifiant, puisqu'Il peut le faire autrement. Mais ces tendances surnaturalisées, immédiatement dirigées par la Sagesse divine, s'accroissent dans un choix qui accepte de sauver les hommes en les faisant participer intimement aux mystères douloureux ; car épargner à ceux qu'Il aime cette participation serait les écarter d'une unité d'amour beaucoup plus étroite avec son cœur et par le fait même avec la Très Sainte Trinité, puisque ce serait les empêcher de vivre de son secret en ne coopérant pas à son œuvre personnelle. Jésus, par amour pour son Père – « non ma volonté, mais la tienne » – attire Marie dans ses mystères douloureux pour qu'Elle soit son aide au sens le plus fort. En Elle et par Elle, toute l'Eglise est entraînée dans ce mystère de surabondance d'amour ⁽²⁰⁾.

⁽¹⁸⁾ Cf. *Rm* 6, 1-11.

⁽¹⁹⁾ Cf. saint THOMAS, *Comm. sur saint Matthieu*, éd. Marietti, n° 2232 ; « ...Je voudrais que les autres ne souffrent pas, si c'était possible ; mais qu'il soit fait comme Tu le veux... » (*ego vellem alios non pati, si possibile esset ; sed fiat sicut vis*).

⁽²⁰⁾ Voir la lettre admirable de saint IGNACE D'ANTIOCHE aux Romains : « ...Permettez-moi d'être un imitateur de la passion de mon Dieu » (VI, 3, trad. P. CAMELOT, *Sources chrétiennes* p. 103). – Saint THOMAS, commentant l'épître de saint Paul aux Romains (VIII, 17), écrit : « si nous ne recevons pas un corps immédiatement immortel et impassible, c'est pour que nous puissions souffrir avec le Christ ».

Enfin, ce don total du Christ crucifié nous est manifesté par l'Eucharistie. Celle-ci doit nous éclairer sur le don du Crucifié, comme la Croix doit nous faire saisir le sens exact du sacrifice eucharistique. C'est le sacrifice pascal qui trouve son achèvement dans le mystère de la Croix. Le Christ se donne alors sous la forme du pain, l'aliment que le Père réserve à ses enfants. C'est bien la forme la plus humble du don, la plus nécessaire, mais c'est celle aussi qui peut le mieux nous faire comprendre l'exigence ultime du don du Christ : l'unité de cœur et de vie avec ses membres.

L'intimité d'amour que le Christ veut établir entre ses membres et Lui est encore manifestée à la Croix, par le don de sa Mère qu'Il fait à Jean ⁽²¹⁾. En donnant à son disciple celle qu'Il aime le plus, celle à qui Il a confié tous les secrets de son cœur, et en la lui donnant de telle manière qu'elle soit pour Jean ce qu'elle a été pour Lui-même, Il lui témoigne sa confiance et lui exprime son désir de le voir vivre pleinement de tous les secrets de son cœur ⁽²²⁾.

Nous ne pouvons que signaler ici ces deux grands dons du Christ crucifié ⁽²³⁾ ; mais il était nécessaire de le faire pour essayer de contempler, aussi profondément que possible, l'intensité et l'absolu de son amour. Qu'il regarde les hommes ou qu'il regarde le Père, cet amour se sert de la mort, et de la mort violente, pour manifester et réaliser le don le plus plénier et le plus pur qui puisse être. Pour pénétrer plus avant dans le mystère de la Croix comme manifestation de l'amour, il faut essayer d'en saisir la cause propre et immédiate dans l'âme du Christ ; celle-ci ne peut être, d'une part, que le don de sagesse – puisque cette manifestation qui est l'œuvre propre de la

⁽²¹⁾ Cf. *Mystère du Corps mystique du Christ*, La Colombe, 1960, pp. 127-131.

⁽²²⁾ Cf. ce que dit saint THOMAS, en particulier dans le *Comm. sur saint Jean*, éd. Marietti, n° 2016 : « Le véritable signe de l'amitié est que l'ami révèle à son ami les secrets de son cœur. Puisqu'ils n'ont entre eux qu'un cœur et qu'une âme, l'ami ne sort même pas de son propre cœur ce qu'il révèle à son ami ». – « Au disciple spécialement aimé il a spécialement confié ses secrets » (n° 11). – Cf. également *Contra Gentiles*, IV, ch. XXI, où saint THOMAS ajoute : « cette même unité exige la communication à l'ami de tout ce qu'on a... *sua ei communicans* ».

⁽²³⁾ Cf. Préface, p. 15. Ces dons du Christ crucifié devraient être traités dans la partie de la Théologie spirituelle traitant du mystère des Dons.

sagesse de Dieu ne pourrait se réaliser si l'âme du Christ n'était pas totalement sous la motion du don de sagesse – et d'autre part, la pauvreté, béatitude du don de crainte, puisque cette manifestation se réalise dans la mort de la Croix, mort qui ne peut être vécue dans l'amour que si l'âme du Christ est entièrement mue par le don de crainte ; il faut être infiniment pauvre pour se servir de la mort, et de la mort de la Croix.

BIENHEUREUX LE PACIFIQUE : ROI DE PAIX

« Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître » (1).

« Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous » (2).

AVANT de considérer comment le don de sagesse s'est emparé pleinement de l'âme du Christ pour la connaturaliser vitalemment à toute la vie trinitaire et pour y mettre cette paix divine qui est son fruit propre, rappelons brièvement ce que la théologie nous dit du don de sagesse.

Ce don est le plus parfait des dons du Saint-Esprit, et il unit tous les autres ; il est pour nous, ici-bas, le don par excellence de la vie contemplative, don qui stabilise l'âme en la fixant en Dieu comme en son Principe premier et ultime, son Alpha et son Omega, lui permettant de vivre intimement le mystère personnel d'amour de la Très Sainte Trinité.

Saint Thomas, lorsqu'il veut nous faire comprendre ce qu'est le don de sagesse, nous le montre parallèlement à la vertu de sagesse (3) qui est, selon sa doctrine, une disposition ferme qui ennoblit l'intelligence de la manière la plus profonde, la rendant capable de juger de toutes choses par les causes suprêmes. Cette disposition, la plus parfaite que notre intelligence puisse posséder, demande de s'achever en une

(1) *Jn* 1, 18.

(2) *Jn* 17, 21.

(3) II-II, q. 45, a. 1.

véritable contemplation, car la Cause première ne peut qu'être contemplée. Saint Thomas appelle cette disposition : *habitus contemplativus*.

Tout ce que la sagesse humaine acquise réalise dans notre vie humaine, la sagesse divine, don du Saint-Esprit, le réalise au plus intime de notre vie divine. Tout amour et toute lumière viennent du Père et doivent retourner vers Lui : c'est le propre de la sagesse que de réaliser ce retour, nous faisant vivre l'ordre réalisé et imposé par l'amour de Dieu, orientant notre intelligence, surnaturalisée par la foi vivante et aimante, directement vers Dieu le Père, comme Principe, Source et Fin de tout. Le don de sagesse met en nous cet instinct divin grâce auquel nous sommes polarisés par le Père ⁽⁴⁾, nous sommes auprès du Père et regardons tout dans sa lumière. C'est Dieu qui agit alors directement et immédiatement sur notre cœur et notre intelligence, qui s'impose en son mystère d'amour, nous fait estimer tout à sa lumière, nous fait pressentir ses préférences et ses jalousies ⁽⁵⁾.

Ce jugement divin sur tout ce que Dieu veut et aime, le don de sagesse l'exerce dans la charité. Or l'amour transforme l'aimant dans l'aimé par une union personnelle dont le fruit propre est de faire adopter à l'aimant la manière de vivre et de juger de l'aimé. Aussi le don de sagesse, qui s'exerce dans l'amour divin, apporte-t-il une lumière nouvelle, un jugement nouveau sur toutes choses ; il unit notre esprit à la vérité divine, dans ce qu'elle a de plus mystérieux et de plus intime. Il lui communique un jugement de connaturalité, d'amour, sur tout ce qui intéresse le Père. Dieu ne promet-Il pas dans le prophète Jérémie : *Dabo legem meam in visceribus eorum* ⁽⁶⁾. Le

(4) « L'attraction du Père est souverainement efficace », dit saint THOMAS en commentant *l'évangile de saint Jean*. « La vision du Père est la fin de tous nos désirs et de toutes nos actions, de telle sorte que plus rien d'autre n'est nécessaire ». « *Attractio Patris efficacissima est* » – « *Visio Patris est finis omnium desideriorum et actionum nostrarum, ut nil amplius requiratur* ». (*Comm. sur saint Jean*, n° 946 et 1883)

(5) Cf. ce que dit saint JEAN DE LA CROIX de l'âme ainsi élevée : « ...puisque étant placée dans le sentir de Dieu, elle sent les choses comme Dieu les sent » (*Vive flamme d'amour*, strophe I, vers. 6, éd. du P. L.-M. DE S. JOSEPH, Desclée De Brouwer, 1949, p. 984).

caractère propre de cette connaissance de sagesse est que l'amour transforme l'objet connu et rend le mystère divin plus conforme et plus proportionné, plus présent, plus intime. L'intelligence ainsi transformée regarde le mystère de Dieu, en tant qu'il est communiqué, connaissable dans l'amour, d'une manière toute nouvelle. Normalement, l'amour n'illumine pas, mais il peut donner une lumière plus grande, unissant plus étroitement l'objet à l'intelligence, le rendant plus immédiatement goûté et touché en lui-même⁽⁷⁾. C'est la connaissance de l'ami qui, dans l'amour, connaît son ami, le découvre comme sien et, par là-même, atteint quelque chose d'intime que lui seul peut atteindre⁽⁸⁾.

Le don de sagesse, en épanouissant cette connaissance de Dieu comme Père, nous fait découvrir l'appartenance foncière de tout notre être au Père : *Ego hodie genui te*⁽⁹⁾. Le propre du don de sagesse est précisément de nous faire prendre intimement conscience⁽¹⁰⁾ de cette naissance actuelle de plus en plus profonde qui nous fait crier : « Père ! » ; nous unissant expérimentalement à la vie de Dieu dans ce qu'elle a de plus personnel et nous en donnant une contemplation « déiforme », il nous fait vivre de la génération d'amour et de la spiration du Père et du Verbe, *Verbum spirans amorem*⁽¹¹⁾. Venant de l'Amour, cette sagesse divine retourne à l'Amour ; venant du silence du Père, elle retourne au silence du Père.

Cette connaissance, étant une connaissance affective, engendre en nous le silence de l'amour ; car elle nous communique les secrets de

⁽⁶⁾ *Jr* 31, 33.

⁽⁷⁾ On connaît l'étymologie du mot « sagesse » : *sapida scientia* (science savoureuse).

⁽⁸⁾ Saint THOMAS, commentant le reproche de Jésus aux Juifs : « vous ne connaissez ni moi, ni mon Père » (*Jn* 8, 19), l'interprète ainsi : « Ils ne le connaissent pas parce qu'ils n'adhèrent pas spirituellement à Lui par l'amour. Celui qui connaît adhère à ce qu'il connaît » (*Comm. sur saint Jean*, n° 1161).

⁽⁹⁾ *Ps* 2, 7.

⁽¹⁰⁾ Il ne s'agit pas ici d'une conscience psychologique ou morale, toujours réflexive, mais d'une expérience divine, extatique, au sens où saint Thomas dit que l'intelligence, élevée à la compréhension de ce qui la dépasse, « dicitur extasim pati », sous l'influence de l'amour : « amans extra se tendit, ut in amatum pergat ». (I-II, q. 28, a. 3)

⁽¹¹⁾ I, q. 43, a. 5, ad 2um. Cf. *Comm. sur saint Jean*, n° 946.

Dieu, de notre Père, sur Lui-même et sur tous ceux qu'Il aime, et par là cache divinement notre âme en son mystère d'amour, la séparant de tout ce qui n'est pas Dieu ⁽¹²⁾. On ne peut, en effet, garder un secret que dans le silence, puisque, par définition, le secret ne doit pas être communiqué. Le don de sagesse, nous faisant vivre des secrets de l'amour divin, nous plonge dans un silence d'autant plus profond que le secret qui nous est communiqué est un *secret substantiel*, capable de s'emparer de *tout* ce qu'il y a de vital en nous. C'est alors qu'il nous fait vivre avec Dieu dans la solitude, l'obscurité de la foi, l'abdication de toute sagesse humaine ⁽¹³⁾. Le don de sagesse exige en effet des initiatives spontanées de notre sagesse humaine qu'elles lui soient soumises ; il corrige nos jugements philosophiques – ou même de théologie acquise – sur les réalités divines et humaines, car, par l'amour divin et en lui, l'exercice de ce don dépasse tous les jugements de sagesse acquise – qui, malgré leur profondeur, leur sagacité, leur finesse, gardent toujours un mode humain – et en les dépassant, leur enlève leur droit de régence, leur maîtrise ultime. « Je te bénis Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux habiles, et de l'avoir révélé aux tout-petits » ⁽¹⁴⁾. Même dans ce don, le plus éminent de l'Esprit-Saint, il y a cet aspect de mortification : il est si caché qu'il échappe à la conscience psychologique même de ceux qui sont philosophes ou théologiens, mais il n'en est pas moins réel, il surpasse même l'aspect ascétique de l'exercice des autres dons, car il porte sur ce qu'il y a en nous de plus vital. Cette abdication de notre moi le plus profond implique néanmoins une merveilleuse exaltation, car notre esprit est alors associé intimement aux secrets de Dieu et de

⁽¹²⁾ « Dieu, en nous faisant participer à sa Sagesse, nous révèle ses secrets » (*Comm. sur saint Jean*, n° 2016). Cf. *Is* 45, 3 : « Je te livrerai les trésors secrets et les richesses cachées... » Et saint JEAN DE LA CROIX : « ...ô Sapience divine... tu es le dépôt des trésors du Père » (*Vive flamme d'amour*, str. 3, vers. 3, p. 1031).

⁽¹³⁾ Saint ALBERT LE GRAND parle de la « possession savoureuse d'un bien qui attire à soi *toute* notre puissance d'amour ». (*II Sent.*, dist. 5 F, art. 5, sol.) Et saint JEAN DE LA CROIX : « Dieu la dévore tout entière (l'âme)... en cette solitude en laquelle Il la met, l'absorbant toute en soi... » (*Vive flamme d'amour*, str. 3, vers. 3, p. 1065).

⁽¹⁴⁾ *Mt* 11, 25. Cf. *1 Jn* 2, 14 : « Je vous ai écrit, petits enfants, parce que vous connaissez le Père... »

son gouvernement paternel sur nos âmes et sur l'Eglise, dans la lumière du secret familial de la Sainte Trinité ⁽¹⁵⁾.

Ce jugement divin du don de sagesse se situe au-delà de nos catégories et de nos distinctions humaines : jugements spéculatif, pratique ou affectif. Il est tout cela à la fois, de manière éminente, c'est-à-dire qu'il possède la pénétration et l'acuité du jugement spéculatif, le caractère concret et réaliste du jugement pratique, la note personnelle et intime du jugement affectif. Il nous fait scruter la plus contemplative des réalités : les abîmes du mystère trinitaire ; il nous fait saisir, dans la foi, tout ce qui est contenu dans ce mystère et mesuré par lui ; il nous fait connaître tout comme dépendant de l'amour du Père ; il ordonne tout en notre vie vers cette unique fin ⁽¹⁶⁾. Seul le Fils qui reçoit tout du Père pénètre dans son mystère, Il n'est Fils que dans la mesure où Il reçoit tout du Père ⁽¹⁷⁾ ; n'est-Il pas la porte « royale » du don de sagesse ? « Heureux l'homme qui a trouvé la sagesse, l'homme qui acquiert l'intelligence ! Car mieux vaut la gagner que gagner de l'argent, l'acquérir qu'acquérir de l'or. Elle est précieuse plus que les perles, aucun des objets que tu désires ne l'égale. Dans sa droite : longueur des jours ; dans sa gauche : richesse et honneur. Ses chemins sont chemins de délices, tous ses sentiers mènent au bonheur. C'est un arbre de vie pour qui la saisit, celui qui la tient devient heureux » ⁽¹⁸⁾.

En ordonnant tout vers Dieu, la sagesse engendre en nous la paix et la fait rayonner autour de nous. Faisant son œuvre dans l'amour, elle est conquérante et attire tout à elle. Enfin elle met dans l'âme une splendeur toute divine. Songeons à ces textes merveilleux de l'Écriture :

⁽¹⁵⁾ Le don de sagesse nous donne part à la connaissance du Fils qui « de toute éternité, voit tout auprès du Père ». Cum Filius ab aeterno omnia viderit apud Patrem (*Comm. sur saint Jean*, n° 757).

⁽¹⁶⁾ Quando voluntas hominis intensa est ad Deum, qui est *finis* ejus, movet *omnes vires* ad facienda ea quae ad ipsum ducunt – « Lorsque la volonté de l'homme est intensément tendue vers Dieu, qui est sa *fin*, elle entraîne *toutes ses forces* à accomplir ce qui mène à Lui » (*Comm. sur saint Jean*, n° 1942).

⁽¹⁷⁾ C'est ce qu'exprime si fortement cette affirmation du Concile de Tolède : « Ce qu'est le Fils, Il ne l'est que parce qu'Il le tient du Père ».

⁽¹⁸⁾ *Pr* 3, 13-18. Il faudrait citer ici bien d'autres textes de l'Écriture, par exemple : *Sg* 7 et 8 ; *Pr* 8.

« La sagesse est brillante, elle ne se ternit pas. Ceux qui l'aiment la contemplent sans peine, elle se laisse découvrir par ceux qui la cherchent. Qui la cherche dès l'aurore n'aura pas à peiner : il la trouvera assise à sa porte... Elle-même s'en va partout chercher ceux qui sont dignes d'elle, elle leur apparaît avec bienveillance par les chemins, elle va au devant de toutes leurs pensées » (19).

Dans l'âme de Jésus, le don de sagesse s'épanouit en plénitude et s'exerce en toute liberté, sans aucune entrave. Par ce don, l'esprit de Jésus, en ses profondeurs les plus intimes et les plus personnelles, demeure sous l'influence actuelle du Saint-Esprit ; tout en lui est alors consumé par l'amour du Père et pour cet amour. Durant sa vie terrestre, et tout spécialement pendant les mystères douloureux, il y a en l'âme de Jésus un double exercice du don de sagesse, (puisqu'il y a un double exercice de la charité) d'une part à l'égard de Dieu, d'autre part à l'égard de la charité fraternelle, ces deux aspects aboutissant à l'unique et ultime témoignage du mystère de la Croix.

En la partie supérieure de l'âme de Jésus, le don de sagesse s'exerce dans le rayonnement de sa vie contemplative trinitaire. Il permet à sa vision béatifique de surabonder, de s'exprimer et de se communiquer (20). Par ce don, Jésus peut nous dire sa vie de Fils bien-aimé du Père – « Moi je dis ce que j'ai vu chez mon Père » (21) – et l'unité qui existe entre le Père et Lui : « Le Père et moi, nous sommes un » (22). L'amour réalise l'unité : c'est son exigence la plus intime et la plus stricte. Cette unité divine de vie et d'amour est tellement profonde que, lorsque Philippe demande : « Montre-nous le Père », Jésus peut répondre : « Qui m'a vu, a vu le Père... Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ?... Croyez-m'en ! je suis dans le Père et le Père est en moi » (23).

(19) *Sg* 6, 12-13 et 16. Cf. l'épître de saint Jacques : « La sagesse d'en-haut est tout d'abord pure, puis pacifique... » (*Jc* 3, 17).

(20) Lorsqu'il parle de son Père, Jésus dit le rayonnement de sa vision béatifique, (et non la vision elle-même), selon le charisme du « *sermo sapientiae* » ; car en lui-même le don de sagesse produit l'unité de vie avec Dieu, et donc un silence d'amour.

(21) *Jn* 8, 38.

(22) *Jn* 10, 30.

(23) *Jn* 14, 9-11.

Si déjà dans l'amitié humaine, l'ami habite le cœur de son ami et est habité par lui – l'amour demande cette « cohabitation », cette *mutua inhaesio*, comme dit saint Thomas⁽²⁴⁾ – lorsqu'il s'agit de l'amour qui unit le Fils au Père et le Père au Fils, cette intimité, véritable compénétration, parfaite appartenace mutuelle, est sans limite et se réalise dans la lumière, car l'amour réclame la connaissance de l'être aimé. « Celui qui vient de Dieu, celui-là a vu le Père »⁽²⁵⁾. « Moi, je le connais, parce que je viens d'auprès de Lui »⁽²⁶⁾... « comme le Père me connaît et que je connais le Père... »⁽²⁷⁾. La charité, lorsqu'elle est plénière, exige bien la sagesse, la connaissance amoureuse et personnelle du Père.

Cet amour mutuel, lumineux, est efficace ; il se réalise dans un don. « Le Père aime le Fils ; Il a tout remis en sa main »⁽²⁸⁾. Le Fils bien-aimé vit de ce don dans une dépendance totale à l'égard du Père qui L'a envoyé : « Le Fils ne peut faire de lui-même rien qu'Il ne voie faire au Père ; ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement... »⁽²⁹⁾ « Le Père qui demeure en moi accomplit les œuvres »⁽³⁰⁾. Il faudrait voir dans cette lumière le « discours sur l'œuvre du Fils » qui termine la première période de la vie apostolique du Christ⁽³¹⁾. A travers l'œuvre qu'Il accomplit au nom du Père, Jésus révèle son unité de vie avec Lui. L'accomplissement de cette œuvre ne fait pas nombre avec

⁽²⁴⁾ I-II, q. 28, a. 2.

⁽²⁵⁾ *Jn* 6, 46.

⁽²⁶⁾ *Jn* 7, 29.

⁽²⁷⁾ *Jn* 10, 15.

⁽²⁸⁾ *Jn* 3, 35. Jésus, s'adressant au Père, déclare : « Tout ce qui est à toi est à moi, et tout ce qui est à moi est à toi ». (*Jn* 17, 10) « Tout ce qu'a le Père est à moi » (*Jn* 16, 15). Saint THOMAS commente : « Le Fils reçoit toute la substance du Père... Filius accipit totam substantiam Patris » (*Comm. sur saint Jean*, n° 2108).

⁽²⁹⁾ *Jn* 5, 19.

⁽³⁰⁾ *Jn* 14, 10. – Cf saint THOMAS, *Contra Gentiles*, IV, ch. 25 : « Il réfère toujours tout au Père, de qui Il tient tout ce qu'Il a ».

⁽³¹⁾ *Jn* 5, 19-47. Chaque œuvre de Jésus, qu'il s'agisse des gestes de miséricorde ou des discours, ne manifeste-elle pas spécialement l'un des dons ? La colombe repose sur l'Agneau (*Jn* 1, 29-32), sept candélabres d'or entourent le Fils de l'homme (*Ap* 1, 13). Ceci est particulièrement frappant dans l'évangile de saint Jean, qui ne rapporte pas le sermon sur la montagne, mais nous montre, à travers les gestes et les grandes affirmations du Christ, comment Il vit des béatitudes.

l'exercice tout contemplatif et silencieux du don de sagesse en lequel l'âme humaine de Jésus est toute possédée par le Père. Ce qui est vrai de toutes les œuvres du Christ le sera éminemment de son œuvre par excellence, celle de la Croix, car c'est à la Croix qu'Il se révélera comme « JE SUIS » : « Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez que Je suis, et que je ne fais rien de moi-même... Celui qui m'a envoyé est avec moi »⁽³²⁾. En reprenant la grande révélation de l'Horeb, Jésus proclame que « JE SUIS » est Amour ; il n'y a qu'un seul « JE SUIS » en lequel le Père et le Fils sont UN dans l'amour. Dans la plénitude du don de sagesse, l'âme de Jésus vit le « Je suis » du Père, qui brûle d'amour et qui se révèle aux hommes à travers ce buisson ardent : « alors vous saurez que *Je suis*... il faut que le monde *sache que j'aime le Père* »⁽³³⁾.

Et Jésus ajoute aussitôt : « il faut que le monde sache... que j'agis comme le Père me l'a ordonné ». Cette dépendance libre et aimante qui informe toute l'activité du Christ, nous manifeste combien l'amour du Père est toute sa vie⁽³⁴⁾. Jésus aime le Père jusqu'à la mort, et la mort de la Croix ; Il est l'envoyé par excellence qui ne vit que de sa relation d'amour avec Celui qui L'envoie et qui Lui communique incessamment son amour. Cette unité qu'atteste le témoignage du Père se portant garant de son Fils⁽³⁵⁾, est confirmée dans leurs relations mutuelles avec le Consolateur : « Je prierai le Père et Il vous donnera un autre Paraclet... l'Esprit-Saint que le Père enverra en mon nom... »⁽³⁶⁾.

Le don de sagesse réalise cette connaissance expérimentale, savoureuse et aimante que Jésus goûte auprès de son Père, en l'amour de l'Esprit-Saint qui Lui est communiqué⁽³⁷⁾, et qui relie le cœur de chair du Fils bien-aimé à la volonté aimante du Père, Lui permettant par là

⁽³²⁾ *Jn* 8, 27. Le Christ, dit saint Thomas, manifeste ici « la majesté de sa divinité ; Il manifeste son origine *a Patre*, et qu'il est inséparable du Père » (*Comm. sur saint Jean*, n° 1192).

⁽³³⁾ *Jn* 14, 30.

⁽³⁴⁾ « Ego vivo propter Patrem... » (*Jn* 6, 57).

⁽³⁵⁾ Cf. *Jn* 8, 18.

⁽³⁶⁾ *Jn* 14, 16 et 26.

⁽³⁷⁾ « ...Il lui donne l'esprit sans mesure. » (*Jn* 3, 34).

de scruter les abîmes d'amour en lesquels le Père garde son Fils et son Eglise ⁽³⁸⁾.

Le don de sagesse établit l'âme du Christ dans une paix parfaite. Par excellence et d'une façon unique, Notre-Seigneur est Roi de la Paix, *Princeps pacis* ⁽³⁹⁾ ; la paix qu'Il vient instaurer est une paix divine, celle de son amour, celle de son cœur, qu'avant de nous communiquer Il possède en son âme, car Il est le premier sur qui règne la volonté du Père, Il est le premier en qui la volonté du Père harmonise tout ⁽⁴⁰⁾.

Durant la vie terrestre du Christ, tout, du premier instant jusqu'au dernier, est immédiatement ordonné à la volonté aimante du Père ; Il n'y a en Lui aucun désordre comme il en existe en nous, par suite du péché, provoquant ces révoltes latentes qui nuisent à la paix plénière. C'est pourquoi la sensibilité du Christ est elle-même entièrement prise par l'amour et participe à cette paix divine ⁽⁴¹⁾.

C'est dans les mystères douloureux qu'il nous faut spécialement contempler la manière dont le Christ vit de la béatitude des pacifiques. Au Prétoire, où sa royauté qu'Il vient d'affirmer devant Pilate est tournée en dérision – « Les soldats, tressant une couronne avec des épines, la lui mirent sur la tête, et ils le revêtirent d'un manteau de couleur pourpre ; s'avançant vers lui, ils disaient : 'Salut, roi des juifs !' et ils le giflaient... Jésus sortit alors, portant la couronne d'épines et le manteau de couleur pourpre. Pilate leur dit : 'Voici l'homme' » ⁽⁴²⁾ – Jésus, dans une paix totale, accepte d'être considéré par les hommes comme un fou, un insensé, comme celui dont on rit. Il accepte ce mépris et s'en sert divinement pour être plus présent aux siens, plus proche d'eux et se les réconcilier dans un amour royal et humble.

⁽³⁸⁾ Saint Thomas souligne la double connaissance que le Christ a du Père : spéculative (« je le connais ») et affective, *per consensus voluntatis ad ipsum* (« et je garde sa parole »). (Cf. *Comm. sur saint Jean*, n° 1286.)

⁽³⁹⁾ Celui qu'annonçait Isaïe, le Prince-de-la-Paix, grâce auquel « étendu est l'empire dans une paix infinie, pour le trône de David et sa royauté. » (*Is* 9, 6)

⁽⁴⁰⁾ « Tout ce que fait le Fils est ordonné à la gloire du Père. » – *Omnia quae facit Filius, ordinatur ad gloriam Patris.* (*Comm. sur saint Jean*, n° 1906)

⁽⁴¹⁾ « Pax... per quam homo pacificatur Deo, *totaliter* ejus ordinationi subjectus. » (*Comm. sur saint Jean*, n° 1962)

⁽⁴²⁾ *Jn* 19, 2 ss.

A la Croix, le Christ réalise sa mission de Fils bien-aimé du Père et de Chef de l'Église. Là, en effet, se manifestent à la fois l'emprise totale du Père sur Lui, emprise qui atteint jusqu'aux moindres fibres de son cœur et de sa sensibilité, et sa miséricorde surabondante pour les hommes. Or, seule cette manifestation de l'amour dans sa note plénière peut nous révéler la béatitude de la paix, puisqu'elle nous montre selon un mode qui ne pouvait être que celui de l'Homme-Dieu, comment Jésus vit entièrement du Père, Principe de toute vie, de tout amour et de toute lumière ; elle nous montre comment tout en Lui est polarisé par la jalousie divine de cet amour *premier*, comment tout n'a de sens que relativement à cet amour, et donc comment tout en Jésus est totalement en paix ; Il vit de la béatitude de la paix. Car la paix est l'ordre vital provenant de l'amour de la fin ; c'est un ordre dynamique et interne qui ne se réalise que sous l'emprise directe de cet amour. Nous-mêmes déjà sommes nécessairement en paix si nous sommes rectifiés à l'égard de la fin ultime ; certaines révoltes de surface peuvent se produire, mais elles sont secondaires et ne troublent pas le fond de l'âme, toujours sous l'influence de cette fin. Par contre, il n'y a plus de paix véritable si nous demeurons en opposition à l'égard de la fin ultime, si son emprise n'est pas assez forte pour tout ramener à l'unité ⁽⁴³⁾.

Cette emprise absolue de l'amour excessif du Père sur toute la vie de Jésus, se manifeste surtout à l'agonie et à la croix. C'est alors la grande « épiphanie » de la béatitude de la Paix. Jésus se livre à la volonté du Père en pleine connaissance d'amour et, en cela même, Il goûte cette « paix de Dieu qui surpasse toute intelligence » ⁽⁴⁴⁾. Il découvre expérimentalement, dans cette connaissance filiale, le secret d'amour du Père pour Lui, ce secret de leur intimité mutuelle, ce secret de la nouvelle alliance en son sang. Cette connaissance discerne avec plus d'acuité la transcendance absolue de l'amour paternel, sa souveraine indépendance, et la manière tout intime et suave selon laquelle il

⁽⁴³⁾ La charité réalise cette union « secundum quod Deus diligitur ex toto corde, ut scilicet omnia referamus in ipsum : et sic omnes appetitus nostri in unum feruntur » (II-II, q. 29, a. 3). — « Non enim quiescit homo nisi faciat ea per quae ad finem intentum perveniat » (*Comm. sur saint Jean*, n° 1942).

⁽⁴⁴⁾ *Pb* 4, 7.

se communique. Cette connaissance permet à l'âme de Jésus de vivre son privilège unique, sa noblesse de Fils bien-aimé et sa dépendance radicale à l'égard du Père, sans lequel Il ne peut rien faire. Jésus comprend combien Il est la joie du Père et combien le Père est toute sa joie. C'est le sentiment de l'indissolubilité de l'amour qui donne à Jésus cette paix intime au milieu des souffrances et des tristesses les plus accablantes qu'Il assume dans l'amour et qui servent même à la paix divine de son âme, l'exaltant jusqu'en une paix victorieuse qui domine les fureurs de la lutte et les assauts les plus violents du mal ⁽⁴⁵⁾. Cette paix victorieuse demeure certes très cachée, extérieurement tout semble en lutte violente, mais l'âme de Jésus adhérant à la volonté du Père, demeure toute paisible ⁽⁴⁶⁾.

Cette paix divine que l'âme de Jésus connaît en son Père, dans l'Esprit-Saint et dans le Verbe, surabonde sur tout son Corps mystique. Il est bienheureux en cette paix, parce qu'Il la réalise autour de Lui ; Il est cause et faiseur de paix divine. Toute sa vie terrestre est dominée par le désir de faire rayonner la paix surabondante de son cœur. N'est-Il pas venu pour réconcilier l'homme avec Dieu et avec lui-même, puisque le péché avait brisé l'harmonie, la paix primitives et avait engendré la révolte et les oppositions ? Si le Christ apporte le glaive et la lutte, c'est en vue de l'amour et de la paix divine. Il ne veut pas de ces fausses paix qui ne sont que des compromis et qui cachent des faiblesses et des trahisons ⁽⁴⁷⁾ ; Il ne peut accepter la paix des pharisiens, paix de « sépulcres blanchis », qui s'oppose à la vérité et à l'amour et, sous prétexte de justice, bannit la miséricorde. A l'égard de ces faux pasteurs aux dehors pacifiques, Notre-Seigneur est implacable, et s'Il les démasque impitoyablement, c'est pour rappeler les droits de l'amour et de la miséricorde, pour rétablir un règne nouveau de vérité et de paix ⁽⁴⁸⁾ où tout est soumis à la volonté aimante du

⁽⁴⁵⁾ Cf. *Rm* 16, 20 : « Le Dieu de la Paix écrasera bien vite Satan sous vos pieds. »

⁽⁴⁶⁾ Cf. le sacrifice de Balaam où, dans la lutte croissante, la sagesse de Balaam s'élève proclamant cet « ordre de Yahvé » qu'il n'échangerait pas contre tout l'or et l'argent de Balaq (« tout l'or du monde, devant elle, n'est qu'un peu de sable... » *Sg* 7, 9). Voir Première partie, pp. 36-38.

⁽⁴⁷⁾ Cf. *Jr* 9, 7 : « On souhaite à son prochain la paix, mais dans son cœur, on lui prépare un piège. » — Judas trahira par ce signe de paix.

⁽⁴⁸⁾ Cf. *Préface de la fête du Christ-Roi*.

Père, unique principe d'ordre. Ce royaume étant avant tout intérieur, c'est au plus intime des cœurs que la paix se réalise : « Je ne la donne pas comme le monde la donne »⁽⁴⁹⁾.

Par sa Croix, Jésus nous réconcilie avec son Père, Il nous introduit dans son mystère d'amour filial et, nous faisant participer à sa paix, Il nous ordonne à nouveau vers le Père et rétablit en nous une harmonie vivante, harmonie de nos propres facultés entre elles, et de nous-mêmes avec nos semblables⁽⁵⁰⁾. Telle est cette paix divine qu'Il nous donne en son sang⁽⁵¹⁾, et en laquelle Il discerne le secret du Père qui, dans une même étreinte d'amour, veut unir tout le Corps mystique, Tête et membres⁽⁵²⁾.

Cette paix tout intérieure du Cœur de Jésus rayonne sur tous ceux qui sont proches de Lui, elle s'empare du cœur de Marie, puis de Jean, puis des saintes femmes et du bon larron, et s'étend enfin à tous les hommes de bonne volonté, à tous ceux qui ne la refusent pas, à tous ceux qui, absents du Calvaire par lâcheté, demeurent présents au Cœur du Christ.

Là encore, c'est selon un certain ordre que cette paix se communique, car il y a un ordre de la charité⁽⁵³⁾ qui provient du don de sagesse. Saint Thomas note bien, en effet, que le don de sagesse a un double

⁽⁴⁹⁾ *Jn* 14, 27.

⁽⁵⁰⁾ Dans le *Commentaire sur saint Jean*, saint THOMAS distingue ces trois paix (n° 1962) ; et dans l'ordre qui nous « soumet totalement à Dieu », il distingue une triple soumission : de l'intelligence par la foi, de la volonté par l'amour et de l'opération par l'obéissance (n° 239).

⁽⁵¹⁾ Cf. *Col* 1, 15.

⁽⁵²⁾ Cf. saint Thomas : « C'est du même amour que le Père aime son Fils, et Lui-même, et nous ». (I, q. 37, a. 2) – « Parce que le Christ est celui qui nous sanctifie, nous dépendons de Lui ; Lui dépend du Père, de qui Il tient de pouvoir nous sanctifier... Mais tous, Lui qui sanctifie et nous qui sommes sanctifiés, nous sommes d'un seul (ex uno) : le Père. » (*Comm. de l'épître aux Hébreux* ; ch. III, leç. III, v. II). « Le Christ... n'est pas de ces médiateurs qui n'unissent jamais les extrêmes : Il nous unit au Père » (*Comm. sur saint Jean*, n° 2138). La prière de Jésus à son Père, après la Cène, n'est-elle pas toujours sous cette lumière du don de sagesse ? « Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous » (*Jn* 17, 21). Saint Thomas commente : « Voilà la fin des dons divins : que nous soyons un de cette unité qui est conforme à l'unité du Père et du Fils. » (*Comm. sur saint Jean*, n° 2247)

⁽⁵³⁾ II-II, q. 26.

exercice : à l'égard de la « contemplation des choses divines », et de la « direction des actes humains selon des raisons divines »⁽⁵⁴⁾. Or, dans le domaine de la charité fraternelle, ces « raisons divines » sont les prédilections du Père. C'est selon ces prédilections, selon ces jalousies divines, que le don de sagesse « ordonne la charité »⁽⁵⁵⁾ dans le Cœur du Christ qui, à la Croix, nous révèle cette hiérarchie mystérieuse de l'amour et de la miséricorde.

La paix du Christ surabonde d'abord sur Marie, unie dans tout son être au sacrifice de son Fils. C'est alors qu'Il s'adresse à elle : « Femme, voilà ton fils »⁽⁵⁶⁾. C'est peut-être ici que se consomme l'œuvre de sagesse du Roi Pacifique : « Tu m'as ordonné de bâtir un temple sur ta sainte montagne »⁽⁵⁷⁾. Le nouveau temple édifié par le nouveau Salomon, le Christ, est le « sanctuaire de son corps »⁽⁵⁸⁾. Ce que Salomon ne représentait qu'en figure, le Christ le réalise et Il peut dire au Père en toute vérité : « J'ai succédé à mon père David et je me suis assis sur le trône d'Israël comme avait dit Yahvé ; j'ai construit la maison pour le Nom de Yahvé, Dieu d'Israël, et j'y ai placé l'arche où est l'alliance que Yahvé a conclue avec les enfants d'Israël »⁽⁵⁹⁾. Dans ce temple nouveau qu'est le Christ Lui-même, Marie n'est-elle pas l'arche de l'alliance ultime, de cette alliance que le Christ réalise avec la Femme nouvelle et, en elle, avec Jean ?

⁽⁵⁴⁾ II-II, q. 26, a. 3, ad. 3um ; a. 6, ad 3um.

⁽⁵⁵⁾ Ct 2, 4. Suivant la Vulgate : « il m'a introduite dans le cellier, il a ordonné en moi la charité ». C'est bien à partir du mystère très secret de l'amour du Père et du Fils que le Christ nous enseigne comment, sous le souffle du don de sagesse, nous devons aimer nos frères non selon notre mesure, mais selon la sienne ; non selon l'ordre de nos préférences, mais selon les prédilections du Père. Saint BERNARD exprime de façon merveilleuse cette mesure divine de l'amour fraternel : « Dieu, qui sondez les cœurs, Soleil unique de justice, qui éclairez diversement les âmes, c'est par l'effet de votre don et à cause de son mérite que je l'aime (il s'agit de Guillaume de saint Thierry). Cela, Vous le savez et moi, je le ressens ; mais à quel point je l'aime, Vous le savez et moi je l'ignore. Vous seul, Seigneur, qui nous faites ce don, Vous savez quelle est la mesure de son amour pour moi et du mien pour lui ». (Lettre de saint Bernard citée par Dom Jean Leclercq dans son *Saint Bernard mystique*, éd. Desclée 1948, p. 94.)

⁽⁵⁶⁾ Jn 19, 25-27.

⁽⁵⁷⁾ Sg 9, 8. Cf. Première partie, pp. 50 et ss.

⁽⁵⁸⁾ Jn, 2, 21.

⁽⁵⁹⁾ 2 Ch 6, 10.

Ce geste du Christ crucifié, Roi donnant et réalisant le commandement nouveau, ne s'éclaire-t-il pas à la lumière des textes de l'Apocalypse révélant la Jérusalem céleste ? « Celui qui siège sur le trône déclare : voici que je fais l'univers nouveau »⁽⁶⁰⁾. C'est alors que la question du roi Salomon : « Dieu habiterait-il vraiment avec les hommes sur la terre ? »⁽⁶¹⁾ trouve sa réponse : « Je vis la Cité sainte, la Jérusalem nouvelle, qui descendait du ciel, de chez Dieu ; elle s'est faite belle, comme une jeune mariée parée pour son époux. J'entendis alors une voix clamer, du trône : Voici la demeure de Dieu avec les hommes... »⁽⁶²⁾

Le sacrifice de Salomon était comme le fruit de sa grande prière. « Quand Salomon eut fini de prier, le feu descendit du ciel, consuma l'holocauste et les sacrifices, et la gloire de Yahvé remplit le Temple »⁽⁶³⁾. Au-delà même de l'adoration, le sacrifice du Christ est un sacrifice de contemplation : le Christ à la Croix vit sa grande prière au Père⁽⁶⁴⁾. Alors le feu descend du ciel ; le corps de Jésus est cette « fournaise brûlante d'amour » qui prend possession de tout, de Marie, la Femme nouvelle, la revêtant du soleil : « elle a en elle la gloire de Dieu »⁽⁶⁵⁾. « Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un, comme nous sommes un »⁽⁶⁶⁾. La gloire que le Christ communique à Marie, c'est la gloire qu'Il a auprès du Père, c'est sa vie d'amour dans le Père, c'est tout ce dont Il vit sous le souffle du don de sagesse, en son âme humaine et toute son humanité.

Cette gloire, Il la lui communique comme à l'Épouse. Au moment où elle meurt dans son cœur de mère, Il la prend et la présente au Père comme la *Femme*, la créature nouvelle, toute renouvelée pour son Dieu, pour son Père. Celle qui avait été choisie par le Père, pour être la Mère de son Fils, devient, à travers et dans le sacrifice du Fils,

⁽⁶⁰⁾ *Ap* 21, 5.

⁽⁶¹⁾ 2 *Cb* 6, 18.

⁽⁶²⁾ *Ap* 21, 2-3.

⁽⁶³⁾ 2 *Cb* 7, 11. Cf. 2 *M* 2, 9-10 : « On racontait en outre comment, doué du don de sagesse, celui-ci (Salomon) offrit le sacrifice de la dédicace... »
« ... Salomon pria et le feu dévora les holocaustes. »

⁽⁶⁴⁾ *Jn* 17.

⁽⁶⁵⁾ *Ap*, 2 11. Cf. 21, 23 : « l'Agneau lui tient lieu de flambeau ».

⁽⁶⁶⁾ *Jn* 17, 22.

l'Épouse du Père ⁽⁶⁷⁾. Le Fils offre au Père celle que le Père Lui avait donnée. Ce sont là les épousailles que réalise la Sagesse. Le Christ crucifié, Sagesse du Père, introduit Marie dans le mystère personnel du Père, *in sinu Patris* ; Marie, auprès du Père, engendre Jean à la vie divine ⁽⁶⁸⁾ ; « Femme, voilà ton fils ». C'est dans son unité avec le Père que Marie engendre Jean et le garde : tout est consommé dans l'unité.

⁽⁶⁷⁾ Cf. Saint Thomas, *Sermones dominicales*, sermo 46, de Beata Virgine : « Elle fut l'épouse du Père, et la mère du Fils, et la demeure de l'Esprit-Saint... » (fuit enim sponsa Patris, et mater Filii, et habitaculum Spiritus Sancti).

⁽⁶⁸⁾ « Elle vient au devant de lui comme une mère, comme une épouse vierge elle l'accueille. » (*Si* 15, 2)

BIENHEUREUX LE PAUVRE :
ROI-SERVITEUR

« Vous connaissez la libéralité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comment de riche Il s'est fait pauvre pour vous... » (1)

LE mystère de la Croix, épiphanie et don de l'amour, est vraiment l'œuvre de la Sagesse divine, celle-ci ayant pour fonction principale de manifester l'amour de Dieu et de lui permettre de se diffuser, de tout envahir. Cette manifestation qui se réalise par les moyens les plus pauvres – la mort, et la mort de la Croix – fait appel, dans l'âme du Christ, non seulement à la plénitude du don de sagesse, mais encore à la plénitude du don de crainte, dont relève la béatitude de la pauvreté. Don de sagesse et don de crainte sont intimement unis ; la crainte dispose à la sagesse (2) et, par le fait même, lui permet d'épanouir toutes ses virtualités.

Les pauvretés du Christ sont les signes d'un mystère insondable que nous n'exprimerons jamais et que nous devons contempler. La pauvreté visible de Jésus revêt des formes qui varient suivant les étapes de sa vie ; mais qu'elle soit joyeuse comme à Noël, ou sanglante comme à la Croix, s'éclairant mutuellement, elles expriment le même absolu de pauvreté intérieure.

La nudité de Job, pauvreté très rude en laquelle Dieu permet qu'il

(1) 2 Co 8, 9.

(2) « Le principe de la sagesse, c'est de craindre le Seigneur... La consommation de la sagesse, c'est de craindre le Seigneur... elle remplit toute leur maison de trésors... » (Sî 1, 14-18. Cf. Pr 9, 10 ; 15, 33 et de nombreux textes des livres sapientiaux qui relient crainte et sagesse).

soit plongé, n'est qu'une figure de celle du Crucifié. La réalité va plus loin que la figure, elle l'achève ; la pauvreté du Christ est mortelle : *usque ad mortem*. Il meurt dans cette pauvreté ⁽³⁾.

A la Croix la pauvreté envahit tout, ravage tout. Le Christ est dépossédé de tous les biens extérieurs ; les soldats ne lui arrachent pas seulement ses vêtements dont ils prennent la tunique qu'ils tirent au sort ⁽⁴⁾, mais aussi sa chair : « de la plante des pieds à la tête, plus rien n'est intact » ⁽⁵⁾. « Des multitudes avaient été épouvantées à sa vue, tant son aspect était défiguré, — il n'avait plus d'apparence humaine — » ⁽⁶⁾. Rien n'est épargné, rien n'est respecté, ni sa vie, ni même son cadavre, et son cœur, alors qu'il a cessé de battre, est transpercé.

Si la privation des biens extérieurs et de l'intégrité corporelle est la première forme de pauvreté, elle est cependant peu de chose en regard de la privation des biens plus spirituels et plus profondément humains, tels que l'estime, la bonne renommée, l'honneur, la gloire. Jésus ne cherche pas sa gloire auprès des hommes ⁽⁷⁾ ; toutefois, en raison même des vertus qu'Il possède et exerce en plénitude, comment ne pas Le reconnaître comme l'ami et le roi de tous les hommes, ayant droit à leur estime et leurs honneurs. L'entrée triomphale dans Jérusalem n'a duré qu'un jour ; c'était pourtant ce qui normalement Lui était dû.

A la Croix, nous L'avons vu « sans beauté ni éclat et sans aimable apparence, objet de mépris et rebut de l'humanité... » ⁽⁸⁾

Cette pauvreté n'est pas seulement privation d'estime, mais aussi dégradation, condamnation : « Et nous autres, nous l'estimions châtié, frappé par Dieu et humilié » ⁽⁹⁾, car on ne se contente pas de mépriser le Christ, de tourner ses paroles en dérision ⁽¹⁰⁾, de Le traiter

⁽³⁾ Cf. *Jb* 1, 6 à 2, 10. Dieu avait permis à Satan de toucher aux biens, puis au corps de Job, mais non à sa vie : « Soit, dit Yahvé à Satan ; dispose de lui, mais respecte pourtant sa vie. » (2, 4-6)

⁽⁴⁾ *Jn* 19, 23-24.

⁽⁵⁾ *Is* 1, 6. Cf. *Ps* 38, 4 et 6.

⁽⁶⁾ *Is* 52, 14.

⁽⁷⁾ *Jn* 5, 41.

⁽⁸⁾ *Is* 53, 2-3.

⁽⁹⁾ *Is* 53, 4.

⁽¹⁰⁾ *Mt* 27, 39-43. Cf. *Jb* 17, 6 : « Je suis devenu la fable des gens, quel'un à qui l'on crache au visage... » Cf. *Ps* 22, 7-9.

comme un esclave ; on Le rejette comme un être dégradé qui n'a plus aucun droit civique ni humain, comme le dernier des malfaiteurs auquel on préfère Barabbas ; on Le considère comme un être nuisible dont on doit se défendre et se défaire, même s'il faut pour cela acheter la trahison d'un ami et s'assurer la complicité d'un pouvoir ennemi, celui de l'envahisseur.

Pauvre de biens, Il est aussi pauvre d'amis :

*« Mes frères me tiennent à l'écart,
mes relations s'appliquent à m'éviter.
Mes proches et mes familiers ont disparu...
...Tous mes intimes m'ont en horreur,
mes préférés se sont retournés contre moi... »* ⁽¹¹⁾
*« Au pressoir, j'ai foulé solitaire.
Des gens de mon peuple, nul n'était avec moi...
... Je regardai : point d'aide !
Je m'étonnai : point de soutien ! »* ⁽¹²⁾

Enfin d'autres pauvretés, plus profondes encore, plus cachées, pauvretés affectant l'exercice même de certains de ses biens surnaturels et de ses privilèges divins viennent dépouiller le cœur du Crucifié ⁽¹³⁾. Le Fils bien-aimé en qui le Père a mis toutes ses complaisances – et qui, annonçant à ses disciples leur défaillance prochaine, affirmait : « mais non, je ne suis pas seul, le Père est avec moi » ⁽¹⁴⁾ – éprouve réellement dans son cœur l'angoisse de ce mystérieux abandon :

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » ⁽¹⁵⁾,
« Yahvé a fait retomber sur lui les crimes de nous tous » ⁽¹⁶⁾.

Ces pauvretés vécues à la Croix sont pour nous les effets de l'esprit de pauvreté qui règne dans l'âme de Jésus. Cet esprit, fruit de son amour, est comme celui-ci infini, enraciné dans le mystère même de l'union hypostatique. Si nous ne pouvons pas sonder cet abîme, nous

⁽¹¹⁾ *Jb* 19, 13-14 et 19. Cf. *Ps* 69.

⁽¹²⁾ *Is* 63, 3, 5.

⁽¹³⁾ C'est ce qu'annonçait le *livre de Job* : « Il m'a dépouillé de ma gloire, il a ôté la couronne de ma tête... » (*Jb* 19, 9)

⁽¹⁴⁾ *Jn* 16, 32.

⁽¹⁵⁾ *Mt* 27, 46. Cf. *Ps* 22. *Jb* 23, 17 : « Les ténèbres me cachent à lui, l'obscurité me voile sa présence. » (30, 20) : « Je crie vers Toi et tu ne réponds pas... »

⁽¹⁶⁾ *Is* 53, 6.

pouvons du moins discerner ce qu'opère en nous le « Père des pauvres », pour mieux contempler ensuite son œuvre plénière dans l'âme du Christ.

L'esprit de pauvreté consiste formellement dans l'abdication volontaire, par amour pour Dieu, des droits humains, afin de laisser à Dieu l'entière liberté d'exercer totalement son droit sur ce qui Lui appartient⁽¹⁷⁾. Sous le souffle de l'Esprit-Saint, nous comprenons que Dieu, et Lui seul, a tous les droits sur nous, que notre âme, notre corps, sont « terre divine ». Si « à Yahvé appartiennent la terre et sa plénitude⁽¹⁸⁾, nous lui sommes cette « part réservée »⁽¹⁹⁾. L'Esprit-Saint doit être tout à fait libre d'exploiter ce bien selon son bon plaisir : Dieu n'agit que sur sa propre terre. C'est pourquoi cette abdication volontaire et aimante va si loin : l'Esprit-Saint ne peut venir que dans la pauvreté, et plus Il vient, plus Il engendre en nous la pauvreté. Car l'amour de Dieu, nécessairement premier au sens absolu, *prior dilexit nos*, ne se communique que comme amour absolu et ne peut souffrir de composer, d'être limité par autre chose que lui-même. Aussi, lorsqu'il s'implante dans une âme, réclame-t-il en premier lieu cette abdication foncière, par l'exercice du don de crainte qui ouvre toutes les portes de l'âme à l'action directe, immédiate, de l'Esprit-Saint⁽²⁰⁾.

La théologie distingue le don de crainte de la crainte mondaine

(17) Saint Thomas affirme : « Non seulement Dieu est notre cause et notre principe, mais *tout notre être* est en son pouvoir, et nous lui devons *tout ce qui est en nous* – Deus non solum est nostri esse causa et principium, sed *totum nostrum esse in potestate ipsius est, et totum quod in nobis est ipsi debemus* – » (*Contra Gentiles*, III, 109).

(18) *Ps* 24, 1.

(19) *Ez* 45, 1.

(20) Le don de crainte est premier selon l'ordre de génération (cf. I-II, q. 68, a. 7 ; II-II, q. 19, a. 7), puisque « par la crainte de Dieu, on évite le mal » (*Pr* 16, 6). Mais comme le note expressément JEAN DE S. THOMAS, l'acte propre du don de crainte est la révérence aimante, amicale, à l'égard de Dieu considéré comme Principe et Juge. Cette révérence est parfaite puisqu'elle provient de l'amour divin et qu'elle regarde Dieu dans son mystère personnel d'amour. Si, ici-bas, le don de crainte engendre souvent la fuite des occasions de pécher, c'est en raison de notre état terrestre de lutte ; dans le ciel, le don de crainte ne s'exerce plus que dans un acte de totale soumission, un total anéantissement pour laisser l'amour pleinement libre. « Les montagnes fondent comme la cire devant le Maître de toute la terre. » (*Ps* 97, 5) Voilà ce qu'il y a

d'une part, qui fait éviter le mal seulement en tant qu'il nous blesse, et d'autre part, de la crainte servile, qui fait éviter le mal en raison des conséquences pénales qui en découlent : on évite le péché par peur de l'enfer. La crainte qui vient de l'Esprit-Saint est filiale, chaste, aimante ; c'est la crainte de l'enfant, de l'ami, de l'épouse, qui veut, quoiqu'il en coûte, éviter toute dissonance entre son cœur et celui du bien-aimé. « Si vous aimez, dit saint Augustin, craignez de déplaire à Dieu... C'est alors qu'avec l'amour, la crainte chaste entre dans nos cœurs et demeure éternellement »⁽²¹⁾.

Cet esprit de crainte, qui s'épanouit dans l'amour, bannit de notre cœur toute autre crainte fondée sur l'égoïsme et lui donne une finesse, une délicatesse, une acuité qui le rendent divinement sensible à tout ce qui pourrait être en désaccord avec le bon plaisir de Dieu. Cette crainte divine nous dépouille donc de toutes nos attaches propres, de toutes nos aspirations humaines, de toutes nos initiatives d'êtres autonomes et libres⁽²²⁾, pour qu'en nous rien ne fasse écran, rien ne

de plus formel dans le don de crainte et, par le fait même, ce qui se réalise le plus intensément dans la vie de Jésus (cf. JEAN DE S. THOMAS, *Cursus theologicus*, t. VI, q. 70, disp. 18, a. 6, n° 57 et 69).

⁽²¹⁾ « Timor ille castus permanens in saeculum saeculi. » *De sancta virginitate*, I, 38. Cf. Ps 19, 10.

⁽²²⁾ Le chrétien qui demeure au niveau des vertus morales maintient son gouvernement : l'Esprit-Saint ne peut intervenir... Sous le régime des dons, la nature, certes, n'est pas détruite, mais ce n'est plus elle qui impose sa volonté ; la volonté humaine demeure, mais entièrement livrée à l'Esprit-Saint donné tel qu'Il est dans la Sainte Trinité, dans son absolu d'amour substantiel. On touche là la différence qu'il y a entre la venue du Fils et celle de l'Esprit : dans la première, Dieu prend les mœurs des hommes ; dans la seconde, l'Esprit Saint vient nous donner les mœurs divines. Cet Esprit est donné à la Croix (les Pères ont toujours vu dans le coup de lance, l'effusion de l'Esprit) ; nous ne pouvons accepter l'absolu de la pauvreté qu'Il nous demande de vivre, qu'en nous réfugiant dans le Cœur du Christ crucifié, qui est aussi le Cœur de l'Enfant-Jésus. Il faut cette venue du Fils pour que l'Esprit puisse nous être donné dans tout son absolu. C'est bien ce que dit saint Thomas : « L'Esprit-Saint, étant Amour, n'est donné qu'à ceux qui aiment. » « Spiritus Sanctus, cum sit amor, non datur nisi amantibus. » (*Comm. sur saint Jean*, n° 1908)

Or « rien ne nous porte autant à aimer quelqu'un, que l'expérience de son amour pour nous... Il était donc nécessaire à l'homme que Dieu se fit homme... afin que, connaissant Dieu visiblement, nous soyons entraînés à l'amour des choses invisibles » – Nihil sic ad amorem alicujus nos inducit sicut experimentum amoris illius ad nos... Necessarium igitur fuit homini quod Deus fieret homo... ut sic, dum visibiliter Deum cognoscimus, in invisibilium amorem rapiamur (*Contra Gentiles* IV, ch. 54).

vienne limiter et contenir humainement l'amour divin, rien ne vienne blesser sa délicatesse infinie ⁽²³⁾. Cette crainte qui provient de l'amour, et qui est ordonnée à l'amour, veille en nous à la pureté de cet amour et nous donne un sens pénétrant de la majesté de Dieu, de son droit premier et exclusif. Elle creuse en l'âme, dans l'amour et pour l'amour, des abîmes de petitesse et de néant, de cette petitesse que l'esprit de crainte filiale nous fait aimer, parce qu'elle nous rend totalement dociles aux appels de l'Esprit-Saint, à l'attirance du Père, et nous met plus immédiatement sous sa dépendance.

La crainte divine, c'est le cri de l'enfant dans le désert, la peur de ne pas rejoindre Celui qui est source d'amour ⁽²⁴⁾. C'est en ce sens que le don de crainte est le salut de l'angoisse ; lui seul nous permet de porter les angoisses psychologiques, qu'il ne supprime pas, car il nous donne, au contraire, en raison d'un amour plus grand, une vulnérabilité plus grande, il met à vif toutes les craintes et toutes les angoisses, mais en même temps, il donne progressivement la possibilité de les dominer ; non pas nécessairement vis-à-vis des hommes, mais en face de Dieu : il permet de les offrir à Dieu. L'angoisse qui normalement paralyse, peut alors devenir l'occasion d'un lien d'amour plus étroit avec le Père. « Je vais les mettre dans l'angoisse, pour qu'ils me trouvent » ⁽²⁵⁾. C'est bien ce qu'exprime, dans l'évangile de saint Jean, la guérison du fils du fonctionnaire royal : l'état d'extrême pauvreté du petit enfant qui agonise et à qui la vie est redonnée ⁽²⁶⁾.

Sous le souffle du don de crainte, le Christ Lui-même à la Croix criera vers le Père : « Pourquoi m'avez-vous abandonné ? » ; car en Lui, l'esprit de pauvreté peut imposer ses exigences ultimes. Si le don de sagesse donne à Jésus la certitude inébranlable que rien ne peut Le

⁽²³⁾ La croissance dans l'amour exclut non seulement ce qui est contraire à l'amour, mais « tout ce qui empêche que l'état affectif de l'esprit soit totalement dirigé vers Dieu » – *omne illud quod impedit ne affectus mentis totaliter dirigetur ad Deum* (II-II, q. 184, a. 2).

⁽²⁴⁾ Cf. *Gn* 21, 14-19, l'épisode du petit Ismaël au désert de Bersabée : « Dieu entendit les cris du petit... ». C'est aussi cet autre cri au désert, celui de Jean-Baptiste : « Aplissez le chemin du Seigneur » (*Jn* 1, 23). Cf. *Is* 40, 3-5 : « Que toute montagne et toute colline soient abaissées... »

⁽²⁵⁾ *Jr* 10, 18. Cf. *Os* 5, 15 : « ... dans leur détresse ils me rechercheront. »

⁽²⁶⁾ *Jn* 4, 43-54.

séparer de l'amour du Père ⁽²⁷⁾, le don de crainte Le met dans un état de pauvreté radicale ; le Roi de Paix est Roi-Serviteur, infiniment plus pauvre que le « serviteur Job » ⁽²⁸⁾ ou que le « Serviteur de Yahvé » ⁽²⁹⁾. La crainte aimante et filiale dépouille le cœur de Jésus de ce qu'il a de plus lui-même, pour laisser Dieu agir avec toute sa jalousie d'Amour premier. La prière de l'agonie : « non ma volonté, mais la tienne » ⁽³⁰⁾, révèle bien cette emprise de l'amour qui déracine ce qu'il y a de plus profond dans l'âme humaine du Christ. C'est en s'effaçant totalement dans ses aspirations les plus naturelles que la volonté humaine du Christ peut vivre exclusivement de la volonté du Père. Les plus grands privilèges créés que possède la nature humaine du Christ – privilèges de Chef de l'humanité, de Sauveur, de Tête de l'Eglise – Lui conférant le droit d'établir son Royaume, de légiférer, de choisir les moyens de salut, tout est remis entre les mains du Père. Une seule chose compte : le droit absolu du Père sur son Fils unique. « Je me dois aux affaires de mon Père » ⁽³¹⁾. « Je sais que tu es tout-puissant ; ce que tu conçois, tu peux le réaliser » ⁽³²⁾. Sous cette lumière, on comprend alors comment les effets propres du mystère de l'union hypostatique, réalisant dans l'âme du Christ des privilèges uniques, deviennent les moyens d'un abandon plénier, unique lui aussi ; car, plus on est en état de perfection, plus l'abdication peut être radicale.

Tout ce qui est impliqué dans le « moi psychologique » de Jésus abdique dans l'amour. « Si le grain de blé ne meurt... » ⁽³³⁾ Il faut donc que tout ce qui regarde sa connaissance humaine expérimentale (mémoire, imagination) accepte de disparaître ; l'esprit de pauvreté

⁽²⁷⁾ « Car les montagnes peuvent s'en aller et les collines s'ébranler, mais mon amour pour toi ne s'en ira pas, et mon alliance de paix avec toi ne sera pas ébranlée. » (Is 54, 10)

⁽²⁸⁾ Jb 1, 8 ; 2, 3.

⁽²⁹⁾ Voir Is 41, 42, 49, 50, 52, 53.

⁽³⁰⁾ La façon dont saint Jean (12, 27) rapporte l'agonie intérieure de Jésus manifeste particulièrement cet exercice du don de crainte ; saint Thomas y relève quatre choses : l'angoisse et le recours au Père (« maintenant mon âme est troublée ; Et que dire ? Père !... ») ; l'oblation volontaire, en vue de « manifester le Père » (Filius autem manifestat Patrem).

⁽³¹⁾ Lc 2, 49.

⁽³²⁾ Jb 42, 2.

⁽³³⁾ Jn 12, 24.

envahit même l'exercice de ses connaissances infuses et prophétiques, pour qu'Il en use comme ne les possédant pas et que, de l'agonie à la Croix, il y ait, jusqu'en ce domaine, une certaine mort psychologique. De toutes les pauvretés que nous avons signalées plus haut, l'âme du Christ, sous le souffle d'amour qui la brûle, a soif de s'emparer, pour ne laisser de place qu'à l'amour du Père, pour manifester sa majesté souveraine, son autorité absolue : « non pas à nous Seigneur, non pas à nous, mais à ton nom donne la gloire ! » ⁽³⁴⁾ Et c'est « pour nous » qu'Il se fait pauvre, comme le dit saint Paul, pour sauver le cœur des hommes, étouffé par la richesse, la vanité, l'orgueil. Le serviteur de Dieu se présente devant la majesté aimante du Père, comme le responsable de cette humanité qui a choisi de servir Mammon ; pour la sauver et lui apprendre les sentiers de l'amour Il aime à disparaître ; par là, Il la remet, libérée et purifiée par sa pauvreté sanglante, entre les mains du Père.

Les vertus morales à l'égard desquelles le don de crainte exerce son influence la plus immédiate et la plus efficace sont, selon saint Augustin et saint Thomas, la tempérance et l'humilité ⁽³⁵⁾. La tempérance est une vertu de modération qui imprime, dans le domaine de la sensibilité, les exigences de la raison ; elle conserve dans un épanouissement parfait ce qui est nécessaire à la vie individuelle et à la propagation de l'espèce ; elle ennoblit le domaine de la concupiscence en le rendant docile aux exigences de la prudence, en mobilisant ses forces au service d'une fin rationnelle.

Le don de crainte vient donner à l'exercice de la vertu de tempérance un mode nouveau : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, et quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu » ⁽³⁶⁾. De l'intérieur, par l'amour qui s'impose avec toute la force de sa jalousie, le don de crainte transforme nos tendances passionnelles et

⁽³⁴⁾ Ps 115, 1.

⁽³⁵⁾ Cf. Saint Augustin, *De sancta virginitate*, 1, 32 : « Par ces pauvres en esprit (il s'agit de la béatitude des pauvres), il faut incontestablement entendre ceux qui sont humbles. » – Saint Thomas (I-II, q. 68, a. 4, ad 1um ; II-II, q. 141, a. 1, ad 3um) dit explicitement que c'est le don de crainte qui donne un exercice divin à la vertu de tempérance.

⁽³⁶⁾ 1 Co 10, 31.

sensibles et leur donne une dimension nouvelle. Cette action du don de crainte se réalise en plénitude dans le Christ, parce qu'en Lui, non seulement la tempérance n'a pas à exercer son rôle de frein, mais aussi parce que sa sensibilité toute transformée par l'amour⁽³⁷⁾ est infiniment plus pure, plus réceptive, plus intense que la nôtre. Si cette tempérance divine de Jésus se manifeste au désert : « l'Homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu »⁽³⁸⁾, elle rayonne surtout à la Croix. Dans l'humanité de Jésus, tout est subjugué par l'amour, tout est ordonné à la gloire du Père, puisqu'Il est, jusque dans son Corps, « l'Image du Dieu invisible, le Premier-né de toute créature »⁽³⁹⁾. Ce corps, au Calvaire, est infiniment plus atteint que ne l'était celui de Job ; bien plus que lui, Jésus peut dire : « Il ouvre en moi brèche sur brèche »⁽⁴⁰⁾ ; bien plus aussi que Job, Il est objet de rebut : « Pour moi, je suis un ver, et non un homme, honte du genre humain »⁽⁴¹⁾... « Nu je suis sorti du sein maternel, nu j'y retournerai. Yahvé avait donné, Yahvé a repris : que le nom de Yahvé soit béni ! »⁽⁴²⁾ Parce que ce Serviteur fidèle est le Fils bien-aimé du Père, l'amour peut tout Lui prendre. De cette « nudité intérieure qui est la pauvreté spirituelle dans l'abnégation de toutes les choses que l'on peut posséder »⁽⁴³⁾, le dépouillement

⁽³⁷⁾ Cf. *Ps* 119, 120 : « Transperce ma chair de ta crainte. »

⁽³⁸⁾ *Mt* 4, 4. Cf. *Ep* 5, 18 : « Ne vous enivrez pas de vin... mais cherchez dans l'Esprit votre plénitude. »

⁽³⁹⁾ *Col* 1, 15.

⁽⁴⁰⁾ *Jb* 16, 14.

⁽⁴¹⁾ *Ps* 22, 7.

⁽⁴²⁾ *Jb* 1, 21.

⁽⁴³⁾ Saint Jean de la Croix, *Montée du Carmel*, livre III, ch. 40, p. 430. – Il faudrait également, sous la lumière du don de crainte, comprendre l'état chrétien de la vertu de virginité, manifestée dans le Christ crucifié. Il est totalement séparé des hommes, repoussé par eux comme un lépreux dont le contact dangereux doit être évité à tout prix. Il doit accepter que sa chair, qui brûle d'amour pour le Père et pour nous, qui est instrument d'une vertu divine purificatrice et salvatrice, soit « un objet devant lequel on se voile la face ». Le Fils qui, comme le dit saint Thomas, est de toute éternité caché dans le Père – *in abscondito Patris, in occultissimo paternae naturae, invisibiliter in corde Patris* (*Comm. sur saint Jean*, n° 218, 219 ; *Contra Gent.* IV, ch. 46), doit être caché aux regards des hommes, soustrait à leur curiosité. Il doit être défiguré, mis dans le sépulcre. Voilà la jalousie divine du Père, Roi de son cœur.

de son corps est le signe, comme le sont aussi ses mains clouées ⁽⁴⁴⁾. Mais alors que, psychologiquement, la douleur replie l'homme sur lui-même et le rend captif, toutes les déchirures du corps de Jésus, toutes les humiliations subies sont pour Lui un appel vers le Père, un moyen de proclamer le Père. A la Croix, plus qu'au désert, Jésus a soif : « Mon âme a soif de Toi, après Toi languit ma chair » ⁽⁴⁵⁾ ; mais Il ne veut se nourrir que de la volonté aimante du Père et de son silence jaloux.

Dans le Christ, la vertu d'humilité connaît, elle aussi, une intensité et des exigences toutes nouvelles. En nous, l'humilité, comme vertu acquise, nous fait découvrir chez les autres l'aspect sous lequel ils nous sont supérieurs, car en chaque créature, il y a toujours quelque chose d'irréductible aux autres créatures en quoi elle les dépasse. L'humilité infuse, qui provient de la charité, augmente l'extension et l'intensité de cette humilité acquise, en l'ordonnant vers une fin surnaturelle, sans pourtant changer son mode d'exercice ; celui-ci, en effet, ne peut être transformé que par le don de crainte qui donne à l'humilité un mode correspondant aux exigences infinies de l'amour. L'humilité éveille alors en nous un sens aigu de notre néant de créature en face de la majesté de Dieu et nous fait disparaître à nos propres yeux en nous mettant au service de nos frères. « Celui qui voudra devenir grand parmi vous, se fera votre serviteur, et celui qui voudra être le premier parmi vous, se fera l'esclave de tous. Aussi bien, le Fils de l'homme lui-même n'est pas venu pour être servi, mais pour servir » ⁽⁴⁶⁾. « Moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert » ⁽⁴⁷⁾.

Au milieu de nous, infiniment plus que nous, le Christ vit cette humilité du serviteur. Celui qui a tous les droits dans la maison du Père, s'efface pour servir ses frères prodigues, et les servir jusqu'à la

⁽⁴⁴⁾ Le Fils de Dieu est traité comme ces idoles dont le prophète dit qu'elles sont « pur néant » : « Avec des clous, à coups de marteau, on les fixe, pour qu'elles ne bougent pas » (*Jr* 10, 4 b). « Je tendais les mains chaque jour vers un peuple rebelle... J'ai appelé et vous n'avez pas répondu... » (*Is* 65, 2 et 12).

⁽⁴⁵⁾ *Ps* 63, 2.

⁽⁴⁶⁾ *Mt* 10, 43 ss.

⁽⁴⁷⁾ *Lc* 22, 27.

mort de la Croix. Le cœur humble de Jésus aime non seulement à se faire tout petit, *infans*, à être Celui qui ne dit rien et ne réclame rien, qui laisse passer les autres devant Lui, (il n'y a plus de place pour Lui à l'hôtellerie), mais Il va plus loin et prend la place du plus misérable⁽⁴⁸⁾. Les mystères douloureux nous découvrent les abîmes de cette humilité toute transfigurée par l'amour qui ne se contente pas de faire accepter au Crucifié toutes les abjections dont Il est l'objet, mais qui pousse ses exigences jusqu'à les Lui faire considérer comme Lui étant dues. « C'est justice, déclare saint Augustin, le Maître céleste et le Seigneur véritable veut nous apprendre que l'humilité est la vraie justice »⁽⁴⁹⁾.

Sous le souffle du don de crainte, le Christ se fait pur serviteur, pur instrument, celui dont on use sans s'y arrêter, celui par lequel on passe pour aller plus loin. N'est-ce pas ce qu'Il veut signifier lorsqu'Il dit de Lui-même : « Je suis la Porte » ?⁽⁵⁰⁾ Saint Thomas, commentant cette affirmation, l'explicite ainsi : « L'office de la porte est de faire pénétrer à l'intérieur de la maison ; et tel est bien celui du Christ : c'est par Lui que quiconque doit passer pour entrer dans les secrets de Dieu » ; et saint Thomas rapporte ce texte concernant la sagesse : « Entrant dans ma maison, je me reposerai près d'elle »⁽⁵¹⁾. Nous

⁽⁴⁸⁾ *Phi* 2, 6-8.

⁽⁴⁹⁾ *Sermones ad populum*, secunda classis, S. 292, ch. 4., éd. Vivès, 1872, t. 18, p. 509.

⁽⁵⁰⁾ *Jn* 10, 7-9. Voilà la réalisation plénière du sacrifice du serviteur, de celui qui fait passer Israël de la servitude à la Terre promise, la demeure du Père. Cf. Première partie, ch. 5, pp. 59 et ss ; spécialement p. 61.

Saint THOMAS, (*Comm. sur saint Jean*, n° 1728) note que le mot « Pâque » signifie non seulement « passage », d'après l'hébreu, mais aussi « passion », d'après le grec. « Notre Pâque, dit-il, a cette double signification ; car c'est dans la *passion* du Seigneur que le Christ passe de ce monde au Père, et que nous tous passons aussi, en suivant le Christ par la pénitence et le martyre, ou par le désir de notre âme aspirant vers le ciel (*mentis desiderio ad caelestia anhelando*). » Voir aussi n° 377 : « Notre Pâque est la véritable, celle où nous célébrons la passion de l'Agneau immaculé. »

⁽⁵¹⁾ *Comm. sur saint Jean*, n° 1382 et 1391. Voir aussi n° 1807 où saint Thomas donne le sens mystique du repos de saint Jean sur le Cœur du Christ, à la Cène : « Plus l'homme veut saisir les secrets de la Sagesse divine, plus il doit s'efforcer de devenir plus proche de Jésus ». (Littéralement : « s'efforcer pour être fait » – un verbe actif ordonné à un verbe passif – « *Quanto magis homo vult divinae sapientiae secreta capere, tanto magis conari debet ut propinquior fiat Jesu.* »)

retrouvons bien ici ce lien essentiel entre la crainte et la sagesse. C'est dans la pauvreté du Serviteur que le Fils bien-aimé, Roi de Paix, révèle les secrets du Père et nous y introduit ⁽⁵²⁾.

Si l'anéantissement de la Croix connaît une telle profondeur, c'est d'une manière ultime (en même temps que première), pour proclamer la majesté infinie du Père. Mais tandis que l'esprit de pauvreté qui anime le cœur du Christ, et qui terrasse sa nature humaine, est comme infini, les gestes extérieurs qui le traduisent demeurent limités. C'est pourquoi, après toutes les déchirures de la flagellation et du crucifiement, il y a, par surcroît, le coup de lance et la mise au sépulcre :

« va dans les rochers,
cache-toi dans la poussière,
face à l'épouvante de Yahvé,
à l'éclat de sa majesté... » ⁽⁵³⁾

Le mystère du cadavre du Christ est encore un signe de son état de dépendance radicale à l'égard du Père.

⁽⁵²⁾ Saint THOMAS, de nouveau, explicite ainsi ce mystère de la Porte. « Cette Porte, c'est-à-dire le Christ, est petite dans son humilité (parvum per humilitatem) : ne peuvent entrer par elle que ceux qui imitent l'humilité du Christ » (*Comm. sur saint Jean*, n° 1368). Voir aussi : « Le Père révèle aux tout-petits, c'est-à-dire aux humbles, qui ne présument pas d'eux-mêmes ; en effet, là où est l'humilité, là est la sagesse (ubi enim humilitas, ibi sapientia). » (*Comm. sur saint Matthieu*, n° 963 et 969)

⁽⁵³⁾ *Is* 2, 10.

*Ce jour-là,
la racine de Jessé se dressera
comme le signal des peuples.
Elle sera recherchée par les nations
et sa demeure sera glorieuse.
En ce jour-là,
le Seigneur lèvera de nouveau la main
pour racheter le reste de son peuple.*

*Il dressera un signal pour les nations
et rassemblera les bannis d'Israël ;
il réunira les dispersés de Juda
des quatre coins de la terre.
Alors cessera la jalousie...*

(Is 11, 10-13)

*Chantez Yahvé,
car il a fait des prodiges !
qu'on le publie par toute la terre !
Criez de joie et d'allégresse,
habitants de Sion !
car il est exalté
au milieu de toi,
le Saint d'Israël !*

(Is 12, 5-6)

Chapitre II

TÉMOIN FIDÈLE DE LA VÉRITÉ : L'ULTIME CEUVRE PROPHÉTIQUE DU CHRIST

*« Je ne suis né,
et je ne suis venu dans le monde
que pour rendre témoignage à la vérité » (1).*

PAR le sacrifice de la Croix qui est la grande Epiphanie de l'amour divin, Jésus manifeste dans un témoignage, le témoignage suprême qui achève sa vie terrestre, l'absolu de son amour pour le Père et pour les hommes. Sur la Croix, Jésus apparaît aux yeux de tous comme le Témoin fidèle de la vérité (2). Sa vie humaine s'achève dans ce témoignage.

Remarquons les implications et les distinctions du témoignage et de la manifestation. Manifester consiste à mettre en pleine lumière telle vérité ou tel fait. Manifester la vérité, c'est la proclamer, c'est donc, d'une certaine manière, la dévoiler, la révéler pour qu'elle puisse être connue de tous. Témoigner, c'est attester publiquement, en face des hommes, que l'on adhère à une doctrine que l'on fait sienne et dont on vit profondément. N'est-ce pas toute la différence qui existe entre les prophètes de l'Ancien Testament dont la prophétie consiste avant tout à dévoiler la vérité et donc la manifester, et Jean-Baptiste qui, au dire du Christ Lui-même, est le plus grand et dont le rôle principal est de témoigner ? Il est le témoin (3). De fait la prophétie est en vue du témoignage de Jésus.

(1) *Jn* 18, 37.

(2) Cf. *Ap* 3, 14 ; 19, 11. 1 *Jn* 5, 20-21.

(3) *Ap* 19, 10.

Il n'y a pas d'opposition entre la manifestation et le témoignage, puisque tout témoignage implique une certaine manifestation, de même que toute manifestation authentique nécessite un certain témoignage (4). Cependant, chacun a sa finalité propre : d'une part la mise en lumière d'une vérité, d'autre part notre adhésion plénière à cette vérité. Il n'est donc pas étonnant que leurs moyens puissent différer. C'est ainsi que, dans l'ordre naturel, le moyen le plus excellent pour manifester la vérité est l'enseignement oral (la parole étant le signe le plus parfait pour exprimer et dire la vérité), tandis que pour témoigner de l'authenticité d'une doctrine, le moyen le plus excellent est le martyre qui implique la mort. Tant que nous n'avons pas accepté de mourir pour attester notre attachement à telle doctrine, telle ou telle vérité, nous n'avons pas témoigné de la manière la plus éloquente, de la manière ultime, que nous aimons cette vérité plus que tout le reste, y compris notre propre vie humaine. Le témoignage parfait, irrécusable, exige donc la mort, le martyre, ce que, par elle-même, la manifestation parfaite n'exige pas.

Cependant, dans l'ordre surnaturel chrétien, la manifestation plénière et ultime a les mêmes exigences que le témoignage. C'est pourquoi l'acte unique de la mort violente de la Croix met un terme et à l'œuvre de la manifestation ultime de l'amour du Christ, et à son œuvre de Témoin de la Vérité. La Croix est pour la sagesse de Dieu

(4) Cajetan précise que le témoignage est ordonné à la manifestation de la vérité comme à sa fin prochaine. Cf. II-II, q. 124, a. 5 ; *Comm.* de Cajetan n° 1. — Mais, sous un autre aspect, on peut dire aussi que la manifestation s'achève dans un témoignage (cf. *Ap*). Nous sommes là en présence de deux ordres de causalité : l'ordre de nature qui affirme la primauté de la manifestation, et l'ordre d'exécution qui affirme la primauté du témoignage. On voit tout de suite les confusions qui peuvent si facilement s'introduire dans l'estimation de la valeur propre à chacune de ces deux grandes attitudes chrétiennes : celle du héraut-prophète de Dieu qui proclame la vérité, celle du témoin-martyr qui coopère à la Croix du Christ. Il n'est certes pas question d'exclure l'une de ces attitudes en faveur de l'autre, mais il faut bien comprendre l'ordre pratique voulu par la sagesse de Dieu : l'esprit de prophétie est le témoignage de Jésus : la prophétie atteint sa plénitude dans le témoignage. Si nous sommes attentifs, nous ne pouvons nier que la prophétie exerce à notre époque une certaine séduction, souvent au détriment du témoignage-martyr et du sacerdoce-victime. N'y a-t-il pas là un désir de retour au paradis terrestre, (refus implicite du péché d'orgueil et du mystère de la Croix, où la manifestation de la vérité (la prophétie) aurait été le sommet de la vie surnaturelle de l'homme.

l'instrument le mieux adapté à ces deux finalités : celle du témoignage de la vérité divine et celle de la manifestation de son amour.

Pour mieux saisir la richesse pratique de cette manifestation et de ce témoignage, nous devons les étudier successivement, sans perdre de vue leur unification dans le même acte. Le sacrifice du Christ est non seulement « sagesse », il est aussi, par le martyre, modèle du témoignage. Le Christ crucifié est le martyr par excellence, le Premier, Celui dont les sept frères et leur mère n'étaient que la figure ⁽⁵⁾.

De tous les actes vertueux, l'acte du martyre, dit saint Thomas ⁽⁶⁾, est celui qui manifeste le plus excellemment la perfection de la charité ; il en est à la fois comme le fruit et le signe, car il réclame que par amour pour Dieu, et pour sauvegarder les droits de la vérité et de la justice divine, on méprise ce que naturellement on aime le plus : sa propre vie. Par le fait même, le martyre implique un témoignage extérieur qui se réalise en soutenant héroïquement la mort. Ce témoignage garde intégralement, par amour pour Dieu, la vérité révélée. Aussi peut-on dire que, pour les chrétiens, le martyre, en tant que témoignage de la vérité, relève de la vertu de foi ⁽⁷⁾ ; en tant qu'il est l'œuvre et le signe de l'amour, il dépend de la charité comme de la vertu qui l'ordonne ⁽⁸⁾ ; en tant qu'il réclame la fermeté en face des attaques mortelles ennemies, il est l'acte propre de la vertu de force ⁽⁹⁾.

Dans le martyre du Christ crucifié, ce témoignage s'enracine dans la vision béatifique ; ordonné par sa charité plénière et surabondante, il relève d'une façon immédiate de la vertu de force s'exerçant divinement, grâce aux dons de force et d'intelligence. L'exercice plénier du don d'intelligence qui permet à l'âme de Jésus de vivre de la béatitude des cœurs purs, Lui donne en effet un sens très aigu et infiniment exigeant de la vérité divine (vérité qu'Il a reçue du Père, qu'Il a entendue auprès de Lui et qu'Il veut communiquer aux hommes) et de ses droits inviolables. Il est le Fils bien-aimé du Père, le Fils de sa lumière et doit garder intacte et sans le moindre compromis la vérité

⁽⁵⁾ Voir Première partie, pp. 47-49.

⁽⁶⁾ Cf. II-II, q. 124, a. 3 ; et voir *Comm.* de CAJETAN, n° 6.

⁽⁷⁾ Cajetan précise : « a fide... emanat martyrium in quantum est testimonium quoddam ipsius ». (II-II, q. 124, a. 2, *Comm.* n° 2)

⁽⁸⁾ II-II, q. 124, a. 2.

⁽⁹⁾ II-II, q. 124, a. 2.

divine. Plutôt que de flétrir si peu que ce soit cette vérité, Il préfère mourir ⁽¹⁰⁾.

Il faut pénétrer très profondément, par le don d'intelligence, l'absolu de la vérité divine, pour en saisir toutes les exigences contemplatives et pratiques. Tant que l'on ne regarde cette vérité que de l'extérieur, on ne peut en saisir que les aspects secondaires et accidentels qui ne permettent pas de comprendre son droit le plus intime : son indivisibilité, son intransigeance.

La vertu de force, surélevée par le don de force, permet à l'âme de Jésus de demeurer ferme dans la lutte dernière de l'agonie, et d'accepter la mort violente de la Croix, pour attester, aux yeux de tous les hommes, que la vérité divine est préférable à tout bien terrestre, y compris sa propre vie humaine.

C'est donc bien sous la lumière de ces deux béatitudes et de ces deux dons du Saint-Esprit, que nous devons essayer de mieux comprendre le mystère du Christ crucifié comme Témoin fidèle de la vérité du Père, comme Modèle de tous les martyrs.

⁽¹⁰⁾ « Il est la bouche sans mensonge par laquelle le Père a parlé en vérité. » (Saint IGNACE D'ANTIOCHE. *Lettre aux Romains*, VIII, 2, p. 105)

BIENHEUREUX CELUI DONT LE CŒUR EST PUR :
PROPHÈTE D'AMOUR

« *Je suis la lumière du monde* » ⁽¹⁾.

« *L'Agneau lui tient lieu de flambeau* » ⁽²⁾.

LA béatitude des cœurs purs et la béatitude des pacifiques sont les deux béatitudes les plus intimes et les plus profondes, car elles sont les fruits propres des dons les plus éminents : ceux qui regardent Dieu en tant qu'Il nous communique son mystère personnel.

Cette béatitude de la pureté du cœur, Notre-Seigneur la vit durant toute sa vie terrestre. Son cœur, dès le premier battement, est totalement orienté vers l'amour de son Père ; Jésus aime exclusivement le Père, pour Lui-même, et ceux que le Père aime, comme Il les aime, avec la même jalousie. Le cœur de Jésus ne subit d'autre influence que celle de l'amour et de la volonté du Père qui seul forme le cœur et la volonté de son Fils bien-aimé dont Il pénètre les secrets les plus intimes qui Lui sont réservés. Le cœur de Jésus est un « jardin scellé » ⁽³⁾ où seul le Père peut pénétrer.

Certes, plus que tout autre enfant, Jésus aime sa Mère, mais Il l'aime à travers et dans l'amour du Père. Si Jésus enfant est docile et obéissant – « et Il leur était soumis » ⁽⁴⁾ – Il n'est cependant pas formé

⁽¹⁾ *Jn* 8, 12.

⁽²⁾ *Ap* 21, 23.

⁽³⁾ *Ct* 4, 12. Ne pourrait-on évoquer aussi ce verset du Deutéronome : « Mais lui, n'est-il pas avec moi comme un joyau, scellé dans mes trésors ? » (*Dt* 32, 34)

⁽⁴⁾ *Lc* 2, 51.

par la Très Sainte Vierge qui n'éduque pas véritablement le cœur de son Fils, comme les autres mères peuvent et doivent le faire. Marie est de fait la plus pauvre des mères ; elle ne pénètre dans le cœur de son Fils qu'en tant que mandatée par le Père. Lorsque Jésus retrouvé au Temple lui adresse ces paroles que dans sa sensibilité elle ne comprend pas ⁽⁵⁾, Marie découvre alors au plus intime d'elle-même, dans sa foi, que son enfant est avant tout le Fils bien-aimé du Père, ne regardant que le Père, ne contemplant que le Père, accomplissant sa volonté. C'est pour la Très Sainte Vierge comme une révélation de la pureté du cœur de Jésus.

Dans les sommets de son âme qui sont dès ici-bas plongés dans la vision béatifique ⁽⁶⁾, le Christ vit à l'unisson de la vie secrète de la Très Sainte Trinité à laquelle Il participe intimement. Dans la partie inférieure de son âme (selon les expressions de saint Augustin et de saint Thomas) le Christ n'a que le seul désir d'accomplir la volonté du Père : « Je suis descendu du ciel pour faire non pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé » ⁽⁷⁾. Dans l'univers, tout Lui manifeste la présence et le regard de Celui qu'Il aime : dépassant le visible extérieur, Il pénètre dans le mystère invisible, si réel et si présent pour Lui.

Divinement sensible et réceptive à l'égard de tout ce qui vient du Père, l'âme de Jésus demeure comme inaccessible à tout ce qui n'est pas Lui. Cela nous fait saisir la pureté divine du cœur de Jésus qui, infiniment souple et perméable à l'amour du Père, son « unique nécessaire », infiniment capable de recevoir tous ses secrets, ne peut être marqué par aucun amour humain, si spirituel soit-il. Consacré à Dieu dans ses fibres les plus intimes, ce cœur est divinement séparé de tout amour créé ; ce cœur est saint, c'est le « Saint des saints », le sanctuaire de Dieu, le Temple de l'Esprit-Saint.

La pureté du cœur de Jésus nous est particulièrement révélée dans les mystères de l'agonie et de la Croix ; aucune souffrance, aucune tristesse ne peuvent ternir sa pureté divine. La charité, lorsqu'elle est parfaite, ne peut être diminuée par la souffrance, elle peut alors être

⁽⁵⁾ *Lc* 2, 50.

⁽⁶⁾ Voir saint THOMAS, III, q. 7, a. 3 ; cf. *Comm. sur saint Jean*, n° 2201.

⁽⁷⁾ *Jn* 6, 38.

cachée à la conscience psychologique, mais elle n'est pas éteinte et demeure intacte ; mieux encore, elle peut rejaillir plus pure, plus libre, plus uniquement orientée vers Dieu. Malheureusement, nous savons par expérience que notre pauvre cœur a tant de peine à aimer vraiment, que certaines épreuves sont capables de l'appesantir au point d'obscurcir en lui tout amour humain, le recouvrant de cendres ; le feu peut certes couvrir sous la cendre, mais il risque toujours de mourir étouffé. Parce que la charité n'est pas parfaite, elle se laisse facilement abattre, elle perd son ardeur profonde, conquérante, d'où les pertes de temps, introspections, retours sur soi, inquiétudes humaines...

Tout cela n'existe pas dans l'amour du cœur de Jésus. Le poids si lourd et meurtrissant des tristesses de l'agonie et des souffrances de la Croix cache en apparence le feu brûlant de son amour, mais ne l'atteint pas réellement. Car ce poids, Jésus l'accepte divinement, dans son amour filial, Il accepte que la tristesse envahisse son âme pour laisser le Père agir en Lui et par Lui ; pour que son amour brûle tout. Au milieu de ces tourments, l'amour du Christ demeure comme une flamme toute pure ; cachée, elle n'en est que plus réservée à Dieu.

Jésus nous aime avec la même pureté d'amour que celle avec laquelle Il aime le Père ⁽⁸⁾. S'Il se livre pour nous, c'est dans un amour totalement désintéressé et gratuit ; Il ne nous doit rien, Il ne peut rien recevoir de nous, et nous ne pouvons rien ajouter à la plénitude de son amour pour le Père.

La pureté de l'amour s'oppose à tout caractère utilitaire et intéressé. Le cœur pur, en effet, ne peut rechercher son intérêt, entrer dans des calculs : ce serait faire un alliage, ce serait mêler à l'amour ce qui ne relève pas de sa nature propre. Telle est la loi de l'amour d'amitié, que le cœur pur aime exclusivement par amour de la personne aimée ; aimer l'ami pour lui-même, parce qu'il est l'ami. Mais cette pureté de l'amour, cette gratuité et ce désintéressement absolus, ne peuvent se réaliser parfaitement que dans l'amour surnaturel et dans son lieu propre : le Cœur de Jésus.

Cette béatitude de la pureté nous fait pénétrer dans le mystère de l'infinie simplicité du Cœur du Christ. Pureté et simplicité du cœur

⁽⁸⁾ Saint THOMAS note que la béatitude des cœurs purs « consiste dans la vision de Dieu et l'amour du prochain ». (*Comm. sur saint Matthieu*, n° 433)

sont inséparables. Notre-Seigneur, qui béatifie les cœurs purs, veut aussi que notre cœur soit simple, de la simplicité de la colombe (*), de cette simplicité qui vient de l'amour excessif d'un cœur qui se donne sans intérêt, sans hésitation, sans complaisance en lui-même, sans aucun souci de se comparer aux autres, sans retour. Il n'y a pas de simplicité sans cette pureté profonde du cœur qui ne tolère aucune dualité, aucun compromis. Par là, nous rejoignons bien ce qu'il y a de plus divin dans la petitesse évangélique et qui donne cette capacité de recevoir les secrets du Père.

Parce qu'il est infiniment pur, parce qu'il est infiniment simple, parce qu'il ne regarde et ne connaît que l'amour du Père et sa volonté, le cœur du Christ qui, en cet amour et cette volonté, regarde toutes nos âmes, est le reflet merveilleux de la simplicité même de Dieu (10).

Si nous voulons essayer de pénétrer plus profondément dans le mystère de la pureté et de la simplicité du cœur de Jésus, nous devons regarder comment la béatitude des cœurs purs est le fruit propre du don d'intelligence et comment ce don s'exerce dans l'âme de Jésus.

La pureté du cœur, en effet, doit être entendue non seulement comme la purification ou la privation de toute affection désordonnée, de toute affection sensible excessive, mais encore comme une purification atteignant notre manière humaine de connaître et de saisir les réalités. Cette purification libère notre esprit en ce qu'il a de plus intime ; elle nous libère de ces connaissances naturelles qui nous por-

(*) Mt 10, 16. — « La colombe, dit S. CYPRIEN, ne connaît qu'une seule demeure (*unius domus consortium nosse*). » (*De Unitate Ecclesiae*) — Voir S. THOMAS : « La colombe est simple... L'Esprit Saint, parce qu'Il nous fait regarder l'Unique, nous rend simples. » (*Comm. sur saint Jean*, n° 272) — « C'est l'Esprit Saint qui fait les tout-petits, parce qu'Il est un esprit d'humilité... C'est aux tout-petits que le Père révèle ses secrets. » (*Comm. sur saint Matthieu*, nos 1488 et 963) — « Les tout-petits ne convoient pas les grandeurs, ils sont purs de concupiscence, ils ne se souviennent pas du mal, ils sont humbles, ils croient. » (*id.*, nos 1489 et 1490)

(10) Certes, Jésus s'aime, mais pas dans ce retour sur soi qu'engendre l'amour égoïste. Il s'aime d'un amour extatique, Il aime son corps et son âme dans et à travers son amour pour le Père. « Si vous êtes tout entier embrasés de cet amour, écrit saint BERNARD, alors vous goûtez Dieu... Ensuite vous vous goûterez tels que vous êtes, puisque vous comprendrez que votre seul motif de vous aimer est que vous soyez créatures de Dieu ; et toutes vos puissances d'aimer s'écouleront en Lui ! » (*Sermon 50 sur le Cantique des Cantiques*)

tent à concevoir les vérités divines d'une manière trop matérielle et limitée. Elle nous libère de tout ce qui en nous est source d'erreurs et de compromis risquant de nous enfermer dans notre monde propre et de faire obstacle à la perception de l'amour divin. Grâce à cette purification de l'esprit, plus aucune réalité n'arrête notre cœur qui peut alors, à travers tout, atteindre l'absolu, l'amour de son Dieu infiniment pur ; car le don d'intelligence nous donne un sens très pénétrant des mystères du Père, de son mystère personnel et de son gouvernement sur nos âmes. « Que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse... Qui veut se glorifier, qu'il trouve sa gloire en ceci : avoir de l'intelligence et me connaître... ... Je leur donnerai un cœur pour connaître que je suis Yahvé » (11).

Pour mieux nous faire comprendre la fonction propre du don d'intelligence, saint Thomas la compare à la lumière naturelle des premiers principes qui, non seulement saisit les termes, mais nous permet de juger les vérités évidentes et premières, de pénétrer *ad intima rei*, au cœur des réalités (12). Ainsi le don d'intelligence nous fait-il appréhender et juger surnaturellement les vérités divines. Il appartient à la foi d'adhérer, au don d'intelligence de pénétrer. Le don d'intelligence est cette lumière aimante qui, élaguant toutes les conjectures humaines, nous fait pénétrer dans le mystère divin (13).

Pour le croyant, cette lumière ne s'oppose pas à la connaissance obscure de la foi, elle lui permet au contraire de s'épanouir divinement, avec la liberté des enfants de Dieu qui écoutent la parole de leur Père. « Mon fils, si tu accueilles mes paroles... rendant tes oreilles attentives à la sagesse, inclinant ton cœur vers la vérité, oui, si tu fais appel à l'entendement, si tu réclames l'intelligence, si tu la recherches comme l'argent, si tu creuses comme un chercheur de trésor, alors tu

(11) *Jr* 9, 22-23 ; 24, 7.

(12) Cf. II-II, q. 8, a. 1.

(13) II-II, q. 8, a. 6, ad 2um. Cf. *Col* 2, 2 : « ... afin qu'ils parviennent au plein épanouissement de l'intelligence qui leur fera pénétrer le mystère de Dieu... » Voir saint JEAN DE LA CROIX : « D'où vient que cette lumière étant si simple, si pure et si générale et non attachée ni particularisée à quelque intelligible particulier, naturel ou divin..., de là vient que l'âme avec une grande universalité et facilité connaît et pénètre tout ce qui se présente d'en-haut ou d'ici-bas. » (*La Nuit obscure*, liv. II, ch. IX, p. 568)

comprendras la crainte de Yahvé, tu découvriras la connaissance de Dieu » (14). Le don d'intelligence illumine l'esprit du croyant en tant qu'il écoute la parole de Dieu, et le rend alors capable de la recevoir comme une parole vivante, venant immédiatement du Christ, exprimant le secret de son cœur : « les paroles que tu m'as données, je les leur ai données... » (15) « ... les paroles que je vous ai dites sont esprit, et elles sont vie » (16).

Le croyant continue d'adhérer dans l'obscurité à la vérité divine révélée, puisque cette vérité demeure pour lui entendue et non vue (17) ; mais grâce à cette lumière aimante et pénétrante du don d'intelligence, son adhésion de foi possède un mode beaucoup plus simple, plus intime, plus vital. Il adhère à la parole de Celui qu'il aime et dont il se sait aimé ; il saisit le sens mystérieux, la profondeur lumineuse et aimante de cette parole dont saint Thomas dit qu'elle est la semence qui nous engendre à la vie de fils de Dieu – *semen per quod in filios Dei generamur* – (18) : « Croyez en la lumière et vous deviendrez fils de lumière » (19). Cette parole captive son intelligence et son cœur, elle est pour lui « vie éternelle » (20) ; en elle et par elle, le croyant vit la vie du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint. « Donne-moi l'intelligence, pour que je vive » (21). « Nous savons que le Fils de Dieu est venu et qu'Il nous a donné l'intelligence afin que nous con-

(14) *Pr* 2, 1-5.

(15) *Jn* 17, 8. – S. THOMAS commente : « Dans la génération éternelle, le Père donne ses paroles à son Fils, qui est cependant Lui-même le Verbe du Père. De telles paroles ne sont rien d'autre que les raisons de tout ce qui doit être fait, et toutes, de toute éternité, le Père les donne à son Fils en L'engendrant. » (*Comm. sur saint Jean*, n° 2201)

(16) *Jn* 6, 63.

(17) A propos de la parole du Christ : « celui qui écoute le Père vient à moi », saint THOMAS note : « écouter, c'est connaître à travers celui qui voit (cognitio quae est per auditum, fit mediante eo qui vidit) ; la connaissance que nous avons du Père, nous la recevons du Fils, qui voit ». (*Comm. sur saint Jean*, n° 948)

(18) *Comm. sur saint Jean*, n° 1258. Cf. *1 P* 2, 23 ; *Jc* 1, 18.

(19) *Jn* 12, 36.

(20) *Jn* 6, 69. Pierre, dit saint Thomas, était « pris » par cette parole : « captus erat ». (*Comm. sur saint Jean*, n° 1215)

(21) *Ps* 119, 144.

naissions le Véritable. Nous sommes dans le Véritable, dans son Fils Jésus-Christ. Celui-là est le Dieu véritable et la Vie éternelle »⁽²²⁾.

A l'égard de ce qui est révélé comme objet de foi, le don d'intelligence exerce en quelque sorte une double fonction. D'une part il donne le sens intime et absolu de l'enseignement de Dieu : il fait saisir l'éminence de la vérité divine, en comparaison de laquelle tout le reste n'est rien ; d'autre part, éclairant la conduite de Dieu à travers l'Écriture et dans la vie de l'Église, il nous fait comprendre comment tout est ordonné au mystère de Dieu ; il nous empêche de prendre le relatif pour l'absolu, les vérités contingentes, pour la vérité première. Le don d'intelligence dispose donc à adhérer pleinement à la vérité divine d'une manière exacte et pure ; ne tolérant aucune hésitation, aucune ingérence de l'imagination, des souvenirs, des conjectures humaines, il écarte tout ce qui serait un obstacle à recevoir la vérité divine telle qu'elle est, dans sa transcendance unique.

Enfin, le don d'intelligence transforme cette adhésion au point de connaturaliser notre esprit à celui de Dieu, lui donnant pour ainsi dire les mœurs intellectuelles de Dieu, lui faisant regarder la vérité comme Dieu la regarde et pénétrer la parole divine comme Dieu la pénètre. C'est pourquoi son fruit propre est de « voir Dieu ».

L'œuvre purificatrice du don d'intelligence implique une certaine abdication, une « mort psychologique » de notre mode humain de saisir la vérité. Notre intelligence, avec son comportement intuitif, son pouvoir de renouveau incessant, doit se taire pour laisser l'esprit d'intelligence la renouveler et la rajeunir en lui donnant une nouvelle pénétration de la parole et de la vérité de Dieu. Sous la motion de ce don, les activités intellectuelles d'invention, de découverte, si vitales en nous, sont soumises immédiatement et divinement à la lumière de l'amour. Abdications, certes, mais ordonnées directement à la communication d'une vie plus parfaite, plus divine et qui nous permet de participer à l'intuition, au regard de Dieu sur Lui-même et sur les mystères de ses œuvres. Ce regard aimant, d'une subtilité et d'une pénétration infinies, s'empare de l'intelligence et la rend capable de s'exercer selon un mode « quasi-divin ». C'est l'amour lumineux de

⁽²²⁾ 1 Jn 5, 20.

Dieu, si fort dans sa simplicité, qui réalise avec tout son absolu une telle élévation de l'intelligence ; lui donnant une acuité nouvelle, la spiritualisant et la stabilisant dans la transcendance aimante de son Dieu, la rendant transparente, l'apparentant à ses mystères, il lui permet de les pénétrer et surtout d'être compénétrée par eux.

Aussi peut-on dire que ce don libère l'intelligence de ses limites humaines dans la mesure où elle peut être libérée, pour la faire vivre en « fille » de Dieu, du Père des lumières⁽²³⁾. Plus profondément encore, ce don, qui permet à l'intelligence de toucher dans une expérience aimante « la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur » du mystère de l'amour de Dieu, la libère et l'élève pour que Dieu soit connu, exalté, glorifié. L'intelligence, alors captive de son Dieu, demeure silencieuse, pour ne plus recevoir la lumière que de Lui seul.

L'acuité divine que donne à notre esprit le don d'intelligence n'est pas un pur regard intellectuel spéculatif, mais une expérience affective dans l'amour et par l'amour⁽²⁴⁾. C'est l'intelligence de la connaissance aimante, propre à l'enfant, à l'ami, à l'épouse, pour le Père, pour l'Ami, pour l'Époux. Grâce à cette subtilité divine qui nous est donnée dans une connaturalité vitale, nous découvrons, comme dans un éclair, ce qui est nôtre au sens le plus éminent. *Qui adhaeret Deo, unus spiritus est*⁽²⁵⁾. Le mystère de lumière de Dieu, que nous expérimentons et que nous goûtons au plus intime de Lui-même, nous est donné comme nôtre.

A la différence des autres connaissances qui demandent à se communiquer, cette connaissance, qui illumine l'âme et la fixe momentanément dans le mystère de Dieu, fait cesser l'exercice de toutes les autres facultés et engendre le silence. D'où la richesse et la simplicité

⁽²³⁾ *Jc* 1, 17. Saint Albert le Grand écrit : « Toute lumière que Dieu nous envoie est en nous seulement pour nous prendre et nous faire revenir au Père. » (*Comm. sur saint Luc*, éd. Borgnet, XXIII, 31)

⁽²⁴⁾ Saint Albert le Grand parle également de cette « certitude affective... qui ne se fonde pas sur les principes de la raison, mais plutôt sur une lumière semblable à celle de la Vérité première, toute simple comme elle, et qui nous ouvre les yeux pour la voir : un peu comme la lumière du soleil, frappant notre œil, l'ouvre à tout ce qui s'offre à lui » (*III Sent.*, dist. 23, art. 17).

⁽²⁵⁾ *1 Co* 6, 17.

de cette activité qui unit, dans une synthèse originale, les exigences de la connaissance et de l'amour.

Sous le souffle de l'Esprit-Saint, l'esprit humain saisit que Dieu est tout en tous, et il vit de cette présence aimante et intime. Tout lui parle du Bien-aimé, lui rappelle ses passages, lui fait deviner sa présence voilée. Le *Cantique des cantiques* exprime cette merveilleuse subtilité que le don d'intelligence communique à l'épouse, lui permettant de retrouver les « traces » du Bien-aimé dans cette lumière qui dirige ses pas avec une extraordinaire sûreté.

Le don d'intelligence, précise saint Thomas, ne nous fait pas seulement considérer les vérités divines en elles-mêmes, mais aussi en tant que nous devons « tendre vers elles une volonté droite »⁽²⁶⁾. Il nous donne un sens exact et très exigeant de la loi divine, nous montre ce que nous devons faire pour accomplir la volonté de Dieu, pour vivre de son amour, pour être tout à Lui dans les diverses circonstances de la vie. « Fais-moi comprendre la voie de tes préceptes... Par tes préceptes, j'ai l'intelligence... Une lampe sur mes pas, ta parole, une lumière sur ma route... »⁽²⁷⁾ Parce que le don d'intelligence nous fait participer au regard divin qui dépasse toutes les distinctions entre l'ordre spéculatif et l'ordre pratique, la connaissance si contemplative qu'il nous donne est aussi extrêmement pratique ; elle est pratique en ce sens qu'elle nous enseigne l'immédiate soumission de nos activités aux ordonnances d'un Père aimant et attentif à tout ce qui concerne ses enfants. « Votre Père sait... » « Vos cheveux même sont tous comptés ! »⁽²⁸⁾

Dans l'âme de Jésus, le don d'intelligence reçu en plénitude s'exerce d'une manière parfaite et réalise une pureté béatifiante : pureté de cœur et d'esprit, limpidité et simplicité sans limites, infinies comme l'amour dont elles sont le rayonnement. Sous la mouvance de ce don,

⁽²⁶⁾ II-II, q. 8, a. 4. Voir aussi tout l'article 3. Saint Thomas dit ailleurs : « Parce que la volonté de Dieu est règle de la vérité, la connaissance de ce que Dieu veut illumine et perfectionne (mène à sa fin) l'esprit créé » (I, q. 107, a. 2, ad 3um). Voir aussi *Comm. de l'Épître aux Ephésiens*, I, leç. 6.

⁽²⁷⁾ *Ps* 119, 73-104-105. Cf. *Pr* 2, 11-13 : « L'intelligence te gardera pour t'éloigner de la voie mauvaise, de l'homme aux propos pervers, de ceux qui délaissent les droits sentiers et vont courir les routes ténébreuses. »

⁽²⁸⁾ *Lc* 12, 30. *Mt* 10, 30.

l'intelligence et la volonté humaines de Jésus sont le miroir vivant et sans défaut du mystère de la Vérité divine, de la splendeur et de la simplicité de la Trinité⁽²⁹⁾, comme ces lacs de haute montagne dont rien ne trouble la transparence, qui reflètent merveilleusement l'éclat des glaciers qui les entourent, et dont l'eau est sensible aux moindres souffles du vent. Dans une limpidité infiniment plus grande, le cœur de Jésus est le reflet très pur et très parfait de la Majesté du Père, de la Lumière du Verbe, du Feu de l'Esprit-Saint et des attributs de leur unique nature. La pureté de son cœur le met dans un état de docilité plénière aux moindres gémissiments de l'Esprit-Saint.

Grâce au don d'intelligence, l'esprit et le cœur du Christ se portent instinctivement vers l'unique nécessaire⁽³⁰⁾, afin que tout en sa vie humaine soit immédiatement sous la lumière de la Vérité première, celle des trois Personnes divines en leur unité. Ce don communique à l'esprit de Jésus le sens divin de Dieu, principe et source vivante de toute vérité et de tout amour dont il ne faut jamais s'éloigner si l'on veut demeurer dans la vérité et dans l'amour⁽³¹⁾. Il vit de l'amour jaloux du Père pour son Fils bien-aimé, Il vit de la présence intime du Verbe qui se donne à Lui comme son unique principe d'être, sa propre subsistance ; Il vit du secret de l'Esprit-Saint qui demeure en Lui comme la « colombe » en son arche sainte, en son lieu propre. Le don d'intelligence permet ainsi à sa vision béatifique de rayonner sur tout son esprit et son cœur, les rendant captifs de la simplicité de l'amour divin⁽³²⁾.

L'exercice du don d'intelligence rend l'âme de Jésus inaccessible à toutes les agitations humaines. Le silence divin habite son esprit et

(29) Cf. *Sg* 7, 26 : « ...reflet de la lumière éternelle, miroir sans tache de l'activité de Dieu, image de son excellence. » Et le début de *l'épître aux Hébreux* : « Resplendissement de sa gloire, effigie de sa substance... » (*He* 1, 3)

(30) Saint THOMAS parle de cet « instinct du Saint-Esprit ». Cf. I, q. 68, a. 6. ad 1um.

(31) « En toi est la source de vie, et c'est dans ta lumière que nous voyons la lumière... » (*Ps* 35, 10)

(32) Le don d'intelligence ne regarde pas le mystère de Dieu en lui-même, dans sa pure objectivité, comme le fait la lumière de gloire, mais il connaturalise l'esprit du Christ à ce mystère, le rendant capable de vivre du mystère des trois Personnes divines dans leurs relations aimantes avec sa propre nature humaine et avec tous les membres de son Corps mystique.

son cœur en raison même de leur pureté. Ce silence est inviolable, rien ne peut le détruire ni l'abîmer, puisqu'il s'enracine dans la vision même de Dieu. Mais ce silence, fruit de l'amour, peut se servir des paroles humaines, des bruits et des agitations du monde, pour être plus caché, plus réservé à Dieu, pour, à travers tout, glorifier l'amour de Dieu.

Par le don d'intelligence, l'esprit et le cœur de Jésus pénètrent l'opacité des créatures, le mode humain des paroles révélées dans l'Écriture, l'aspect contingent des événements voulus ou permis par le gouvernement paternel de Dieu, pour saisir leur signification divine. Sous l'influence incessante de ce don, l'intelligence et la volonté de Jésus demeurent, avec une acuité et une fidélité extrêmes, tout attentives à la volonté du Père qui seule a prise sur elles.

Par l'exercice de ce don, l'enseignement de Jésus peut avoir la simplicité divine. Songeons à la grande leçon de théologie qu'Il donne à Nicodème, ce Maître en Israël. Jésus, après l'avoir humilié, lui révèle l'exigence de la nouvelle naissance : « S'il ne naît de l'eau et de l'Esprit, nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu »⁽³³⁾. Puis Il montre *comment* sa venue dans le monde, le mystère de sa mort, sont tout ordonnés à cette vie éternelle qu'Il vient donner à ceux qui croient en Lui. Et la *raison ultime* de la communication surabondante de cette vie, c'est l'Amour de Dieu pour les hommes : « Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique ». Il termine en dévoilant le mystère du péché : l'homme peut refuser ce don. Tout est dit dans une extrême simplicité et profondeur.

C'est encore par ce don que Jésus se révèle à nous comme « la lumière du monde »⁽³⁴⁾. Comme Verbe n'est-Il pas « Lumière de la Lumière », et comme Verbe incarné, Lumière du monde ?

C'est toujours par le don d'intelligence que le Christ, à travers les circonstances les plus obscures et les plus contradictoires, discerne l'amour du Père pour Lui et découvre cette volonté divine à laquelle

⁽³³⁾ *Jn* 3, 5. L'intelligence humaine a toujours en elle la conviction qu'elle peut, par droit de naissance, connaître la vérité. Mais parce que cet homme intelligent a un désir de vérité, Notre-Seigneur purifie son cœur en l'introduisant dans le mystère de la vie contemplative. L'intellectuel ne devient pauvre que par la contemplation.

⁽³⁴⁾ *Jn* 8, 12.

Il veut adhérer dans ce qu'elle a de plus exigeant. Durant l'agonie et la crucifixion, tout semble mettre en échec l'efficacité de la volonté divine. Mais au plus intime de son intelligence et de sa volonté humaines, Jésus perçoit la volonté aimante de son Père et ne regarde qu'elle ; Il sait que, seule, elle dirige tout et que, si elle permet le mal et la victoire momentanée des ennemis de Dieu c'est en réalité pour un plus grand bien. Au milieu des obscurités les plus accablantes, son regard « d'aigle » demeure parfaitement pur, lucide, contemplatif ⁽³⁵⁾. Malgré les menaces, Jésus saisit toujours avec autant de netteté, que la volonté du Père s'impose à Lui comme son unique bien, son unique lumière... « le Prince de ce monde vient. Contre moi il ne peut rien ; mais il faut que le monde sache que j'aime le Père... » ⁽³⁶⁾ Il peut, dans cette lumière, garder intacte la vérité reçue et demeurer fidèle jusqu'au bout, comme le Fils bien-aimé qui veut être tout au Père.

Pour être le Témoin fidèle de la Vérité, il faut vivre de cette vérité, et le témoignage ira jusqu'au martyre, si cette vérité est la Vérité première qui ne souffre aucune diminution, et si l'on a soi-même accepté d'en vivre selon toutes ses exigences. Seule la pureté de l'esprit et du cœur que donne le don d'intelligence peut réaliser cette dernière condition.

C'est pourquoi l'on ne peut vraiment contempler la béatitude de la pureté en Jésus, que si on la considère dans les mystères de l'agonie et de la Croix. C'est là que se réalise ce que préfiguraient la pureté du cœur d'Abraham, sa fidélité allant jusqu'au sacrifice de ce qu'il a de plus cher. « Il observa la loi du Très-Haut et fit une alliance avec Lui. Dans sa chair il établit cette alliance et au jour de l'épreuve il fut trouvé fidèle » ⁽³⁷⁾. Le don d'intelligence donne à l'intelligence du Christ cette certitude, et à sa volonté humaine cette rectitude, cette

⁽³⁵⁾ Ce qui a été dit du disciple bien-aimé peut l'être a fortiori du Maître : saint Thomas dit de saint Jean qu'il est « aigle », parce que, « dépassant les nuages de la faiblesse humaine, le regard de son cœur pénètre (intue)ur, dans une élévation et une fermeté extrêmes, la lumière de la vérité immuable » (*Comm. sur saint Jean*, n° 11)

⁽³⁶⁾ *Jn* 15, 30.

⁽³⁷⁾ *Si* 44, 20. Cf. Première partie pp. 24-28.

fermeté, en lesquelles Il peut s'abandonner totalement au Père : « Père, je remets mon esprit entre tes mains » ⁽³⁸⁾.

Au-delà même de la mort, la remise du corps du Christ au sépulcre est encore un témoignage, purement passif et silencieux. Celui qui est la Lumière du monde est enseveli dans les ténèbres de la terre. Le sépulcre « où personne encore n'avait été mis » ⁽³⁹⁾ cache et garde le secret de l'amour du Christ pour le Père et pour les hommes ; secret d'amour qui ne peut se dire par aucune parole, qui ne peut être attesté que par un geste et le geste passif par excellence.

Ce témoignage silencieux ne veut-il pas nous faire comprendre que la paix, fruit de l'amour, ne s'épanouit parfaitement que dans la gloire ? Sur terre, la lutte demeure toujours, elle augmente même et atteint son paroxysme aux derniers moments de la vie du Christ et de l'Eglise. C'est pourquoi, dans la lutte apostolique, l'exercice du don d'intelligence peut apparaître comme ultime ; à ces moments, le repos de la contemplation doit être offert et dépassé pour le salut des âmes. Non pas que l'on doive faire le sacrifice de la contemplation, mais on peut faire le sacrifice de ses fruits.

Il n'y a rien de plus précieux ici-bas que la conformité à la volonté du Père. N'est-ce pas là le secret de la petitesse évangélique, la perle précieuse pour laquelle il faut tout vendre, même le repos et la paix de la contemplation ? ⁽⁴⁰⁾

⁽³⁸⁾ *Lc* 23, 46. Saint Thomas note comme effets du don d'intelligence, cette certitude (II-II, q. 8, a. 8, ad 3^{um}) et cette rectitude (id., a. 4, corps de l'article).

⁽³⁹⁾ *Jn* 19, 41.

⁽⁴⁰⁾ À propos de la parole de saint Paul : « Je souhaiterais d'être moi-même anathème, séparé du Christ, pour mes frères » (*Rm* 9, 3), Saint Thomas, se référant d'ailleurs à saint Jean Chrysostome, note : « ceci ne signifie pas que l'apôtre aimait le prochain plus que Dieu, mais qu'il aimait Dieu plus que lui-même. En effet, il voulait être privé pour un temps de la jouissance (fruitio) divine, qui relève de l'amour de soi, afin que Dieu soit honoré dans ses frères, ce qui relève de l'amour de Dieu ». (II-II, q. 27, a. 8, ad 1^{um})

BIENHEUREUX CELUI QUI A FAIM ET SOIF DE LA JUSTICE :
LE MARTYR

« D'où vient que ta force est si grande ?... » ⁽¹⁾
« Le zèle de ta maison me dévore » ⁽²⁾.

LA béatitude de ceux qui ont faim et soif de justice doit nous permettre de saisir, sous la lumière de la sagesse du Crucifié, tout l'aspect de lutte et de combat que comporte sa vie terrestre et, avec Lui et par Lui, notre propre vie chrétienne.

C'est un fait d'expérience que toute vie participée, qui demande de croître, ne s'épanouit que dans la lutte. Cette lutte est même d'autant plus forte et plus aiguë que la vie en croissance est plus noble et plus spirituelle, car les ennemis sont plus nombreux, plus subtils, plus cachés, les attaques plus sournoises ; et très vite le duel devient un véritable duel à mort, sans trêve possible. Il n'y a rien de plus noble et de plus spirituel ici-bas que la croissance de la vie chrétienne dans notre âme et c'est pourquoi elle engage de fait des luttes terribles contre les forces extrêmement puissantes et tenaces du démon. L'affirmation du livre de Job : « N'est-ce pas un service que fait l'homme sur la terre, n'y mène-t-il pas la vie d'un mercenaire ? » ⁽³⁾ reste toujours vraie et, si l'on pense non pas à la vie humaine, mais à la vie chrétienne de l'homme, on peut deviner l'acuité de cette lutte qui devient un combat singulier, un duel au sein d'une communauté elle-même en lutte, l'Eglise militante.

⁽¹⁾ *Jg* 16, 6 et 15.

⁽²⁾ *Ps* 69, 10 ; *Jn* 11, 17.

⁽³⁾ *Jb* 7, 1.

Si nos vies de « fils de Dieu » cheminant sur terre sont engagées dans la lutte, la vie terrestre du Fils bien-aimé du Père l'est encore bien davantage. Evidemment, la vie divine du Christ sur terre ne peut croître, puisque son âme possède, depuis le premier instant de sa conception, une plénitude de grâce et de charité qui, en ses sommets, s'épanouit dans la vision béatifique. Cependant, Jésus, comme *Viator*, mène une vie totalement engagée dans la lutte contre Satan et contre ses suppôts. Si, de fait, pour Jésus, qui n'a pas comme nous de compli-cité intérieure avec le mal, cette lutte n'est qu'une défense contre un ennemi purement extérieur, Il la soutient pour nous délivrer de l'emprise tyrannique du démon et pour nous apprendre à nous défendre contre les forces du prince des ténèbres.

Durant toute sa vie terrestre, et jusqu'aux luttes suprêmes de l'agonie et de la Croix qui font de Lui le Témoin fidèle du Père, Jésus combat incessamment pour établir le règne de Dieu, son règne d'amour et de vérité, de justice et de miséricorde, contre ceux qui, d'une manière ou d'une autre, prétendent posséder seuls le droit de régner sur la terre, sur les cœurs et sur les esprits (*). Notre Seigneur veut libérer son peuple et tous les hommes de cette tyrannie, de ces esclavages de l'esprit et du cœur. Il est la Lumière, la Vérité qui libère et veut dissiper les ténèbres ; Il est l'Amour surabondant qui se donne sans compter et veut abolir l'égoïsme qui jamais ne donne vraiment et ne prête qu'avec la certitude d'en tirer profit ; Il est la Justice et la Douceur et veut briser la dureté des cœurs de ceux qui, sous prétexte d'observer minutieusement la loi, en tuent l'esprit et trahissent l'intention du Législateur.

A partir de l'avènement du Christ, l'opposition entre le royaume de lumière et le royaume des ténèbres (**) est manifeste, et la lutte commencée dès la création de l'homme au paradis terrestre et poursuivie de façon incessante, apparaît alors au grand jour.

A l'intérieur même des mystères joyeux prélude cette lutte. En recevant Jésus au Temple, Siméon prophétise : « Cet enfant doit amener la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël, il doit être

(*) Cf. *Ps* 45, 4-6.

(**) *Jn* 1, 9-11 ; 3, 19.

un signe en butte à la contradiction »⁽⁶⁾. Contradiction qui ne tarde pas à se manifester, car l'Ange annonce à Joseph qui doit fuir en Egypte avec Marie pour Le protéger de la jalousie du monarque : « Hérode va rechercher l'enfant pour le faire périr »⁽⁷⁾. Mais il est des « contradictions » plus cachées, plus imprévisibles et qui naissent à partir des exigences mêmes de l'amour divin, comme celle que nous révèle le mystère du recouvrement au Temple⁽⁸⁾, lorsque l'Enfant Jésus reste seul à Jérusalem pour enseigner les docteurs de la loi. Pour la première fois, Jésus rompt les liens très doux de la famille, Il accepte de faire souffrir le cœur de Marie en la quittant durant trois jours – c'est la première séparation – pour être tout entier « aux affaires du Père »⁽⁹⁾ et donner aux docteurs, les théologiens de ce temps, les prémices de son enseignement. C'est en effet la première manifestation personnelle de Jésus comme Témoin de la Vérité. Durant ce mystère, il y a dans son cœur une lutte très cachée pour l'amour du Père, et cette lutte est d'autant plus intense que, sur le moment, Marie et Joseph ne comprennent pas son attitude, ce qui, dans le cœur de Jésus, rend la séparation encore plus douloureuse.

Durant les quarante jours de retraite au désert – période transitoire précédant la vie apostolique – se joue le grand duel avec Satan. Par trois fois, le tentateur s'approche de Jésus, espérant Le séduire : « Si tu es Fils de Dieu, ordonne que ces pierres se changent en pains... Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas ; car il est écrit : Il donnera pour toi des ordres à ses anges, et ils te porteront dans leurs mains, de peur que tu ne heurtes du pied quelque pierre... Tout cela je te le donnerai, (tous les royaumes du monde) si tu tombes à mes pieds et m'adores »⁽¹⁰⁾.

Ces trois attaques de Satan sont, ainsi que les pères de l'Eglise et saint Thomas l'ont remarqué, une synthèse très intense et très violente de toutes les tentations que le démon peut susciter, elles portent sur les trois grandes concupiscences qui, depuis la faute originelle, habitent le

⁽⁶⁾ *Lc* 2, 34.

⁽⁷⁾ *Mt* 2, 13.

⁽⁸⁾ *Lc* 2, 41-50.

⁽⁹⁾ *Lc* 4, 1-13 ; *Mt* 4, 1-11 ; *Mc* 1, 12-13.

⁽¹⁰⁾ *Mt* 4, 3-6-9.

cœur de l'homme : « la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie » (11). Ces concupiscences n'habitent pas le cœur du Fils de l'homme et ne le touchent en rien, mais là encore, l'attitude de Notre-Seigneur vis-à-vis des propositions de Satan doit être pour nous un exemple. Jésus ne discute pas avec le démon et ne tolère pas la discussion et, après avoir répondu par trois fois en s'appuyant sur la parole même de Dieu – « L'homme ne vit pas seulement de pain... » (12) ; « Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu » (13) ; « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que Lui seul » (14) – Il finit par ordonner impérativement à son adversaire de se retirer. Comprenant alors qu'il n'y a rien de commun entre Jésus et lui, que Jésus ne peut être touché par le mal, et qu'il ne peut Le faire tomber, le démon mettra tout en œuvre pour diminuer l'influence de Notre Seigneur en créant autour de Lui un climat de jalousie, d'envie et de haine. Si le cœur du Fils de Dieu lui échappe totalement, s'il ne peut obtenir de Lui aucune réponse personnelle, du moins essaiera-t-il constamment de connaître le cœur de ceux qui vivent avec Lui, sachant comment, par l'orgueil et la cupidité, il pourra tout obtenir d'eux ; il réussira même à s'emparer d'un des amis du Christ et croira alors triompher.

Ayant supporté depuis l'âge de douze ans ce que les hommes ont fait du Temple de Dieu, et après leur avoir donné l'exemple silencieux de sa prière, Notre Seigneur, trouvant les marchands de bœufs, de brebis et de pigeons et les changeurs assis à leur comptoir (15) fait éclater le zèle de son amour pour la maison du Père. Pour Lui, les droits de Dieu sont souverains et absolus et ne souffrent aucun compromis. Notre Seigneur a faim et soif de cette justice divine et, dans un geste que beaucoup ont dû juger intempestif et imprudent, « se faisant un fouet de cordes, Il les chassa tous du Temple, avec leurs brebis et leurs bœufs ; Il dispersa la monnaie des changeurs, renversa leurs tables et dit aux vendeurs de pigeons : « Otez cela d'ici. Ne faites plus de la

(11) 1 Jn 2, 16. Cf. saint THOMAS, III, q. 41, a. 4.

(12) Lc 4, 4.

(13) Lc 4, 12.

(14) Lc 4, 8.

(15) Jn 2, 14.

maison de mon Père une maison de commerce» (16). Par cet acte de sainte colère au service de la justice divine, et exécuté dans le Temple lui-même, Jésus manifeste la force de son cœur et l'ardeur de son amour. Seuls les mystères de la Croix et de la Résurrection peuvent justifier une telle attitude. Aux Juifs qui demandent : « Quel signe nous montres-tu pour agir ainsi ? » Jésus répond : « Détruisez ce sanctuaire, en trois jours je le relèverai... » Il parlait du sanctuaire de son corps (17). Ce grand geste de colère de l'Agneau (18) ne peut se comprendre en effet qu'en fonction de la Résurrection du Christ, c'est parce qu'Il est le nouveau Temple qu'Il a toute autorité sur ce temple figuratif de son Corps.

Dans sa prédication évangélique, Jésus ne cache pas que la vie chrétienne implique un mystère de lutte : « N'allez pas croire que Je sois venu apporter la paix sur la terre, je ne suis pas venu apporter la paix mais le glaive ; car je suis venu opposer l'homme à son père, la fille à sa mère et la bru à sa belle-mère ; on aura pour ennemis les gens de sa famille » (19). Que l'on songe à toutes les attaques sournoises des Pharisiens, des docteurs de la loi, des prêtres, de certains disciples, contre lesquels Jésus devra se défendre dans une lutte qui s'achèvera par l'agonie et par la Croix.

L'agonie est bien le mystère de lutte divine à son paroxysme ; c'est la lutte plénière ; en Jésus tout lutte pour qu'Il puisse boire jusqu'à la lie le calice que Lui présente le Père. C'est dans la solitude du jardin de Gethsémani et le silence de la nuit que se réalise le mystère de ce combat singulier préfiguré par la lutte de Jacob avec l'Ange. Jésus est seul en face du Père, seul en face de sa justice et surtout des exigences ultimes de son amour ; l'Ange consolateur ne supprime pas la solitude humaine de Jésus, c'est un envoyé angélique, pur contemplatif, et en réconfortant le cœur de Notre Seigneur, il Lui permet au contraire d'entrer dans une solitude plus grande encore et qui ne cessera de s'intensifier lorsque le Christ vivra les souffrances du Prétoire, de la flagellation, du couronnement d'épines, de la crucifixion. Durant

(16) *Jn* 2, 16.

(17) *Jn* 2, 19-21.

(18) *Ap* 6, 16.

(19) *Mt* 10, 34-36.

ces mystères douloureux, le combat de l'agonie se prolonge mais il devient alors public, en quelque sorte officiel, tout le peuple de Jérusalem est là, toute l'humanité !

Un des aspects des mystères douloureux est cette lutte très grande, la plus grande qui ait jamais eu lieu sur la terre, puisque les forces du mal sont alors complètement déchaînées ; c'est un duel terrible entre l'amour divin du cœur du Christ et la haine farouche du démon caché dans le cœur de ses alliés. A la Croix, Notre Seigneur lutte pour la gloire de son Père et le salut de nos âmes, Il lutte contre l'orgueil, la jalousie, la haine de ceux qui refusent la Lumière parce qu'elle les démasque. Attaché au bois de la Croix, Notre Seigneur est tout entier aux affaires du Père, un seul désir brûle son cœur, une soif qui Lui donne la force héroïque d'aller, sans s'arrêter, jusqu'à la consommation du sacrifice : que la volonté du Père se fasse sur la terre comme au ciel. Cette soif Le presse, « Père, l'Heure est venue... »⁽²⁰⁾, oui, c'est l'heure de glorifier le Père, l'heure de montrer à tous sa soif de l'unique justice, non pas la justice de la loi, mais celle de l'amour ; la justice du Père qui n'est qu'Amour.

Apparemment, ce combat divin aboutit à un échec ; aux regards de la raison humaine, la Croix est un abominable échec, on pourrait presque dire scandaleux, c'est l'échec le plus absolu que nous puissions imaginer. Jésus est arrêté en pleine force de l'âge, en pleine vie apostolique par la trahison de l'un des douze, l'un des intimes qui avait reçu mission de continuer son œuvre et qui répond à l'enseignement de son Maître sur la pauvreté en livrant Celui-ci à ses ennemis pour quelques deniers.

Celui qui, quelques jours auparavant, avait été accueilli à Jérusalem au cri de « Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni soit le Royaume qui vient de notre père David ! Hosanna au plus haut des cieux »⁽²¹⁾ est saisi comme un malfaiteur, traqué la nuit par surprise, par une troupe nombreuse « armée de glaives et de bâtons »⁽²²⁾. Il est bafoué et condamné à la mort des esclaves, et jusque

⁽²⁰⁾ *Jn* 17, 1.

⁽²¹⁾ *Mc* 11, 10.

⁽²²⁾ *Mt* 26, 47.

⁽²³⁾ *1 Co* 15, 54 ; cf. *He* 2, 14 : « ...afin de réduire à l'impuissance, par sa mort, celui qui a la puissance de la mort... »

dans ce supplice même, tout ce qui, du point de vue personnel et communautaire, peut rendre l'échec plus éclatant, plus cinglant, est réalisé, puisque même Pierre renie et que les autres, à l'exception de Jean, l'abandonnent. Et après la mort, l'échec est consommé, le cadavre du Christ n'est pas respecté, le coup de lance est l'ultime affront. Enfin, ses ennemis, croyant posséder son corps, scellent la pierre du sépulcre, en une dernière victoire apparente que Dieu leur permet.

Sous la lumière de la Sagesse de Dieu, nous savons que l'agonie et la croix sont les grandes victoires de l'amour divin, victoires cachées et toutes réservées à Dieu et aux fils de Dieu ; elles sont en réalité le triomphe de l'amour sur la plus grande des conséquences du péché, la mort. « La mort a été engloutie dans la victoire », s'écrie saint Paul ⁽²⁴⁾. La mort du Fils de Dieu est un coup fatal porté au pouvoir tyrannique de la mort sur les descendants d'Adam ; celle-ci ne pourra plus dominer sur les hommes, elle ne pourra plus s'imposer à eux comme l'issue fatale à laquelle personne n'échappe. « Il est venu comme Sauveur, il est mort, mais en mourant il a détruit la mort ; il a mis en lui un terme à l'empire de la mort que nous redoutons ; il s'y est soumis pour la faire mourir ; ce puissant chasseur s'en est emparé comme d'un lion et il lui a donné le coup de mort » ⁽²⁴⁾, nous dit saint Augustin.

La Croix est bien la victoire sur la mort ; mais plus profondément encore, elle est la victoire de l'amour sur la haine et l'orgueil du péché, sur le prince de ce monde : Satan ⁽²⁵⁾. Dans cette lutte suprême, dans ce duel entre l'amour et la haine, l'amour divin du Crucifié triomphe non seulement de la mort, de l'orgueil et de la haine, mais se sert de toutes les conséquences du péché pour se livrer, pour se communiquer dans un excès d'amour plus total. N'est-ce pas ce qu'il y a de plus fort dans la force ? Car il ne s'agit plus de vaincre l'adversaire et de le désarmer, de l'écraser, de le réduire à néant, mais de se servir de lui, de ses propres armes et de ses propres conquêtes, pour aller plus loin dans l'amour.

⁽²⁴⁾ *Sermones ad populum*, secunda classis S. 233, ch. 3, éd. Vivès, 1872, t. 18. p. 209.

⁽²⁵⁾ « Il a dépouillé les Principautés et les Puissances et les a données en spectacle à la face du monde, en les traînant dans son cortège triomphal. » (*Col 2, 15*)

Le démon victorieux d'Eve fait d'elle son alliée et s'en sert immédiatement pour atteindre Adam. Le Christ victorieux de la mort, du péché, de l'orgueil, s'en sert pour permettre à l'amour de se donner avec une plus grande surabondance. Le Christ se sert de la victoire du démon sur l'homme pour attirer l'homme à une union plus merveilleuse, plus profonde avec le Père. « Lorsque je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi »⁽²⁶⁾.

Telle est la justice d'amour du Père dont le Christ se fait l'Athlète. Telle est la grande lumière qui L'anime et Lui permet de dépasser tous les obstacles. « Avec toi je force l'enceinte, avec mon Dieu je saute la muraille. Il est, lui, le bouclier de quiconque s'abrite en lui ». « Quel homme avant lui avait eu sa fermeté ? Il a mené lui-même les combats du Seigneur »⁽²⁷⁾. La force de Josué qui s'empare de la terre promise ne fait qu'annoncer celle de Jésus. Le Christ crucifié est véritablement l'« Athlète » du Père. Il est Celui qui combat pour le Père, en son nom. « Ni leur épée ne conquiert le pays, (la terre promise), ni leur bras n'en fit des vainqueurs, mais ce furent ta droite et ton bras, et la lumière de ta face, car tu les aimais »⁽²⁸⁾. La vraie terre promise, le ciel que le Christ nous obtient, c'est avec la force de l'amour du Père qu'Il nous l'obtient. Ce n'est pas seulement avec sa vertu de force, pourtant parfaite, que Jésus combat à la Croix et remporte cette victoire divine, mais c'est avec l'esprit du Père qui L'anime, qui Le fortifie, qui combat en Lui et pour Lui. Le Christ agit alors sous le souffle divin du don de force.

La vertu morale de force regarde, normalement, la conservation de notre vie humaine. Elle nous donne l'énergie nécessaire pour lutter contre ceux qui en veulent à notre vie et pour soutenir, pour arrêter leurs assauts et nous tenir debout malgré la violence des attaques.

La vertu de force regarde les *ardua*, comme dit saint Thomas, les *difficilia* et donc, avant tout, les périls de mort qui sont les plus terribles et qui, si facilement, engendrent en nous faiblesse, panique, lâcheté, ou même irritation et colère. En face d'un danger mortel im-

⁽²⁶⁾ *Jn* 12, 32.

⁽²⁷⁾ *Ps* 18, 30-31. *Si* 46, 3.

⁽²⁸⁾ *Ps* 44, 4.

minent, celui qui n'est pas fort tourne le dos, perd son sang-froid, s'enfuit. Regarder le danger en face, avec calme et fermeté, est bien le signe d'une âme forte qui sait dominer la crainte.

La vertu de force a pour fonction en effet de mettre dans les diverses passions de l'irascible – la crainte, l'audace, la colère – la rectitude et la netteté de la raison et, éclairée par la prudence, elle nous fait découvrir les moyens qui nous permettront de résister au danger avec le maximum d'efficacité. En ce sens on peut dire que la vertu de force mobilise l'irascible et, en l'affermissant de l'intérieur, elle lui permet de se dresser raisonnablement devant le mal imminent, de le détourner ou même de le subir, pour conserver notre vie humaine avec toutes ses possibilités d'épanouissement. Et si, pour sauvegarder intacte notre âme, le plus noble et le plus grand des biens qui nous soient donnés, nous ne pouvons pas échapper à certaines mutilations, voire même la perte de la vie terrestre, la vertu de force nous aide à les accepter.

Les deux actes principaux de cette vertu sont donc de subir (*sustinere*) et d'attaquer (*aggredi*). C'est à l'égard du premier que la vertu de force s'exercera avec le plus de perfection car il est plus difficile de supporter fermement certaines violences, que d'attaquer et de modérer ses audaces⁽²⁹⁾.

Quant à la vertu infuse de force, venant de la charité, elle n'est plus subordonnée à la vie humaine, corporelle et spirituelle, mais immédiatement à la vie éternelle. Il ne s'agit plus seulement de garder la noblesse de l'âme et de ses vertus acquises, mais le trésor de la grâce et de la charité, et de mettre tout en cause pour conquérir la Terre promise, le Royaume du Père. Toutefois, cette vertu infuse étant réglée, dans son exercice, par la prudence infuse, (laquelle demeure toujours relative aux limites et déterminations de la nature humaine) restera, elle aussi, limitée quant à sa manière d'agir.

Avec le don de force, au contraire, tout s'élargit divinement puisque c'est la force de Dieu qui, de l'intérieur, par l'amour, s'empare de nos diverses activités.

Cela nous fait entrevoir comment cet esprit de force, venu d'En-

⁽²⁹⁾ Voir saint THOMAS, II-II, q. 123, a. 6, ad 1um.

Haut, permet d'entreprendre les œuvres de Dieu, à la manière de Dieu, fait lutter pour Dieu, « avec le bras de Dieu et la lumière de sa face » et dépasse infiniment, dans son exercice divin, les vertus de force acquise et infuse ; certes, il ne les supprime pas, mais il leur confère une ampleur et une efficacité toutes divines, toutes aimantes et toutes abandonnées à l'amour ⁽³⁰⁾.

Le Christ à l'agonie et à la croix nous manifeste la véhémence de cette ardeur divine, de cette soif divine qui fait tout entreprendre pour le règne d'amour du Père. Rien n'est de trop, rien n'est au-dessus de ses forces, car c'est l'amour divin qui agit immédiatement. Son âme est revêtue de la force d'En-Haut, elle est armée divinement, de l'intérieur. « Ce Dieu qui me ceint de force... qui instruit mes mains au combat, mes bras à bander l'arc d'airain » ⁽³¹⁾. La faiblesse de la chair, celle du cœur humain, est dépassée, transformée par l'amour ; et le Christ agonisant et crucifié vit pleinement, dans cet esprit de force aimante, ce que disait David : « Je t'aime Yahvé, ma force ; Yahvé est mon roc et mon rempart, et mon libérateur, c'est mon Dieu. Je m'abrite en lui, mon rocher, mon bouclier, et ma corne de salut, ma citadelle et mon refuge » ⁽³²⁾.

Le Christ, dans sa nature humaine, luttant avec Dieu pour Dieu, avec son Père pour son Père, opérant à la croix par « la droite de Dieu », « par le bras du Père », dans « la lumière de sa face », peut alors agir à la « taille » de Dieu, avec des mœurs divines, avec une générosité infinie, qui n'a d'autre mesure que l'amour. Et, par le fait même, c'est Dieu qui, par Lui et en Lui, descend dans l'arène et lutte. Parce qu'Il est le « Héros du Père », formé par Lui pour ce combat singulier, le Père lutte par Lui et en Lui. « Le Père qui demeure en moi accomplit les œuvres. » « ... Je ne suis pas seul ; le Père est avec moi » ⁽³³⁾.

⁽³⁰⁾ Cf. *Za* 4, 6b : « Voici la parole de Yahvé touchant Zorobabel : Ce n'est pas par la puissance, ni par la force, mais par mon Esprit – dit Yahvé Sabaot. » Cf. *Ep* 6, 10 : « Rendez-vous puissants dans le Seigneur et dans la vigueur de sa force. »

⁽³¹⁾ *Ps* 18, 33 et 35.

⁽³²⁾ *Ps* 18, 9 et 3.

⁽³³⁾ *Jn* 14, 10, 16, 32. « D'où vient que ta force est si grande ? » demandaient les Philistins à Samson ; à deux reprises l'Écriture insiste : « le *secret* de sa force demeura inconnu »... jusqu'à ce qu'il « ouvrit tout son cœur » à la femme.

« Je serai avec toi et tu battras Madiân », avait dit Yahvé à Gédéon ; « va avec la force qui t'anime et tu sauveras Israël »... Le Christ est bien ce « vaillant guerrier » que préfigurait Gédéon ⁽³⁴⁾.

La force divine peut être inflexible – le cœur du Christ est citadelle de Dieu, « tour imprenable » – et avoir en même temps des délicatesses merveilleuses, une souplesse étonnante, au contraire de la force humaine qui, trop limitée pour contenir ces deux qualités qui psychologiquement s'opposent, est souvent dure et rigide lorsqu'elle est très ferme et très tenace, mais perd de sa fermeté si elle garde une trop grande souplesse. L'inflexibilité et la souplesse sont bien en effet la caractéristique de la force divine qui peut harmoniser ces deux aspects parce qu'elle jaillit de l'amour et demeure dans l'amour. Si elle nous fait citadelle invulnérable, elle nous donne en même temps une merveilleuse agilité que le psalmiste exprime en s'écriant : « Yahvé égale mes pieds à ceux des biches, et me tient debout sur les hauteurs » ⁽³⁵⁾. Le Christ crucifié se « tient debout sur les hauteurs », ferme, intrépide, sans vertige.

Cette souplesse se traduit en patience, en attente calme. La persévérance et la patience chrétiennes, vécues jusqu'au martyre, doivent se comprendre comme les fruits les plus divins du don de force. Il faut être très fort pour persévérer quand tout semble échouer (malgré les incompréhensions, Jésus n'a cessé de proclamer la vérité), et pour souffrir avec amour quand on ne peut plus ni agir ni parler.

La patience héroïque de Jésus, durant son agonie au jardin de Gethsémani, durant cette nuit de ténèbres, de solitude, de tristesse, nous fait toucher ce qu'il y a peut-être de plus mystérieux en la force de son cœur ; abandonné de ses disciples, abandonné de ses amis, rejeté et séparé de tous, portant seul sous la colère divine la responsabilité des péchés des hommes, Il pâtit dans le silence, sans condition, par pur amour, de l'abandon du Père. C'est la grande tribulation qui réclame cette patience divine de Celui dont l'âme est triste jusqu'à la mort.

Cette patience silencieuse qui réfrène et qui broie, pour ainsi dire, tous les élans spontanés du cœur du Christ, n'est pas une passivité

⁽³⁴⁾ *Jg* 7, 16 et 14. Cf. Première partie, pp. 38-39.

⁽³⁵⁾ *Ps* 18, 34.

psychologique pouvant entraîner Jésus à abandonner la lutte. C'est une patience divine qui regarde la volonté du Père et qui, dans le cœur de Jésus, est étroitement unie à une grandeur d'âme merveilleuse, une magnanimité que Lui seul pouvait avoir. Dans sa patience et malgré la tristesse de son âme, le cœur du Christ ne cesse d'être dévoré par le zèle pour la maison du Père, mais Il doit accepter que cette maison soit comme dévastée... Il doit accepter qu'elle soit profanée, Il doit accepter le baiser de Judas, et d'être emmené par ses hommes, et de comparaître devant Pilate, devant Anne, devant Caïphe. Il doit accepter d'être bafoué, tourné en dérision, couronné d'épines, accepter aussi d'être montré comme un roi de parade dont on rit et dont on s'amuse, que l'on peut battre et souffleter⁽³⁶⁾. Et Jésus se tait, Il subit, Il pâtit, Il se laisse broyer comme le grain de froment. Ne sommes-nous pas en présence de ce qu'il y a de plus mystérieux, de plus divin dans l'exercice du don de force ? Accepter totalement d'être broyé par amour et pour l'amour divin, pour être comme écartelé aux dimensions infinies de l'amour de Dieu, de cet amour dont la violence ne tolère pas de limites et qui, pour les briser, fait passer l'âme et le corps au pressoir divin afin que la nature humaine, dans toutes ses virtualités, soit remise à l'amour. Voilà la patience des saints, c'est une folie de l'amour ! « A qui te frappe sur une joue, présente encore l'autre »⁽³⁷⁾. « Quant à moi, je n'ai pas résisté et je n'ai pas reculé en arrière. J'ai tendu le dos à ceux qui me frappaient, les joues à ceux qui m'arrachaient la barbe, je n'ai pas soustrait ma face aux outrages et aux crachats. Le Seigneur Yahvé me vient en aide, c'est pourquoi je ne ressens pas les outrages. C'est pourquoi j'ai rendu mon visage dur comme pierre ; j'ai su que je ne serais pas confondu »⁽³⁸⁾.

Sous cette lumière du Christ crucifié mû par le don de force, considérons ce qu'il y a de tout à fait caractéristique dans la grandeur d'âme chrétienne, la magnanimité chrétienne, et essayons d'en pré-

⁽³⁶⁾ Saint THOMAS renvoie à ce texte de *Michée* (4, 14) : « Maintenant, fortifie-toi, Forteresse ! Ils ont dressé un retranchement contre nous ; à coup de verges ils frappent à la joue le juge d'Israël ».

⁽³⁷⁾ *Lc* 4, 29.

⁽³⁸⁾ *Is* 50, 5-7.

ciser le mode divin d'exercice. C'est peut-être à l'égard de cette vertu morale qui réclame, selon sa nature propre, une sorte d'éclat et de splendeur uniques, que la grâce du Christ réalise une de ses transformations les plus typiques. Après avoir contemplé la patience du Christ crucifié, regardons maintenant attentivement sa grandeur d'âme, car il y a un lien très étroit entre ces deux attitudes qui, l'une et l'autre, s'enracinent immédiatement dans l'infinité de l'amour de Dieu et expriment comme deux grands aspects de cet unique abîme.

La magnanimité, comme vertu morale acquise, est la vertu propre de celui qui est digne de faire de grandes choses et qui le sait. Elle s'oppose radicalement à l'étroitesse et à la mesquinerie d'une âme fermée sur elle-même, et dont les aspirations sont toujours moins nobles que ce dont elle est capable. L'âme magnanime, au contraire, cherche toujours à se dépasser, à briser ses limites. C'est pourquoi elle vise surtout l'honneur, puisque, de fait, l'honneur est le plus grand des biens extérieurs humains ; n'est-il pas la reconnaissance communautaire de la vertu ? ⁽³⁹⁾

A l'égard des autres vertus morales, la magnanimité exerce une certaine fonction : elle est comme leur panache, leur auréole : élargissant le cœur de l'homme, elle donne à toute sa vie morale – sa vie politique en particulier – une dimension nouvelle, une certaine tonalité de majesté, de grandeur. En ce sens, on peut dire qu'elle est comme la reine de la vie morale.

Aristote, dans son *Ethique* ⁽⁴⁰⁾, a admirablement décrit le comportement particulier du magnanime : Le magnanime n'est que médiocrement sensible aux honneurs ; il n'a rien de commun avec le parvenu qui aime à se pavaner et à être applaudi par les badauds de toute espèce. Le magnanime, parce qu'il regarde très haut et porte ses désirs sur quelque chose de grand, est comme indifférent à l'égard des autres désirs portant sur des biens inférieurs : richesse, puissance, prospérité. Dans les grandes occasions, il sait ne pas ménager sa vie, car elle ne lui paraît pas d'un tel prix que tout doive céder devant elle. Il s'applique à surpasser en générosité ceux qui l'ont obligé, pour n'être débiteur de personne. Il ne se résout qu'avec peine à demander

⁽³⁹⁾ Cf. Saint THOMAS, II-II, q. 129, a. 1 et 2.

⁽⁴⁰⁾ *Ethique à Nicomaque*, livre IV, ch. 3 et 4.

un service à quelqu'un ; s'il le peut, il l'évite. Il est fier en face des grands de la terre, doux et traitable envers les petits. Il parle sans feinte et sans détour, car il ne cherche que la vérité. Il ironise avec le vulgaire. Il méprise les opinions et les jugements des autres, aussi ne règle-t-il sa vie que sur son propre jugement ou sur les désirs de ses amis. Il ne prend aucune part aux vaines conversations. Il ne parle ni de lui, ni des autres, et ne dit pas de mal de ses ennemis. Il parle peu, agit peu ; s'il agit ou parle, c'est toujours pour de grandes choses.

Cette vertu, qui régent la vie morale et la domine, se trouve transformée par la charité et par le don de force. Le magnanime, comme fils de Dieu, recherche avant tout l'honneur du Père ; il ne désire plus que la gloire du Père : que l'avènement de son règne dans les âmes et dans l'univers et, pour que ce règne arrive, il n'épargne rien, ne garde rien pour lui, se livre lui-même, s'il le faut, considérant sa vie humaine comme peu de chose pour défendre une cause aussi grande, la seule grande cause : la gloire du Père.

C'est ce que nous voyons magnifiquement réalisé dans le Christ crucifié : « Père, glorifie ton Fils pour que ton Fils te glorifie »⁽⁴¹⁾. Il ne veut que la gloire de son Père, Il se livre Lui-même pour Le glorifier par toutes les fibres de sa sensibilité et de son cœur, par tout son sang répandu, par toutes les blessures reçues, par sa mort d'esclave, enfin par le don de tout Lui-même. Un seul désir brûle son cœur, une soif infinie, jamais satisfaite, la soif de glorifier le Père, et de Le glorifier comme seul le Fils bien-aimé peut le faire. Ce zèle dévorant éclate à la Croix : « J'ai soif ! »⁽⁴²⁾ et pour « travailler à cette œuvre »⁽⁴³⁾, Il se laisse dépouiller de tout, accepte de tout abandonner ; peut importe le jugement des hommes qui le condamnent, celui du Père compte seul à ses yeux. Notre Seigneur sait ce qu'il y a dans le cœur de l'homme⁽⁴⁴⁾, Il sait la jalousie et la haine de certains, Il sait la faiblesse et la lâcheté de beaucoup, mais une lumière Le conduit qui L'empêche de s'arrêter à ces considérations.

Si Notre Seigneur ne tient pas compte de l'opinion timorée de ses

⁽⁴¹⁾ *Jn* 17, 1.

⁽⁴²⁾ *Jn* 19, 28.

⁽⁴³⁾ *Jn* 9, 4.

⁽⁴⁴⁾ *Jn* 2, 24-25.

amis, pas plus que des intentions perverses et méchantes de ses ennemis, c'est uniquement parce que la volonté du Père possède seule son cœur, captive tous ses désirs, et que cette volonté est tout amour et miséricorde. Ce crucifié magnanime qui engage tout ce qu'Il a pour l'amour de son Père, n'a aucun mépris pour ceux qui Le condamnent, pour ces pauvres hommes ignorants de la vérité, repliés sur leur égoïsme et l'étroitesse de leurs pensées : son cœur demeure pour eux doux et humble et Il pleure sur leur misère cachée ⁽⁴⁵⁾.

Comme l'ironie et le mépris font place à la douceur et à la patience, de même, la majesté un peu solennelle de la magnanimité, reconnue « reine de la vie politique » est transformée en une simplicité tout accueillante. Jésus glorifie le Père en sauvant nos âmes et en les engendrant à la vie divine, Il glorifie le Père en nous attirant à Lui dans un geste dont la grandeur est infiniment simple et humble parce que tout enveloppé d'amour.

Le panache et la splendeur qui généralement accompagnent la magnanimité disparaissent eux aussi ; l'amour veut que tout soit réservé pour le Père et pour ceux qu'Il aime, ses enfants, c'est pourquoi la grandeur du geste de la croix échappe aux yeux de la raison humaine. Enfin, non seulement ce magnanime accepte d'être le serviteur de tous les hommes, mais Il se fait aussi mendiant de leur amour, Il en a soif, parce qu'Il sait que cet amour doit transformer le cœur de ceux qui L'aiment ⁽⁴⁶⁾. S'Il crie sa soif, s'Il se fait mendiant, c'est uniquement pour eux, par pure gratuité, pour que leur cœur de pierre revive en un cœur de chair ; n'est-ce pas vraiment la magnanimité suprême ?

Ces quelques grands aspects du don de force, tel qu'il s'épanouit dans l'âme de Jésus au cours de sa vie terrestre et particulièrement à la croix, en nous manifestant la physionomie propre du Christ comme Témoin de la vérité, doivent nous permettre de mieux comprendre toute la richesse de cette béatitude : « Bienheureux ceux qui ont faim

⁽⁴⁵⁾ Selon ARISTOTE, au contraire, le magnanime sait mépriser à bon escient, « selon la vérité » (*Ethique à Nicomaque*, 1124 a 35) ; lorsqu'il est maltraité, il méprise ceux qui le maltraitent (1124 b 22).

⁽⁴⁶⁾ Cf. Saint JEAN DE LA CROIX, *Cantique spirituel*, str. 13 : « En l'amant, l'amour est une flamme qui brûle avec un appétit de brûler davantage... Pourtant, Il appelle ici l'accomplissement de l'appétit qu'Il a de brûler davantage en l'ardeur de l'amour de son Epouse... » (p. 772)

et soif de la justice ». Dans le cœur très pur de ce Témoin de la vérité, de ce Fils qui sait la valeur unique du trésor qu'Il a reçu du Père et que le Père Lui demande de garder, il y a une fermeté, une force d'âme, que rien ne peut ébranler et qui est bien la réalisation plénière de cette force préfigurée par les sept frères martyrs et par leur mère ; force conquérante qui n'hésite pas à tout livrer pour témoigner de la Vérité : « Pour moi, je livre volontiers comme mes frères, mon corps et ma vie pour les lois de mes pères... » ⁽⁴⁷⁾ Cette force d'âme qui rend le Christ ferme comme le roc et infiniment patient, Lui permet de subir la violence sanglante, de se laisser broyer, de porter dans le silence la parole divine, tranchante comme un glaive qui Le brise ⁽⁴⁸⁾ ; car la vérité dont Il témoigne est un Amour qui veut tout brûler, tout consumer. Il faut que tout en Jésus soit meurtri dans le silence, pour que la grandeur infinie de cette vérité puisse comme s'imprimer dans tous ses membres, dans tout son cœur, dans toute son âme. De fait, c'est en étant totalement broyé que le Christ glorifie le Père, qu'Il est son témoin, qu'Il coopère au règne de son amour.

Notre Seigneur est bien le Témoin fidèle et vrai « qui fait la guerre avec justice », « qui foule dans la cuve le vin de l'ardente colère de Dieu », comme le manifeste si clairement l'expulsion des vendeurs du Temple ; Il est aussi « l'Agneau égorgé » ⁽⁴⁹⁾ qui au-delà de la mort du martyr reçoit cette brisure au cœur ⁽⁵⁰⁾, purement gratuite, ce témoignage de surabondance dans la passivité totale de la victime ; Il est enfin celui-là même qui avait annoncé : « Détruisez ce sanctuaire : en trois jours je le relèverai » ⁽⁵¹⁾ et qui affirme au

⁽⁴⁷⁾ 2 M 7, 37. Cf. Première partie, pp. 47-49.

⁽⁴⁸⁾ Cf. Ep 6, 17 ; Hb 4, 12.

⁽⁴⁹⁾ Ap 5, 6.

⁽⁵⁰⁾ Jn 2, 19. – N'oublions pas cette préfiguration si mystérieuse dans le *Livre des Juges* (14, 12-18) : l'énigme que Samson propose aux Philistins – « De celui qui mange est sorti ce qui se mange, et du fort est sorti le doux » – trouve tout son sens dans le mystère du Christ, Lion de Juda, crucifié et immolé. « Qu'y a-t-il de plus doux que le miel, et quoi de plus fort que le lion ? » A travers la blessure du côté, la force et la douceur infinies du Cœur de Jésus sont révélées. Cette force est tout au service de l'amour et c'est pourquoi elle s'épanouit en douceur : « du fort est sorti le doux ».

⁽⁵¹⁾ Jn 11, 25.

sommet des luttes apostoliques : « Je suis la Résurrection »⁽⁵²⁾. L'espérance des sept frères reçoit là sa réponse. Le « Père de la gloire... a déployé sa force en la personne du Christ, le ressuscitant d'entre les morts »⁽⁵³⁾.

Car Dieu veut que l'humanité, dans son Fils incarné, soit elle-même victorieuse de la mort et de l'orgueil du démon. Dieu pouvait terrasser le démon, anéantir l'efficacité de son pouvoir, Il pouvait se servir des anges pour libérer les hommes du joug de Satan ; le combat eut été plus juste, semble-t-il, anges contre anges. Mais, dans sa sagesse, Dieu veut délivrer l'homme par l'Homme-Dieu, la chair et la faiblesse de l'homme, par la chair et la faiblesse de l'Homme-Dieu⁽⁵⁴⁾. L'humanité alors ennoblie découvre l'amour du Père pour elle et ce qu'Il attend d'elle, car le mystère de la Croix engage tout le Corps mystique : la soif et l'ardeur du Christ doivent être la soif et l'ardeur de tous ses membres, de même que la victoire du Christ doit être, elle aussi, la victoire de tous ses membres⁽⁵⁵⁾.

Dieu veut se servir de l'homme pour glorifier son nom, Il a fait avec le genre humain une alliance qui, en Jésus, a pris le caractère de l'amitié filiale la plus parfaite, la plus intime. C'est pourquoi, en Jésus, Dieu lie son règne d'amour, Il lie sa gloire à nos faibles mains, à nos

⁽⁵²⁾ « Le Roi du monde, nous ressuscitera pour une vie éternelle, nous qui mourons pour ses lois. » (2 M 7, 9)

⁽⁵³⁾ Col 17, 20.

⁽⁵⁴⁾ « Quoi de plus faible à nos yeux qu'un frêle corps ou des membres d'enfant ? Quoi de plus ignorant pour nous qu'un tout petit ne connaissant que le sein de sa mère ? Y a-t-il plus impuissant que celui dont tous les membres sont fixés par les clous ? Dont tous les os sont comptés ? Y a-t-il plus insensé que celui qui livrait son âme à la mort et qui payait ainsi ce qu'il n'avait pas pris ? » (Saint BERNARD, *Quatrième sermon sur l'Ascension*).

⁽⁵⁵⁾ C'est ce qu'exprime merveilleusement saint IGNACE D'ANTIOCHE : « Je rends grâce à Jésus-Christ Dieu, qui vous a rendus si sages. Je me suis aperçu en effet que vous êtes achevés dans une foi inébranlable, comme si vous étiez cloués de chair et d'esprit à la Croix de Jésus-Christ, et solidement établis dans la charité par le sang du Christ, fermement convaincus au sujet de Notre Seigneur qui est véritablement de la race de David selon la chair, Fils de Dieu selon la volonté et la puissance de Dieu. Il a été véritablement cloué par nous dans sa chair sous Ponce Pilate et Hérode le tétrarque. C'est grâce au fruit de sa Croix, à sa passion divinement bienheureuse que nous existons, — pour lever son étendard (Is 5, 26) dans les siècles par sa résurrection, et pour (rassembler) ses saints et ses fidèles, soit des juifs, soit des gentils, dans l'unique Corps de son Eglise. » (*Aux Smyrniotes*, I, p. 121)

faibles bras. Oserons-nous le dire ? Dieu se compromet avec nous ! Il agit dans son gouvernement comme si son règne d'amour était remis entre nos mains, comme si sa victoire sur le démon dépendait de nous. Evidemment, tout cela dépend de nous, mais dans la mesure exacte où nous dépendons de Lui, dans son amour et dans sa force.

Le mystère de la Croix nous enseigne bien ce secret de la Sagesse : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice », puisque sa justice et son règne d'amour ne peuvent s'instaurer que dans la mesure où nous sommes assoiffés, dans la mesure où nous mettons tout en œuvre pour sa réalisation, tout en sachant qu'ici bas, cette réalisation se fait toujours par la Croix et dans la Croix, c'est-à-dire, selon les apparences, dans un échec.

*Il adviendra
dans l'avenir,
que le mont du Temple de Yabvé
sera établi au sommet des montagnes
et s'élèvera
plus haut que les collines.
Toutes les nations y afflueront,
des peuples nombreux s'y rendront
et diront :
Venez,
montons à la montagne de Yabvé,
allons au Temple du Dieu de Jacob,
pour qu'il nous enseigne ses voies
et que nous suivions ses sentiers.
Car de Sion viendra la Loi
et de Jérusalem
l'oracle de Yabvé !*

(Is 2, 2-3)

Chapitre III

VICTIME D'AMOUR : L'ULTIME ŒUVRE SACERDOTALE DU CHRIST

CHERCHEZ à imiter Dieu, comme des enfants bien-aimés, et suivez la voie de l'amour, à l'exemple du Christ qui vous a aimés et s'est livré pour nous, s'offrant à Dieu en sacrifice d'agréable odeur ⁽¹⁾.

Le mystère de la Croix n'est pas seulement une manifestation de l'amour et un témoignage de la vérité, il est aussi un holocauste d'adoration filiale, de réparation, de satisfaction ; il est la véritable Pâque libératrice qui, dans un geste de miséricorde suprême, sauve les hommes en les délivrant du joug du péché et les réhabilite dans la maison paternelle. Ce sacrifice s'achève donc dans une béatitude de miséricorde.

Dans l'ordre des opérations humaines comme telles, le témoignage et le sacrifice sont des réalités différentes. Le témoignage regarde en premier lieu la vérité attestée que l'on veut garder intégralement et défendre jusqu'au bout. Le sacrifice, lui, regarde d'abord la majesté souveraine du Dieu-Créateur à qui sont dues adoration, louange et reconnaissance ; il relève formellement de la vertu de religion dont il est l'acte principal, tandis que le témoignage relève de la vertu de foi assumant la vertu de force.

Si différents que soient le témoignage et le sacrifice, il y a entre eux certaines relations qu'un regard attentif sait découvrir. Le sacrifice,

⁽¹⁾ *Ep* 5, 1-2.

en se traduisant par un geste extérieur qui manifeste le respect profond et la totale soumission à l'égard du Dieu-Créateur, implique toujours un certain témoignage. Sacrifier à Dieu certains biens, c'est reconnaître ses droits absolus de Créateur et affirmer le respect que l'on a pour son autorité à laquelle on se soumet ; ce qui est bien une forme de témoignage. D'autre part, le témoignage, lorsqu'il s'agit des vérités divines, n'est pas étranger au sacrifice puisque dans son exigence dernière il implique le martyre, c'est-à-dire le don total de sa propre vie qui est le plus grand sacrifice qui soit.

Dans l'ordre surnaturel, il y a donc des relations intimes entre le sacrifice et le martyre qui dans le mystère de la Croix – et c'est une de ses notes caractéristiques – aboutissent à une identification. Dans le même acte, le Christ crucifié est Témoin fidèle du Père, Prêtre et Victime, en un sacrifice parfait d'holocauste et de réparation. Il meurt comme Martyr et comme Victime.

Si cette Victime est offerte pour adorer le Père et pour Le glorifier, elle l'est aussi pour le salut des hommes ; c'est l'Agneau de Dieu qui est immolé pour libérer les hommes du joug du péché. Le Christ crucifié est à la fois le grand-prêtre qui accomplit son acte propre de grand-prêtre, le sacrifice d'holocauste, et le bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis. C'est vraiment comme Prêtre qu'Il est Pasteur, et Il ne peut donner sa vie pour ses brebis qu'en l'offrant d'abord en holocauste pour glorifier le Père. On ne peut donc pas séparer ces deux aspects du mystère de la croix qui selon leur nature propre ont des exigences très diverses, mais qui de fait sont inséparables dans le mystère du Christ crucifié ; il faut les contempler unis profondément dans la même béatitude de miséricorde, et c'est en essayant de saisir comment le Christ crucifié vit de cette béatitude, que nous comprendrons mieux toute la richesse de ce mystère chrétien.

L'exercice divin de la vertu de religion ainsi que l'exercice de la miséricorde présuppose une connaissance divine de toutes les misères humaines en même temps que de toutes les splendeurs des bienfaits de Dieu. L'exercice du don de piété présuppose celui du don de science. C'est pourquoi il est nécessaire de voir comment le Christ vit de la béatitude de ceux qui pleurent – puisque cette béatitude, selon

saint Augustin et saint Thomas, se rattache au don de science ⁽²⁾ – avant de considérer comment Il vit de la béatitude de la miséricorde.

Il est normal que la béatitude de la miséricorde présuppose la béatitude de ceux qui pleurent et lui soit intimement unie, car ce sont les deux grandes béatitudes apostoliques.

⁽²⁾ Saint AUGUSTIN, *De Sermone Domini in Monte* I, c. 4 ; Cf. saint THOMAS II-II, q. 9, a. 4.

BIENHEUREUX CELUI QUI PLEURE :
LE BON PASTEUR

« ...Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie !

... D'ailleurs je vous connais : l'amour de Dieu n'est pas en vous » (1).

CETTE cinquième béatitude est un des épanouissements les plus caractéristiques de la grâce chrétienne, de l'amour surnaturel chrétien dans ce qu'il a de plus intime et de plus lui-même. Elle ne doit donc pas être confondue avec le don des larmes qui, étant d'ordre charismatique, est ordonné à l'utilité de la communauté chrétienne. Qu'il y ait de fait un certain lien entre la béatitude et le don charismatique est une question que nous n'envisageons pas ici ; quoi qu'il en soit de ce lien, distinguons soigneusement ce qui est l'essence des béatitudes évangéliques de ce qui relève des dons charismatiques, ceux-ci n'étant pas comme les béatitudes ordonnés immédiatement et en premier lieu à la sanctification personnelle.

La béatitude de ceux qui pleurent exprime la tristesse divine de l'âme devant la faiblesse des hommes, devant leur manque de générosité, leur lâcheté et aussi leur révolte et leur opposition orgueilleuse à l'égard de Dieu et de ses instruments. Cette tristesse qui vient de l'amour prendra des modalités diverses que l'on pourrait définir ainsi : tristesse du fils, de l'enfant qui a soif du règne de son Père, soif de sa gloire et qui voit tous les obstacles humains arrêtant l'extension de ce règne d'amour ; tristesse de l'épouse qui constate les infi-

(1) Jn 5, 40 et 42.

délités et les adultères spirituels de ceux qui, après s'être engagés pour toujours au service exclusif de Dieu, se laissent entraîner par les désirs de l'immédiat, du visible, du palpable, de tout ce qui procure joie et jouissance humaines ⁽²⁾ ; tristesse de l'ami de Dieu qui sent dans son cœur tous les manques de respect et d'amour à l'égard de son Ami et de son Dieu ; tristesse de l'apôtre qui voit combien Dieu est peu aimé, combien peu répondent aux appels divins incessants, si pressants et si assoiffés de Celui qui se fait le mendiant de notre amour. « J'ai appelé et vous n'avez pas répondu... Je disais : Me voici, me voici, à une nation qui n'invoquait pas mon nom... » ⁽³⁾

Le Christ, dans son cœur, a connu toutes ces tristesses. Durant sa vie apostolique, nous Le voyons pleurer sur Jérusalem qui tue ses prophètes, qui n'accepte pas la parole de Dieu, qui veut tout juger d'après sa propre compréhension de la loi ⁽⁴⁾ ; nous Le voyons, après qu'un grand nombre de disciples L'aient quitté pour avoir trouvé sa parole trop dure – la promesse du pain eucharistique – se tourner vers les douze et leur demander : « Voulez-vous partir vous aussi ? » ⁽⁵⁾ Il savait que l'un d'eux Le trahirait, qu'un autre Le renierait, que tous, sauf un, L'abandonneraient à l'heure de la souffrance, et Il pleure en pensant à toutes les souffrances que devront endurer ceux qui n'accepteront pas la lumière qui leur est donnée ⁽⁶⁾. Mais c'est surtout durant l'agonie et la passion que le poids d'une tristesse mortelle envahit son âme : « Mon âme est triste jusqu'à la mort » ⁽⁷⁾.

Considérons le motif et la nature de ces tristesses divines de Jésus et spécialement celles de son agonie. Il ne s'agit pas avant tout, comme on le dit trop souvent, de la tristesse humaine en face de sa mort imminente. Si Notre Seigneur ressent et vit dans sa sensibilité humaine une grande angoisse et une tristesse intense, toutes deux cependant sont parfaitement assumées par sa vertu de force. Notre Seigneur attend cette mort depuis longtemps, maintenant c'est son heure, et Il la désire pour glorifier le Père et pour manifester son amour.

⁽²⁾ Cf. *Ez* 16.

⁽³⁾ *Is* 65, 12 ; cf. *Pr* 1, 24.

⁽⁴⁾ Cf. *Mt* 23, 37 ; *Jn* 8, 37-44.

⁽⁵⁾ *Jn* 6, 67.

⁽⁶⁾ Cf. *Lc* 19, 41-44.

⁽⁷⁾ *Mt* 26, 38 ; *Mc* 14, 34.

En réalité, cette tristesse béatifiante de l'agonie provient de l'amour excessif de Jésus pour le Père et pour nous. Elle est causée par la connaissance parfaite qu'Il a de toutes les faiblesses et de l'orgueil des hommes, de ces hommes qu'Il aime d'un amour si intense et que le Père aussi aime tant, puisque, non content de les avoir créés à son image, Il leur a donné son Fils unique ⁽⁸⁾, pour que par Lui, eux aussi deviennent ses fils. C'est la vue très nette qu'Il a de l'incompréhension de la plupart des hommes à l'égard du moyen divin choisi par le Père pour les sauver, qui met ce poids de tristesse dans le cœur du Christ. Il sait que sa Croix qui, en tant que Croix du chef doit être participée par tous ses disciples, sera pour un grand nombre un objet de scandale ; et que beaucoup la refuseront, comme ils refuseront l'agonie et tous les mystères de tristesse et de souffrance, parce qu'ils rêvent d'un Messie, Roi et Prince de la terre, qui les libère des peines du péché en leur procurant la richesse et la puissance temporelle, mais n'accepteront pas le Serviteur douloureux et crucifié de Yahvé. Jésus sait combien les hommes porteront toujours au plus intime de leur nature humaine la nostalgie de la noblesse de leur premier père, de son état de justice originelle qui l'exemptait de toute souffrance et de toute mort, et lui procurait un bonheur humain en harmonie parfaite avec les exigences divines. Il sait combien ce désir de retourner au paradis terrestre, qui ne cesse de miroiter devant leur imagination, les empêche de voir le nouveau paradis qui leur est offert par le mystère de la Croix, celui que Jésus promet au larron repentant. « En vérité Je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis » ⁽⁹⁾. La tristesse de l'agonie est celle d'un cœur infiniment miséricordieux auquel on refuse d'exercer pleinement la miséricorde. Le cœur du Christ connaît tous les trésors d'amour que Dieu a mis en Lui, Il sait qu'Il les possède pour les donner aux hommes, mais Il voit les portes qui se ferment et qui, jusqu'à la fin des temps, se fermeront... car, jusqu'à la fin des temps, des hommes répondront qu'il n'y a pas de place chez eux pour la miséricorde de Dieu, même lorsque cette miséricorde se traduit sous les traits les plus aimables et les plus convainquants d'un Enfant qui vient de naître ! Il voit des cœurs qui se

⁽⁸⁾ *Jn* 3, 16.

⁽⁹⁾ *Lc* 23, 43.

durcissent, ne voulant pas reconnaître leur misère cachée ni avouer la lèpre qui les ronge et les torture, pour être guéris et recommencer une vie nouvelle⁽¹⁰⁾. Ces fausses hontes, cet orgueil hypocrite, qui se dressent devant l'amour miséricordieux, sont causes pour le Christ des souffrances les plus aiguës parce qu'Il ne peut communiquer cet amour qui brûle son cœur et qui aurait dû être source de vie nouvelle pour sauver ceux qui se meurent ; et cette brûlure du cœur de Celui qui aime, malgré eux, les pauvres, les misérables, les ingrats, est crucifiante et béatifiante.

Notre Seigneur, par obéissance au Père, veut nous témoigner son amour jusqu'au bout, *usque in finem*⁽¹¹⁾. C'est pour cela qu'il accepte de se livrer pour nous et de nous poursuivre inlassablement de son amour miséricordieux, tout en sachant que malgré tant de marques d'amour beaucoup, ne voulant pas comprendre, refuseront d'entendre son appel angoissant de Crucifié que, par égoïsme, orgueil, amour-propre, ils refuseront de recevoir son pardon et se détourneront de son regard aimant de bon Pasteur pour n'avoir d'autre maître qu'eux-mêmes. Tout est prêt, mais les invités s'excusent et continuent de vivre comme si rien ne s'était passé, comme si le mystère de la Croix n'avait pas eu lieu, comme s'il n'y avait pas la grande brèche du cœur de Jésus ; ils ne cessent d'édifier sur le sable, méprisant le roc qui leur est présenté, ils cherchent en vain la paix, oubliant qu'elle leur est donnée par et dans le sang de l'Agneau. Il est infiniment lourd pour le cœur de Jésus de porter ces refus, ce mépris, cette indifférence, cette bêtise accablante des hommes qu'Il a aimés jusqu'à donner sa vie pour eux, leur livrant les secrets les plus intimes de son cœur, et de voir ces brebis qui ne veulent pas s'entendre appeler par leur nom et qui vont se perdre au hasard de l'aventure, mourant de faim, alors qu'un « gras pâturage » est préparé, qui les attend. Toutes les tristesses, les angoisses, les souffrances que porteront les futurs apôtres de son Eglise voyant ses brebis toujours attirées vers les nourritures terrestres, désertant, pour des biens apparents immédiats, les

⁽¹⁰⁾ Cf. *Ap* 3, 17-20.

⁽¹¹⁾ *Jn* 13, 1. « Le Père, dit saint THOMAS, a livré le Christ à la passion et à la mort en lui inspirant la volonté de souffrir pour nous. » (III, q. 47, a. 3, ad 1um)

trésors cachés de son cœur, font partie de l'agonie de Jésus ; et Il porte ces souffrances bien plus que les apôtres ne le feront jamais, puisque, connaissant la valeur du don de son amour miséricordieux, Il mesure dans toute sa profondeur la misère de ceux qui en auront si peu d'estime.

Les plaintes et les lamentations si poignantes des prophètes Ezéchiel, Jérémie, Isaïe, Osée, au sujet du peuple d'Israël qui, malgré les prévenances incomparables de son Dieu et malgré les tendresses infinies de sa miséricorde paternelle, continue à s'écarter de Lui et à marcher comme un troupeau errant et sans pasteur, ne sont qu'une préfiguration de cette tristesse infinie qui prend possession du cœur du Christ pendant son agonie et sa passion, et qu'Il vit avec une intensité, une lucidité infiniment plus pénétrantes.

Aux jours de la Semaine Sainte, la liturgie nous rappelle ces paroles des Lamentations de Jérémie qui nous suggèrent la tristesse accablante et brûlante de l'âme de Jésus durant les mystères douloureux :

*« Je suis l'homme qui a connu la misère,
sous la verge de sa fureur.
C'est moi qu'Il a conduit et fait marcher
dans les ténèbres et sans lumière.
Contre moi seul, il tourne et retourne
sa main tout le jour.
Il a consumé ma chair et ma peau,
rompu mes os.
Il m'a fabriqué un joug, il a cerné
ma tête de fatigue »* ⁽¹²⁾.
*« Il m'a saturé d'amertume,
Il m'a enivré d'absinthe.
Il a brisé mes dents avec du gravier,
il m'a nourri de cendre »* ⁽¹³⁾.
*« Mes yeux se fondent en ruisseaux
pour la ruine de la fille de mon peuple »* ⁽¹⁴⁾.

⁽¹²⁾ Lm 3, 1-5.

⁽¹³⁾ Lm 3, 15-16.

⁽¹⁴⁾ Lm 3, 48.

Parmi les tristesses qui anéantissent le cœur du Christ, il y a celle, particulièrement intense, qu'Il éprouve à l'égard de Judas et de tous ceux qui, comme lui, après avoir été choisis et appelés, après avoir reçu sa confiance et son amour, Le trahiront par un baiser, pour de l'argent, pour assouvir leur amour sordide d'avarice, pour apaiser leur jalousie. Pour le cœur de Jésus, ces trahisons, comparables à des échecs puisqu'elles limitent sa miséricorde la rendant comme inefficace à l'égard de certaines âmes, sont des brisures ; et sa mort sanglante qui possède le pouvoir divin de sauver tous les hommes, demeure comme stérile devant ces êtres rebelles et orgueilleux qui ne veulent pas s'avouer pécheurs.

Cette tristesse toute désintéressée de Celui qui est infiniment doux dans sa miséricorde, connaît des abîmes insondables pour notre pauvre cœur et notre intelligence humaine. Il faudrait pénétrer au plus intime du mystère de l'union hypostatique, pour saisir ces capacités infinies de tristesse du cœur de Jésus.

Dans le prolongement de la tristesse à l'égard de Judas, il y a cette tristesse quasi intolérable à l'égard des damnés qui, par orgueil et obstination dans le mal, ont refusé de recevoir la miséricorde, le sang et les larmes du Christ, et se sont mis dans un état éternel de révolte et de haine. Comment la miséricorde infinie peut-elle tolérer l'existence de ces êtres éternellement damnés ? Comment l'amour du Fils pour le Père peut-il accepter que certaines créatures soient éternellement comme un obstacle vivant à sa gloire, une offense actuelle à son amour ?

La communication de l'amour divin qui réclame le respect de la liberté de la créature, pour que celle-ci L'aime librement, ne permet-elle pas, par le fait même, que l'offense ait lieu ? C'est pourquoi le Christ, dans sa sagesse, accepte ces êtres éternellement révoltés, comme Il accepte, au milieu des tourments de l'agonie qui brisent son cœur, la punition du Père sur eux. « Dans sa sagesse, le Père punit ces révoltés et Il le fait encore avec miséricorde » ⁽¹⁵⁾.

Cette acceptation plénière de la volonté du Père, sans supprimer

⁽¹⁵⁾ Cf. *Supplément de la Somme théologique*, q. 99, a. 2, ad 1um et a. 3, ad 4um, la miséricorde de Dieu diminue la peine que mériteraient les damnés.

l'intensité de la tristesse qui demeure, et elle demeure mortelle, excessive, la rend tolérable et féconde, elle est béatifiante et féconde parce que toute baignée d'amour ; même les damnés en bénéficient et leurs peines sont diminuées, car c'est aussi pour eux que Jésus agonise. Le Père voyant l'abîme de tristesse du Cœur de son Bien-aimé tempère sa colère.

La tristesse causée par le reniement de Pierre est toute différente et revêt un caractère particulier. Cette tristesse qui afflige si profondément le cœur de l'Ami, le cœur du Maître bien-aimé est humainement horrible à porter et devrait même entraîner avec elle le découragement, puisque celui à qui fut donné le pouvoir d'être le chef des apôtres, celui pour qui Jésus a prié tout particulièrement, celui-là, devant l'ironie et le mépris de quelques femmes, rougit de son Maître et jure qu'il ne Le connaît pas ! La tristesse causée par l'infidélité de nos amis est bien plus lourde à porter que l'indifférence des étrangers, plus lourde que la haine de nos ennemis ; c'est une tristesse accablante et déroutante qui a sur tout notre être un pouvoir très spécial de désagrégation parce que, l'ami étant un autre nous-même, son infidélité nous atteint dans ce que nous avons de plus intime et risque toujours de nous détruire. Dans son agonie, Jésus vit cette tristesse causée par le reniement de Pierre, Il la vit avec une intensité unique en raison de la délicatesse infinie de son cœur et de l'amour de prédilection qu'Il a pour Pierre, mais Il ne s'y arrête pas et l'assume entièrement dans sa miséricorde qui nous est comme dévoilée par son regard sur Pierre aussitôt après le chant du coq. Jésus, malgré la tristesse qui L'afflige et qui atteint si profondément son cœur d'homme et d'ami, ne pense qu'à Pierre, Il ne pense qu'à lui pardonner et à l'empêcher de sombrer dans le désespoir.

Enfin, il y a une tristesse plus mystérieuse et, sous un certain aspect, plus crucifiante encore que les autres parce qu'elle touche à ce qu'il y a de plus tendre et de plus aimant dans le cœur de Jésus ; c'est la tristesse qu'Il éprouve au plus intime de Lui-même en acceptant que sa mort crucifie aussi le cœur de sa Mère et blesse le cœur du disciple bien-aimé. Rien n'est plus douloureux, pour un cœur noble et pur, que d'être cause de souffrance pour ceux qu'il aime. On ne peut pas concevoir un cœur plus noble et plus pur que celui de Jésus ! On ne

peut pas concevoir un amour filial et fraternel plus intense et plus fort que celui qui existe entre Jésus et Marie, entre Jésus et Jean ; on ne peut donc pas concevoir de souffrance plus absolue pour un cœur humain que celle de Jésus acceptant de faire participer si étroitement sa Mère et son disciple à ses mystères douloureux. Cette tristesse toute divine qui vient de l'amour et y est tout ordonnée – car l'œuvre commune de Rédemption de Jésus et de Marie réalisée dans un même *fiat* à la volonté du Père, les unit encore plus profondément dans l'amour – accable cependant l'âme du Christ dans ce qu'elle a de plus profondément humain et y met une brisure qui atteint son cœur de Fils bien-aimé. Notre Seigneur accepte alors de boire le calice jusqu'à la lie et, dépassant toute appréciation, tout jugement humain, Il ne regarde plus que la volonté du Père sur Lui, sur Marie et sur Jean, sachant que seule, cette volonté les unit pour l'éternité.

Par toutes ces tristesses, Jésus, dans une expérience divine très amère, mais très aimante aussi, pèse la faiblesse de toute affection et de tout amour qui ne serait qu'humain ; Il juge de la vanité de toute créature humaine qui, hors de la volonté du Père, hors d'une dépendance immédiate à cette volonté, est vaine et sans bonté. « Dieu seul est bon » ⁽¹⁶⁾. « Tout homme est menteur » ⁽¹⁷⁾ et tout ce qui de l'homme exclue Dieu a toujours un goût de mensonge et de vanité... Aussi, le Fils de l'homme sait-Il expérimentalement qu'Il n'a pas, dans tout l'univers, un lieu où reposer sa tête. A Noël, le cœur de Marie Lui était offert comme une crèche intime, mais le cœur de Marie est le cœur de la servante de Dieu, docile au bon plaisir du Père, et ce bon plaisir du Père demande qu'au Calvaire il n'y ait plus que le bois de la croix et les épines de la couronne. Durant ses mystères douloureux, Jésus ne doit plus avoir aucun lieu de repos, pas même le cœur de Marie. Il doit être lié à un instrument de supplice et de dégradation humaine, Il doit mourir sur la croix avec les criminels. Seule, la volonté du Père est son refuge. Cette expérience plénière de la vanité de toute valeur exclusivement humaine qui, durant ces mystères d'agonie et de crucifixion, broie Jésus dans tout son cœur d'homme, Le rejette,

⁽¹⁶⁾ *Lc* 18, 19.

⁽¹⁷⁾ *Ps* 116, 11 ; cf. *Ps* 12, 2-3.

dans une pureté d'amour et une séparation totales, vers l'unique volonté du Père, son seul lieu de repos.

Pour préciser encore la nature et la qualité propres de cette tristesse divine de Notre Seigneur, et pour mieux expliquer le caractère original de cette béatitude des pleurs telle que Jésus la vit dans ses mystères douloureux, essayons d'en saisir toute la largeur, toute la profondeur, en considérant comment le don de science a pris possession de l'âme du Christ, comment il L'a fait vivre divinement, dans l'amour, de tout ce poids de tristesse et de souffrance.

Le don de science nous fait participer à la science de Dieu, en tant qu'elle connaît toutes les réalités créées selon une vision intime⁽¹⁸⁾. Pour préciser ce que ce don nous apporte de tout à fait propre, saint Thomas considère ce que la science, dans l'ordre des vertus intellectuelles acquises, réalise en nous et, à partir de là, détermine analogiquement la fonction spéciale du don de science dans notre vie de fils de Dieu. La science acquise nous permet de juger avec certitude de la vérité d'une réalité à partir de la connaissance que nous avons de son principe, de ses causes propres ou de ses effets. Le jugement scientifique ne regarde pas les causes propres ou les principes en eux-mêmes, mais les conclusions ; en ce sens, toute connaissance scientifique est particulière et dépendante d'une autre connaissance antérieure, celle des principes ou des effets⁽¹⁹⁾.

Le don de science perfectionne ici-bas l'exercice de la foi. Il permet notamment au croyant de discerner avec exactitude ce qu'il faut croire de ce qu'il ne faut pas croire, ce qui donne à la foi une certitude plus grande⁽²⁰⁾. Mais l'activité du don de science ne se restreint pas à cette unique connaissance, il juge en outre toutes les réalités temporelles humaines et physiques que la foi peut et doit considérer – qu'il s'agisse des réalités contenues dans l'Écriture ou de faits providentiels ordonnés d'une manière ou d'une autre à notre sanctification – pour en apprécier la valeur divine, et il s'en sert pour nous permettre de

(18) Cf. Saint THOMAS, II-II, q. 9, a. 1 et 2.

(19) C'est à l'intelligence qu'il appartient de saisir les principes en eux-mêmes, de les « percevoir immédiatement ». Cf. I-II, q. 57, a. 2, où saint THOMAS distingue les habitus d'intelligence, de science et de sagesse.

(20) Cf. Saint THOMAS II-II, q. 9, a. 1 et a. 2, ad 1um.

mieux vivre du mystère de l'amour divin et de mieux connaître l'Unique Réalité. Ce jugement du don de science est tout différent dans sa structure du jugement scientifique acquis, car il n'est plus discursif et complexe, mais intuitif et simple ; il n'est plus relatif, mais absolu ; il n'est plus abstrait, mais expérimental et affectif. Le don de science exalte en la mortifiant notre raison humaine, notre jugement propre. Il ne modifie pas strictement nos activités morales vertueuses, mais atteint en nous quelque chose de plus radical, car il permet à la foi de s'emparer de notre intelligence en tant qu'elle est capable de porter sur tout ce qui est autour de nous et en nous un certain jugement de valeur ⁽²¹⁾. L'exercice de ce don transforme tous nos jugements philosophiques et scientifiques sur l'homme, sur ses activités éthiques et politiques voire même, d'une certaine façon, sur l'univers physique ⁽²²⁾. Notre comportement philosophique et scientifique, si conditionné par tout ce que l'homme peut penser et découvrir, est dépassé et transformé ; tous les jugements de valeur, soigneusement élaborés, justifiés, classés, sont en un instant transcendés et transfigurés. La manière dont Dieu Lui-même, en son amour, juge des créatures, de leur valeur propre, de leurs relations mutuelles et de leurs liens, nous est alors communiquée. C'est la « science des saints » ⁽²³⁾ qui dépend d'une motion de l'Esprit-Saint, à la fois lumineuse et aimante. Les saints ne regardent pas l'univers comme des savants, ils n'en apprécient pas la bonté, la beauté, la richesse, la force, comme des artistes ou des physiciens, mais dans la lumière du Saint-Esprit, sous son souffle d'amour, ils jugent de sa valeur profonde avec ses limites, sa caducité, sa fragilité ⁽²⁴⁾.

Le don de science est un épanouissement de la charité dans le domaine de la raison scientifique. C'est à l'intérieur du mystère de la charité qu'il faut comprendre cette sorte de main-mise du Saint-

⁽²¹⁾ Le don de science regarde les réalités créées et juge par les causes secondes, alors que le don de sagesse regarde les réalités divines et juge par la cause ultime. Cf. II-II, q. 9, a. 2.

⁽²²⁾ Non pas qu'il transforme la structure spéculative de la philosophie de la nature, mais il en modifie pratiquement l'usage, nous communiquant une manière nouvelle de juger et d'apprécier les réalités créées en fonction directe et immédiate de la charité.

⁽²³⁾ *Sg* 10, 10.

⁽²⁴⁾ Cf. *Prologue de l'Évangile de saint Jean*.

Esprit sur notre intelligence qui, par la foi, Lui est déjà soumise, et de qui elle reçoit la révélation du mystère de Dieu et de sa conduite providentielle sur l'homme et sur l'univers. Mais la foi, qui malgré l'emprise très profonde qu'elle a sur notre intelligence, ne s'en empare pas totalement puisqu'elle ne transforme pas son mode connaturel de penser, risque toujours de s'atrophier en demeurant cantonnée dans un domaine particulier sans épanouir l'universalité divine de sa lumière à laquelle rien ne doit échapper. Or, de fait, combien de croyants regardent chrétiennement l'univers, les réalités qui les entourent, les faits de leur vie quotidienne et ceux de leurs semblables ? Le don de science, fruit de la charité, est là pour remédier à ce danger d'atrophie et pour permettre à l'adhésion de foi de s'exercer divinement. Par la charité, en effet, notre volonté est unie à Dieu en premier lieu, mais elle l'est aussi au prochain et à tout ce qui est l'œuvre de Dieu, qu'il s'agisse de notre corps ou des autres réalités de l'univers. Par là se réalise une certaine connaturalité de notre esprit et de notre cœur, dans ce qu'ils ont de plus profond, avec Dieu ou avec tout ce qui vient de Dieu. Aussi, notre adhésion de foi s'exercera-t-elle d'une manière nouvelle sous la motion du don de science, et notre intelligence pourra alors estimer, comme Dieu, la valeur des créatures, les saisissant et les aimant dans ce qu'elles ont de plus intime, de plus réel et de plus excellent⁽²⁵⁾. Par ce don, nous pouvons donc juger et apprécier la créature en sa profondeur divine, saisir ce qui en elle peut nous parler de Dieu, nous porter vers Lui, être pour nous un indice, un vestige de son passage, un instrument nous permettant de Le louer et de Le faire aimer⁽²⁶⁾. Sous la motion divine de ce don, nous

⁽²⁵⁾ C'est bien l'amour de Dieu, en tant que motif propre d'aimer divinement les créatures et nous connaturalisant à celles-ci, qui détermine ce jugement d'estimation affective du don de science.

⁽²⁶⁾ « La grandeur et la beauté des créatures, font, par analogie, contempler leur Auteur » (Sg 13, 4). « Cette considération, commente saint THOMAS, brûle le cœur des hommes d'amour pour la bonté de Dieu. Car toute la bonté et la perfection qui sont distribuées et particularisées dans les diverses créatures, tout cela est universellement uni en Dieu Lui-même, comme dans la source de toute bonté. Si donc la bonté, la beauté et la douceur des créatures attirent les âmes des hommes, la source de la bonté, Dieu Lui-même, soigneusement comparée à la bonté qui se rencontre en chacune des créatures et découle d'elle comme par ruisseaux, attirera totalement le cœur des hommes après les avoir embrasés » (*Contra Gentiles*, livre II, chap. II).

pouvons expérimenter la merveilleuse capacité de transformation, de transfiguration que possède toute créature raisonnable dans sa dépendance à l'égard de Dieu, sa puissance obédientielle, son ouverture radicale à tout ce que le bon plaisir de Dieu veut en faire ; comme nous pouvons expérimenter la possibilité qu'elle a de se séparer librement de Celui qui lui donne tout, l'être et la vie, et par là apprécier son néant et sa fragilité. Dieu, devant qui tout est mis à nu, et qui comme Père « scrute les reins et les cœurs » de ses créatures raisonnables, permet à notre âme divinisée par son amour, de participer – ici-bas dans l'obscurité de la foi – à son pouvoir de pénétrer ses créatures, de les considérer dans leur nudité originelle.

Sous cette lumière divine, de même que nous pouvons apprécier combien est merveilleuse la créature raisonnable faite à l'image de Dieu, nous pouvons mesurer le degré de déchéance, de faiblesse, dans lequel l'ont plongée le péché et ses conséquences, et discerner avec une très grande acuité, combien la noblesse de la nature est souvent enfouie dans une gangue de fausses petitesesses ou de fausses grandeurs. Nous pouvons également discerner ce qui dans ces créatures provient de leur physionomie un peu surfaite, artificielle et mensongère, ou ce qui, au contraire, constitue leur authentique bonté, leurs attentes merveilleuses, toutes leurs ouvertures possibles à la grâce divine.

S'exerçant selon un jugement affectif, le don de science nous permet de saisir avec une acuité douloureuse, comment le charme et la beauté des créatures, au lieu d'être un moyen, un signe qui parle de Dieu et conduit à Lui, accaparent si souvent le cœur et les pensées de beaucoup d'hommes, les arrêtant sur la route et les fixant ici sur terre ⁽²⁷⁾. Dans la mesure exacte où les créatures sont capables de nous détourner de Dieu ou d'alourdir notre ascension vers Lui, et à cause de cela, le don de science engendre en notre âme un certain mépris à leur égard. Précisons qu'il s'agit d'un mépris pratique, affectif et divin, qui estime devoir jeter au feu tout ce qui risque d'arrêter ou d'entraver l'élan de la charité. Il vaut mieux entrer dans le royaume de Dieu avec un bras en moins, avec un œil détruit, que d'aller en enfer avec ses deux yeux et ses deux bras ⁽²⁸⁾.

⁽²⁷⁾ *Sg* 13, 1-2, 6-9 ; cf. *Rm* 1, 19-23.

⁽²⁸⁾ *Mt* 5, 29-30 ; 18, 8-9.

Le don de science nous donne dans une connaissance expérimentale le sens de la vanité, de l'inutilité absolue, du néant de tout ce qui n'est pas Dieu ; il nous fait toucher combien tout ce qui n'est pas entièrement soumis à la volonté du Père, tout ce qui s'oppose à cette volonté, tout ce qui n'a comme cause propre que la créature, c'est-à-dire les activités désordonnées et peccamineuses, est sans signification ni valeur du point de vue de l'amour. En nous donnant un sens très aigu de cette vanité et des conséquences qui en découlent, le don de science nous fait pleurer sur tous ceux qui s'arrêtent aux créatures et se jettent dans les « citernes lézardées », au lieu d'aller puiser à l'Unique Source. Le prophète Jérémie, qui est par excellence le prophète de la tristesse divine, ne proclame-t-il pas dans une épouvante douloureuse :

*« Cieux, soyez-en étonnés,
stupéfaits, pris d'une énorme épouvante,
car c'est un double méfait
que mon peuple a commis :
ils m'ont abandonné,
moi, la Source d'eau vive,
citerne lézardée
qui ne tient pas l'eau »* ⁽²⁹⁾.

Le don de science sépare notre âme de tout ce qui n'est pas pour nous la volonté de Dieu et, par là, nous délivre des emprises vaines et alourdissantes des créatures. « Je regarde tout comme de la balayure, afin de gagner le Christ... » ⁽³⁰⁾ Il nous fait comprendre que l'union de notre âme avec Dieu, dans le Christ, ne peut être atteinte

⁽²⁹⁾ Jr 2, 12-13.

⁽³⁰⁾ Pb 3, 8. Cf. saint IGNACE D'ANTIOCHE : « Rien ne me servirait des agréments du monde ni des royaumes de ce siècle... Celui qui veut être à Dieu, ne le livre pas au monde, ne le séduise pas par la matière... Je ne prends plus de plaisir à une nourriture de corruption ni aux plaisirs de cette vie... Mon amour terrestre a été crucifié ; il n'y a plus en moi de feu pour la matière, mais une eau vive qui murmure en moi et dit au-dedans de moi : viens vers le Père ! » (*Lettre aux Romains*). – Voir également saint JEAN DE LA CROIX, en particulier *Montée du Carmel*, livre I, chap. 4 : « ...tout l'être des créatures comparé à l'Être infini de Dieu n'est rien, de là vient que l'âme qui y met son affection n'est non plus rien devant Lui et moins que rien... L'âme qui est éprise des grâces et attraites des créatures... ne peut être capable de sa grâce infinie et de sa beauté... »

par les puissances des créatures, et nous donne la certitude que les liens divins d'amour qui unissent notre âme au Christ, sont au-delà de toutes les influences et volontés créées. Les paroles de l'apôtre expriment magnifiquement cette certitude qui libère de toutes les fausses captivités : « Oui, j'en ai l'assurance, ni mort ni vie, ni anges ni principautés, ni présent ni avenir, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus Notre Seigneur » ⁽³¹⁾ ; et les prophètes, en face des compromis humains, n'ont cessé de proclamer, sous le souffle de l'Esprit-Saint, la grandeur de l'alliance divine, seule source véritable de bonheur, surpassant infiniment toute autre alliance. « Je veux revenir à mon premier mari, car j'étais plus heureuse autrefois qu'aujourd'hui » ⁽³²⁾. « Comprends et vois combien il est mauvais et amer d'abandonner Yahvé ton Dieu » ⁽³³⁾.

Cette amertume, fruit des biens créés, prépare le retour vers Dieu :

*« Nous voici, nous venons à toi,
car tu es Yahvé, notre Dieu.
En vérité, les hauteurs ne sont que duperie,
ainsi que le tumulte des montagnes.
En vérité, c'est Yahvé, notre Dieu,
qui est le salut pour Israël »* ⁽³⁴⁾.

Notons enfin les transformations que le don de science réalise à propos de nos expériences psychologiques, de toutes nos connaissances de nous-mêmes. Envahis par cette lumière aimante du Saint-Esprit, nous ne nous jugeons plus d'après nos propres expériences, notre propre conscience, mais nous participons au regard aimant du Saint-Esprit sur nous, et nous nous apprécions d'une manière toute nouvelle, par et dans l'amour de Dieu. Tout ce qu'il y a en nous de mauvais, de tendances perverses, d'instincts mal ordonnés, cette ivraie qui pousse toujours avec le bon grain, est discerné avec netteté de tout ce qu'il y a d'authentiquement bon. Certaines séparations ne

⁽³¹⁾ Rm 8, 38-39.

⁽³²⁾ Os 2, 15.

⁽³³⁾ Jr 2, 19.

⁽³⁴⁾ Jr 3, 22-23.

peuvent se saisir que sous cette lumière à la fois si tranchante et si douce qui ne tolère aucune confusion, qui estime tout à sa juste valeur, dans une très grande douceur, mais sans compromis, sans acceptation d'aucun de ces mensonges si habilement déguisés parfois, qu'ils arrivent à cacher à notre propre regard certains de nos défauts qui, aux yeux des autres, apparaissent comme les plus visibles. Tout est alors jugé divinement, peut-être dans la douleur et les larmes, car nous faisons souvent de tristes découvertes, mais ce sont des pleurs divins sur toutes les malices insupportables que l'on porte au plus intime de son cœur.

Dans l'âme de Jésus, le don de science, comme tous les autres dons, s'épanouit en plénitude. Il permet à sa vision béatifique de rayonner sur l'exercice de son intelligence en tant qu'elle considère et juge les réalités créées. Sous la motion aimante et lumineuse de l'Esprit-Saint, la science infuse du Christ s'exerce selon son mode divin, en connaturalité profonde et vivante avec la sagesse du Père, regardant tout ce qui est créé et l'appréciant selon la qualité de créature, reflet des perfections divines.

Cette connaissance divine de toutes les richesses, de toutes les grandeurs des créatures, en même temps que de leurs faiblesses et de leurs pauvretés, habite l'esprit de Jésus, elle est pour son cœur source de grande joie, mais aussi de toutes ces tristesses que nous avons entrevues. Notre Seigneur qui, en tant que Fils bien-aimé du Père, connaît la qualité de l'amour du Père pour les hommes et qui, en tant que Fils de l'homme, connaît le cœur de celui-ci, son esprit, ses qualités, apprécie d'une manière intime, proche, lumineuse, tout le drame de ces vies humaines si souvent gâchées, ratées, grimaçantes, alors qu'elles auraient pu être si belles et si fécondes ! La vision que certains saints ont eue de cette lutte terrible entre les exigences de l'amour divin et celles de la vie humaine, n'est pas comparable à la vision que l'esprit de Jésus en possède, car il s'agit pour Lui d'une vision totale, tout à fait simple, dont la profondeur est celle du réalisme le plus aigu et le plus pénétrant.

Par ce don, Jésus sait, dans une connaissance vécue, dans un jugement très sûr, que rien ne peut Le séparer de son Père, ni l'affection humaine, ni la crainte, ni la force des créatures, parce que l'amour du

Père est invincible et que le démon lui-même ne peut pas y toucher. Mais si, par l'expérience divine qu'Il a des créatures, Jésus ne peut s'arrêter à aucune d'elles, Il peut se servir de chacune, pour qu'à travers Lui et par Lui, l'univers entier glorifie le Père en accomplissant plus parfaitement sa volonté.

Sous la lumière de ce don qu'Il possède parfaitement, Jésus connaît la saveur amère des créatures raisonnables qui, bien que « filles de Dieu », se font si facilement complice de Satan qui, au lieu d'être tout ordonnées à la gloire de leur Créateur et de leur Père en acceptant humblement sa volonté, s'opposent à Lui par orgueil, entraînant les plus faibles dans leur trahison. Cette saveur amère de l'orgueil humain dont Il sait toute la folie et l'ingratitude, et dont Il accepte d'être comme submergé, envahit l'âme du Christ durant les mystères de l'agonie et de la Croix ; et tout ce poids de l'iniquité des hommes qu'Il expérimente et juge selon ce qu'elle est, emplit son cœur d'une tristesse infinie, accablante à en mourir.

C'est en contemplant et en vivant de cette tristesse du Christ agonisant et crucifié, que nous pouvons saisir divinement toute l'horreur du péché et combien il blesse l'amour de Dieu. Mais cette tristesse infinie de l'âme de Jésus n'est pas stérile comme la tristesse humaine qui, en accablant, arrête l'épanouissement de la vie ; parce que c'est une tristesse dans l'amour, elle ouvre toutes les portes à l'amour et permet de regarder le Père avec tout l'amour qui Lui est dû.

Dieu seul n'est qu'Amour, et la tristesse du Fils bien-aimé est source de compassion et de miséricorde à l'égard de cette pauvre humanité pécheresse. N'aime-t-on pas plus tendrement ceux pour qui on a souffert violemment dans son cœur, ceux pour qui on a versé le plus de larmes ? N'a-t-on pas pour eux des sentiments plus maternels ? Alors que la tristesse humaine nous replie sur nous-mêmes et, par là, nous isole, nous sépare, la tristesse divine, fruit de cette connaissance expérimentale, nous cache en l'amour de Dieu, nous isole en lui et, par là, nous donne un nouvel élan de vie. En nous replongeant dans la source de tout amour, elle nous permet d'aimer plus tendrement les créatures et de nous porter vers elles avec une surabondance d'amour. C'est vraiment dans sa tristesse et dans ses pleurs que s'enracine la miséricorde infinie de Jésus pour nous. Et c'est aussi dans cette même

tristesse, dans ce qu'elle a de tout a fait caractéristique, que s'enracine l'attitude de piété filiale de Jésus à l'égard de son Père, Lui offrant un holocauste d'amour.

Par là, nous entrevoyons les liens très intimes qui existent entre les dons de science et de piété, ainsi que ceux qu'il y a entre la béatitude des pleurs et celle de la miséricorde.

En effet, par le don de science, Jésus participe au jugement pratique du Père sur toutes les créatures et spécialement sur les hommes, Il saisit la force de l'amour du Père pour eux qui, malgré leurs infidélités, leur donne son Fils pour les sauver.

Si le don de science éclaire la misère des créatures, il le fait dans la lumière d'amour du Père et réclame de s'achever dans l'exercice du don de piété.

Si le Christ, comme bon Pasteur, connaît la faiblesse de ses brebis, s'Il sonde la misère de ceux qui L'ont crucifié, c'est pour leur pardonner, pour les guérir et pour les sauver.

Les pleurs du Christ, sa tristesse toute divine perdue en l'amour de Dieu, ne sont-ils pas la source cachée, extraordinairement féconde, en laquelle l'Eglise toute entière prend naissance ?

BIENHEUREUX CELUI QUI EST LA MISÉRICORDE :
L'AGNEAU IMMOLÉ

« *L'Heure vient – et nous y sommes – où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité* » (1).

« *Montrez-vous miséricordieux comme votre Père est miséricordieux* » (2).

IL vit une grande foule et Il en eut pitié, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont pas de berger (3).

Cette misère des hommes que, dans la plénitude du don de science, l'intelligence du bon Pasteur sonde jusqu'en ses ultimes retranchements, Notre Seigneur veut la prendre sur Lui.

La miséricorde est le fruit de la surabondance de l'amour ; elle est l'amour en tant qu'il se porte vers la pauvreté de l'être aimé, vers son *defectus* (4) quel qu'il soit ; elle est l'amour en tant qu'il prend sur lui cette misère, la considère comme sienne et met tout en œuvre pour la supprimer (5).

Toute la vie du Christ est une vie de miséricorde : « Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais pour que le monde soit sauvé par Lui » (6) ; et c'est à l'égard de sa Mère qu'Il l'exerce en premier lieu. Normalement c'est la mère qui se montre miséricordieuse envers la faiblesse de son enfant ; dans le

(1) *Jn* 4, 23.

(2) *Lc* 6, 36.

(3) *Mc* 6, 34.

(4) Voir saint THOMAS, II-II, q. 30, a. 2.

(5) Voir saint THOMAS, II-II, q. 30 ; I, q. 21, a. 3 ; *Comm. sur saint Matthieu*, n° 430.

(6) *Jn* 3, 17.

mystère de l'Incarnation, c'est le tout petit Enfant Jésus qui, avant même de naître, exerce sa miséricorde envers Marie, par sa seule présence aimante, par le don de tout Lui-même, selon une modalité unique, avec une douceur infinie qui atteint non seulement la Très Sainte Vierge, mais à travers Elle, Jean Baptiste caché lui aussi dans le sein maternel.

La vie commune du Christ avec Marie et Joseph est encore un acte de miséricorde. Jésus, contemplatif parfait, aurait eu le droit de mener une vie solitaire, mais Il veut « devenir en tout semblable à ses frères, afin de devenir dans leurs rapports avec Dieu un grand-prêtre miséricordieux et fidèle, pour expier les péchés du peuple » (7).

C'est par un geste de miséricorde purement gratuite que Jésus commence sa vie apostolique. Si cette miséricorde est avant tout divine – Il apporte le don de Dieu, le don de la lumière et de l'amour à tous ceux qui reconnaissent leur indigence – elle s'exprime visiblement, elle s'incarne dans des gestes de miséricorde temporelle à travers la diversité desquels (la douceur de Cana, la violence pleine d'amour de la purification du Temple...) il faudrait saisir les nuances particulières qu'elle revêt dans le cœur du Christ. Il faudrait saisir comment le réalisme et la profondeur de cette miséricorde se révèlent de plus en plus, à mesure qu'approche le mystère de la Croix.

A la femme adultère Jésus ne dit pas seulement : « Moi non plus Je ne te condamne pas. Va, désormais ne pêche plus » (8), Il prend réellement sa place, et c'est à Lui que seront jetées les pierres destinées à cette femme (9). Quant à la résurrection de Lazare, à l'occasion de laquelle saint Jean note d'une façon si frappante la compassion du cœur du Christ, elle décidera de sa mort (10). Tel est le réalisme de la miséricorde du Christ, miséricorde qui ne se contente pas de pardonner, bien que le pardon soit pourtant la miséricorde suprême, mais qui exige de prendre la place du pécheur en face de la justice de Dieu, de se mettre à la place de celui qui n'en peut plus, d'être désolé avec le désolé, misérable avec le misérable, rejeté avec le rejeté ; elle exige de vivre son état, sa condition propre de misérable, de pécheur, afin

(7) *He* 2, 17.

(8) *Jn* 8, 11.

(9) Cf. *Jn* 8, 5 et 59.

(10) *Jn* 11, 53 : « à partir de ce jour, ils furent résolus à le tuer. »

d'être tout proche de lui. Pour le Christ, être à l'unisson du pécheur c'est être à l'unisson de celui qui Le renie, de celui qui Le trahit, de celui qui Lui crache au visage. Pour nous, il est beaucoup plus dur de porter la misère de notre ennemi que celle d'un « prochain » plus ou moins connu, nous en éprouvons une certaine répugnance, car cette misère peut exister à cause de nous, il peut arriver que nous en soyons, au moins indirectement, la cause, et elle garde de ce fait une sorte d'opposition à notre égard. Le Christ n'a pas de « prochain étranger », tous les pécheurs sont pour Lui comme des ennemis personnels, et les misères qui viennent habiter son Cœur sont celles des hommes qui blessent volontairement et directement ce Cœur.

Le Christ accepte cette compromission effrayante de vivre à l'unisson du cœur de son ennemi, de vivre avec lui sa misère, même lorsqu'il s'agit de la plus terrible, de la plus cachée de toutes, celle des cœurs qui ne savent plus aimer ; Il accepte de la prendre dans son cœur qui n'est plus qu'une blessure d'amour, parce que cette misère ne peut être portée que par un cœur blessé, un cœur qui saigne de trop aimer.

Sous cet aspect de la miséricorde, la mort de la croix n'est pas seulement un témoignage manifestant l'absolu de l'amour du Christ pour nous, elle est avant tout la peine que Dieu inflige aux hommes à cause de leurs fautes, et que le Christ veut prendre sur Lui. Il est le bouc émissaire « chargé de toutes les fautes des enfants d'Israël » ⁽¹¹⁾. C'est ainsi que Jésus apparaît durant la flagellation. « Où vous frapper encore, puisque vous accumulez les trahisons ? Toute la tête est malade, tout le cœur épuisé ; de la plante des pieds à la tête, plus rien n'est intact : blessures, contusions, plaies ouvertes, ni pansées, ni bandées, ni soignées à l'huile » ⁽¹²⁾. « J'ai tendu le dos à ceux qui me frappaient... » ⁽¹³⁾

Mais la miséricorde du Christ va plus loin encore que de vivre ce

⁽¹¹⁾ *Lv* 16, 21. « Il emportera sur lui toutes leurs fautes. » (v. 22)

⁽¹²⁾ *Is* 1, 5-6. Cf. 53, 4-5 : « Et nous autres, nous l'estimions châtié, frappé par Dieu et humilié... Le châtiement qui nous donne la paix est sur lui, et c'est grâce à ses plaies que nous sommes guéris. »

⁽¹³⁾ *Is* 50, 6. Les coups répétés de la flagellation ne sont-ils pas aussi le signe de cette lente immolation qui, progressivement, détruit toute la victime, en pure perte, pour la seule gloire de Dieu ? La flagellation révèle déjà cette unité de la miséricorde et de l'adoration. – Il semble aussi que, dans la flagellation, la miséricorde du Christ connaisse une intensité toute particulière : car

que vit le misérable, de prendre sa place et même que de le réhabiliter aux yeux des autres et à ses propres yeux : elle lui redonne la vie. Dans le mystère de la Croix, Jésus réintroduit les âmes dans la maison paternelle et leur communique sa propre vie de Fils ; sa miséricorde est telle qu'Il se sert de toutes les conséquences de leurs fautes pour leur communiquer un amour plus intense. Le « fils prodigue » est réintroduit dans « la maison du Père » avec une robe plus belle que celle qu'il portait auparavant : « Apportez la plus belle robe et l'en revêtez. Mettez-lui un anneau au doigt » (14). Il ne demandait qu'à être pardonné et traité comme l'un des serviteurs, mais le Père pardonne en père ; c'est un fils qu'Il retrouve, un fils bien-aimé qu'Il reprend auprès de Lui, dans une intimité plus grande, plus forte qu'avant. La miséricorde dépasse la justice et ne peut s'y arrêter ; fruit de l'amour, elle conduit à l'amour.

Le Christ crucifié est ce « Père » de nos âmes : « ...aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis » (15). Cette parole est comme le signe de la miséricorde de Jésus qui, à la Croix plus encore que durant sa vie, béatifie son Cœur. Cette miséricorde est toute ordonnée à l'amour divin, son but propre est vraiment de nous remettre en amitié avec Dieu, de renouer cette alliance d'amour rompue par le péché en y apportant un dernier achèvement. C'est l'alliance nouvelle dans son sang. Ce geste de miséricorde du Christ se réalise de fait dans cette pâque nouvelle qui est le sacrifice de son corps (16). C'est là que nous saisissons le lien très intime qui unit la miséricorde et le sacrifice. Par le mystère du Christ crucifié, cette réhabilitation des fils prodigues

si Pilate le fait flageller, c'est dans le but de susciter la compassion des hommes (ut moverentur ad pietatem, dit saint Thomas) ; tous ces coups, purement gratuits, puisqu'ils ne sont pas destinés à le faire mourir, lui viennent directement de cette dureté de leur cœur.

(14) *Lc* 15, 22.

(15) *Lc* 23, 43.

(16) Cf. Première partie, p. 29 ss. La Croix est cette « pâque en l'honneur de Yahvé » (*Ex* 12, 2 ss.), ce sacrifice où la chair de l'Agneau immolé est donnée en nourriture ; ce sacrifice par excellence se réalise dans la famille, non plus la famille de la terre (cf. *Ex* 12, 4), mais la famille « mesurée » par l'Agneau. Cette pâque de miséricorde fait le lien entre les enfants d'Israël. — N'est-ce pas sous le souffle du don de piété, unissant intimement adoration et miséricorde, que Jésus affirmera : « Je suis le Pain de vie » (*Jn* 6, 34 et 48), ce « Pain unique en qui nous tous ne formons qu'un seul corps » ? (*1 Co* 10, 16-18)

comme fils bien-aimés, dans la maison du Père, implique nécessairement que le Christ crucifié nous purifie et nous communique l'amour divin. Il faut donc que Lui-même soit intimement relié au Père dans une très grande pureté d'amour. Sa miséricorde auprès de nos âmes ne peut être efficace, atteindre son but, que dans la mesure où Lui-même est tout entier remis entre les mains du Père, comme Fils bien-aimé et comme Chef de toute l'humanité, son Pontife suprême.

Cette béatitude de la miséricorde, vécue divinement comme Jésus la vit, réclame donc une conformité constante de sa volonté et de son cœur à la volonté et à l'amour du Père, ce qui présuppose nécessairement que l'âme de Jésus soit fixée dans un état de dépendance et de docilité volontaire et aimante, dans un état de « serviteur » et d'instrument à l'égard de la volonté du Père (17). Plus immédiatement encore, cette béatitude, telle que Jésus la vit, demande un lien vivant de dévotion filiale, de remise absolue et totale à l'amour du Père. Il faut être tout « dévoué » (*de-vovere*) (18), pour la considérer vraiment comme la grande lumière de notre vie pratique, comme la mesure immédiate de toutes nos activités et, par là, entrer dans les mœurs miséricordieuses de Dieu (19). Pour être miséricordieux envers les hommes pécheurs, les misérables de toutes sortes, d'une manière semblable à

(17) Dans le discours où Il s'affirme comme « le Pain de vie », Jésus ne cesse de rappeler qu'Il est tout relatif au Père : « C'est mon Père qui vous le donne, le pain du ciel... Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire... De même qu'envoyé par le Père, qui est vivant, moi, je vis par le Père... » (*Jn* 6, 32-58)

(18) Saint THOMAS définit ainsi ce « devovere » : se soumettre totalement à Dieu (II-II, q. 82, a. 2), se livrer totalement à Dieu, (id., a. 3, ad 3um). Il souligne que cet acte de volonté par lequel l'homme se livre au service de Dieu, ne peut avoir sa source que dans une contemplation (a. 3, corps de l'article), et que cet acte consiste principalement dans le sacrifice intérieur de l'esprit.

(19) Dieu seul est par nature miséricordieux (voir saint THOMAS I, q. 21, a. 3) ; mais la créature à l'image de Dieu porte en elle-même quelque chose de cette exigence divine, et à tel point que rien ne détruit davantage l'homme, ne le détourne davantage de son orientation vers Dieu, que de détruire en lui cette inclination à la miséricorde. Cependant, si enracinée qu'elle soit, cette aspiration ne peut s'épanouir pleinement dans un cœur qui est par lui-même trop étroit. Ce n'est que par le Christ et en Lui, que la miséricorde peut prendre réellement possession du cœur de l'homme, de telle façon qu'elle devienne la grande béatitude des liens communautaires entre les fils adoptifs de Dieu, membres du Christ.

Jésus dans ses mystères douloureux, il faut être tout entier « voué » à Dieu. Cette relation peut à première vue nous étonner, mais elle est essentielle et caractérise la miséricorde chrétienne qui ne peut s'exercer en plénitude que si elle s'enracine dans une attitude religieuse – attitude toute transfigurée par la charité et le don de piété – et filiale à l'égard du Père. C'est là tout le secret de cette miséricorde qui ne se limite plus aux dimensions d'une vertu morale, mais qui acquiert une dimension divine parce qu'elle est alors le fruit du don de piété.

Le don de piété est cet « instinct du Saint Esprit » qui met en nous une affection filiale à l'égard de Dieu et nous permet de L'adorer et de Le servir, non plus seulement en tant qu'Il est le Créateur, mais en tant qu'Il est notre Père ⁽²⁰⁾.

La vertu de religion, considérée en elle-même, consiste à rendre au Créateur ce qui Lui est dû – c'est une certaine justice à l'égard de Dieu – et c'est pourquoi elle se situe dans la ligne de la vertu de justice, comme une partie annexe de celle-ci. Parmi les vertus morales, elle a une prééminence, parce qu'elle est celle qui s'approche le plus de Dieu, étant immédiatement ordonnée à son culte, à son adoration, à sa louange. Par le fait même, elle épanouit d'une façon toute spéciale ce qui, en nous, est « image de Dieu », c'est-à-dire, ce qui nous relie à Lui, nous rend capables d'entrer en relation avec Lui. Elle met notre intelligence au service de nos relations avec Dieu, les rendant plus consciemment dépendantes, plus foncièrement dociles, avec une certaine liberté et une joie intime. Elle est comme une sorte de vertu éminente de politesse qui nous apprend à nous comporter en créatures bien élevées vis-à-vis de Dieu, à nous tenir correctement dans ce grand palais qu'est l'univers et qui Lui appartient, où, tout en se cachant, Il est présent, agissant toujours, manifestant sans cesse sa toute-puissance, éduquant nos âmes afin que nous puissions Le louer, Le magnifier,

⁽²⁰⁾ Voir saint THOMAS, II-II, q. 121, a. 1, où il renvoie à l'*Épître aux Romains* ; « vous avez reçu un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier : Abba, Père ! » (8, 15). – C'est bien le don de sagesse qui donne l'expérience intime et contemplative de la paternité de Dieu. Le don de piété, formellement, n'est pas un don contemplatif ; il regarde les œuvres de vie active, notamment tout ce qui relève de la justice : nos relations avec Dieu (vertu de religion) et avec le prochain (justice et miséricorde). Mais dans ce double domaine, le don de piété vient mettre le sens intime et vécu de la paternité de Dieu et de toutes ses exigences. C'est en ce sens, dans cette lumière de l'amour du Père, qu'il unifie toutes nos œuvres, comme on le précisera plus loin.

L'adorer pour ses bienfaits innombrables. Par la vertu de religion, ces gestes se feront avec amour et traduiront exactement l'intention profonde de notre âme qui, créée à l'image de Dieu, se soumet totalement à la toute-puissance de son Créateur, voulant rendre hommage à Sa majesté souveraine. Normalement, la créature raisonnable qui prend conscience des bienfaits reçus de Dieu désire Le remercier, Lui rendre grâces ; et comme ces bienfaits l'enveloppent de toutes parts, jusque dans son être le plus intime, sa reconnaissance prend un caractère tout à fait particulier qui demande à se traduire par un geste d'adoration.

Par cet acte, par ce geste d'adoration, la créature reconnaît les droits absolus de Dieu sur elle. Elle veut disparaître, s'anéantir devant la « face » de son Dieu, son Créateur et son Seigneur qui est, de droit et d'une manière absolue, Premier en tout. L'adoration, en donnant à la créature le sens de son néant en face de la majesté souveraine de son Créateur, lui demande de s'offrir corps et âme ; mais comme elle ne peut s'anéantir elle-même – Dieu seul ayant droit de vie et de mort sur elle – elle sacrifie un « avoir » en signe de son anéantissement intérieur. En adorant, l'homme adore au nom de toutes les créatures, puisqu'il est seul à pouvoir le faire et qu'il est roi de tout l'univers. C'est pourquoi son adoration exige de prendre l'univers à témoin, elle demande d'être cosmique, mais aussi d'offrir toutes les œuvres que, par l'art et la technique, l'homme ajoute à la nature ; cette adoration demande donc de se réaliser sur les « hauts lieux » ; tous les lieux réservés à Dieu, ceux de sa création propre, ou ceux que, de ses mains, l'homme a édifiés pour rendre hommage à son Créateur.

Ceci montre la grandeur unique et la majesté de la vertu de religion, sa noblesse et sa dignité. Cette vertu, qui perfectionne l'exercice le plus éminent du *dominium* de l'homme, est vraiment sa vertu propre en tant qu'il est une créature raisonnable, c'est-à-dire totalement soumise à son Créateur, et en tant qu'il est roi de l'univers.

Ce qui est vrai de l'adoration l'est également de la louange, de l'action de grâces, de la prière de demande. L'homme doit louer Dieu pour toutes ses merveilles et pour tout ce que la providence lui accorde, et particulièrement pour toute sa sollicitude divine à l'égard de la petitesse de son être et de sa vie. La louange a donc, elle aussi, un caractère à la fois cosmique et très personnel.

Cependant, nous remarquons que si l'homme se présente à Dieu de diverses manières, c'est en fonction d'un unique motif – les bienfaits reçus de Dieu – ce qui donne à sa prière un aspect limité. C'est dans la mesure où l'homme reconnaît les bienfaits de Dieu qu'il Le loue, et c'est dans la mesure où il reconnaît sa majesté souveraine de Créateur, qu'il L'adore. C'est dans la mesure où il prend conscience de ses carences et de ses pauvretés, qu'il demande le secours miséricordieux de Dieu ; c'est dans la mesure où il prend conscience de la gratuité des bienfaits de son Dieu, qu'il Le remercie et Lui rend grâces.

Ces connaissances restent limitées et finies. Par le fait même, si la vertu morale de religion, par son terme, touche à Dieu, et en cela possède quelque chose d'infini, elle demeure, par son motif propre, limitée, très inadéquate à son terme.

Quant à la vertu infuse de religion, tout en étant transformée par la charité ordonnée vers la vision béatifique et l'amour personnel de Dieu-Père, elle garde dans son exercice cette limitation humaine car son motif propre est comme celui de la vertu morale de religion : les bienfaits de Dieu à notre égard, et notre état de dépendance radicale vis-à-vis de Dieu, Créateur et Père.

Ce n'est que par le don de piété que cette transformation opérée par la charité, peut être parfaite et modifier l'exercice même de ces vertus de religion acquise et infuse. L'amour de Dieu devient alors la mesure propre et immédiate de l'exercice de cette vertu ; c'est Dieu comme Père, considéré en Lui-même, que nous adorons, que nous remercions, que nous prions. Le Père est magnifié pour Lui-même, parce qu'Il est le Père, nous L'adorons alors parce qu'Il est le souverain Bien, digne de toute adoration et de toute louange, de toute action de grâces, de toute demande. Cette adoration devient toute divine, tout intime, très aimante et filiale, puisque le Père est présent au plus intime de notre cœur et qu'Il est Esprit ⁽²¹⁾. Par le fait

⁽²¹⁾ Voir saint THOMAS, *Comm. sur saint Jean*, n° 611-613. « L'adoration en esprit et en vérité est celle qui se fait dans la ferveur de l'amour et la vérité de la foi. » « L'adoration, sous la loi, ne s'adressait pas au Père, mais au Seigneur. Nous, nous adorons en fils, dans l'amour, alors qu'eux adoraient en serviteurs, dans la crainte. » *Nos adoramus ut filii per amorem*. Et n° 1161, à propos de la parole du Christ : « vous ne connaissez ni moi, ni mon Père » (Jn 8, 19) : « dans l'Ancien Testament, le Père s'est fait connaître comme Dieu tout-puissant, mais non comme Père ; c'est pourquoi ils le connaissent comme Dieu, mais non comme Père d'un Fils qui Lui est consubstantiel. »

même, cette adoration tend à se réaliser d'abord au plus intime de notre cœur, d'une manière toute cachée, secrète, silencieuse ; car l'amour, par le don de piété, y introduit ses mœurs propres, son silence, son mode secret et extatique pour que tout soit plus exclusivement livré à Dieu. On ne regarde plus, en effet, que Dieu en sa majesté aimante ; Lui seul s'impose immédiatement comme l'absolu. Grâce au don de piété, l'homme considère avec un regard divin ses relations de dépendance à l'égard de Dieu et peut alors les exercer divinement, il pénètre beaucoup plus profondément tous les abîmes de son être et prend une conscience divine de sa petitesse et de son néant. C'est alors qu'avec le psalmiste il peut s'écrier : « Moi stupide, je ne comprenais pas, j'étais une brute devant toi »⁽²²⁾ et offrir ce rien, pour que l'Amour soit tout.

⁽²²⁾ Ps 73, 22. Voir le très beau passage de JEAN DE S. THOMAS, dans son analyse du don de piété (*Cursus theologicus*, disp. 18, a. 6, éd. Vivès, p. 669) : « Le don de piété, laissant la mesure de notre rétribution et de la libéralité des bienfaits de Dieu, honore et magnifie Dieu pour Lui-même (qu'Il nous dispense des biens ou des maux), dans une certaine nudité et annihilation de tout, regardant seulement la grandeur divine en elle-même et pour elle-même... « ad nihilum redactus sum et nescivi : ut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum. Quid enim mihi est in caelo, et a te quid volui super terram ? Deficit caro mea et cor meum, Deus cordis mei et pars mea Deus in aeternum. Mihi adhaerere Deo bonum est, ponere in Domino Deo spem meam. » (Ps 73) Voilà la perfection du don de piété, et le culte de Dieu au-delà de toute mesure et de tout mode humain, lorsque l'âme se considère comme rien et comme quelque chose d'inutile, et comme dépouillée de tout bénéfice créé, bien plus, sans intelligence et stupide selon le monde, et comme une bête de somme apte au seul fardeau, et à la motion selon laquelle elle est mue par Dieu et est toujours avec Lui ; quand ni dans le ciel ni sur la terre elle ne reconnaît quelque chose qui lui soit propre, quand sa chair elle-même lui fait défaut (deficit) et se consume, et que sa substance même est mise en face de Dieu comme rien ; alors, placée dans une telle vacuité et annihilation, sans être guidée par aucune mesure des bienfaits divins, mais « se souvenant de sa seule justice », elle regarde Dieu en Lui-même comme son héritage éternel et adhère à Lui immédiatement, et L'honore et Le vénère en Lui-même. Alors elle honore Dieu selon le don de piété, ne regardant que son seul honneur et sa grandeur. Adhérer à Dieu est la mesure du don de piété, sans considération d'aucun bénéfice propre. » Et JEAN DE S. THOMAS cite le *Magnificat* de Marie : « son motif et sa raison de magnifier Dieu et d'exulter en Lui ne sont rien d'autre que la hauteur de Dieu Lui-même regardant cette très profonde humilité et cette condition de servante, plutôt que les bienfaits si sublimes qui lui sont accordés, même celui de sa maternité divine ».

On pourrait s'étonner de ce que la béatitude correspondant à l'exercice plénier du don de piété ne soit pas dans la ligne directe de la vertu de religion, mais concerne l'exercice de la miséricorde. N'y a-t-il pas opposition, pour notre psychologie humaine, entre l'attitude religieuse et la miséricorde ? L'homme religieux est celui qui est séparé de ses semblables pour ne s'adonner qu'au culte divin, à la louange divine ; l'homme miséricordieux est celui qui est tout entier tourné, orienté vers les misères des hommes. L'homme religieux est comme reclus en Dieu, Dieu seul s'impose à lui ; l'homme miséricordieux est comme perdu au milieu de ses frères déshérités, il n'entend plus que leur voix, que leurs cris de souffrance.

Il est très utile de bien saisir cette opposition si profonde dont nous disions qu'elle est psychologique, car nous savons comment, dans la charité, elle peut être dépassée. Cependant, le « psychologique », premier-né selon l'ordre naturel, est si vivace en nous, — aujourd'hui surtout — il impose si facilement ses droits d'aîné en étouffant les exigences du benjamin, celles de l'amour divin, qu'il est donc nécessaire pour nous de bien comprendre comment le don de piété unit divinement, dans la charité et par elle, l'exercice de ces deux grandes vertus de toute vie chrétienne.

Il n'y a pas de béatitude propre à la vertu de religion. C'est la béatitude de la miséricorde qui, par le don de piété, unit ces deux attitudes vertueuses, permettant à chacune dans sa ligne propre d'épanouir l'amour : l'une médiatement, l'autre immédiatement ⁽²³⁾.

⁽²³⁾ Saint THOMAS affirme : « La vertu de religion, outre ses actes propres (le culte rendu à Dieu) commande les actes des autres vertus morales, et particulièrement ceux de la miséricorde. » (II-II, q. 81, a. 1.) Et citant l'*Épître de saint Jacques* (1, 27) il dit : « La dévotion pure et sans tache devant Dieu notre Père consiste en ceci : visiter les orphelins et les veuves dans leurs épreuves... » Saint CYPRIEN, dans une de ses lettres, exprime admirablement la manière dont la charité fraternelle s'exerce sous la motion du don de piété : « Qui ne ferait, de la douleur de son frère, sa propre douleur, quand l'Apôtre Paul dit : « Si un membre pâtit, les autres membres compatissent, et si un membre jouit, les autres membres jouissent avec lui » ; et en un autre endroit : « Qui est souffrant, sans que je souffre ? » Aussi en ce moment la captivité de nos frères doit être considérée comme notre captivité et la peine de ceux qui sont en danger comme notre peine, puisque par notre union nous ne formons qu'un corps, et que non seulement l'affection, mais aussi la religion doit exciter nos cœurs, et nous encourager à racheter les membres de nos frères.

Il est du reste normal que ce soit la béatitude de la miséricorde qui fasse ce lien et non pas une béatitude résultant de l'exercice divin de la vertu de religion ; car la béatitude exprime un état ultime auquel on ne peut rien ajouter, tandis que la vertu de religion, même transformée par la charité, n'est pas, d'un point de vue chrétien, quelque chose d'ultime. La vertu de religion n'atteint Dieu que par le moyen d'une œuvre, d'une adoration, d'une louange, elle ne peut pas L'atteindre immédiatement en Lui-même, et si son exercice transformé par la charité possède bien un certain absolu, l'exercice divin de la miséricorde est seul vraiment ultime et achève tout, car la miséricorde seule peut béatifier.

Saint Thomas souligne cette œuvre d'unité du don de piété⁽²⁴⁾, don affectif par excellence qui, de l'intérieur et dans l'amour du Père, vient unifier les différentes attitudes relevant de la vertu de religion, et unir dans un seul élan, l'adoration et la miséricorde. « Son objet principal, écrit Cajetan en commentant saint Thomas, est Dieu comme Père, et donc tout ce qui regarde Dieu comme Père, son acte propre est de se comporter envers Dieu comme envers un Père, en L'adorant et Le servant et, de la même manière, de se comporter à l'égard de tous et de toutes choses en tant qu'ils sont fils et choses du Père »⁽²⁵⁾.

Le don de piété vient aussi transformer de l'intérieur tout l'aspect

L'Apôtre dit encore : « Ne savez-vous pas que vous êtes les temples de Dieu, et que c'est l'esprit de Dieu qui habite en vous ? » Dès lors, quand même la charité nous pousserait moins à porter secours à nos frères, il y aurait lieu de considérer cette circonstance que ce sont des temples de Dieu qui sont captifs, et de ne pas souffrir par notre négligence et notre indifférence que des membres du Christ soient longtemps captifs... » (*Lettre LXII*, éd. « Les belles lettres », 1925, tome II, p. 197)

⁽²⁴⁾ Saint THOMAS relève : « Le don de piété dirige d'une seule et même façon tout ce qui regarde la communication avec autrui, mais selon une autre mesure que les vertus. Cette mesure est simple et une, et le don de piété est un seul habitus spirituel. » (*III Sent.*, dist. 34, q. 3, a. 1).

⁽²⁵⁾ CAJETAN, *Comm.* sur II-II, q. 121, a. 2. Cf. JEAN DE S. THOMAS, *Cursus theol.*, disp. 18, a. 6 : « Le don de piété regarde premièrement Dieu, sous la formalité de Père... secondairement tous les fils de Dieu, à l'égard de qui Il est Père, et à tout ce qui se rattache à Lui (conjungitur) comme au Père... Il fait regarder tous les frères comme quelque chose du Père (aliquid Patris). » Ceci rejoint bien ce texte de saint Matthieu : « N'avons-nous pas tous un Père unique ?... Pourquoi donc sommes-nous perfides l'un envers l'autre, en profanant l'alliance de notre Père ? » (2, 10)

de service et de travail que comporte notre vie, nous permettant d'ordonner l'exercice de notre labeur à la gloire du Père : « Travaillez, non pour la nourriture périssable, mais pour la nourriture qui demeure en vie éternelle, celle que vous donne le Fils de l'homme, car c'est lui que le Père, que Dieu a marqué de son sceau » (26).

C'est sous cette lumière qu'il nous faut considérer la miséricorde béatifiante du Christ, enracinée dans le mystère de sa dévotion filiale à l'égard de son Père bien-aimé. Notre Seigneur enseigne à la suite des Prophètes et d'une manière encore bien plus forte, que la prière doit être humble, confiante, sincère, aimante. Il rappelle qu'au-delà de tout ritualisme, elle est avant tout intérieure, une intimité avec Dieu, et nous donne Lui-même l'exemple de cette prière cachée, réservée à Dieu seul, lorsqu'Il se retire dans le désert ou sur la montagne pour passer la nuit en prière : « Il s'en alla dans la montagne pour prier, et Il passa toute la nuit à prier Dieu » (27).

La prière de l'agonie est une prière solitaire ; elle exprime, unie sous le souffle du don de piété, la confiance filiale à l'égard du Père, la demande du pauvre qui expose la détresse de son cœur, la remise absolue au Père, dans une immolation, pour sa seule gloire. C'est par le sacrifice de la Croix que nous comprenons la transformation qui s'opère entre la liturgie du Temple et celle de la vie chrétienne (28) ; transformation dont l'aboutissement est cette adoration en esprit et en vérité que le Christ sans cesse nous demande, et qu'Il vit pleinement dans le mystère de la Croix : « Père ! Sauve-moi de cette heure... Mais c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure. Père, glorifie ton nom ! » (29)

(26) *Jn* 6, 27.

(27) *Lc* 6, 12. Cf. 5, 16; 11, 1.

(28) « Le rideau du Temple se déchira par le milieu, et Jésus dit dans un grand cri : « Père, Je remets mon esprit entre tes mains. » (*Lc* 23, 45)

(29) *Jn* 12, 27-28. – Cf. *He* 5, 7 : « Lui qui, aux jours de sa chair, ayant présenté, avec une violente clameur et des larmes, des implorations et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et ayant été exaucé à cause de sa piété... » C'est la réalisation de cette piété filiale qu'annonçait – imparfaitement – l'abandon de la fille de Jephthé : « Mon père... traite-moi selon le vœu que tu as prononcé. » (*Jg* 11, 36) Cf. Première partie, pp. 40-42.

Sur la prière du Christ durant sa vie terrestre, sur son adoration à la Croix, sur l'unité de cette adoration avec sa miséricorde à l'égard des hommes, on peut se reporter à *Un seul Dieu tu adoreras*, pp. 46 ss.

Le sacrifice de la Croix est, en effet, l'holocauste par excellence vécu sous la lumière du don de piété ; c'est pourquoi la lumière de ce don peut seule nous faire pénétrer dans ce qu'il a d'infiniment secret, car de fait, tout se réalise dans le silence de l'amour. En face du Père le Christ s'anéantit, c'est un anéantissement au-delà de toute mesure, infiniment aimant, mais qui, sous le poids du péché, brise violemment la volonté humaine de Jésus. Tout est offert, tout est consumé, gratuitement, pour glorifier le Père.

Le don de piété réalise non seulement cette union divine entre ce qu'il y a de plus profond dans le cœur de Jésus anéanti et immolé, et la majesté aimante du Père, mais de plus, il mobilise toutes les forces physiques du Christ. L'amour, par le don de piété, doit s'emparer de l'exercice de la vertu de religion, pour réaliser un holocauste d'adoration aimante. Le Christ doit être offert dans tout son être, y compris sa nature sensible, dans un état d'immolation sanglante où rien n'est épargné.

C'est en effet cette exigence de l'amour, se réalisant efficacement par le don de piété dans l'exercice de la vertu de religion, qui nous fait saisir pourquoi cet holocauste se réalise dans le corps du Christ et au plus intime de son cœur de chair ⁽³⁰⁾ ; pourquoi la matière propre de cet holocauste doit être la vie humaine du Christ, offerte, immolée rendue inutilisable, réduite à rien, un « objet devant lequel les regards se détournent » ; pourquoi il faut cette unité du Prêtre et de la Victime ⁽³¹⁾ ; pourquoi il faut que tout s'achève dans le cœur du Prêtre, en sa volonté qui offre et qui s'offre en s'anéantissant, en acceptant de disparaître. Alors seulement, la volonté du Père est comme absorbée par l'état violent de la Victime, car l'amour divin est réaliste, il veut tout, et les signes, les holocaustes d'animaux ne suffisent plus. « Tu n'as voulu ni sacrifice, ni oblation, mais tu m'as façonné un corps » ⁽³²⁾.

Il faut un signe qui soit une réalité (*signum-res*). Et comme l'amour divin, lorsqu'il peut s'exercer selon ses exigences propres, est toujours excessif, il faut que ce « signe-réalité » soit le signe le plus pur, sa réa-

⁽³⁰⁾ Voir saint THOMAS, III, q. 48, a. 3, ad 1um.

⁽³¹⁾ Voir saint THOMAS, III, q. 22, a. 1 et 2.

⁽³²⁾ *Hb* 10, 5.

lité, la réalité la plus noble; ce qui exige d'une part, l'anéantissement le plus complet de la victime – tout doit être brûlé par le feu, afin que l'on ne puisse plus se servir de cette victime ni de tout ce qui est autour d'elle, tout ce qui a été son bien, son avoir – et d'autre part, que cette réalité soit le corps d'un Homme-Dieu, et non seulement le corps, mais aussi son cœur. Cette exigence de l'amour divin ne peut se réaliser que grâce à l'unité de la Victime et du Prêtre ⁽³³⁾; le signe est alors une réalité qui possède une signification venant de l'intérieur, c'est un signe inséparable de la réalité en même temps que tout à fait divin; il possède donc une valeur infinie. Toutes les circonstances particulières ordonnées par la sagesse divine, dans lesquelles ce sacrifice est réalisé, permettent à la Victime d'être entièrement offerte et immolée.

Le sacrifice de la Croix est la suprême réparation, la satisfaction par excellence. En effet, le péché est, dans ce qu'il a de plus mystérieux, une offense à la majesté de Dieu, un échec à sa gloire. Pour satisfaire au péché, il faut donc reconnaître les droits absolus de cette majesté souveraine, droits qui ne peuvent être pleinement reconnus que dans un sacrifice d'adoration: l'holocauste où toute la victime est offerte et consumée.

Pour réparer l'orgueil et l'idolâtrie des hommes, il faut que le Fils de l'homme accepte librement de mourir pour Dieu, il faut qu'Il meure en L'adorant et en Le servant, proclamant par là que Dieu seul *est*. La satisfaction pour l'athéisme des hommes réclame ce geste suprême du Crucifié: le don de sa vie à son Père, en offrande d'amour.

Le sacrifice de la Croix est aussi l'action de grâces. Jésus remercie pour toute l'humanité. Les prémices des fruits de la terre, les prémices de la fécondité des troupeaux et de tout le labeur de l'homme, doivent être offerts à Dieu en signe d'action de grâces; c'est le geste normal de la créature raisonnable qui reconnaît que tout lui vient de Dieu. Il serait intéressant de comprendre comment les paroles de Notre Seigneur: « Mon Père travaille toujours et moi aussi je travaille », « Il me faut travailler aux œuvres de celui qui m'a envoyé », « Le Père qui demeure en moi accomplit les œuvres » ⁽³⁴⁾, s'accomplissent plei-

⁽³³⁾ Cf. 1 Jn 2, 2.

⁽³⁴⁾ Jn 5, 17; 9, 4; 14, 10.

nement dans la grande œuvre de la Croix, travail suprême de l'humanité, devenant alors la grande liturgie qui glorifie le Père.

Jésus s'offre Lui-même comme prémices de l'humanité, pour remercier le Père et pour rappeler aux hommes un geste que l'égoïsme du péché leur fait si souvent oublier : la reconnaissance envers Dieu.

Le Christ crucifié est notre Avocat : Il demande au Père notre pardon, Il demande notre salut, Il demande notre sainteté, la fécondité des « rameaux de la vigne » ; enfin, Il demande le règne du Père et l'accomplissement de sa volonté en nous. C'est la demande du pauvre, la demande de Celui qui a tout abdiqué, de Celui qui verse son sang pour avoir le droit d'implorer la miséricorde. En demandant la miséricorde du Père, Jésus présente ses plaies, son corps labouré de blessures, car, s'Il accepte de tant souffrir, c'est pour que sa prière soit efficace, pour qu'elle ait cet accent unique, irrésistible de Celui qui meurt.

Si le sacrifice de la croix est l'holocauste parfait d'adoration et de satisfaction, s'il est l'action de grâces, la louange et le cri d'appel, réalisés de la manière la plus aimante et la plus efficace, le sacrifice de la croix en lui-même, en son mystère propre, est plus que tout cela. L'holocauste du cœur de Jésus, c'est l'holocauste filial d'amour s'achevant dans le cœur blessé du Christ, l'holocauste d'amour absolument libre.

Par ce sacrifice d'amour impliquant la mort, Notre Seigneur reconnaît non seulement que le Père a tous les droits sur Lui, sur sa vie humaine terrestre et, par le fait même, sur l'univers entier – puisque sa vie humaine est ce qu'il y a de plus excellent dans tout l'univers – mais Il proclame que son amour est tout et est victorieux de tout.

Par l'holocauste de la Croix, l'univers tout entier, dans ses prémices, en sa partie principale, le Christ qui le récapitule bien que d'une façon cachée, est non seulement offert au Père, mais il est aussi comme consumé et anéanti pour adorer et louer l'amour de son Dieu, pour glorifier cet amour qui est au-dessus de tout.

Ce sacrifice est le témoignage visible de la toute-puissance de l'amour infini de Dieu pour le Christ et pour ses membres. Le sacrifice d'Elie face aux prêtres de Baal ⁽³⁵⁾ nous montre comment le feu

⁽³⁵⁾ 1 R 18, 38. Cf. Première partie, pp. 45-47.

du ciel peut seul expliquer un sacrifice qui s'empare à la fois de la victime, de l'autel et de l'eau qui entoure l'autel. Ce feu du ciel n'est autre que l'amour du Père qui s'empare actuellement de l'âme et de la volonté de Jésus, pour Lui permettre de réaliser un acte d'adoration qui ne soit pas seulement le fruit de la vertu de religion, si parfaite que cette vertu puisse être en l'âme de Jésus, mais le fruit propre d'une vertu toute transfigurée par l'amour divin, et s'exerçant divinement sous la motion immédiate du souffle de l'Esprit d'amour.

La révérence un peu rigide de l'Ancien Testament, le culte solennel du Temple, tout est transformé par cette exigence nouvelle de l'amour excessif à qui ne suffit plus ce respect lointain⁽³⁶⁾, car celui qui adore est avant tout le Fils bien-aimé du Père, même si son adoration se réalise dans sa nature humaine⁽³⁷⁾, puisque celle-ci est unie hypostatiquement au Fils qui demeure de toute éternité dans le sein du Père.

Le culte du Temple était réglé par une loi positive, minutieuse, s'imposant avec autorité ; le culte du Calvaire est réglé par la dévotion filiale du cœur de Jésus, duquel tout jaillit avec la spontanéité et la souplesse de l'amour. Le culte du Temple se réalisait dans un calme, une paix toute légale, plus spectaculaire parfois que réelle car l'ordre était donné de respecter le silence dans l'enceinte du Temple.

Le culte du Calvaire se réalise dans la lutte, et c'est une lutte extrême, sans trêve ni interruption possibles, toutes les forces du mal sont déchaînées contre le Fils de l'homme qui, au nom de toute l'humanité, rend au Père un culte d'adoration filiale, digne de sa majesté souveraine. Tel est le climat spécial de cette adoration, de cette louange... La lutte pour la gloire du Père s'empare de l'exercice même de la vertu

⁽³⁶⁾ Saint THOMAS note que dans les rapports humains trop de familiarité nuit au respect, mais qu'il n'en est pas de même dans les rapports avec Dieu, en ce sens, dit-il, que « plus on Lui devient familier par l'amour et la contemplation, plus on estime son excellence, plus on Le révère, et plus on voit sa propre petitesse : « Je ne te connaissais que par ouï-dire, mais maintenant mes yeux t'ont vu. Aussi, je retire mes paroles, je me repens sur la poussière et sur la cendre » (*Jb* 42, 5-6). » (*Comm. sur saint Jean*, n° 666)

⁽³⁷⁾ Voir saint THOMAS, III, q. 20, a. 1 : la soumission du Christ au Père. Et *Comm. sur saint Jean*, n° 2520 : « en tant qu'homme le Christ est soumis au Père comme la créature au Créateur ; car le corps du Christ lui-même est une certaine créature ».

de religion ; celle-ci qui, par nature, réclame la majesté et la solennité des gestes, dans un lieu de paix, loin de tout combat humain – le sanctuaire est un lieu de refuge – doit céder à l'impétuosité de l'amour qui la projette en plein champ de bataille, où l'adoration et la louange se réalisent au milieu des jalousies religieuses et humaines et de l'activité violente des bourreaux. Et pourtant, ce culte, bien qu'apparaissant comme un échec, est conquérant et victorieux parce qu'il est tout entier assumé par le souffle de l'Amour.

Par le don de piété, une harmonie divine unit les sommets de la vie contemplative du Fils bien-aimé du Père à son activité religieuse, celle de sa vie liturgique de Prêtre et d'Hostie, de représentant de l'humanité. Une unité divine se réalise entre sa vie de contemplatif solitaire et silencieux, et sa vie de nouvel Adam : unité se traduisant et s'exprimant dans un holocauste de tout Lui-même ; tout ce qui peut être offert et immolé, est réellement offert et immolé. Il faut toujours regarder, dans le Christ crucifié, cette unité réalisée par le don de piété, pour comprendre et juger concrètement, selon la grâce chrétienne, les relations exactes qui doivent unir profondément, dans l'amour, la vie d'oraison et la vie liturgique.

Il y a en nous une tentation constante de se donner pleinement, soit à la liturgie, en ne voyant plus que cette forme de prière communautaire impliquant toujours une certaine manifestation, soit au contraire de l'exclure par un mépris plus ou moins avoué, en s'enfermant dans le silence absolu de l'oraison. Facilement, nous nous arrêtons à la prière liturgique plus humaine, plus active et qui, par le fait même, nous est plus connaturelle. L'homme étant naturellement un « animal religieux », cette orientation de son être vers Dieu est ce qu'il y a de plus fondamental dans sa nature, bien que la conscience qu'il en a soit souvent très imparfaite et très obscure. C'est pourquoi cette forme de prière qui épanouit les exigences profondes de la nature humaine, est normalement tellement forte et accaparante que nous devons toujours veiller à ce qu'elle n'étouffe pas le souffle beaucoup plus secret et plus divin de la prière intérieure et silencieuse. La prière liturgique, communautaire, n'est-elle pas le sommet de notre vie active, et « Marthe » n'a-t-elle pas si facilement tendance

à vouloir tout accaparer, tout organiser, à avoir un droit de regard et de contrôle sur tout ?

Par réaction contre ces accaparements de la vie liturgique, nous aspirons parfois à une vie mystique tout angélique, tout intérieure, secrète. Nous éprouvons comme une répulsion violente à l'égard de toute manifestation extériorisant ces liens si forts d'intimité qui cachent notre âme en Dieu, et nous voudrions fuir au désert pour n'être plus qu'avec Lui, puisque c'est au désert qu'Il parle à l'âme !⁽³⁸⁾ Cet appel, qui peut être très authentique, peut aussi receler un égoïsme, une misanthropie, un orgueil auxquels nous devons prêter la plus grande attention. « Le solitaire est un dieu ou une bête » disait Aristote ! Il peut être aussi une sorte de démon d'orgueil. La vie solitaire est la vie la plus parfaite et la plus périlleuse, note, en théologien, saint Thomas⁽³⁹⁾.

Le Christ crucifié, en tant précisément qu'Il vit du don de piété, doit nous apprendre à maintenir toujours unis ces deux pôles de la prière, sans jamais exalter l'un au détriment de l'autre, sans jamais méconnaître leur ordre essentiel.

Le chrétien contemplatif et solitaire, s'il vit intensément en union avec le Christ, ne risque jamais de mépriser la vie liturgique de l'Eglise : la messe et la communion maintiendront toujours, au sein même de sa vie silencieuse, un acte de vie communautaire et de vie liturgique ; et même s'il ne restait plus que cet acte unique, il serait suffisant pour maintenir le solitaire dans un état d'union à l'égard de toute la communauté vivante de l'Eglise. Le chrétien actif, ordonné surtout à la prière liturgique, s'il vit intensément en union avec le Christ crucifié, par la messe et la communion quotidienne, ne peut pas nier la valeur éminente de la vie contemplative, de cette prière silencieuse et aimante, puisque le mystère même du Christ crucifié lui enseigne ce silence d'adoration filiale, d'holocauste d'amour.

Certes, la psychologie de ces deux types de chrétiens sera peut-être tout à fait différente, le champ de leurs expériences personnelles étant très différent, et si l'on ne regarde que leur manière extérieure de vivre, si l'on considère matériellement leur façon de s'exprimer et

⁽³⁸⁾ Cf. *Os* 2, 16.

⁽³⁹⁾ II-II, q. 188, a. 8.

d'exposer leur vie chrétienne, on pourra peut-être dire qu'ils s'opposent et se contredisent. Mais si l'on regarde l'orientation foncière de leur vie chrétienne, dans la mesure où celle-ci est authentique, on constate qu'ils se trouvent intimement unis dans le Christ crucifié. Tous deux expriment, de façon différente, ce qui est un dans le mystère de la Croix.

L'amour divin, par le don de piété, arrive donc à unifier divinement les sommets de la vie active – acte d'adoration, de louange, tout ce qui relève proprement de la vertu de religion – et les inspirations les plus secrètes de la vie d'oraison et d'amour ; il unit aussi, dans la charité, l'attitude religieuse filiale à l'égard de Dieu et le don miséricordieux de soi au prochain. L'amour divin, en lui-même, transcende toutes ces distinctions. Aussi permet-il à nos activités de participer à cette transcendance, et c'est ce qui a lieu à la croix, lorsqu'il se communique d'une façon immédiate et imprime à notre activité son mode propre. De fait, la Croix est le nouveau lieu d'adoration ; le cœur du Christ crucifié est le centre de toute la liturgie, le centre de toute vie contemplative, le foyer de toute solitude, le foyer de toutes les miséricordes communautaires.

Par le don de piété, en effet, tous les rapports communautaires fondés sur la vertu de justice (qui, elle-même, présuppose un certain amour des hommes, une philanthropie) et finalisés par l'amitié, acquièrent un mode divin.

La vertu de justice s'épanouit donc entre deux amours, l'un imparfait, indéterminé : l'amour des hommes pour les hommes ; l'autre parfait qui requiert un certain choix : l'amitié de concorde entre citoyens. Il est normal qu'il en soit ainsi puisque la justice, étant une vertu de la volonté et regardant les droits des autres, présuppose nécessairement un certain amour à leur égard. Toutes nos relations volontaires avec les autres hommes s'enracinent dans un amour ; celui-ci, étant comme une disposition à l'égard de la justice, se retrouve normalement au terme, comme une sorte de propriété de la justice, qui l'achève et la finalise.

Si cet amour philanthropique et cet amour d'amitié tendent à disparaître, on aboutit fatalement à un pur juridisme, au formalisme de la loi, que l'on fera respecter par des mesures coercitives de plus en plus

farouches. L'amour tendant à disparaître, la cause finale tend également à ne plus s'exercer, le vrai bien commun de la communauté s'estompe, on n'en parle plus que sous la forme d'un ordre légal formaliste, ou sous la forme d'œuvres à réaliser, de réussites, de richesses. En réalité, l'unité profonde et vitale de la communauté disparaît avec la disparition du vrai bien commun, et c'est alors nécessairement l'intérêt d'un parti, d'un groupe ou d'un tyran, qui domine.

Si, d'un point de vue strictement humain et philosophique, il est vrai que l'on ne peut pas s'arrêter à la justice — la justice étant en elle-même quelque chose de trop abstrait et de trop formel pour expliquer le fondement, la base de la communauté humaine et sa fin, son ultime perfection — ceci est encore plus vrai au plan surnaturel. La charité demande de transformer toutes nos relations humaines en les assumant ; elle a bien comme fruit propre une justice infuse, mais celle-ci ordonne la justice morale acquise vers une fin surnaturelle qui est la communauté divine et non plus la communauté humaine.

La charité pénètre à l'intérieur de nos amitiés humaines, civiques et personnelles, leur imprimant une orientation nouvelle vers la cité de Dieu. Tout doit concourir à épanouir et à intensifier les liens divins de la charité fraternelle ; toutes les valeurs affectives humaines, si nobles qu'elles soient, doivent perdre, sous l'empire de la charité, leur autonomie et leur pouvoir finalisateur, et accepter d'être ordonnées vers une fin qui les dépasse : ces liens d'amour divin dans le Christ. Cette orientation surnaturelle ne se réalise parfaitement et d'une façon toute divine, que par le don de piété qui, sous le souffle immédiat de l'amour de l'Esprit-Saint, assume de l'intérieur les relations humaines, leur donnant de nouvelles exigences, une plus grande souplesse et une totale relativité. Grâce au don de piété, elles deviennent comme des reflets vivants et des échos de l'unité divine qui existe entre le Père et le Fils, le Fils et ses membres. Ainsi transformées par le don de piété, ces liens de charité fraternelle dans le Christ sont incomparablement plus forts que tout autre lien purement humain, si grand et si fort qu'il puisse être.

Venant directement de l'amour de Dieu, le don de piété nous fait vivre de l'absolu de cet amour au sein de nos relations humaines, et nous montre par là que Dieu seul est le Législateur suprême, que tout

autre législateur et que toute autre loi doivent, d'une manière ou d'une autre, Lui être soumis et recevoir ses ordres. Le don de piété nous donne le sens intime, la conviction vécue que, pour être tout entier aux autres, pour aller jusqu'au bout des exigences de l'amitié, c'est-à-dire, leur donner notre vie en signe de véritable amour, il faut d'abord être tout à Dieu. C'est cette remise totale entre les mains de Dieu qui nous libère de notre égoïsme foncier et nous permet d'être ouverts aux autres, de nous donner comme Dieu le veut.

Pleinement épanoui dans l'âme du Christ, ce don Lui permet de regarder Dieu comme son Père, son Principe⁽⁴⁰⁾, et tous les hommes comme les enfants du Père. Car « le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ est le Père des miséricordes et de toute consolation »⁽⁴¹⁾. Le don de piété épanouit la dévotion filiale du Christ, en donnant à son intelligence et sa volonté humaines les sentiments mêmes du Père, les mœurs propres du Père. Dans la plénitude du don de piété, Jésus se considère comme le « Premier-né » de toute créature⁽⁴²⁾ qui rend gloire au Père, et comme « l'aîné d'une multitude de frères »⁽⁴³⁾ que le Père Lui a confiés : « Je gardais en ton nom ceux que tu m'as donnés... »⁽⁴⁴⁾ Cette piété divine, qui Lui fait vivre la paternité du Père à l'égard des fils adoptifs, est le secret de sa miséricorde : « soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux »⁽⁴⁵⁾. C'est dans cette « tendresse du Père »⁽⁴⁶⁾ qu'Il peut dire à ses disciples : « Mes petits enfants, je n'ai plus pour longtemps à être avec vous... »⁽⁴⁷⁾, et à Marie de Magdala : « Va trouver les frères et dis-leur : je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu... »⁽⁴⁸⁾

⁽⁴⁰⁾ Commentant la prière du Christ auprès du tombeau de Lazare, saint Thomas dit que, par cette prière, Jésus « veut spécialement montrer qu'il n'est pas étranger au Père (alienus a Patre), mais qu'Il Le reconnaît comme son Principe. » (*Comm. sur saint Jean*, n° 1555)

⁽⁴¹⁾ 2 Co 1, 3.

⁽⁴²⁾ Col 1, 15.

⁽⁴³⁾ Rm 8, 29.

⁽⁴⁴⁾ Jn 17, 12.

⁽⁴⁵⁾ Lc 6, 36. — En enseignant à ses disciples l'amour des ennemis et la prière pour les persécuteurs, Jésus dira : « ainsi serez-vous les fils de votre Père qui est aux cieux ». (*Mt* 5, 45)

⁽⁴⁶⁾ Ps 102, 13.

⁽⁴⁷⁾ Jn 13, 33.

⁽⁴⁸⁾ Jn 20, 17.

L'exercice du don de piété dans l'âme du Christ ne nous est-il pas aussi manifesté de façon frappante dans le dialogue de Jésus avec la Samaritaine, se faisant auprès d'elle, avec une miséricorde infinie, celui qui manque, celui qui demande ; et non content de la tirer de la misère qui l'accable, en lui redonnant le sens de l'adoration, Il lui révèle l'adoration nouvelle, celle dont Lui-même vit en son âme humaine : « Nous adorons ce que nous connaissons... »⁽⁴⁹⁾ C'est alors qu'Il s'adresse, non plus à la pécheresse, mais à la femme, à l'épouse, celle que préfiguraient les épouses choisies auprès du puits de Jacob⁽⁵⁰⁾.

Car Celui qui est l'Agneau immolé en holocauste d'adoration, est en même temps l'Époux qui réalise l'œuvre suprême de miséricorde, les épousailles avec l'humanité pécheresse⁽⁵¹⁾. A la Samaritaine, Jésus révèle que l'adoration nouvelle est tout au service de l'Amour. Cette adoration, en effet, n'est plus seulement l'adoration de la créature envers son Dieu, mais celle de l'Épouse qui disparaît totalement anéantie dans le cœur du Christ adorant le Père. L'adoration, sous le souffle du don de piété qui, dans une exigence d'amour, demande que tout soit livré, que l'épouse se considère comme rien dans le cœur de l'époux⁽⁵²⁾ pour que l'amour soit plus pur, plus total, plus humble et connaisse cette tendresse que l'Esprit-Saint peut mettre dans le cœur de celui qui adore, devient une réclusion d'amour, dans un véritable anéantissement.

A la Croix, Jésus, sous le souffle du don de piété, prend Marie dans son adoration, pour qu'en Lui, le Fils unique bien-aimé, elle adore le Père ; Il la prend dans son holocauste, dans cette attitude d'offrande plénière pour qu'elle soit, avec Lui et en Lui, tout entière offerte au Père.

C'est dans cette miséricorde infinie du cœur de Jésus que l'Eglise est constituée Epouse du Christ, que chaque âme est unie à Jésus dans ces

⁽⁴⁹⁾ *Jn* 4, 22.

⁽⁵⁰⁾ Cf. *Gn* 24, 15 ss ; 29, 9-14.

⁽⁵¹⁾ Cf. *Ap* 19, 7-9 ; 21, 9.

⁽⁵²⁾ Saint Thomas, commentant l'entretien de Jésus avec la Samaritaine, cite (sans référence) ce texte de saint Jean Chrysostome : « L'âme, lorsqu'elle brûle du feu divin, ne regarde plus rien de ce qu'il y a sur la terre, ni la gloire, ni la pudeur (verecundia), mais cette seule flamme qui la tient (illam solam, quae detinet eam, flammam). » (*Comm. sur saint Jean*, n° 627)

liens de miséricorde qui s'épanouissent en des liens d'amour⁽⁵³⁾. Or, les liens des âmes entre elles sont semblables à ceux de chaque âme avec Jésus. « Comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres »⁽⁵⁴⁾. L'exercice de cette charité fraternelle, pour être vraiment divin, exige le don de piété car, tels sont notre misère, nos manques, nos pauvretés, qu'il ne peut y avoir d'amour fraternel sans miséricorde. Saint Paul exprime bien ce que le don de piété, don miséricordieux intimement lié à l'adoration à l'égard du Père, apporte à la charité fraternelle : « Suivez la voie de l'amour, à l'exemple du Christ qui nous a aimés et s'est livré pour nous, s'offrant à Dieu en sacrifice d'agréable odeur ». S'adressant plus spécialement aux époux, pour leur faire comprendre la qualité de l'amour d'élection qui doit les unir, l'apôtre regarde encore le Christ crucifié : « Maris, aimez vos femmes, comme le Christ a aimé l'Eglise : Il s'est livré pour elle »⁽⁵⁵⁾.

Formellement, l'exercice de la charité fraternelle est divinisé par le don de sagesse, mais dans ses applications, il doit faire appel au don de conseil et au don de piété. En tant qu'il implique la prudence surnaturelle, il requiert, pour s'exercer selon un mode divin, le don de conseil ; en tant qu'il implique la miséricorde, il est transformé par le don de piété ; celui-ci, en nous soumettant totalement au Père dans l'adoration, nous donne ses propres mœurs de Père, une délicatesse divine, une confiance absolue. « Comme une mère nourrit ses enfants et prend soin d'eux, telle était notre tendresse pour vous, que nous aurions voulu vous livrer, en même temps que l'Evangile de Dieu, notre propre vie, tant vous nous étiez devenus chers... Comme un père pour ses enfants, vous le savez, nous vous avons, chacun de vous, exhortés, encouragés... »⁽⁵⁶⁾

Le don de piété réalise des liens de miséricorde et d'amour – en cela

⁽⁵³⁾ « Nous sommes tous, dit saint BERNARD, appelés à ces noces spirituelles où l'époux est le Christ Seigneur... Nous Lui sommes l'épouse, si cela ne vous semble pas incroyable, et tous ensemble une seule épouse, et chaque âme comme une épouse unique (omnes simul una sponsa, et animae singularum quasi singularae sponsae). Mais quand notre fragilité pourra-t-elle comprendre que son Dieu l'aime de cet amour dont l'épouse est aimée de l'époux ? » (*Deuxième sermon pour le premier dimanche après l'Épiphanie.*)

⁽⁵⁴⁾ *Jn* 13, 34.

⁽⁵⁵⁾ *Ep* 5, 2 et 25.

⁽⁵⁶⁾ *1 Th* 2, 7-8 et 11.

il permet de dépasser l'opposition entre la vie communautaire et la vie solitaire – qui constituent et finalisent la communauté chrétienne⁽⁵⁷⁾. En effet, si la communauté humaine est exaltée au point de devenir le terme de toute activité, le bien commun devient alors la fin ultime de l'homme, et toute vie solitaire quelle qu'elle soit est considérée comme un danger dont il faut à tout prix se défendre. Si, au plan d'une vie active humaine, une certaine réticence à l'égard des « solitaires » peut dans certains cas être légitime, un exclusivisme total serait cependant condamnable du seul point de vue des valeurs humaines ; mais lorsqu'il s'agit de la vie chrétienne, il devient absolument intolérable, puisque cette vie n'a pas le droit de s'arrêter à la seule vie active.

Du point de vue chrétien, la communauté humaine, c'est-à-dire les relations de justice et d'amitié qui unissent les hommes entre eux, ne peut plus être une fin au sens propre, mais seulement un moyen, une disposition car, au sein même des relations de concorde et d'amitié humaines, le don de piété pose cette première relation avec Dieu et proclame qu'Il doit être premier servi⁽⁵⁸⁾. Le travail « en équipe » doit être soumis à la volonté aimante de Dieu, la communauté humaine dépassée par son amour, amour jaloux qui réclame immédiatement une certaine solitude.

A l'extrême opposé, nous trouvons la tentation inverse correspondant aux autres tendances de notre nature humaine, qui est d'éviter

(57) C'est pourquoi ces relations distinguent la communauté chrétienne de toutes les autres communautés. (Cf. *Mystère du Corps mystique du Christ*, éd. La Colombe 1960.) La justice, la philanthropie et les amitiés humaines, ne sont pas bannies pour autant de la communauté chrétienne. Elles sont même nécessaires – base naturelle et première – mais elles n'en sont pas la structure originale. Sous l'influence immédiate de la charité et du don de piété, elles sont toutes transfigurées et deviennent le reflet et le rayonnement des relations divines : « Père, qu'ils soient un comme nous sommes un. »

(58) Notons bien toute la différence qui sépare philanthropie et miséricorde, œuvres sociales et œuvres de miséricorde ; les premières font appel à des considérations raisonnables s'appuyant sur la nature de la communauté humaine, elles demeurent tout à fait distinctes, dans leur structure, d'une attitude religieuse et peuvent même, parfois, sembler s'y opposer ; les secondes s'enracinent dans les vues de la sagesse de Dieu et supposent, comme climat propre, ce regard de dévotion filiale à l'égard du Père d'où jaillit toute miséricorde. Les œuvres sociales sont exclues de la vie contemplative, les œuvres de miséricorde ne le sont pas.

par n'importe quel moyen toute vie commune. Cette fuite au désert, comme celle que nous avons signalée à propos de l'opposition – psychologique – entre vie d'oraison et vie liturgique, peut être une forme d'égoïsme. De fait, saint Thomas le dit expressément, la vie solitaire n'est légitime que pour la vie contemplative, on n'a le droit de la choisir que par amour de la vérité, pour la trouver plus totalement. Pour un chrétien, cet amour de la vérité, c'est l'amour de Dieu, et il ne peut chercher la solitude que pour Le trouver plus parfaitement. Or, s'il aime Dieu, il aimera nécessairement tous ceux que Dieu aime, et par là, la miséricorde et la charité fraternelle se trouvent réintroduites. Au cœur même de la vie solitaire chrétienne, sont inscrites les exigences de la charité du cœur de Jésus, charité qui regarde Dieu le Père et le prochain. C'est pourquoi, dans toute vie chrétienne, si solitaire qu'elle soit, on trouvera nécessairement la charité fraternelle et la miséricorde, au moins sous la forme cachée mais essentielle de la prière ⁽⁵⁹⁾.

La prière pour le salut de l'âme de nos frères est en effet le premier acte de miséricorde spirituelle (« premier » selon la perfection) celui qui commande tous les autres. En terre chrétienne, il ne peut y avoir de vie active efficace sans certains éléments de vie contemplative, de même qu'il ne peut y avoir de vie solitaire sans cette sollicitude intérieure à l'égard du salut des âmes.

La béatitude de la miséricorde, vécue pleinement par le Christ crucifié, nous montre la parfaite unité des divers éléments de la vie chrétienne : vie commune et vie solitaire, vie de silence et don de soi infiniment miséricordieux, prière ardente pour les hommes et adoration toute cachée.

C'est bien dans la miséricorde vécue divinement que cette unité

(59) Citons ce si beau texte de saint CYPRIEN : « La grâce de Dieu sait rapprocher et nouer du lien de la charité et de l'unité ceux que semble séparer de trop grandes distances... Séparé de nous par les plus grandes distances, vous montre que Vous nous êtes attachés d'esprit et de sentiment. Tout cela est un effet de la divine unité, car Dieu, qui habite en nous, étant un et indivisible, unit partout les siens et les assemble par le lien de l'unité... En revanche il ne sert à rien à quelques-uns d'être voisins et proches de corps, s'ils sont distants d'esprit et d'âme, car les âmes ne peuvent être unies qui se sont séparées de l'unité divine. Voici, dit le Psalmiste, que ceux qui s'éloignent de vous périront. » (*Lettre LXXV*, éd. « Les belles lettres », 1925, tome II, p. 291)

miséricordieuse se réalise ; on ne peut pas dire qu'elle le soit dans l'exercice divin de la vertu de religion, dans l'adoration et la louange aimante, parce qu'une telle activité, si parfaite qu'elle soit, n'épuise pas toutes les exigences de l'amour ⁽⁶⁰⁾.

L'unité est le fruit de la double intériorisation réalisée par le don de piété. D'une part, intériorisation de l'exercice de la vertu de religion, le don de piété permet à l'adoration d'être assumée et comme toute pénétrée par la contemplation ; d'autre part, intériorisation de l'exercice de la vertu de miséricorde à laquelle le don de piété permet de rejoindre sa source, la charité fraternelle, et de ne plus faire qu'un avec elle. Le don de piété donne cet élan qui permet d'aller au-delà de l'œuvre sans s'y arrêter, sans s'y complaire, aussi grande et aussi pure qu'elle puisse être ; le don de piété fait remonter à la source, et c'est cette remontée qui caractérise l'attitude du Prêtre Fils bien-aimé qui adore le Père en Le contemplant et sauve les hommes en les introduisant dans l'intimité de l'amour trinitaire.

*« Père,
ceux que tu m'as donnés,
je veux que là où je suis,
ils soient aussi avec moi,
pour qu'ils contemplent la gloire que tu m'as
parce que tu m'as aimé [donnée
avant la création du monde » (61).*

⁽⁶⁰⁾ La parole du Christ, en réponse aux attaques des pharisiens, est nette : « C'est la miséricorde que je désire, et non le sacrifice ». (Mt 12, 7)

De même, lorsque les pharisiens reprochent aux disciples de transgresser la tradition des anciens : « Et vous, répliqua-t-il, pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu au nom de votre tradition ? En effet, Dieu a dit : Rends tes devoirs à ton père et à ta mère... mais vous, vous dites : Quiconque dit à son père ou à sa mère : les biens dont j'aurais pu t'assister, je les consacre : celui-là est quitte de ses devoirs envers son père ou sa mère. Et vous avez annulé la parole de Dieu au nom de votre tradition. » (Mt 15, 1-6)

La miséricorde, au contraire, en se fondant sur cette dévotion filiale à l'égard de Dieu, l'achève du point de vue de l'amour, nous inclinant à nous donner totalement au prochain qui a besoin de nous. « Si quelqu'un jouissant des richesses du monde, voit son frère dans la nécessité et lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui ? » (1 Jn 3, 17).

⁽⁶¹⁾ Jn 17, 24.

*Je te fiancerai à moi pour toujours ;
je te fiancerai dans la justice et dans le droit,
dans la tendresse et dans l'amour ;
je te fiancerai à moi dans la fidélité,
et tu connaîtras Yabvé.*

(Os 2, 21-22)

Chapitre IV

RÉALISATION DE LA VOLONTÉ DU PÈRE : L'ULTIME ŒUVRE DE L'ENVOYÉ

*Je t'ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé
l'œuvre que tu m'avais donné à faire.
Maintenant, Père, glorifie-moi
de la gloire que j'avais près de toi
avant que fût le monde (1).*

LA Croix est vraiment l'achèvement de toute l'histoire du peuple d'Israël. Cette histoire, ainsi que nous l'avons montré, est ponctuée par l'exigence des sacrifices auxquels la Croix donne, d'une manière éminente, leur sens ultime.

A la Croix, Notre Seigneur agit comme Roi, Roi de paix, fruit de l'amour, qui s'instaure dans la pauvreté. A la Croix, dans la pureté de son cœur et la soif de la justice du Père, Il agit en Témoin fidèle de l'Amour. La Croix est le grand témoignage du Prophète de l'amour du Père. A la Croix enfin, Notre Seigneur réalise royalement son œuvre de Prêtre de l'amour et de la miséricorde. Son sacerdoce est un sacerdoce d'amour, Il en est Lui-même la victime. Jésus n'offre plus simplement des animaux symbolisant l'adoration, Il s'offre Lui-même, dans sa propre chair, dans son propre cœur. C'est l'holocauste qui va jusqu'au bout des exigences de l'adoration ; c'est l'anéantissement complet de tout ce qu'Il est en sa vie humaine, pour glorifier le Père. Après que Jésus ait offert sa vie au Père, il y a par surcroît l'offrande ultime des dernières gouttes de sang et d'eau de son Cœur

(1) *Jn 17, 4-5.*

blessé qui a cessé de battre. Cet holocauste d'adoration implique un sacrifice de satisfaction, un sacrifice de miséricorde et de rachat pour le salut du monde. C'est l'Agneau qui porte l'iniquité du monde.

Après avoir considéré comment Notre Seigneur manifeste à la Croix son amour pour le Père et pour les hommes, et en quoi cette manifestation est aussi un témoignage ; après avoir vu de quelle manière ils se réalisent l'un et l'autre, dans un holocauste – car ce n'est pas seulement une prédication que donne Notre Seigneur, mais sa propre vie qu'Il offre en holocauste – voyons maintenant le dernier aspect de ce mystère de la Croix : l'acte d'obéissance dans lequel il se réalise. C'est par cet acte d'obéissance que nous pourrions saisir le lien très intime qui relie les trois grandes dimensions de ce mystère, l'unité très profonde entre les différents gestes du Christ qui s'offre à la fois comme Roi, comme Prophète, comme Prêtre.

La parole de saint Paul est nette : « Comme, en effet, par la désobéissance d'un seul homme la multitude a été constituée pécheresse, ainsi par l'obéissance d'un seul, la multitude sera-t-elle constituée juste »⁽²⁾.

C'est dans l'obéissance la plus parfaite que s'accomplit, de fait, ce mystère de manifestation, de témoignage, d'holocauste et de miséricorde.

L'obéissance n'ajoute rien de spécifique au mystère de la Croix ; se situant du côté de l'exercice, elle n'ajoute qu'une modalité particulière, mais elle nous montre ces différents aspects et en réalise l'unité dernière. Notre Seigneur, en manifestant l'absolu de son amour, en témoignant de son attachement à la vérité divine, en s'offrant comme victime, obéit à son Père ; et cette obéissance, étant plénière, s'empare de toutes ses activités, jusqu'au labeur ultime de la Croix.

Le Fils bien-aimé, dans sa nature humaine, ne peut se présenter au Père que dans un acte de soumission et d'obéissance filiales : « Voici je viens... pour faire, ô Dieu, ta volonté » ; « Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux ! »⁽³⁾ Ces deux actes d'obéissance sont l'alpha et l'omega de toute la vie terrestre du Christ et traduisent l'attitude de

⁽²⁾ *Rm* 5, 19.

⁽³⁾ *Hb* 10, 7 et *Mc* 14, 36.

son cœur humain à l'égard de la volonté du Père. « Tout Fils qu'Il était, Il apprit, de ce qu'Il souffrit, l'obéissance ; après avoir été rendu parfait, Il est devenu pour tous ceux qui Lui obéissent principe de salut éternel » (4).

Une action humaine ne peut être parfaitement et totalement sous l'emprise de l'amour divin, elle ne peut être entièrement consommée et brûlée par cet amour, que si elle se réalise dans l'obéissance (5). C'est dans l'obéissance à la volonté de Dieu que l'*imperium* humain, et donc tout l'ordre de l'exécution, peut être directement sous l'emprise de l'amour de Dieu.

L'exécution est en effet le fruit, la conséquence de l'*imperium*, acte propre de la prudence. Normalement cet acte implique une série de conseils intérieurs et, par le fait même, ne peut être relié directement à l'amour divin ; mais grâce à l'obéissance, l'exécution peut être immédiatement mesurée par le bon plaisir de Dieu, par sa sagesse et son amour.

Par la prudence infuse, informée par la charité, l'exécution de nos activités se trouve certes sous l'emprise de cette même charité ; mais ce qu'il y a de tout à fait propre dans l'obéissance à la volonté divine, sous l'emprise du don de conseil – et c'est ce qu'il y a de si merveilleux dans le mystère de l'obéissance – c'est que, par cet acte, nous nous mettons directement sous la motion de l'amour de Dieu qui prend alors en charge l'exécution même de notre activité, la mesurant par son bon plaisir et par sa sagesse. Lorsque Dieu exige de nous un acte très parfait d'obéissance, c'est qu'Il veut prendre davantage possession de toute notre vie (6).

La manifestation, le témoignage, le sacrifice, la miséricorde du Christ crucifié, en se réalisant par obéissance au Père, deviennent plus totalement encore œuvre d'amour divin, non seulement dans l'ordre

(4) Hb 5, 8.

(5) Cf. Ac 5, 32 : « ... L'Esprit-Saint que Dieu a donné à ceux qui Lui obéissent. »

(6) L'exercice de l'obéissance comme tel, est toujours difficile pour notre raison humaine, car il implique comme une double obscurité : celle de toute exécution – (toute exécution, à la différence de la spécification de l'acte qui lui est lumineux, est ténébreuse) – et celle de l'exécution quand l'ordre vient d'un autre.

de l'intention, c'est-à-dire dans ses motifs propres – (c'est pour manifester, pour témoigner de l'amour divin que Jésus meurt sur la croix) – mais aussi dans son exécution elle-même, donc dans tous ses détails concrets et son individualité ultime. Cet acte est non seulement parfait dans tous ses mobiles, mais son exercice même est divin.

C'est par obéissance que Jésus meurt, et selon ces modalités de temps, de lieu, de circonstances : c'est son Heure et son lieu, l'Heure et le lieu, que le Père, en sa sagesse, a choisis. Il faut être attentif à l'insistance avec laquelle saint Jean parle de l'Heure du Christ ; c'est par là que l'œuvre de la Croix, dans sa totalité, sa plénitude concrète, est une œuvre d'amour. Le « feu du ciel » descend pour tout brûler.

N'oublions pas non plus que si le mystère de la Croix s'accomplit dans l'obéissance, c'est aussi pour réparer la première désobéissance. La désobéissance est, en effet, le premier fruit de l'orgueil et, pour ainsi dire, son œuvre propre. Par la désobéissance, l'orgueil qui, en lui-même, est un acte intérieur, spirituel, passe dans l'exécution et se concrétise. La désobéissance sépare définitivement, dans l'ordre de l'exercice vital, la créature de sa fin dernière (7).

L'obéissance, au contraire, est le fruit ultime de l'amour, permettant à celui-ci de s'emparer réellement, efficacement, selon l'ordre de l'exercice vital, de toutes les opérations libres de la créature, et de les relier à Dieu. Dans sa sagesse, Dieu veut que le Christ crucifié manifeste, témoigne, s'immole et sauve miséricordieusement les hommes dans un acte d'obéissance ultime de Serviteur Fils de Dieu, obéissance par laquelle doit être réparé le *non serviam* de l'autonomie orgueilleuse de l'homme pécheur, permettant ainsi à l'amour divin d'achever son œuvre et de brûler jusqu'en l'exécution même de cette manifestation, de ce témoignage, de ce sacrifice et de cet acte miséricordieux.

(7) Cf. *Sj* 10, 12 : « Le principe de l'orgueil, c'est d'abandonner le Seigneur et de tenir son cœur éloigné du Créateur. »

BIENHEUREUX CELUI QUI EST LA DOUCEUR :
L'ÉPOUX

« Mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur » (1).

« Les œuvres que le Père m'a données d'accomplir, ces œuvres mêmes que je fais, me rendent ce témoignage que le Père m'a envoyé » (2).

C'EST la béatitude de la douceur vécue pleinement à la Croix, qui nous fait pénétrer dans ce grand mystère de l'obéissance du Serviteur, Fils bien-aimé de Dieu, de l'« Agneau du Père » (3). A la Croix, Notre Seigneur est le nouvel Isaac, « l'agneau conduit à la boucherie » (4). Saint Thomas le dit explicitement : « La véritable douceur du Fils de Dieu consiste en ceci, qu'Il a soumis sa volonté à celle du Père » (5). La béatitude de la douceur est comme le fruit propre de cette obéissance divine qui, sans le don de conseil, ne pourrait pas s'exercer.

Les béatitudes de la miséricorde et de la douceur, tout en étant très connexes, ne peuvent s'identifier. La douceur vient préciser la manière dont la miséricorde doit s'exercer ; celle-ci, pour être tout à fait divine, doit se faire avec une très grande douceur, une tendresse infinie. Cependant, la douceur n'affecte pas que nos gestes de miséricorde, son

(1) *Mt* 11, 29.

(2) *Jn* 5, 36.

(3) L'expression est de saint Thomas, *Comm. sur saint Jean*, n° 257.

(4) *Is* 53, 7. Cf. *Jr* 11, 19 : « et moi j'étais comme un agneau confiant qu'on mène à l'abattoir... ».

(5) « Vera autem Filii dei mititas in hoc est, quia voluntatem suam supposuit voluntati Patris. » *Comm. sur saint Jean*, n° 923.

extension est plus grande et peut transformer toutes nos activités ; mais elle est surtout une béatitude beaucoup plus contemplative, on serait même tenté de dire qu'elle est réservée à la vie contemplative. La béatitude de la miséricorde est la béatitude de l'apôtre, mais celui-ci doit demeurer avant tout contemplatif ; la béatitude des doux exprime cette note contemplative.

En réalité, la béatitude des doux, à la différence des autres béatitudes possédant chacune un champ d'action particulier, n'a pas de matière spéciale ; elle qualifie plutôt une manière d'agir : on agit avec douceur, comme on agit avec brutalité et violence ; on peut tout faire avec brutalité ou avec violence, comme on peut tout faire avec douceur. C'est en cela que la douceur a un lien très particulier avec l'obéissance puisque cette vertu regarde également la modalité de nos actes, nous faisant agir en dépendance de celui qui ordonne ⁽⁶⁾.

Cette manière d'agir en dépendance de l'autorité n'est parfaite que lorsqu'elle se réalise avec douceur, et c'est même grâce à elle que l'ordre du supérieur ne nous apparaît plus comme extérieur et violent, mais au contraire comme notre bien le plus profond, le plus authentique. Il faut ici se souvenir de ce qu'est le *violent*. Est violent ce qui, ne faisant pas partie de notre être, vient de l'extérieur et nous blesse. Plus nous sommes vulnérables et intériorisés, plus nous sommes capables d'être violentés. Il est des peaux un peu rugueuses que rien n'attaque, que les heurts ne touchent pas, et il en est de très fines qu'un rien écorche et fait saigner. De même la sensibilité intérieure du cœur diffère-t-elle chez les uns et les autres ⁽⁷⁾. Aussi n'est-il pas étonnant que tout ordre qui nous est donné, risque toujours de nous apparaître, en premier lieu, comme une chose capable de nous violenter, de s'opposer à nous et de nous aliéner. La seule manière de recevoir un ordre avec douceur – (il s'agit ici, bien entendu, d'ordres donnés par quelqu'un dont l'autorité lui vient de Dieu) – est de le recevoir comme venant de Dieu, c'est-à-dire du plus intime de nous-mêmes.

⁽⁶⁾ Cf. *St* 3, 19 : « Mon fils, accomplis tes œuvres dans la douceur... »

⁽⁷⁾ « L'âme aimée par Dieu, écrit JEAN DE S. THOMAS, est vraiment « comme un lys au milieu des épines » : c'est à peine si elle peut être touchée sans que des épines la fassent saigner ». (*Cursus theologicus*, disp. 18, a. 3, p. 624).

Dieu est plus intime à nous-mêmes que nous ne le sommes à nous-mêmes, Dieu seul n'agit jamais avec violence sur notre volonté, Dieu seul peut ne jamais aliéner notre cœur. C'est pourquoi il faut faire appel au don de conseil pour comprendre que l'ordre qui nous est donné, aussi violent qu'il puisse paraître, nous est donné par Dieu et non par telle ou telle cause seconde, et que Dieu se sert de cette cause seconde pour orienter notre activité, pour déterminer notre exécution, selon sa volonté. Grâce à l'exercice du don de conseil, l'obéissance se réalisera alors avec douceur.

La béatitude des doux, qui est bien le fruit propre du don de conseil, nous révèle la manière spéciale dont le chrétien agit, son comportement propre lorsqu'il est docile à l'Esprit du Christ ; elle nous manifeste ce qu'il y a de plus secret dans l'obéissance et dans la miséricorde surnaturelles : leur mode divin de douceur. Cette béatitude très cachée et très intérieure nous montre comment, grâce à l'Esprit-Saint, le chrétien peut dépasser l'aspect psychologique auquel nous nous arrêtons si facilement ; comment, sous le souffle du don de conseil, il peut regarder les réalités et les personnes d'une manière toute intérieure et, au-delà des créatures, atteindre directement l'autorité aimante du Père et goûter la douceur de son amour. Plus cette autorité aimante du Père nous demande des choses qui, pour notre nature humaine, sont dures, plus le Père nous attire dans son intimité⁽⁸⁾ ; et si à certains moments les exigences de la vie commune sont particulièrement impératives, c'est qu'Il veut nous attirer davantage à Lui. L'exercice du don de conseil est là pour nous le faire comprendre et vivre. Ce n'est que de l'intérieur que nous pouvons nous connaturaliser aux autres et coopérer avec eux : *ecce quam bonum* ne peut venir que du dedans⁽⁹⁾.

(8) « Ne méprise pas, mon fils, la correction de Yahvé, et ne prends pas mal sa réprimande, car Yahvé reprend celui qu'Il chérit, comme un père son fils bien-aimé. » (*Pr* 3, 11-12) Cf. *He* 12, 5-8 : « ... c'est en fils que Dieu vous traite. Si vous êtes exempts de cette correction, c'est que vous êtes des bâtards et non des fils... ».

(9) De même, notre vie liturgique reste humaine si elle n'est pas, dans son exercice, assumée par le don de conseil. Il y a une différence entre une vie liturgique qui se fait dans une certaine tension – c'est l'aspect humain – et une vie liturgique pleine de douceur qui provient de la contemplation et y est tout ordonnée.

Avant d'analyser plus profondément cette relation entre l'obéissance au Père et la douceur, regardons quelques aspects sous lesquels l'Évangile nous manifeste la douceur du Christ ⁽¹⁰⁾.

Dans le mystère de Noël, c'est la douceur de Celui qui est tout-petit, de Celui qui n'est qu'amour : « un enfant nous est né, un tout-petit nous a été donné... » ⁽¹¹⁾ ; c'est une douceur très voilée que l'on devine à travers les silences de l'Écriture. Les mystères de la vie cachée de Nazareth sont enveloppés de cette douceur silencieuse, et s'ils sont cachés, c'est parce qu'ils sont très doux.

La béatitude de la douceur a, elle aussi, quelque chose de tellement secret qu'il est difficile d'en parler sans risquer de tomber dans une fausse douceur ou une fausse tendresse. C'est à cause de cette si grande fragilité que, parfois, pour supprimer la caricature, on supprime la réalité : on prend une attitude un peu dure et on laisse dans l'oubli cette réalité si divine de la vraie douceur, de la béatitude de la douceur.

La douceur de Jésus dans sa vie apostolique est immédiatement liée à sa miséricorde ⁽¹²⁾. « Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et je vous soulagerai. Chargez-vous de mon joug, et vous trouverez soulagement pour vos âmes. Oui, mon joug est aisé et mon fardeau léger » ⁽¹³⁾.

Saint Matthieu, pour caractériser les mœurs apostoliques de Jésus, rappelle la prophétie d'Isaïe : « Voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé qui a toute ma faveur. Je répandrai sur lui mon Esprit, et il annoncera la vraie foi aux nations. Il ne fera point de querelles ni de cris et nul n'entendra sa voix sur les grands chemins. Le roseau

⁽¹⁰⁾ Nous ne retenons ici que quelques aspects, mais c'est toute une contemplation de l'Évangile qui pourrait se faire sous la lumière de cette béatitude. N'est-il pas frappant que le qualificatif « doux et humble », soit le seul que Notre Seigneur s'applique à Lui-même dans tout l'Évangile ?

⁽¹¹⁾ *Is* 9, 5.

⁽¹²⁾ Dans la vie cachée, elle apparaît plus directement liée à l'humilité et à l'obéissance : « et Il leur était soumis ». (*Lc* 2, 51)

⁽¹³⁾ *Mt* 11, 28-30. – Saint THOMAS commente : « Toute la loi nouvelle consiste en ces deux choses : la douceur et l'humilité. Par la douceur l'homme est ordonné au prochain. Par l'humilité il est ordonné à l'égard de lui-même et à l'égard de Dieu. Il est dit dans ISAÏE : « Sur qui reposera mon esprit, sinon sur celui qui est calme et humble ? » (66, 2, Vulgate) C'est l'humilité qui rend l'homme capable de Dieu. » (*Comm. sur saint Matthieu*, n° 970)

froissé Il ne le brisera pas et la mèche fumante Il ne l'éteindra pas » (14).

La douceur caractérise la physionomie du Serviteur de Yahvé, de celui dont la fonction principale est d'obéir à son Seigneur. Cette obéissance qui le met toujours en contact intime, vécu, efficace avec la volonté de son Dieu, est en Lui une source inépuisable de douceur qui transforme toutes ses qualités de serviteur. Sa pauvreté est douce, sans aucune âpreté, elle ouvre son cœur vers Dieu et vers les âmes, dans une très douce simplicité, sans la moindre amertume puisqu'Il est serviteur volontaire et mendiant par amour.

Jésus nous apporte la surabondance de son amour – Il est venu pour que les brebis aient la vie, et l'aient en abondance (15) – mais Il se présente à nous comme celui qui demande. Demander pour donner, être misérable pour faire miséricorde, n'est-ce pas vraiment la manière la plus douce de donner, la manière la plus délicate d'exercer la miséricorde qui, loin d'écraser et d'humilier celui qui la reçoit, l'exalte au contraire, lui permettant de faire, lui aussi, un acte de miséricorde à l'égard de quelqu'un qui le dépasse et qu'il ne pourrait pas atteindre autrement.

Par cette douceur si humble, Jésus est victorieux de la dureté de nos cœurs de pierre qui si facilement se referment sur eux-mêmes ; Il est victorieux aussi de notre orgueil qui ne veut pas demander. Par cette merveilleuse pédagogie de la douceur, Le Christ nous apprend à aller vers Lui, pour que nous puissions vivre pleinement de sa miséricorde et de l'amour de son cœur, puisque la miséricorde est ordonnée à l'amour. Il veut que nous soyons ses enfants, ses amis, ses épouses, que nous ayons avec Lui toutes les audaces de l'enfant, toutes les simplicités familières de l'ami, toutes les fidélités, les délicatesses et les initiatives de l'épouse. Mais sachant combien ces mœurs divines sont éloignées des nôtres si vertueuses soient-elles, Lui-même prend les initiatives et devient le mendiant, le pauvre par excellence, Celui qui réclame l'amour : « Mon fils, donne-moi ton cœur » (16). « Donne-

(14) *Mt* 12, 8-20. Cf. *Is* 42, 1-3.

(15) *Jn* 10, 10.

(16) *Pr* 23, 26.

moi à boire » (17). — Ce faisant, Il transforme notre cœur de pierre en un cœur de chair (18).

La douceur du cœur du Christ est une douceur divine qui vient directement de l'amour ; elle s'oppose donc à la dureté, à la violence, mais elle n'a rien de mièvre, de faible ou de naïf. Pour saisir combien cette douceur, cette tendresse que les prophètes avaient annoncée (19) est loin de la faiblesse, il faut se rappeler la fermeté, l'intransigeance du Christ en face des pharisiens : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui fermez aux hommes le Royaume des Cieux... » (20) « Engeance de vipères ! Génération mauvaise et adultère ! » (21) Même à l'égard de Pierre, Notre Seigneur peut se montrer dur : « Retire-toi de moi, Satan !... » (22)

La douceur de Jésus se fonde sur une très grande force ; ne faut-il pas être très fort pour être doux ? La douceur n'est-elle pas le sommet de la force, l'épanouissement ultime d'une âme forte dans l'amour ? (23)

La douceur du Christ se manifeste également par la manière dont Il donne, mandaté par le Père, la Loi nouvelle qui achève celle de Moïse. Moïse, en tant que législateur, est bien une des grandes figures du Christ ; or, il est dit de lui « qu'il était un homme fort doux, plus qu'aucun homme qui fut sur la face de la terre ». Et l'Écriture rapporte cet épisode qui nous montre sa douceur : Lorsqu'on vint annoncer qu'Eldad et Médad prophétisaient, Josué lui dit : « Moïse, mon seigneur, empêche-les ! Moïse répondit : 'Serai-tu jaloux pour moi ? Ah ! puisse tout le peuple de Yahvé être prophète, Yahvé leur donnant son Esprit' ! » (24) Cette douceur de Moïse établissant la loi au nom de Yahvé, préfigure celle du Christ qui promulgue la nouvelle loi d'amour au nom du Père. Songeons aux paroles prophétiques que

(17) *Jn* 4, 10.

(18) *Ez* 11, 19.

(19) Voir *Is* 40, 11 ; 42, 1-3 ; 66, 12-13.

(20) *Mt* 23, 13-36.

(21) *Mt* 12, 34-39.

(22) *Mt* 16, 23.

(23) Cf. *Mt* 11, 12 : Le royaume des cieux souffre violence, et des violents le prennent de force.

(24) *Nb* 11, 28-29.

saint Matthieu applique au Christ : « Voici que ton Roi vient à toi plein de douceur, monté sur une ânesse et sur un ânon, fils de celle qui porte le joug »⁽²⁵⁾. Si déjà Moïse, à cause de sa grande douceur, ne connaît pas cette dureté et cette intransigeance qui proviennent de la jalousie, le Christ, venant avec une mansuétude et une douceur infiniment plus grandes, communique sans envie tous ses biens : « Il se fera dans les derniers jours, dit le Seigneur, que je répandrai de mon Esprit sur toute chair. Alors leurs fils et leurs filles prophétiseront, les jeunes gens auront des visions, et les vieillards des songes. Et moi, sur mes serviteurs et sur mes servantes, je répandrai de mon Esprit »⁽²⁶⁾.

La loi que le Christ promulgue, n'est plus une loi écrite sur les tables de pierre, c'est une loi toute intérieure, écrite en nos cœurs par la vertu de son sang, et dont la signification nous est révélée par son Esprit ; elle ne bannit pas la loi ancienne qui « est sainte »⁽²⁷⁾ puisqu'elle vient de Dieu, mais elle la dépasse, mettant l'accent, non plus sur une application méticuleuse et matérielle, mais sur l'esprit d'amour avec lequel nous devons l'observer. La douceur infinie de ce Législateur consiste bien dans le don de son Esprit. La contrainte et la dureté connaturelles à toute loi extérieure, sont remplacées par cette onction intérieure toute de suavité et d'amour⁽²⁸⁾.

Si la béatitude de la douceur vécue par Notre Seigneur au cours de sa vie terrestre, nous permet de saisir un des aspects les plus divins de son mystère, c'est à l'agonie et à la Croix, où elle es manifeste de façon tout à fait particulière, que nous pouvons mesurer la force d'âme de Jésus. Or, cette force d'âme de Jésus, cette patience dont Il fait preuve durant ces mystères douloureux, et qui font de Lui le Martyr par excellence, Il les exerce dans la douceur de l'agneau ; à travers les souffrances, à travers les tristesses mortelles, le cœur de Jésus nous montre sa douceur infinie.

Il est assez normal d'être doux lorsque tout réussit, mais dans un

⁽²⁵⁾ *Mt* 21, 5 ; Cf. *Is* 62, 11 ; *Za* 9, 9.

⁽²⁶⁾ *Ac* 2, 17-18 ; Cf. *Jl* 3, 1.

⁽²⁷⁾ *Rm* 7, 12.

⁽²⁸⁾ N'est-ce pas là le sens du « signe » de Cana, que le Christ donne au point de départ de sa vie apostolique ; le vin qu'Il vient donner est meilleur que le premier : « Toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant. » (*Jn* 2, 10)

être broyé par la souffrance, la douceur qui, en elle-même, possède déjà un caractère divin, devient la manifestation la plus merveilleuse du divin dans le sensible. Souvent la souffrance qui vient de la violence engendre en nous l'amertume. Or, celle-ci ne durcit-elle pas le cœur de l'homme, l'empêchant par le fait même de souffrir plus ? L'amertume n'implique-t-elle pas un certain refus de souffrir ? On se cache derrière, on referme la plaie pour éviter la souffrance, pour s'en défendre ; et plus on cherche à l'éviter, plus on durcit son cœur. L'amertume et le mépris, qui sont les deux grandes tentations dans la souffrance, nous empêchent de l'assumer, de boire le calice jusqu'à la lie.

S'il faut être doux pour accepter de souffrir, il faut néanmoins accepter d'aller au bout des exigences de la souffrance pour que celle-ci, en purifiant notre cœur, permette à la douceur de s'en emparer plus profondément. Alors seulement, la souffrance peut être dépassée et mise totalement au service de l'amour. Pensons à la manière dont Jésus reçoit le baiser de Judas, à la manière dont Il se livre à la cohorte... Cette douceur dans l'attitude de Jésus est signe que l'amour divin est en Lui et qu'il brûle tout, elle est le signe de la douceur intérieure en laquelle Il se donne à son Père ; car en effet, si le Christ est infiniment doux dans sa miséricorde, c'est qu'Il est infiniment doux dans son sacrifice, dans son holocauste.

Normalement, tout sacrifice implique une certaine violence puisqu'il faut accepter que quelque chose meure en nous, et la mort est toujours violente ; de fait, tout sacrifice considéré sous son aspect humain comporte une certaine tension violente. Mais dans le sacrifice de la Croix, la violence n'est qu'extérieure et n'affecte que les gestes des bourreaux ; le Prêtre s'offre Lui-même en victime, la victime s'offre elle-même par amour pour le Père. Grâce à cette unité, le sacrifice se réalise dans une très grande intimité, une très grande douceur d'amour. Au milieu des voix discordantes, la douceur du Christ, fixé en sa prière et son adoration, assume toute la violence extérieure, toute la lutte.

C'est dans la violence de la flagellation, de la crucifixion, de la jalousie et de la haine des princes des prêtres et des pharisiens, qu'apparaît la douceur de l'Agneau immaculé, du Prêtre qui s'offre en Victime, et c'est à travers l'ultime violence du coup de lance, à travers

les dernières gouttes de sang et d'eau qui coulent de cette blessure, qu'est dévoilée, aux yeux de tous, la douceur irrésistible du cœur de Jésus. « Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé » ⁽²⁹⁾.

La violence, qui atteint à ce moment du coup de lance son paroxysme, manifeste et fait resplendir la douceur de ce cœur divin ⁽³⁰⁾. Ce cœur que tous peuvent voir et toucher, ne bat plus. Le feu de l'amour divin a tout brûlé, tout consumé en Jésus ; mais il se sert de cette blessure du cœur du Christ, blessure en laquelle s'achève l'action du feu en l'Agneau de Dieu, pour nous atteindre et nous brûler, pour qu'à travers Lui et par Lui, tout soit consumé pour la gloire du Père.

Afin de mieux pénétrer cette béatitude de la douceur et comprendre toute l'ampleur de sa signification, essayons de voir, dans un effort de précision théologique, comment elle est le fruit propre du don de conseil, et comment elle est aussi en connexion intime avec le don de piété. Ces deux dons, ainsi que les deux béatitudes qui leur correspondent, celles de la douceur et de la miséricorde, sont très proches et, dans leur exercice, quasi inséparables. Mais le rayonnement du don de conseil est cependant plus vaste, il peut arriver à s'emparer de toute notre vie, de toutes nos vertus, de toutes nos activités, pour leur donner une tonalité divine.

Le don de conseil a pour fonction particulière de mettre notre ju-

⁽²⁹⁾ *Jn* 19, 37.

⁽³⁰⁾ « Bienheureux les doux ; ils recevront la terre en héritage. » (*Mt* 5, 4 ; cf. *Ps* 37, 11) – « Ils posséderont la terre, commente saint THOMAS (à la suite de saint HILAIRE), c'est-à-dire le corps du Christ glorifié, car ils seront conformes, dans leur corps, à sa clarté. Voilà ce que dit ISAÏE (33, 17) : « Tes yeux contempleront un roi dans sa beauté, ils verront un immense pays » ; et saint PAUL (*Pb* 3, 21) : « Il transfigurera notre corps de misère pour le conformer à son corps de gloire ». (*Comm. sur saint Matthieu*, n° 420)

« La terre promise aux doux, dit saint LÉON, est la chair des saints, qui, à cause du mérite de leur humilité, sera transformée par une résurrection bienheureuse, et revêtue de la gloire de l'immortalité, cette chair qui ne sera en rien contraire à l'esprit, et sera accordée à la volonté de l'âme dans une unité parfaite. Car alors l'homme extérieur sera la possession paisible et toute pure de l'homme intérieur ; alors l'esprit tout attentif à Dieu dans sa vision, ne sera plus arrêté par les obstacles de l'infirmité corporelle ; on ne dira plus qu'« un corps corruptible appesantit l'âme, et (que) cette demeure de terre alourdit l'esprit aux mille pensées » (*Sg* 9, 15) : car la terre ne résistera plus à celui qui l'habite... Les doux la posséderont dans une paix perpétuelle... » (*Homélie pour la fête de tous les Saints*)

gement pratique de prudence infuse immédiatement sous la lumière de l'Esprit Saint, Lui permettant ainsi de s'exercer selon un mode divin. Le don de conseil connaturalise notre jugement pratique de prudence aux exigences d'amour de l'Esprit-Saint, réglant par là toutes nos activités d'une manière nouvelle.

Normalement, toutes les œuvres de notre vie active doivent être réglées par la vertu acquise de prudence qui, en elle-même, est quelque chose de très grand. Pour saint Thomas, c'est une « sagesse dans l'ordre des choses humaines »⁽³¹⁾, la sagesse au niveau moral. Comme toute sagesse, il est très difficile de l'acquérir, mais une fois acquise, plus difficile encore d'y renoncer. La prudence acquise a un rôle de connexion, un rôle royal, elle noue tout l'édifice moral et règle toute la vie morale, jugeant et ordonnant les moyens en vue de la fin poursuivie.

L'homme prudent n'est pas seulement celui qui donne des conseils, mais aussi et surtout, celui qui est capable de poser l'ordre impératif (*l'imperium*) qui commande toute la phase d'exécution, l'acte du commandement à l'égard de soi et des autres. Celui qui hésite et n'arrive jamais à poser d'ordre impératif, celui-là n'est pas prudent.

Certes, la prudence implique les conseils qui sont en quelque sorte la phase préparatoire de son exercice. Il est nécessaire d'entendre différents avis, il est nécessaire de consulter diverses personnes, mais la prudence est avant tout en vue de l'exécution, et celle-ci ne peut demeurer dans l'indétermination ; il s'agit de savoir quand il faut passer à l'acte et comment il faut y passer ! L'homme prudent est celui qui est capable de prendre la responsabilité de passer de la réflexion à l'exécution⁽³²⁾, il doit donc être capable de ramener la multiplicité des

⁽³¹⁾ Cf. II-II, q. 47, a. 2, ad 1um : « La prudence est sagesse dans l'ordre des choses humaines : non pas sagesse absolument parlant, car elle ne regarde pas la cause la plus élevée, mais le bien humain. »

⁽³²⁾ Cf. II-II, q. 47, a. 1. La prudence ne consiste pas dans la seule considération des moyens en vue d'une fin, mais dans le passage à l'acte (*applicatio ad opus*).

Saint THOMAS distingue dans la prudence trois phases (par ordre d'importance croissante) : s'informer, juger, agir. (II-II, q. 47, a. 8) « Elle tire sa plus grande force de l'amour de la fin, de la droite estimation de celle-ci, de l'adhésion qu'on y donne, et du discernement des moyens. » (JEAN DE S. THOMAS, *Cursus theol.*, disp. 18, a. 5, p. 658)

moyens possibles, présentés par le conseil, à un ordre unique. On comprend par là, comment l'homme prudent est celui qui est capable de s'engager ; non seulement il doit être suffisamment équilibré pour évaluer la valeur des moyens proposés, mais il doit surtout savoir s'engager et prendre ses responsabilités.

Cependant, les déterminations de la prudence acquise restent toujours connaturelles à notre raison humaine et dans le prolongement de nos expériences. La prudence juge et agit d'après nos expériences, elle est donc toujours en relation avec celles-ci qui, en elles-mêmes, sont toujours limitées. Par le fait même, la prudence acquise demeure limitée elle aussi, car elle n'est ordonnée qu'au bien *des hommes*.

Par la charité et la prudence infuse, la vie morale se trouve ordonnée à la béatitude divine ; car la prudence infuse, qui ne cherche plus seulement le bien de l'homme, mais celui du fils de Dieu en nous, ordonne tout à la vision béatifique et nous aide à centrer tous les moyens qui nous sont donnés, vers cette seule fin, pour l'atteindre le plus vite possible. Il y a donc une nouvelle orientation foncière, une nouvelle intention en vue d'une fin surnaturelle, bien que la manière dont s'exerce cette activité prudentielle soit toujours la même. Si, comparativement à la prudence acquise, la prudence infuse fait appel à de nouveaux *motifs* d'agir, son *exercice* demeure dans le prolongement de la prudence acquise et donc de nos expériences.

Par le don de conseil, la prudence infuse peut s'élever au-dessus de son mode humain d'exercice vertueux, et se mettre immédiatement et directement sous les ordres et les conseils de Dieu. « L'Esprit-Saint vous enseignera tout... Il vous conduira vers la vérité tout entière »⁽³³⁾. C'est alors l'Esprit-Saint Lui-même qui dirige notre vie, nous faisant entrer dans les vues de son gouvernement divin, et nous permettant de nous y conformer immédiatement. Cette présence en nous du « conseil de la volonté »⁽³⁴⁾ de Dieu, du conseil de son amour, nous fait juger de tout ce que nous devons faire, non plus selon un mode humain

⁽³³⁾ Jn 14, 26 ; 16, 13. – Voir le passage de l'ECCLÉSIASTIQUE enseignant la manière de prendre conseil, et qui se termine ainsi : « Et par-dessus tout cela, supplie le Très-Haut qu'Il dirige tes pas dans la vérité. »

⁽³⁴⁾ Cf. Ep 1, 11 (Vulgate).

(même ordonné à une fin surnaturelle), mais selon une connaturalité avec l'amour divin, une expérience affective des choses de Dieu ⁽³⁵⁾.

Le don de conseil vient donc mortifier la prudence acquise dans son exercice ; grâce à ce don, nous acceptons que l'Esprit-Saint s'empare de notre jugement prudentiel et, en le transformant de l'intérieur, le mette tout entier au service de l'amour. Il faut que le mode humain rationnel de notre *imperium* disparaisse et se laisse transformer pour s'élever jusqu'aux exigences de l'amour divin. Dans cette docilité au conseil divin, la prudence, avec tout ce qu'elle implique de jugement personnel, de maîtrise au sujet de ses activités, doit accepter la dépendance totale à l'égard de l'Esprit-Saint : « Quand tu étais jeune, tu te ceignais toi-même et tu allais où tu voulais ; quand tu seras devenu vieux, tu étendras les mains, un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudras pas » ⁽³⁶⁾. Tout cet aspect de jeunesse, d'autonomie, de réalisation de notre vie active, doit non seulement s'effacer, mais réellement mourir pour laisser la volonté du Père passer devant et s'imposer. L'accomplissement de cette volonté est la seule raison d'être et la fin ultime de toutes les activités du chrétien, et le propre du don de conseil consiste précisément en ce que le bon plaisir de Dieu devient la règle immédiate de toutes ses activités. Le don de conseil nous détache de toute estimation humaine à l'égard des fins particulières et de leurs réalisations, il nous les fait poursuivre et estimer dans la seule lumière du bon plaisir de Dieu. C'est ainsi qu'il nous rend doux, supprimant en nous tout attachement propre à une détermination particulière, par où, si facilement, nous prenons une attitude partisane. Grâce au don de conseil nous ne cherchons plus en premier lieu la réalisation de telle ou telle œuvre, mais la conformité au bon plaisir de Dieu ; le contenu de l'acte et le résultat visible qui en découle, demeurent subordonnés à la seule volonté de réaliser le dessein de Dieu. Le don de conseil nous rend donc docile à l'égard de la volonté du Père, nous disposant à nous laisser totalement mouvoir par Lui ; il nous rend doux à l'égard de toutes les difficultés auxquelles s'af-

⁽³⁵⁾ Ce « jugement fondé dans une expérience et un goût intérieur de Dieu, dans une certaine connaturalité et inviscération aux choses divines » dont parle JEAN DE S. THOMAS (op. cit., disp. 18, a. 5, p. 658).

⁽³⁶⁾ *Jn* 21, 18.

frontent nos activités, en relativisant obstacles et échecs ; il nous rend doux à l'égard de nous-même et à l'égard des autres ⁽³⁷⁾.

Cette douceur n'a rien à voir avec la mollesse ou le laisser-aller, elle est au contraire une fermeté éminente venant, d'une part, de cette unique détermination à l'égard de la volonté de Dieu et, d'autre part, d'une confiance absolue en la puissance de Dieu. En effet, les moyens mis en œuvre ne sont plus jugés d'après des raisons humaines, mais uniquement en fonction de la toute-puissance de Dieu. Grâce à cela, dépassant toute mesure prudentielle, le don de conseil nous porte à offrir à Dieu les fins les plus légitimes de la vie humaine ⁽³⁸⁾.

Le don de conseil nous « suspend » au conseil de Dieu – « J'écouterai ce que le Seigneur dit en moi » ⁽³⁹⁾ – nous poussant incessamment

⁽³⁷⁾ Intermédiaire entre les dons spéculatifs et les dons, sinon « pratiques » (car sagesse, intelligence et science sont éminemment pratiques), du moins concernant directement la vie active, le don de conseil vient faire passer hic et nunc, dans telle activité singulière, les lumières de la sagesse, de l'intelligence et de la science. Loin de ne s'exercer qu'à l'égard d'actions extraordinaires, il doit progressivement diriger toute la vie active du chrétien, mettant celle-ci à l'unisson et tout à fait en dépendance de sa vie contemplative. « Celui qui prétend *demeurer* en Lui doit se *conduire*, lui aussi, comme celui-là s'est conduit. » (I Jn 2, 6) Et le don de conseil permet à toutes les activités de devenir dispositions à la vie contemplative, en laquelle elles trouvent leur achèvement. « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez en mon amour, comme moi, j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure en son amour. » (Jn 15, 10) La douceur, fruit du don de conseil, provient de cette présence intime de la volonté de Dieu dans nos activités ; par là elle dispose nos activités à la contemplation : « La douceur, dit saint Thomas, prépare l'homme à la connaissance de Dieu. » (II-II, q. 158, a. 4, ad 1um)

⁽³⁸⁾ Il est extrêmement significatif que l'Écriture Sainte nous montre cette transformation du jugement de prudence dans Abraham le patriarche qui, en raison de ses 90 ans, a une grande expérience ; il a porté beaucoup de responsabilité et acquis grâce à elle une grande prudence. Abraham illustre bien ce qu'est la prudence acquise, et c'est à son égard que Dieu nous montre de la façon la plus aiguë ce qu'est le don de conseil. Dieu exige le sacrifice d'Isaac, or toute la vie d'Abraham était ordonnée à la naissance d'Isaac. Abraham doit abdiquer sa sagesse prudentielle acquise, dans ce qu'elle a de plus radical et de plus grand, puisque c'est à l'égard de sa propre promesse, de la communication même de son dessein, que Dieu demande le dépassement. Abraham, dans son sacrifice, ne préfigure-t-il pas ce que le don de conseil réalisera parfaitement dans le Christ ? Seul le don de conseil peut mouvoir l'intelligence et la volonté humaines du Christ à sacrifier toute la grandeur de sa vie humaine à la folie de la Croix.

⁽³⁹⁾ Ps 85, 9 (Vulgate).

à Lui demander ses volontés, ses moindres désirs : « Apprends-moi tes volontés »⁽⁴⁰⁾ ; « Enseigne-moi, Yahvé, tes voies, afin que je marche en ta fidélité »⁽⁴¹⁾.

Et ce don nous apprend à demander les ordres divins à la manière du serviteur fidèle, de l'enfant, de l'épouse. C'est pourquoi il nous invite souvent à demander le *quomodo*, la manière dont nous devons réaliser ces ordres, puisque l'amour doit nous enseigner divinement sur tout, et que rien ne demeure étranger ou extrinsèque à l'amour : « Lui-même vous enseignera sur tout »⁽⁴²⁾. Pour vivre à l'unisson du conseil de Dieu qui est plus vaste que la mer, plus grand que l'abîme⁽⁴³⁾, nous devons constamment élever les yeux vers Lui pour Lui demander la lumière. Parfois Il nous invite à recevoir dans le silence ses ordres impératifs : il n'y a plus rien alors à demander, mais simplement accepter en pâtissant, en s'abandonnant totalement comme un tout-petit qui ne peut mettre en doute l'amour de son père qui le conduit⁽⁴⁴⁾.

Le don de conseil ne nous apprend pas seulement à recevoir avec amour et docilité les ordres venant directement de Dieu, mais aussi ceux qui nous sont transmis par l'intermédiaire de ses serviteurs dont Il nous fait comprendre la valeur exacte dans le plan providentiel et leur autorité auprès de nous. C'est ainsi que le don de conseil nous assouplit divinement, brisant certaines raideurs psychologiques, certains entêtements, certaines sûretés et certitudes trop humaines : il nous amène, grâce à une certaine connaturalité, à adopter comme nôtres, les

⁽⁴⁰⁾ Ps 119, 12 et 26.

⁽⁴¹⁾ Ps 86, 11.

⁽⁴²⁾ Jn 14, 26.

⁽⁴³⁾ Si 24, 29 : « Car ses pensées sont plus vastes que la mer, ses desseins plus grands que l'abîme, et moi, je suis comme un canal issu d'un fleuve... » Cf. Pr 21, 1 : « Comme l'eau courante, le cœur du roi est aux mains de Yahvé, qui l'incline partout à son gré. »

⁽⁴⁴⁾ « Je n'ai pas pris un chemin de grandeurs, ni de prodiges qui me dépassent. Non, je tiens mon âme en paix et silence comme un enfant contre sa mère. » (Ps 131) C'est ce que répète saint François de Sales, soulignant à la fois l'extrême détermination et l'effacement de la raison pratique en face de la conduite divine : « Je vais où va ma mère, et ne me soucie point d'y vouloir aller ».

vues pratiques du gouvernement de Dieu sur nous. Par là, il nous introduit dans la douceur et la suavité du gouvernement paternel de Dieu à notre égard, il nous en donne l'expérience et nous fait adopter foncièrement les mêmes mœurs, pour que toute notre activité de fils de Dieu soit imprégnée de cette douceur divine.

Car Dieu ne veut pas seulement que la tâche demandée soit exécutée, Il veut encore qu'elle le soit selon sa manière propre. Toute action humaine, accomplie selon la vertu de prudence acquise, est nécessairement raisonnable, mesurée, réglée ; toute action accomplie sous la motion du don de conseil n'a plus pour note dominante le « raisonnable », le « mesuré », mais la « douceur » et la « suavité », propriétés de la sagesse divine, car c'est la sagesse de Dieu qui en est la mesure et qui y met son mode propre ⁽⁴⁵⁾.

Si le don de conseil vient ainsi diriger tous nos actes et leur donner une mesure et une modalité divines, il s'exercera souverainement à l'égard de ce qui constitue la fin de toute notre vie active, à l'égard de ce qui est l'œuvre de Dieu par excellence : l'exercice de la charité fraternelle ⁽⁴⁶⁾. Le don de conseil nous donne non seulement le sens très aigu, *hic et nunc*, que c'est là l'œuvre de Dieu par excellence, mais il fait plus encore, en nous donnant d'aimer « en actes et en vérité » ⁽⁴⁷⁾, c'est-à-dire, sous la seule lumière de la volonté de Dieu. En ce sens l'objet principal du don de conseil est l'amour du prochain, mais l'amour du prochain en tant qu'accomplissement de la volonté du Père, uniquement déterminé et uniquement mesuré par son bon plaisir. C'est-à-dire que, sous la motion du don de conseil, la charité fraternelle ira aussi loin que le voudra le bon plaisir du Père ; c'est-à-dire aussi, que l'exercice de l'amour fraternel, ainsi conduit par

⁽⁴⁵⁾ La sagesse de Dieu, dans son gouvernement, « dispose tout avec force et douceur ». *Sg* 8, 1 (Vulgate) Rien ne s'oppose à elle, puisqu'elle étirent tous les êtres de l'intérieur, dans l'amour. L'Esprit-Saint, par le don de conseil, veut nous faire agir « comme » Dieu, mettant en nos actes cette intériorité qui vient de l'amour et qui dépasse toutes les oppositions.

Cf. *Jc* 3, 13 : « Est-il quelqu'un de sage et d'expérimenté parmi vous ? Qu'il fasse voir par une bonne conduite des actes empreints de douceur et de sagesse. »

⁽⁴⁶⁾ Cf. *Mt* 22, 36-40 ; *Rm* 13, 9 ; *Ga* 5, 14 ; *Jn* 13, 34 ; *1 Jn* 2, 7.

⁽⁴⁷⁾ *1 Jn* 3, 18.

l'Esprit-Saint, donne la lumière : « Celui qui aime son frère demeure dans la lumière et il n'y a en lui aucune occasion de chute » (48).

Le don de conseil, comme on l'a souligné, est très lié à l'exercice de la miséricorde ; mais c'est à l'égard de la charité fraternelle en ce qu'elle a de plus profond, qu'il s'exerce d'une façon ultime ; la prudence fait place alors à une acuité et à une délicatesse divines qui sont l'effet immédiat de cette docilité totale, de cette dépendance radicale à l'égard du bon plaisir du Père.

Cette action du don de conseil, que nous avons essayé d'analyser, peut se réaliser dans le Christ d'une manière parfaite, parce qu'elle ne rencontre aucun obstacle : l'intelligence « pratique » (49) de Jésus est en dépendance immédiate, dans son exercice, de la sagesse du Père. « Le Père qui m'a envoyé m'a Lui-même prescrit ce que je devais dire et faire entendre » (50). Sous la motion de ce don, le Christ est tendu constamment vers la volonté du Père, volonté dont Il sait par conaturalité tout le prix, n'ayant d'autre attention que celle de la recevoir et d'en vivre et de l'accomplir selon le bon plaisir du Père. « Les paroles que je dis, c'est donc comme le Père me l'a dit que je les dis » (51). Par ce don, Jésus accepte divinement, en toute liberté, d'être en dépendance totale de la volonté du Père, d'être son serviteur et d'exécuter ses ordres.

C'est en premier lieu dans l'exercice de l'obéissance que se réalise concrètement cette dépendance. Jésus est l'Envoyé du Père ; Il vient pour accomplir son œuvre de miséricorde et, plus profondément encore, son œuvre d'amour. Seule la motion du don de conseil permet à son intelligence et à sa volonté humaines de mener cette œuvre à son terme qui, pour être parfaite, achevée, consiste à s'offrir Lui-même : « ... Je donne ma vie... Je la donne de moi-même. J'ai pouvoir de la

(48) 1 Jn 2, 10. Cf. 1, 7 : « Si nous marchons dans la lumière... nous sommes en communion les uns avec les autres, et le sang de Jésus, son Fils, nous purifie de tout péché. »

(49) L'intelligence pratique se distingue de l'intelligence spéculative, l'une considère les réalités contingentes, celles que notre intelligence peut réaliser, l'autre les réalités nécessaires.

(50) Jn 12, 49.

(51) Jn 12, 50.

donner et pouvoir de la reprendre ; tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père » ⁽⁵²⁾.

Avant de diriger l'exécution ultime de cet ordre, le don de conseil inspire tous les actes du Christ, Lui faisant vivre volontairement, dans sa nature humaine, cet état d'instrument conjoint du Père.

C'est sous la conduite de l'Esprit-Saint que Jésus se donne à Marie, comme un tout-petit se donne à sa mère ; mais Il se donne à elle en pleine conscience, avec une douceur infiniment tendre, la douceur de Celui qui accepte d'être totalement dépendant de l'être aimé et qui, pour être plus dépendant encore, se livre à lui, comme un tout-petit qui ne peut rien par lui-même qui, dans les moindres détails, a besoin de son secours et de son aide. Cette douceur est d'autant plus intense qu'elle est plus pure et plus simple, rien ne lui fait obstacle, tout s'enracine dans des liens naturels et divins ; il n'y a rien de plus simple que la douceur de l'enfant à l'égard de sa mère, rien de plus pur que la douceur de Dieu à l'égard d'une vierge qui Lui est consacrée.

Au milieu des mystères cachés de l'enfance, le don de conseil manifeste pour la première fois la force de ses exigences, dans le mystère du recouvrement ⁽⁵³⁾. Dirigé par l'Esprit-Saint, Jésus demeure à Jérusalem « à l'insu de ses parents » pour enseigner les docteurs de la loi. La seule autorité, pour Lui, est celle du Père, et Il n'obéit à Marie et à Joseph que dans la mesure où le Père le veut. Si Jésus laisse Marie et Joseph dans l'affliction, c'est pour obéir au Père qui veut cette première séparation. Pour son cœur, l'épreuve contient une terrible exigence divine qui brise en quelque sorte les liens si intimes qui L'unissent à sa Mère, et qui sont ce qu'il y a en Lui de plus tendre et de plus aimant au point de vue humain. La manière dont le Père Lui demande d'agir est telle que, nécessairement, Il doit faire souffrir très profondément le cœur de Marie, et qu'Il doit le faire souffrir dans l'obscurité, sans qu'elle puisse en comprendre le pourquoi.

Cet enseignement aux docteurs s'exerce, d'autre part, dans une extrême douceur. Enseigner en interrogeant, n'est-ce pas la manière la plus douce et la plus humble d'enseigner, surtout lorsque celui qui interroge est un enfant intelligent qui aime la vérité.

C'est encore sous la motion du don de conseil que Jésus est

⁽⁵²⁾ *Jn* 10, 17-18.

conduit au désert pour y affronter Satan et déjouer divinement ses ruses ⁽⁵⁴⁾. Dans son intelligence humaine, Il vit éminemment ce que, plus tard, Il enseignera à ses disciples : « Quand on vous livrera, ne cherchez pas avec inquiétude comment parler ou que dire : ce que vous aurez à dire vous sera donné sur le moment, car ce n'est pas vous qui parlerez, c'est l'Esprit de votre Père qui parlera en vous » ⁽⁵⁵⁾. Jésus ne discute pas avec son adversaire, à trois reprises Il lui répond, en s'appuyant sur l'autorité de Dieu, par une parole divine qui demande de ne jamais répondre au démon en s'adaptant à ses vues ou à sa manière de penser. A cet intellectuel angélique dont l'intelligence orgueilleuse – la plus lumineuse des intelligences créées – veut tout connaître par elle-même, Jésus répond par un argument d'autorité. Cependant, le démon ne s'avoue pas vaincu, et toute la vie apostolique du Christ est une lutte acharnée contre celui qui prétend être « le prince de ce monde » ⁽⁵⁶⁾ rôdant incessamment « cherchant qui dévorer » ⁽⁵⁷⁾, sans jamais perdre de temps, puisque déjà il possède le cœur d'un des disciples ⁽⁵⁸⁾.

Dans cette lutte, le don de conseil donne à Jésus une souplesse divine, une ruse d'amour. « Soyez simples comme la colombe et prudents comme le serpent » ⁽⁵⁹⁾, « l'animal le plus rusé », dit l'Écriture ⁽⁶⁰⁾. Il faut être simple, d'une simplicité d'amour, à l'égard de Dieu, ce qui relève de l'exercice du don de sagesse, et simple à l'égard de ceux qui sont pour nous ses représentants, ce qui relève du don de conseil. Mais le don de conseil exige aussi que l'on soit prudent

⁽⁵³⁾ *Lc* 2, 41-51.

⁽⁵⁴⁾ « Alors Jésus fut conduit au désert par l'Esprit. » *Mt* 4, 1-11.

⁽⁵⁵⁾ *Mt* 10, 19-20. Cf. *Lc* 21, 15 : « ... je vous donnerai moi-même un langage et une sagesse, à quoi nul de vos adversaires ne pourra résister ni contredire. »

⁽⁵⁶⁾ Cf. *Jn* 12, 31 ; 15, 30.

⁽⁵⁷⁾ *1 P* 5, 8.

⁽⁵⁸⁾ Saint THOMAS, commentant le verset de saint Jean : « alors que déjà le diable avait inspiré à Judas le dessein de le livrer », fait ressortir l'opposition entre la manière dont l'Esprit-Saint meut de l'intérieur le cœur de l'homme, et l'action du démon ; celle-ci ne peut être qu'indirecte ; cependant, ayant un pouvoir sur l'imagination, le démon peut « suggérer intérieurement », caricaturant ainsi la douceur du conseil de l'Esprit-Saint. (Cf. *Comm. sur saint Jean*, n° 1742)

⁽⁵⁹⁾ *Mt* 10, 16.

⁽⁶⁰⁾ *Gn* 3, 1.

« comme le serpent » à l'égard de ceux qui, d'une façon ou d'une autre, sont les ennemis de Dieu.

Lorsque le combat est livré contre un adversaire de mauvaise foi, déloyal et trompeur, il est nécessaire, pour démasquer ses fins, d'être plus rusé que lui ⁽⁶¹⁾. L'Ancien Testament met constamment en relief ces ruses multiples : la fuite, l'audace, la patience et même le silence... Josué, Gédéon, Samson, Judith, tous, comme sauveurs de leur peuple, sont bien les figures du Christ, annonçant d'une façon symbolique ce qui se réalisera parfaitement et sous un mode beaucoup plus divin dans la grande délivrance du mystère de la Croix où le Christ, mandaté par le Père, doit remplir la mission de Sauveur de son peuple. Pour s'approcher de l'ennemi, pour le vaincre en son propre domaine, pour lui enlever tout pouvoir, le Fils de Dieu doit prendre la nature humaine avec toutes ses faiblesses, Il doit prendre une nature qui puisse se revêtir de toutes les peines du péché, qui puisse permettre à Dieu de se cacher sous l'apparence d'un échec total : la mort du Crucifié. Pour sauver les pécheurs « malgré eux », il faut que le Dieu-Fort se monte faible, que le Dieu-Parole demeure dans le silence, que le Dieu-Vivant apparaisse comme mort ; il faut que le Dieu qui connaît tout, qui sait combien l'homme est menteur, soit trompé par Judas, trahi par un baiser. Dans ce combat par excellence, la ruse de guerre est de déposer et de cacher tous ses titres de royauté, d'abandonner toute sa puissance, toute sa splendeur et de prendre la condition de l'esclave, du déshérité, désarmé et mis à nu ⁽⁶²⁾.

A la force brutale, Jésus répond par la douceur divine, fruit du don

⁽⁶¹⁾ Au milieu des luttes les plus terribles, le don de conseil maintient toujours le discernement de la sagesse de Dieu entre la haine à l'égard du péché et la miséricorde à l'égard du pécheur. C'est ce discernement divin qui permet au serviteur et au fils de Dieu de toujours rester comme en dehors de la lutte, au moment où il y est le plus engagé. Il peut alors avoir cette souplesse et cette ruse divines qui exigent une certaine séparation, un certain recul. Ce recul, qui vient de l'amour divin, lui permet de dominer, dans l'amour, les forces du mal, de l'erreur et du mensonge.

⁽⁶²⁾ Citons saint Léon : « Pour délivrer le genre humain des liens de la prévarication mortelle, Il a caché au démon furieux la puissance de sa majesté, et présente la faiblesse de notre humilité. Car si l'ennemi cruel et orgueilleux avait pu connaître le dessein de la miséricorde de Dieu (*consilium misericordiae Dei*) il se serait efforcé d'adoucir les âmes des juifs, plutôt que de les enflammer de haines injustes, de peur que ne lui échappât la servitude de tous ces captifs... » (*Sermon XI sur la Passion du Seigneur*)

de conseil ; Il écrase le mal par le bien, Il se sert du mal pour que le bien surabonde. En répondant « œil pour œil et dent pour dent » on peut arrêter les progrès du mal, on peut supprimer son efficacité, mais on ne peut pas vraiment le conquérir. C'est pourquoi le Seigneur déclare expressément : « Moi, je vous dis de ne pas tenir tête au méchant : au contraire quelqu'un te donne-t-il un soufflet sur la joue droite, tends-lui encore l'autre, veut-il te faire un procès et prendre ta tunique, laisse-lui même ton manteau, te requiert-il pour une course d'un mille, fais-en deux avec lui » ⁽⁶³⁾.

Ce que Jésus proclame, Lui-même le vit divinement ; au Sanhédrin devant le Grand-Prêtre, et au Prétoire devant Pilate, Jésus demeure silencieux. « Mais Lui se taisait et ne répondait rien » ⁽⁶⁴⁾. « Pilate rentra dans le Prétoire et dit à Jésus : 'D'où es-tu ?' Mais Jésus ne lui fit aucune réponse » ⁽⁶⁵⁾. En face de celui qui représente l'autorité du monde et pense avoir tout pouvoir, Jésus se tait pour nous faire comprendre que sa confiance est uniquement dans le Père, qu'Il ne relève que de son autorité, qu'Il est son Envoyé. L'exercice du don de conseil exige ce silence, pour nous enseigner qu'en tant qu'Envoyé du Père, il ne faut jamais confondre l'autorité souveraine du Père et l'autorité de César. Au démon qui veut Le détourner de sa mission Jésus répond par un argument d'autorité ; en face de Pilate qui prétend pouvoir Le sauver, Il se tait.

Seul l'amour, dans ce qu'il a de plus excessif, peut nous faire comprendre cette tactique divine en face du mal, qui est, en effet, le fruit de l'exercice divin de l'amour sous l'emprise des dons de sagesse et de conseil ⁽⁶⁶⁾.

⁽⁶³⁾ *Mt* 5, 39-41.

⁽⁶⁴⁾ *Mc* 14, 61. – « ... Comme devant les tondeurs une brebis muette et n'ouvrant pas la bouche. » (*Is* 53, 7. Cf. *Ps* 38, 14-15)

⁽⁶⁵⁾ *Jn* 18, 9.

⁽⁶⁶⁾ Ce silence de Jésus devant la question de Pilate relève bien aussi du don de sagesse : à la question « d'où es-tu ? », Jésus ne peut répondre que par le silence : Il est *du* Père. (Cf. *Jn* 16, 28) Cf. *Comm. sur saint Jean*, n° 2107 : « le Fils manifeste le Père, parce qu'Il est *de* Lui » (*ab ipso*). N° 162 : Il est « *de* la substance du Père » (*de substantia Patris*).

Saint IGNACE D'ANTIOCHE parle aux *Ephésiens* de ce « silence de Dieu » : « Le prince de ce monde a ignoré la virginité de Marie et son enfantement, de même que la mort du Seigneur, trois mystères retentissants qui furent accomplis dans le silence de Dieu. » (*Aux Ephésiens*, XIX, 1-2, p. 65)

Cette œuvre de miséricorde et d'amour, Jésus l'accomplit dans l'obéissance ; elle est « l'œuvre du Père qui l'a envoyé »⁽⁶⁷⁾, Il « ne peut rien faire de Lui-même qu'Il ne voie faire au Père »⁽⁶⁸⁾. C'est donc bien l'obéissance, divinement exercée sous le souffle du don de conseil, qui nous donne l'ultime lumière sur ce mystère du Crucifié, où tout, dans la force et la douceur, dans la lumière et dans l'amour, est le don de Lui-même fait au Père et fait aux hommes en holocauste d'amour⁽⁶⁹⁾. Cette obéissance divine qui va jusqu'à la mort de la croix, implique l'exercice actuel du don de conseil grâce auquel le Christ crucifié réalise pleinement les vues de sagesse et d'amour du Père. En exécutant l'ordre du Père, Il est remis tout entier à son amour, Il adopte totalement sa manière de voir et de faire, dans les moindres détails de l'exécution elle-même. Tout est divinement ordonné et voulu par le Père pour que l'amour soit glorifié et que la miséricorde surabonde. Et c'est pourquoi, au-delà de l'aspect tragique de cette crucifixion suscitée par l'orgueil et la jalousie et réalisée avec une telle violence, il y a une douceur infinie dans le cœur et l'âme du Christ, la douceur de celui qui attire tout à Lui.

Si Jésus crucifié se donne à nous dans l'épuisement, c'est pour nous être plus proche et plus merveilleusement adapté, s'Il s'efface dans la douleur, s'Il n'impose pas sa miséricorde, c'est pour que, seul, le mystère de sa douceur nous attire. La douceur du tout petit Enfant Jésus nous touche et nous émeut ; la douceur de « l'homme des douleurs » nous saisit et nous étreint. C'est bien ce que Lui-même avait annoncé : « Moi, élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi »⁽⁷⁰⁾. Et le premier que la douceur du cœur brisé de Jésus attire, est celui-là même qui a donné le coup de lance⁽⁷¹⁾.

Quel est le secret de cette attirance ? La douceur du Christ crucifié nous attire certes, parce qu'elle manifeste un amour infini demeurant doux à travers toutes les violences et toutes les souffrances, (alors que

⁽⁶⁷⁾ *Jn* 5, 19.

⁽⁶⁸⁾ *Jn* 5, 36 ; 9, 4 ; 10, 37 ; 14, 10-11 ; 17, 4-5.

⁽⁶⁹⁾ « L'obéissance est autre chose que le meilleur sacrifice... » (*1 S* 15, 22). Cf. Première partie, p. 42. Voir l'article où saint THOMAS expose que c'est par obéissance que le Christ est mort. (III, q. 47, a. 2)

⁽⁷⁰⁾ *Jn* 12, 32.

⁽⁷¹⁾ Cf. *Mt* 27, 54 ; *Mc* 15, 39 ; *Lc* 23, 47.

si facilement la lutte et la tristesse nous durcissent) et que la souffrance de Jésus, parce qu'elle est absolument pure, que sa force parce qu'elle est un feu brûlant d'amour, rayonnent la douceur... Mais la douceur du Christ crucifié est un mystère que nous ne pouvons pénétrer qu'en contemplant le Christ comme l'Envoyé du Père. N'est-ce pas ce que saint Jean nous révèle, lui qui a reçu les secrets du Cœur de Jésus ?

Dans l'Évangile de saint Jean, le Christ apparaît d'une façon ultime comme l'Envoyé du Père, comme le Fils bien-aimé à qui le Père a remis tout pouvoir, comme le Fils qui est un avec le Père. La douceur du Christ crucifié manifeste, en même temps qu'elle le cache, le secret de la vie du Fils dans le sein du Père. A travers cette douceur, c'est le Père Lui-même qui attire : « Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire » (72) ; à travers la douceur du Fils, c'est la douceur du Père qui se donne (73) : « Qui me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé » (74) ; à travers l'œuvre que Jésus accomplit, c'est l'unité du Père et du Fils qui se révèle. N'est-ce pas le sens de cette grande affirmation du Christ : « A celui que le Père a consacré et envoyé dans le monde, vous dites 'tu blasphèmes', pour avoir dit : 'Je suis Fils de

(72) *Jn* 6, 44. « L'attraction du Père, commente saint THOMAS, est souverainement efficace – *tractio Patris efficacissima est* ». *Comm. sur saint Jean* n° 946) L'évangile de saint JEAN montre bien qu'à travers le Fils crucifié c'est le Père qui attire : Jésus affirme qu'élevé de terre, Il attirera tout à Lui ; et dans les mêmes termes, reprenant la révélation de l'Horeb, Il se révèle dans son unité avec le Père : « Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez que JE SUIS. » (*Jn* 8, 28 ; cf. chap. 1, p. 83). Cf. *Le Sermon 8 sur la Passion du Seigneur*, où saint LÉON s'écrie : « ...Tu as tout attiré à Toi. Seigneur, puisque, le voile du Temple s'étant déchiré, le *Saint des saints* a été enlevé à des pontifes indignes, afin que la figure soit changée en la vérité, la prophétie en manifestation, la loi en évangile. »

(73) Citons ce beau passage de saint JEAN DE LA CROIX : « Ce n'est pas une chose que l'on doive tenir pour incroyable que, après qu'une âme... a été trouvée fidèle en amour, cette âme ainsi fidèle vienne à obtenir dès cette vie ce que le Fils de Dieu a promis, c'est à savoir que si quelqu'un L'aimait, la Très Sainte Trinité viendrait et ferait son séjour et sa demeure chez lui – ce qui n'est autre chose sinon qu'il serait éclairé divinement de Lui en l'entendement par la sapience du Fils, que la volonté se délecterait au Saint-Esprit, et que le Père la tiendrait engloutie par sa force et sa puissance dans les embrassements et l'abîme de sa douceur. » (*Vive flamme d'amour*, str. I, vers. 3, pp. 968-969)

(74) *Jn* 13, 20.

Dieu' ! Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas ; mais si je les fais, quand bien même vous ne me croiriez pas, croyez-en ces œuvres et sachez une bonne fois que le Père est en moi et moi dans le Père » (75).

Parce que le Fils est dans le sein du Père, la béatitude de la douceur, telle qu'elle est vécue dans le cœur du Christ crucifié, achève tout, unissant étroitement, sous la motion du don de conseil, la vie active et la vie contemplative. L'exercice parfait des dons de sagesse et de conseil s'unissent (76), réalisant les deux exigences extrêmes et inséparables de la charité : la charité à l'égard du Père, dans le silence ; la charité à l'égard des hommes, dans l'obéissance, dans l'accomplissement de l'œuvre propre de l'amour : la charité fraternelle (77). Cette charité, Jésus la réalise en nous donnant celle qui, parmi toutes les créatures, est le plus intimement unie à son cœur. Par le don qu'Il nous fait de sa Mère, Jésus ne nous permet-Il pas de pénétrer dans ce qu'il y a de plus doux, de plus intime en son âme ; plus encore, ne nous invite-t-Il pas à partager l'intimité de son amour de Fils bien-aimé à l'égard de Marie ? S'Il veut que sa Mère soit notre Mère, n'est-ce pas pour avoir des mœurs communes, un même climat de vie, un même langage ? Cependant, plus profondément encore qu'une permission et même qu'une invitation, la dernière parole de Jésus à Jean est un ordre aimant, le dernier enseignement qui résume et achève tous les autres, communiquant au disciple bien-aimé l'ultime secret de son amour. Car, si Jésus veut faire partager à Jean son intimité avec Marie, c'est afin que, par Elle et en Lui, Jean regarde le Père comme Lui-même. Le regarde, c'est afin que Jean goûte la douceur infinie de

(75) *Jn* 10, 33-38. Cf. *Jn* 14, 11 : « Croyez-m'en ! Je suis dans le Père et le Père est en moi. Du moins, croyez-le à cause des œuvres. »

(76) La béatitude des doux rejoint celle des pacifiques : « Mansueti autem hereditabunt terram, et delectabuntur in multitudine pacis. Les doux (*Bible de Jér.* : les humbles) posséderont la terre, réjouis d'une grande paix. » (*Ps* 37, 11)

(77) N'est-ce pas ce qu'exprime saint BERNARD dans une de ses lettres ? « Aimons, soyons aimés, nous serons utiles à nous-mêmes et aux autres. En ceux que nous aimons, nous trouvons le *repos*, ceux dont nous sommes aimés, nous leur faisons goûter le même repos. Aimer en Dieu, c'est posséder la charité ; se faire aimer pour Dieu, c'est se mettre au *service* de la charité. » (*Lettre 90*, cit. par J. LECLERCQ dans « *Saint Bernard mystique* », éd. Desclée, 1948, p. 94)

l'amour du Père pour son Fils bien-aimé et, en ce Fils, pour Jean et pour toute l'Eglise. Le mystère de la vie commune de l'Eglise prend naissance à la Croix, dans la douceur de l'Esprit-Saint, dans cette unité divine ⁽⁷⁸⁾ ; c'est alors seulement que tout est consommé : « sachant que tout était achevé désormais... Il dit : 'Tout est achevé' » ⁽⁷⁹⁾.

« ...Ainsi vous recevrez la force de comprendre, avec tous les saints, ce qu'est la largeur, la longueur, la hauteur, la profondeur, vous connaîtrez l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance... » ⁽⁸⁰⁾

Ces quatre grandes dimensions du mystère du Christ crucifié nous montrent bien les quatre abîmes de l'amour divin dans sa nature humaine :

cet Amour est personnel : il se donne sans limite, il se manifeste ;

cet Amour est fidélité à la volonté du Père : il demande le martyr ;

cet Amour est l'ultime réalité : il exige l'holocauste à l'égard du Père, la miséricorde à l'égard des hommes ;

cet Amour est unifié, il unifie les vouloirs dans l'obéissance.

Le Christ crucifié « de par Dieu, est devenu pour nous Sage-se » ⁽⁸¹⁾ ; Il est pour nous le nouveau buisson ardent, le « buisson embrasé mais qui ne se consume pas » ⁽⁸²⁾, le buisson à travers lequel Dieu révèle qu'il est Amour.

⁽⁷⁸⁾ C'est pourquoi notre vie commune doit être quelque chose d'extrêmement vital. Notre vie chrétienne doit incessamment revenir à la croix pour se renouveler. Notre Seigneur aurait pu laisser Marie et Jean dans une solitude réciproque, complète, dans une réclusion d'autant plus farouche qu'Il les attirait chacun plus à Lui. Or, au contraire, Il a voulu les unir d'autant plus fort qu'Il les voulait en même temps plus à Lui. Notre vie chrétienne doit se conformer à ce modèle : nous devons être d'autant plus unis entre nous que nous sommes plus unis au Christ, pour que, comme Marie et Jean, Il nous unisse avec une intensité si forte qu'Il puisse y avoir cette dernière réclusion dans la blessure de son cœur.

Marie et Jean devaient connaître cette nouvelle intimité d'amour avec Jésus et avec le Père pour être les témoins vivants de l'ultime révélation du cœur de Jésus : la blessure de son cœur par le coup de lance, après sa mort. Cette dépendance plus totale à l'égard de la volonté aimante du Père était nécessaire pour accepter cette déchirure du cœur de Jésus et pénétrer dans sa signification divine.

⁽⁷⁹⁾ *Jn* 19, 28-30.

⁽⁸⁰⁾ *Ep* 3, 18-19.

⁽⁸¹⁾ *1 Co* 1, 30.

⁽⁸²⁾ *Ex* 3, 2.

En effet, l'œuvre du Christ, parce qu'elle est celle du Fils bien-aimé, est une œuvre d'amour qui glorifie le Père. Pour discerner à travers le don que Jésus nous fait de Lui-même, le mystère personnel du Fils qui est dans « le sein du Père », pour reconnaître à travers le visage du Fils de l'homme, le regard du Fils de Dieu, à travers la parole du Fils de l'homme, la parole de Dieu, on ne peut s'arrêter à la seule signification humaine des activités miséricordieuses de Notre Seigneur. Car ces gestes de miséricorde de l'Agneau et de l'Epoux, en lesquels Jésus se donne à nous comme Roi, comme Prophète, comme Prêtre, sont des « signes » qui doivent nous conduire jusqu'au mystère du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint.

Si Jésus est l'Agneau c'est pour être l'Epoux ; et s'Il est l'Agneau et l'Epoux, c'est parce qu'Il est le Fils bien-aimé du Père. A travers ses activités miséricordieuses, Jésus nous révèle ce qu'Il est venu faire et ce qu'Il *est* : « Car je suis descendu du ciel pour faire non pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé... »⁽⁸³⁾ ; « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie. Nul ne va au Père que par moi »⁽⁸⁴⁾ – Il nous révèle son unité avec le Père « ... le Père et moi nous sommes un »⁽⁸⁵⁾ – Il nous révèle son unité personnelle avec le Verbe : « Je suis la lumière du monde »⁽⁸⁶⁾ – Il nous révèle son unité de vie avec l'Esprit-Saint « ...le Paraclet, l'Esprit-Saint que le Père enverra en mon nom, vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que je vous ai dit »⁽⁸⁷⁾. – A travers les gestes et l'enseignement du Christ, nous découvrons qu'Il se donne toujours comme l'Envoyé du Père : « Qui croit en moi, ce n'est pas en moi qu'il croit, mais en celui qui m'a envoyé, et qui me voit, voit celui qui m'a envoyé »⁽⁸⁸⁾.

C'est pourquoi Jésus, qui veut nous conduire vers le Père et nous faire vivre avec Lui de sa présence, de son face à face de Fils, nous donne jusqu'au dernier souffle de son cœur, jusqu'à la dernière goutte de son sang : « Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez que JE SUIS ».

⁽⁸³⁾ *Jn* 6, 38.

⁽⁸⁴⁾ *Jn* 14, 6.

⁽⁸⁵⁾ *Jn* 10, 30.

⁽⁸⁶⁾ *Jn* 8, 12.

⁽⁸⁷⁾ *Jn* 14, 26.

⁽⁸⁸⁾ *Jn* 12, 44-45.

TROISIEME PARTIE

LE MYSTÈRE DE LA RÉSURRECTION : JÉSUS TRIOMPHATEUR ET ROI DE GLOIRE

« Si Dieu a été glorifié en Lui, Dieu aussi Le glorifiera en Lui-même » (1).

« Le Dieu de nos pères a ressuscité ce Jésus que vous aviez fait mourir... C'est Lui que Dieu a exalté par sa droite, Le faisant Chef et Sauveur, afin d'accorder par Lui à Israël la repentance et la rémission des péchés » (2).

(1) Jn 13, 32.

(2) Ac 5, 30-31.

UN lien essentiel unit les mystères de la Croix et de la Résurrection ⁽³⁾. Saint Paul affirme : « Si le Christ n'est pas ressuscité, alors notre prédication est vaine, vaine aussi notre foi » ⁽⁴⁾.

Dans le plan de la sagesse de Dieu, il y a entre les deux mystères une continuité substantielle. La vision béatifique du Christ ne pouvant être atteinte par ce passage de la mort à la résurrection, son âme, dans ses rapports les plus intimes avec le Père, ne subit pas de modification. Mais en ce qui concerne la vie du Christ comme *Viator*, une transformation complète se réalise entre les mystères douloureux et les mystères glorieux ⁽⁵⁾.

Le mystère de la Résurrection manifeste la victoire, alors cachée, remportée à la Croix ; victoire de l'amour sur la mort, sur le péché et sur Satan.

A la Croix, la mort est assumée, absorbée par l'amour. Jésus crucifié veut nous faire comprendre que la peine due au péché doit être vécue comme un châtement paternel, tout ordonné à l'épanouissement de la vie divine : « Mon Père est le vigneron... tout sarment qui porte du fruit, Il l'émonde, pour qu'il en porte encore plus » ⁽⁶⁾. La mort doit nous permettre d'aimer Dieu d'une manière plus pure, plus humble, plus pauvre ; la peine demeure, mais elle doit être dépassée par l'amour. Notre Seigneur donne à la mort sa signification divine en l'acceptant par pur amour pour nous. La mort, au lieu d'être uniquement ce qui viole le plus notre nature humaine, devient un moyen

⁽³⁾ Cf. pp. 12 ss ; cf. *Lc* 24, 26.

⁽⁴⁾ *I Co* 15, 14. Le mystère de la Résurrection tient une place primordiale dans la prédication des apôtres. Cf., entre autres, le discours de Pierre : *Ac* 2, 24-27.

⁽⁵⁾ Cf. saint Thomas, III, q. 15, a. 10 : le Christ, avant sa Passion, était bienheureux dans son âme, puisqu'Il voyait Dieu ; mais son âme pouvait souffrir, son corps pouvait souffrir et mourir ; Il était donc à la fois « comprehensor » et « viator », « tendant à la béatitude selon ce qui, de cette béatitude, lui manquait encore. »

⁽⁶⁾ *Jn* 15, 1-2.

de sanctification, de configuration au Christ ; et, en Jésus crucifié mourant par pur amour pour son Père et pour nous, la mort est alors le moyen unique de manifester l'absolu de l'amour.

A la Croix, l'amour est victorieux du péché, cause de la mort. Jésus se sert de la jalousie et de la haine pour communiquer un plus grand amour, pour faire comprendre aux hommes qu'Il les aime d'une manière absolument désintéressée. Au moment même où la jalousie et la haine semblent triompher et réaliser leurs intentions fratricides – tuer le nouvel Abel, tuer le nouveau Joseph – Jésus accepte d'être humilié, anéanti, meurtri, pour que tout motif de jalousie disparaisse et qu'ainsi la voie d'accès à son amour soit rendue plus facile ; peut-on être jaloux d'un crucifié ? Et non seulement Il aime et pardonne, mais Il vit une miséricorde plus plénière en acceptant que tous les motifs de jalousie soient comme brisés. Voilà bien la grande victoire : désarmer l'adversaire et se servir de ses armes (7).

Le mystère de la Résurrection proclame cette victoire de l'amour et démasque la vanité, c'est-à-dire l'inefficacité, de toute jalousie et de toute haine qui ne peuvent avoir qu'une action destructive et dont la victoire n'est purement qu'apparente. Jésus, que la jalousie et que la haine voulaient faire disparaître, ce même Jésus ressuscite avec un pouvoir d'influence pouvant s'exercer d'une manière encore beaucoup plus parfaite qu'auparavant, car, par le mystère de sa Résurrection, non seulement « la mort n'exerce plus de pouvoir sur Lui » (8), mais son corps glorifié connaît une vie nouvelle qu'aucune contingence ne peut plus limiter. L'amour se sert même des victoires momentanées de la

(7) Relevons ce beau texte de saint Thomas : « Le Christ a vaincu le monde en lui enlevant les armes avec lesquelles il attaque, qui sont ses concupiscences... Il a vaincu les richesses par la pauvreté... l'honneur par l'humilité... les voluptés par les souffrances et les peines (labores)... En second lieu, Il a vaincu le monde en excluant le prince de ce monde... et Il nous a donné, à nous-mêmes, le démon à vaincre ; il est dit au livre de Job : « T'amusera-t-il comme un passereau, l'attacheras-tu pour la joie de tes filles ? » (40, 29) ce qui signifie qu'après la Passion du Christ, ses petites servantes et les tout-petits se moquent du démon (post passionem Christi, juvenulae ancillae Christi et parvuli illudunt ei). En troisième lieu, Il a vaincu les hommes du monde en les retournant vers Lui (ad se convertendo)... Il les a attirés à Lui. » (*Comm. sur saint Jean*, n° 2176)

(8) *Rm* 6, 9.

jalousie et de la haine, pour exalter plus pleinement Celui qui avait été humilié et crucifié, puisque, dans la mesure où Il a connu l'humiliation, Il connaît une exaltation plus grande, un pouvoir divin d'attraction plus parfait⁽⁹⁾ ; et cette exaltation, parce qu'elle échappe à toute supériorité humaine, à tout ce qui peut être vécu sur la terre – elle est miraculeuse et divine – échappe dorénavant à toute haine et à toute jalousie qu'elle ne peut plus exciter, sinon indirectement, par son influence. Jésus ressuscite avec un amour infiniment miséricordieux pour tous ceux qui l'ont haï, jaloué, envié, et toute la gloire qu'Il connaît dans son humanité glorifiée est au service de son amour pour le Père en même temps que de sa miséricorde pour les pécheurs, et très spécialement pour ceux qui ont été ses ennemis personnels.

Ce qui est vrai de la jalousie et de la haine l'est également de l'orgueil, de la désobéissance et de tous les péchés, puisque tous ont contribué à crucifier Notre Seigneur. Saint Paul affirme avec force cette victoire de l'amour sur le péché : « Dieu, en envoyant son propre Fils avec une chair semblable à celle du péché, et en vue du péché, a condamné le péché dans la chair, afin que la justice de la loi s'accomplît en nous dont la conduite n'obéit pas à la chair, mais à l'esprit »⁽¹⁰⁾. Le mystère de la Résurrection proclame cette victoire, puisque Celui qui avait accepté d'être anathème pour ses frères, qui avait accepté de connaître l'abandon de Dieu et des hommes, apparaît comme le Fils bien-aimé du Père, comblé de toutes les richesses de sa puissance. Car c'est par la toute-puissance de Dieu que Jésus ressuscite, toute-puissance que le Père met au service de son amour pour le Fils, et qui réalise cette œuvre magnifique, la plus merveilleuse des œuvres : la glorification de l'humanité sainte de Jésus. Dans sa Résurrection, Jésus se manifeste donc comme Celui qui reçoit du Père toute gloire ; la seule qu'Il puisse recevoir et qui L'établit « Roi de gloire » de toute l'humanité, de tout l'univers, de toutes les créatures. Celui qui a connu les plus grandes humiliations connaît la plus grande gloire. C'est de la pierre angulaire, rejetée par les hommes, que le Père se sert pour construire le Temple de Dieu.

⁽⁹⁾ Saint Ignace d'Antioche affirme : « Car notre Dieu, Jésus-Christ, étant en son Père, se fait voir davantage » Cf. *Aux Romains*, III, 2, p. 99.

⁽¹⁰⁾ *Rm* 8, 3-4.

Enfin, le mystère de la Croix est une victoire sur le prince de ce monde. Si, au désert, Satan a dû se retirer sur l'ordre du Christ, il semble s'être vengé à travers les luttes apostoliques qui aboutissent et s'achèvent dans les mystères de l'agonie, du Prétoire, de la flagellation, de la crucifixion et du sépulcre. Jésus avait refusé de changer les pierres en pains ; à la Croix on Lui présente à boire du vinaigre lorsqu'Il crie d'une voix forte : « J'ai soif » ⁽¹¹⁾ ; Jésus avait refusé de tenter Dieu en se jetant du haut du pinacle du Temple ; attaché à la Croix les passants L'injurient : « Si tu es fils de Dieu, descends de la Croix ! » ⁽¹²⁾ ; Jésus, avec une sainte colère, avait refusé de considérer le pacte infâme que le démon Lui présentait : la gloire et la possession du monde en échange d'un geste d'adoration ; au Calvaire, toute gloire, toute possession humaine Lui sont retirées, Il meurt en criminel, dépouillé de tout. Le démon va jusqu'à s'arroger un certain droit sur son cadavre que gardent des soldats en service commandé, afin que ses amis ne puissent l'emporter.

Mais le Christ ressuscite et, malgré tant de vigilance, son corps glorifié échappe désormais à toutes les attaques terrestres, à toutes les contraintes de notre univers ; Il échappe désormais à tout pouvoir des hommes ou de toute autre créature, même des plus spirituelles qui, elles non plus, ne peuvent plus rien contre Lui.

Après avoir accepté humblement les dépendances de la condition humaine et résisté à la séduction du démon se servant des paroles mêmes de l'Écriture pour Le tenter : « Il donnera pour toi des ordres à ses anges, afin qu'ils te gardent... – ...ils te porteront dans leurs mains, de peur que tu ne heurtes du pied quelque pierre » ⁽¹³⁾, après avoir accepté l'immobilité de la Croix, l'immobilité du sépulcre, le corps de Jésus ressuscite totalement libéré de toutes les contraintes et besoins de la vie terrestre. L'illusion du démon était grande qui pensait triompher par la Croix, et l'on ne peut s'empêcher, devant les qualités du corps glorifié du Christ, d'admirer la réponse de Dieu à l'humilité du Fils de l'homme.

⁽¹¹⁾ *Jn* 19, 28 ; voir *Mt* 27, 46.

⁽¹²⁾ *Mt* 27, 40.

⁽¹³⁾ *Mt* 4, 6 ; *Lc* 4, 10-11.

Enfin, toute la gloire et toute la royauté de l'univers Lui sont données ; Il est le Roi, l'unique Prince des créatures, « le prince de ce monde » est obligé de se rendre à l'évidence. Celui qui prétend que tout dans le monde physique doit lui être soumis, se trouve subitement devant l'humanité ressuscitée de Jésus, partie principale de notre univers physique, qui lui échappe totalement, qui est littéralement soustraite à sa connaissance et à son influence. Le corps ressuscité et glorifié de Jésus est insupportable pour cet orgueilleux acculé à reconnaître les limites de sa connaissance dans un domaine où, naturellement, il n'y aurait pas de limites pour lui. Mais la miséricorde de Dieu, par la Résurrection du Christ, s'empare même du monde des corps qu'Il exalte jusqu'au plus haut des cieux limitant ainsi radicalement le pouvoir de Satan sur cet univers physique qu'il aurait voulu, lui aussi, comme prince de ce monde, exalter à sa manière en réalisant la tour de Babel. La Résurrection du Christ qui manifeste à Satan la signification des paroles de Jésus : « c'est maintenant le jugement de ce monde, maintenant le prince de ce monde va être jeté bas »⁽¹⁴⁾, n'est-elle pas pour lui une terrible aliénation lui rappelant « ... que ses jours sont comptés ? » Un jour viendra où l'exercice de son pouvoir, permission que Dieu en sa sagesse lui accorde, permission que Satan, en son orgueil, considère comme son droit d'aîné parmi les créatures, cessera⁽¹⁵⁾. Alors sera manifestée la communication plénière de la miséricorde de Dieu.

Voilà comment la Résurrection du Christ révèle magnifiquement la triple victoire de la Croix : sur la mort, sur le péché, sur Satan.

Avant d'étudier théologiquement le mystère de la gloire de l'humanité ressuscitée du Christ et d'essayer de pénétrer dans le mystère de son âme glorieuse, il n'est pas inutile de considérer la manière dont Jésus a voulu révéler ce mystère à ses apôtres et la manière dont Il les introduit Lui-même dans ce mystère de l'au-delà.

⁽¹⁴⁾ *Jn* 12, 31.

⁽¹⁵⁾ Dans cette même perspective, il faudrait comprendre l'irritation particulièrement farouche du démon à l'égard de l'Eucharistie. Par la transsubstantiation, quelque chose de notre univers physique échappe au regard de Satan et se trouve être immédiatement relié au corps glorifié de Jésus. L'Eucharistie est le signe divin, efficace, d'un mystère qui révolte l'orgueil angélique du démon : « cette parole est trop dure ». (*Jn* 6, 60)

Chapitre premier

PRÉFIGURATIONS DU MYSTÈRE DE LA RÉSURRECTION ET APPARITIONS DU CHRIST RESSUSCITÉ

Si l'Ancien Testament présente une grande diversité de préfigurations du sacrifice du Christ, celles concernant le mystère de sa Résurrection sont beaucoup moins nombreuses et moins explicites. Certes, le mystère de la présence et de la gloire de Yahvé tient une place très importante dans l'Ancien Testament, mais cette gloire, qui préfigure le mystère de la Résurrection préfigure aussi le mystère de la Croix, puisque ce mystère est lui-même la glorification et du Père et du Fils (1).

De fait, la résurrection des corps n'est évoquée que sous quelques aspects qui d'ailleurs demeurent très mystérieux. Sans faire une étude exégétique et historique, mais en demeurant dans la lumière de la théologie mystique, relevons rapidement, d'une part certaines prophéties (soit explicites, soit par mode de symbole), d'autre part, certaines préfigurations : des miracles de résurrection et des enlèvements glorieux.

Notons tout d'abord la grande prophétie d'Ezéchiel sur les ossements desséchés (2) : « ... Ainsi parle le Seigneur Yahvé à ces osse-

(1) Cf. *Jn* 12, 23 et 27-28 : « La voici venue l'heure où le Fils de l'homme doit être glorifié... ...c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure. Père glorifie ton nom ! » – 17, 1 : « Père, l'heure est venue : glorifie ton Fils, pour que ton Fils te glorifie... » Cf. pp. 50 ss.

(2) *Ez* 37, 1-14.

ments : voici que je vais faire entrer en vous l'esprit et vous vivrez ⁽³⁾. Je mettrai sur vous des nerfs, je ferai pousser sur vous de la chair, je tendrai sur vous de la peau et je vous donnerai un esprit, et vous vivrez et vous saurez que je suis Yahvé... ...Viens des quatre vents, esprit, souffle sur ces morts et qu'ils vivent. Je prophétisai comme il m'en avait donné l'ordre, et l'esprit vint en eux, et ils reprirent vie et se mirent debout sur leurs pieds : grande, immense armée... ...Ainsi parle le Seigneur Yahvé : Voici que j'ouvre vos tombeaux, et je vais vous faire remonter de vos tombeaux, mon peuple, et je vous reconduirai sur le sol d'Israël... Et je mettrai mon esprit en vous, et vous vivrez, et je vous installerai sur votre sol... » ⁽⁴⁾

Daniel annonce également la Résurrection, mais non pas cette reprise définitive de la chair par l'esprit sur laquelle Ezéchiel insiste avec tant de force. Il la présente très brièvement sous son aspect de rétribution : « En ce temps-là se lèvera Michel le grand Prince qui se tient auprès des enfants de ton peuple. Ce sera un temps d'angoisse tel qu'il n'y en a pas eu jusqu'alors depuis que la nation existe. En ce temps-là, ton peuple échappera : tous ceux qui se trouveront inscrits dans le livre. Un grand nombre de ceux qui dorment au pays de la poussière s'éveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour l'opprobre, pour l'horreur éternelle. Les doctes resplendiront comme la splendeur du firmament, et ceux qui ont enseigné la justice à un grand nombre, comme les étoiles pour l'éternité » ⁽⁵⁾.

On trouve dans Isaïe une prophétie plus explicite : « Tes morts revivront, leurs cadavres ressusciteront ; réveillez-vous, exultez, tous les gisants dans la poussière, car ta rosée est une rosée lumineuse, et le pays des ombres enfantera » ⁽⁶⁾. Mais d'une façon symbolique et

⁽³⁾ Cf. *Ps* 104, 29-30 : « Tu retires leur souffle, ils expirent, à leur poussière ils retournent. Tu envoies ton souffle, ils sont créés, tu renouvelles la face de la terre. »

⁽⁴⁾ Les Pères de l'Eglise ont vu, dans les prophéties concernant la Terre promise, une préfiguration du Corps glorieux du Christ. On pourrait ajouter toutes les grandes prophéties messianiques présentant un Messie régnant éternellement sur la maison de Jacob. Ce règne éternel représente bien la royauté pleinement glorieuse du Christ.

⁽⁵⁾ *Dn* 12, 2-3. Cf. *Mt* 13, 43 : « Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. »

⁽⁶⁾ *Is* 26, 19.

voilée, il fait souvent allusion à la résurrection, dans tous les passages concernant la restauration d'Israël, le retour des captifs, la résurrection de Jérusalem. Ces textes sont trop nombreux, pour qu'on puisse les citer ici intégralement ; tous, d'une manière ou d'une autre, présentent un des grands aspects de la béatitude en laquelle seront réunis les enfants d'Israël : « Yahvé enlèvera sur cette montagne le voile de deuil qui voilait tous les peuples et le suaire qui ensevelissait toutes les nations, il fera disparaître pour toujours la mort. Le Seigneur Yahvé essuiera les larmes de tous les visages » (7).

Sion ne pleurera plus (8) parce qu'elle connaîtra et verra – : « Celui qui t'instruit ne se cachera plus et tes yeux verront celui qui t'instruit » (9) – « Ensemble ils crient de joie, car ils voient les yeux dans les yeux Yahvé revenant à Sion... » (10) « Yahvé sera ta lumière éternelle et ton Dieu sera ta beauté... Yahvé sera ta lumière éternelle et les jours de ton deuil seront accomplis » (11).

« Ils n'auront plus ni faim ni soif » (12) ; « celui qui se conduit avec justice... celui-là habitera là-haut, il se réfugiera en une citadelle bâtie sur le roc, on lui donnera du pain, l'eau ne lui manquera pas » (13).

Le Seigneur revêt Sion de sa propre justice et Il la prend pour épouse ; « Il m'a drapée dans le manteau de la justice, comme un jeune époux se met un diadème... » « ...tu seras une couronne bril-

(7) *Is* 25, 8 ; voir aussi 35, 10 : « Les libérés de Yahvé reviendront. Ils arriveront à Sion, hurlant de joie, un bonheur éternel transfigurera leur visage ; allégresse et joie accompagneront, douleur et plainte auront pris fin. » Cf. également 51, 2 ; 52, 9 ; 65, 17-19 : « Je vais créer des cieux nouveaux et une terre nouvelle... Je vais créer Jérusalem « Joie »... On n'y entendra plus désormais le bruit des larmes et le son des cris. »

(8) *Is* 30, 19.

(9) *Is* 30, 20.

(10) *Is* 52, 8. Cf. 52, 10 : « toutes les extrémités de la terre verront le salut de notre Dieu. » – Cf. 60, 1 : « Debout ! Rayonne, car voici ta lumière et sur toi se lève la gloire de Yahvé... »

(11) *Is* 60, 19 et 20.

(12) *Is* 49, 10.

(13) *Is* 33, 16. Cf. 32, 15 ss. ; 58, 11 : « Yahvé... te rendra vigueur, et tu seras comme un jardin bien arrosé, comme une source d'eau dont les eaux sont intarissables. » Cf. 35, 1 ; 51, 3. 60, 16 : « Tu suceras le lait des nations, tu suceras les richesses des rois. Et tu sauras que moi, Yahvé, je suis ton sauveur, que le Fort de Jacob est ton rédempteur. »

lante entre les doigts de Yahvé... Comme un jeune homme épouse une vierge, ton architecte t'épousera, et comme le mari se réjouit de son épouse, ton Dieu se réjouira de toi » (14). « Il établit avec elle une alliance de paix que plus rien n'ébranlera » (15).

« Je vais faire couler vers elle la paix comme un fleuve... A cette vue, votre cœur se réjouira, et votre corps sera florissant comme l'herbe » (16).

Jérusalem reçoit en partage les richesses des nations : « tes portes seront toujours ouvertes, le jour ni la nuit elles ne seront fermées, pour t'amener les richesses des nations » (17)... – Bien plus, Yahvé Lui-même comble sa pauvreté : « Que se réjouissent désert et terre aride... La gloire du Liban lui est donnée, la splendeur du Carmel et de Saron ; on verra la gloire de Yahvé, la splendeur de notre Dieu » (18).

La piété du serviteur et son obéissance trouvent leur récompense : « S'il offre sa vie en expiation, il verra une postérité, il prolongera ses jours et ce qui plaît à Yahvé s'accomplira par lui. Après les épreuves de son âme, il verra la lumière et sera comblé » (19).

Ces paroles prophétiques, vues dans la lumière de la grande vision eschatologique de l'Apocalypse (20) (qui les reprend presque textuellement), ne sont-elles pas pour le croyant, des annonces du mystère de la Résurrection ?

Les livres sapientiaux contiennent également des allusions très nettes, en particulier le livre de Job : « Je sais, moi, que mon Défenseur est vivant, que Lui, le dernier, se lèvera sur la terre. Après mon éveil, il me dressera près de Lui, et, de ma chair, je verrai Dieu. Celui que je verrai sera pour moi, celui que mes yeux regarderont ne sera pas un étranger » (21).

Et le livre de la Sagesse : « Les âmes des justes, elles, sont dans

(14) *Is* 61, 10 ; 62, 3 et 5.

(15) *Is* 54, 10.

(16) *Is* 66, 12 et 14.

(17) *Is* 60, 11 et 61, 6.

(18) *Is* 35, 1-2.

(19) *Is* 53, 10-11.

(20) *Ap* 20, 11-15 ; 21 et 22.

(21) *Jb* 19, 25-27.

la main de Dieu et nul tourment ne les atteindra. Aux yeux des insensés ils ont paru mourir, leur sortie de ce monde a passé pour un malheur et leur départ d'auprès de nous, pour un anéantissement, mais ils sont dans la paix. S'ils ont, aux yeux des hommes, connu le châtement, leur espérance était pleine d'immortalité ; pour une peine légère ils recevront de grands bienfaits... Dieu les a soumis à l'épreuve et les a trouvés dignes de Lui... ...Au jour de sa visite, ils resplendiront, ils courront comme des étincelles à travers le chaume... » (22)

Mais tous ces textes qui annoncent une vie éternelle, ne parlent pas explicitement de la résurrection des corps ; le second livre des Maccabées affirmant avec une très grande force l'espérance en la résurrection (23), ne fait aucune mention du corps dans cette « vie éternelle », ni de la part qu'il pourrait avoir à la « très belle récompense réservée à ceux qui s'endorment dans la piété » (24). On peut cependant relever dans l'Ancien Testament, trois grandes préfigurations de la résurrection des corps, qui nous sont présentées sous la forme de trois miracles d'un caractère assez mystérieux : la résurrection de deux enfants par le contact et la prière d'Elie et d'Elisée, et celle d'un homme, au contact des ossements d'Elisée (25). Dans le récit de la résurrection accomplie par Elisée, on note d'abord que le bâton de Géhazi, le serviteur envoyé par Elisée, n'a pu réveiller l'enfant : « L'enfant ne s'est pas réveillé. » « Elisée arriva à la maison ; là était l'enfant, mort et couché sur son propre lit. Il entra, ferma la porte sur eux deux et pria Yahvé. Puis il monta sur le lit, s'étendit sur l'enfant, mit sa bouche contre sa bouche, ses yeux contre ses yeux, ses mains contre ses mains, il se replia sur lui et la chair de l'enfant se réchauffa. Il se remit à marcher de long en large dans la maison, puis

(22) *Sg* 3, 1-9. Cf. 16, 12. Cf. également les Psaumes, en particulier : 3, 6 ; 9, 14-15.

(23) Voir le témoignage des sept frères et de leur mère : 2 *M* 7, 9 : « le Roi du monde nous ressuscitera pour une vie éternelle. » Cf. v. 14, 23, 29, 36 ; cf. également 2 *M* 6, 26.

(24) 2 *M* 12, 38-46.

(25) 1 *R* 17, 17-24 ; 2 *R* 4, 18-37 ; 2 *R* 13, 20-21. Cf. *Si* 48, 5 ; et 48, 13-14. L'Ancien Testament nous rapporte ces trois résurrections accomplies par les « hommes de Dieu » : les Evangiles en rapportent trois (le fils de la veuve de Naïm, *Lc* 7, 11-17 ; la fille de Jaïre, *Lc* 8, 49-56 et parallèles ; Lazare, *Jn* 11, 1-44) ; celle du Christ est la septième.

remonta et se replia sur lui, jusqu'à sept fois : alors l'enfant éternua et ouvrit les yeux... » (26)

Enfin, relevons les enlèvements d'Hénoch et d'Elie, préfigurations de la montée au ciel du corps glorieux du Christ. « Hénoch marcha avec Dieu, puis il disparut, car Dieu l'enleva » (27). « Voici ce qui arriva lorsque Yahvé enleva Elie au ciel dans le tourbillon... ...comme ils marchaient en conversant, voici qu'un char de feu et des chevaux de feu se mirent entre eux deux, et Elie monta au ciel dans le tourbillon. Elisée voyait et criait : « Mon père ! Mon père ! Char d'Israël et son attelage ! » puis il ne le vit plus et, saisissant ses vêtements, il les déchira en deux. Il ramassa le manteau d'Elie, qui avait glissé, et revint se tenir sur la rive du Jourdain » (28).

N'est-il pas normal que le fait même de la résurrection des corps reste comme voilé, puisqu'il s'agit d'un mystère qui n'est pas vécu sur la terre. L'Ancien Testament qui est une grande pédagogie divine, ne dépasse pas le stade de l'attente, de la disposition, de l'ébauche. C'est dans le mystère du Christ, en sa personne même, que tout est réalisé, tout est donné. Pourtant, en ce qui concerne la révélation de ce mystère, le Christ demeure dans un grand silence, mais Il affirme avec une très grande force : « Je suis la Résurrection » (29) et concrétise cette affirmation en ressuscitant son ami Lazare ; signe ultime qu'Il nous donne avant sa Passion, sans oublier du reste le miracle du Thabor, manifestation passagère du mystère de sa gloire.

Mais si l'enseignement personnel du Christ sur le mystère de la résurrection demeure si bref, les évangiles nous ont transmis cependant le récit de sept grandes manifestations après qu'Il fut ressuscité, à travers lesquelles nous trouvons un enseignement pratique qu'il ne faut pas négliger ; il est même, frappant de remarquer que chacune

(26) 2 R 4, 31-35.

(27) Gn 5, 24. Cf. Sj 44, 16 : « Enok plut au Seigneur et fut enlevé, exemple pour la conversion des générations » ; et aussi 49, 14 : « Personne sur terre ne fut créé l'égal d'Enok, c'est lui qui fut enlevé de terre. » Cf. He 11, 5 : « Par la foi, Hénoch fut enlevé... »

(28) 2 R 2, 1 et 11-13. Cf. Sj 48, 9 ss. : « toi qui fus emporté dans un tourbillon de feu... ...Bienheureux ceux qui te verront et ceux qui se sont endormis dans l'amour, car nous aussi nous posséderons la vie. »

(29) Jn 11, 25.

des apparitions du Christ nous révèle un aspect particulier de ce mystère. Les limites de l'Ancien Testament et le silence du Christ dans son enseignement, ne font que mettre davantage en lumière ce que nous apportent, quant à la pénétration du mystère, ces sept événements : le vide du sépulcre, cinq apparitions et le dernier dialogue avec Simon Pierre ⁽³⁰⁾.

Sans vouloir faire ici une étude complète exégétique et historique des apparitions du Christ ressuscité, essayons au moins, sous l'angle de la théologie mystique, d'en saisir la signification profonde ; mais rappelons d'abord les divers moments de la révélation de ce mystère, tels que les récits évangéliques nous les présentent.

La pierre roulée – le tombeau vide

Tous les évangélistes commencent par attirer notre attention sur la constatation du tombeau vide. Suivant l'évangile de saint Jean, c'est Marie de Magdala qui la première fit cette constatation : se rendant « de bonne heure au tombeau, alors qu'il faisait encore sombre, elle

⁽³⁰⁾ Ne pourrait-on pas dire que les apparitions du Christ ressuscité jouent à l'égard du mystère de la Résurrection, un rôle analogue à celui que jouent les préfigurations à l'égard du mystère de la Croix ? Préfigurations et apparitions sont, en effet, des signes du mystère : elles annoncent le mystère et elles le manifestent. Les premières surtout, l'annoncent, car elles sont historiquement avant ; les autres le manifestent, car elles sont historiquement après. Les unes sont comme des dispositions qui préparent, les autres comme des propriétés qui rayonnent.

C'est pourquoi il y a un aspect commun à l'étude des préfigurations et à celle des apparitions, toutes deux sont importantes pour notre vie pratique, bien que du point de vue de la théologie scientifique elles ne soient considérées que comme secondaires. Reconnaissons cependant que l'étude des apparitions est plus essentielle pour l'intelligence du mystère de la Résurrection que celle des préfigurations. Les propriétés n'expriment-elles pas la substance de la réalité et ne sont-elles pas en connexion essentielle avec elle ? Les dispositions, au contraire, se prenant de la matière ne nous permettent par elles-mêmes, que de découvrir l'aspect génétique de la réalité. Sans doute est-ce à cause de cela que l'évangile de saint Jean, étant celui qui parmi les évangiles nous communique le plus profondément le mystère du Christ, comme Fils et Envoyé du Père, est aussi celui qui nous communique avec le plus de précision et de richesse les diverses apparitions du Christ ressuscité.

voit que la pierre avait été enlevée du tombeau. Elle court alors trouver Simon-Pierre et l'autre disciple, celui que Jésus aimait, et elle leur dit : 'On a enlevé le Seigneur du tombeau et nous ne savons pas où on l'a mis' »⁽³¹⁾, (ce qui semble bien faire allusion aux saintes femmes qui l'avaient accompagnée)⁽³²⁾.

Pierre et Jean, tous deux ensemble, partent immédiatement au tombeau en courant, Jean, le plus jeune, arrive le premier ; se penchant il voit les bandelettes à terre – cependant, il n'entre pas – Simon-Pierre arrive à son tour. « Il entre dans le tombeau et il voit les bandelettes à terre, ainsi que le suaire qui recouvrait sa tête ; ce dernier n'était pas avec les bandelettes, mais roulé dans un endroit à part. » Jean entre alors, « il vit et il crut ». Et l'évangéliste ajoute : « Ils n'avaient pas encore compris que, d'après l'Écriture, Il devait ressusciter des morts »⁽³³⁾.

Si l'on compare aux évangiles synoptiques ce premier fait tangible, cette première expérience toute négative que les apôtres font de la résurrection du Christ, telle que saint Jean nous la rapporte, on est frappé de la précision et de la sobriété de son récit ; celui-ci ne garde que l'essentiel et insiste sur le fait de la constatation du tombeau vide, alors que saint Matthieu, en rapportant que Marie de Magdala et l'autre Marie vinrent au sépulcre, au petit jour, ajoute qu'« il se fit un grand tremblement de terre », que « l'Ange du Seigneur descendit du ciel et vint rouler la pierre sur laquelle il s'assit. Il avait l'aspect de l'éclair, et sa robe était blanche comme neige. A sa vue, les gardes tressaillirent d'effroi et devinrent comme morts »⁽³⁴⁾. Il semble que les femmes assistent à cette transformation subite, à ce désarroi des soldats. L'ange les rassure immédiatement et leur explique ce qui se passe. La constatation du tombeau vide se réalise sous la conduite de l'ange ; elle n'a donc pas ce caractère aussi négatif, aussi absolu.

⁽³¹⁾ *Jn* 20, 1-2.

⁽³²⁾ Les évangiles synoptiques disent que plusieurs femmes étaient allées au tombeau. *Mt* 28, 1 ; *Mc* 16, 1-2 ; *Lc* 24, 1-11.

⁽³³⁾ *Jn* 20, 3-9. – Les textes de l'Écriture auxquels Jean fait allusion sont d'une part : *Ps* 16, 8-11, cité en *Ac* 2, 24-31 ; d'autre part *Ps* 2, 7, cité en *Ac* 13, 32-37 ; Cf. *Lc* 24, 45-46 ; *I Co* 15, 4.

⁽³⁴⁾ *Mt* 28, 2-4.

Saint Marc note également l'arrivée des femmes au sépulcre – Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques et Salomé – « au lever du soleil ». Il signale certes la constatation de la pierre roulée – « elle était fort grande » – mais, selon lui aussi, les femmes, en entrant dans le sépulcre voient d'abord « un jeune homme, vêtu d'une robe blanche ». C'est donc encore sous la conduite de cet ange, qu'elles constatent que le Christ est ressuscité, que le tombeau est vide. Malgré l'ordre de l'ange, d'aller avertir les apôtres, notamment Pierre, saint Marc souligne : « Elles sortirent et s'enfuirent du tombeau, parce qu'elles étaient toutes tremblantes et hors d'elles-mêmes. Et elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur... » ⁽³⁵⁾

Quant à saint Luc, parlant des femmes présentes à l'ensevelissement de Jésus, il affirme qu'« à la pointe de l'aurore », venant au tombeau avec les aromates, « elles trouvèrent la pierre roulée de devant le tombeau, mais étant entrées, elles ne trouvèrent pas le corps du Seigneur Jésus ». Après un instant d'inquiétude, « deux hommes leur apparurent en habits éblouissants... A leur retour du tombeau, elles rapportèrent tout cela aux Onze, ainsi qu'à tous les autres » ⁽³⁶⁾.

Sans nous arrêter ici à la cause de ces détails divergents, le fait attesté (la pierre roulée, le tombeau vide, le corps du Seigneur absent) est net. Il y a une rupture, une discontinuité entre la vie terrestre du Christ et sa vie de Ressuscité ; rupture qui se manifeste par l'expérience du tombeau vide. L'ange est là pour donner l'explication du fait et empêcher de se laisser aller au désespoir devant ce vide : du Christ, il n'y a plus rien sur terre... L'ange est là pour ranimer la foi.

Les attitudes sont diverses devant le tombeau vide, devant ce fait considéré dans sa brutalité et sa nudité, sans le secours de l'Ange : Jean croit au mystère de la Résurrection, Marie de Magdala court avertir les apôtres, quant aux autres femmes, elles ont peur et se cachent en se taisant. La peur s'empare de leurs cœurs et les réduit à rien ; elles n'arrivent pas à surmonter ce choc trop violent, ce vide du tombeau, l'absence du corps du Christ...

⁽³⁵⁾ *Mt* 16, 1-8.

⁽³⁶⁾ *Lc* 24, 1-9.

L'apparition de Jésus à Marie de Magdala

Si Marie de Magdala a la force d'avertir les apôtres, dès sa mission accomplie, elle se laisse envahir par la tristesse : elle « se tenait près du tombeau, et sanglotait »⁽³⁷⁾. Sa tristesse l'attire au tombeau vide : « Tout en sanglotant, elle se penche vers le tombeau et voit deux anges, vêtus de blanc, assis là où reposait le corps de Jésus, l'un à la tête, l'autre aux pieds. Ils lui disent : 'Femme, pourquoi pleures-tu ?' – 'On a enlevé le Seigneur' leur répond-elle, 'et je ne sais pas où on l'a mis.' – Marie de Magdala est trop absorbée par sa tristesse pour s'étonner de cette apparition soudaine. « Elle se retourne et voit Jésus qui se tenait là, mais sans savoir que c'était lui. Jésus lui dit : 'Femme, pourquoi pleures-tu ? 'Qui cherches-tu ?'. » – La tristesse l'envahit tellement qu'elle est incapable de reconnaître Jésus présent, proche d'elle. « Le prenant pour le jardinier, elle lui dit : 'Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis et j'irai le prendre' »⁽³⁸⁾. Voilà bien son unique désir : retrouver le corps de Jésus. « Jésus lui dit : 'Marie !' elle le reconnut et lui dit en hébreu : 'Rabbouni !' – c'est-à-dire Maître »⁽³⁹⁾. C'est en l'appelant par son nom, que Jésus fait sortir Marie-Madeleine de sa torpeur et lui permet de Le reconnaître. Sans doute s'est-elle jetée à ses pieds pour les tenir embrassés⁽⁴⁰⁾ ; après cette séparation si dure, la présence nouvelle de Jésus doit faire naître en elle un tel excès de joie ! Jésus alors lui dit : « Ne me retiens pas ainsi, car je ne suis pas encore monté vers le Père. »

Jésus ressuscité n'est plus de cette terre, Il n'est plus soumis aux contraintes de notre univers ; Il ne peut plus demeurer qu'auprès du Père et Il veut que Marie, dans sa foi, Le retrouve là, auprès du Père.

Après cela, Jésus demande à Marie de Magdala de rendre témoignage de sa résurrection auprès des apôtres, et de leur redire ces pa-

⁽³⁷⁾ *Jn* 20, 11.

⁽³⁸⁾ Saint Thomas note : « Elle ne lui a même pas dit *Qui* elle cherchait, la force de l'amour fait que l'aimé pense toujours à celui qu'il aime et croit que personne ne l'ignore. » (*Comm. sur saint Jean*, n° 2511).

⁽³⁹⁾ *Jn* 20, 11-16.

⁽⁴⁰⁾ Cf. *Mt* 28, 9.

roles qu'Il lui adresse : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » – La résurrection est bien ce retour du Christ auprès de son Père.

Cette apparition de Jésus à Marie de Magdala, saint Jean nous la révèle avec une extraordinaire précision, alors que saint Matthieu ne la distingue pas de l'apparition commune à « Marie de Magdala et l'autre Marie ». Après avoir souligné l'apparition de l'Ange, il affirme « que Jésus vint à leur rencontre : 'Je vous salue', dit-Il. Et elles de s'approcher et d'étreindre ses pieds en se prosternant devant Lui. Alors Jésus leur dit : 'Ne craignez point ; allez annoncer à mes frères qu'ils doivent partir pour la Galilée, et là ils me verront' » (41).

Dans la révélation qu'il nous fait des apparitions du Christ, Jean, qui d'ailleurs insiste tant sur celle à Marie de Magdala, sans doute parce qu'il s'agit de la première, ne veut-il pas nous faire comprendre leur importance et leur relativité ? Il faut toujours bien distinguer en effet, le mystère de la Résurrection du Christ de ses diverses apparitions. Jean, le disciple que Jésus aimait, le premier choisi par le Christ, est aussi le premier parmi les disciples à croire au mystère, mais ce n'est pas à lui que le Christ apparaît d'abord ; c'est à Marie de Magdala, cette femme qui L'avait suivi jusqu'à la Croix, qui la première était allée au sépulcre pour embaumer son corps, mais qui, à cause de sa trop grande tristesse, de son angoisse intérieure, ne pouvait vivre du mystère de la Résurrection dans la foi (42). C'est bien à cette femme anéantie par la tristesse et l'angoisse que Jésus ressuscité apparaît en premier lieu, pour lui rappeler sa vocation propre : vivre avec Lui, auprès du Père, dans la foi, acceptant de dépasser ses émotions, ses tristesses, ses craintes.

(41) *Mt* 28, 9-10. – Saint Marc, après avoir parlé de l'apparition de l'ange à Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques et Salomé, précise que Jésus apparut d'abord à Marie de Magdala, « dont il avait chassé sept démons. » (*Mt* 16, 9 ss.) : « Celle-ci alla le rapporter à ceux qui avaient été ses compagnons et qui étaient dans le deuil et les larmes. » – Saint Luc ne dit rien de cette apparition à Marie de Magdala.

(42) Saint Thomas affirme : « Elle n'a pas encore dans son cœur que le Christ est ressuscité. » (Non habens in corde quod Christus surrexerit) – *Comm. sur saint Jean*, n° 2476.

L'apparition aux pèlerins d'Emmaüs

Le récit admirable de saint Luc ⁽⁴³⁾ nous présente ces deux disciples du Christ, qui, retournant chez eux au soir de la Résurrection, « s'entretenaient de tout ce qui s'était passé », se demandant ce qu'ils devaient en penser. N'avaient-ils pas mis tout leur espoir en Jésus, le Nazaréen ? N'avaient-ils pas espéré sincèrement qu'Il délivrerait Israël ? Ils avaient vu, en effet, que ce Jésus était un « prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple ». Mais la fin tragique de Jésus crucifié, condamné à mort par les grands prêtres et les chefs a subitement anéanti leur espoir, cependant que la constatation du tombeau vide attestée par quelques femmes, disciples du Christ, et vérifiée par quelques autres disciples les bouleversent... Que faut-il croire ?

Alors qu'ils sont dans cet état de déception amère, de doute, d'incertitude, avec pourtant une vague lueur d'espoir, Jésus les rejoint et fait route avec eux. « Mais leurs yeux étaient empêchés de Le reconnaître », comme ceux de Marie de Magdala. Comme s'Il ignorait l'objet de leur inquiétude, Jésus les interroge. L'un d'eux, ayant expliqué le trouble, le désarroi dans lequel ils se trouvaient, Jésus leur dit : « O hommes sans intelligence et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont annoncé les Prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire ? Et, commençant par Moïse et parcourant tous les Prophètes, Il leur interpréta dans toutes les Ecritures ce qui le concernait » ⁽⁴⁴⁾. Près d'Emmaüs, Jésus « fit semblant d'aller plus loin. Mais ils le pressèrent en disant : Reste avec nous... » « Il entra donc... Une fois à table avec eux, il prit le pain, dit la bénédiction, puis le rompit et le leur donna. Leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent... mais il avait disparu de devant eux. »

Ils ne reconnaissent la présence du Christ que par la fraction du pain, par l'Eucharistie. Tant que le Christ leur parlait et leur enseignait l'Écriture, leur cœur certes était « tout brûlant » au-dedans d'eux-

⁽⁴³⁾ Lc 24, 13-35. – Saint Marc note également, après l'apparition de Jésus à Marie de Magdala : « Il se manifesta sous d'autres traits à deux d'entre eux qui étaient en chemin et s'en allaient à la campagne. Et ceux-là revinrent l'annoncer aux autres... » (Mc 16, 12-13).

⁽⁴⁴⁾ Lc 24, 25-27.

mêmes, mais ce n'était pas suffisant pour reconnaître, à travers les apparences, la véritable présence de Jésus. Un prophète aurait pu parler de cette manière. Seul le geste de la fraction du pain est le geste propre du Christ, c'est le sacrement de sa présence. « Sur l'heure, ils partirent et revinrent à Jérusalem. Ils y trouvèrent réunis les Onze et leurs compagnons qui leur dirent : 'C'est bien vrai ! Le Seigneur est ressuscité et il est apparu à Simon !' »⁽⁴⁵⁾

Sans vouloir préciser ici le sens de l'apparition à Simon, antérieure à celle aux pèlerins d'Emmaüs, constatons seulement la transformation totale que la foi en le mystère de la Résurrection opère chez les disciples.

L'apparition aux disciples

« Le soir de ce même jour... toutes portes étant closes par crainte des Juifs, là où se trouvaient les disciples, Jésus vint et se tint au milieu d'eux ; il leur dit : 'Paix soit à vous !' – Ce disant, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent remplis de joie à la vue du Seigneur. Il leur dit encore une fois : 'Paix soit à vous ! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie.' Cela dit, il souffla sur eux et leur dit : 'Recevez l'Esprit Saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus' »⁽⁴⁶⁾.

Cette apparition, saint Jean la situe comme étant la seconde, saint Luc et saint Marc, la troisième à cause de celle aux pèlerins d'Emmaüs⁽⁴⁷⁾. Saint Jean note la joie plénière des disciples en présence du Christ ressuscité. Saint Luc, au contraire, souligne leur stupeur, leur effroi – « ils s'imaginaient voir un esprit ». – On comprend alors comment le Seigneur cherche à les apaiser : « Pourquoi tout ce trouble, et

⁽⁴⁵⁾ *Lc* 24, 33-34.

⁽⁴⁶⁾ *Jn* 20, 19-23.

⁽⁴⁷⁾ Par contre, saint Matthieu situe cette apparition de Jésus, « en Galilée, à la montagne où Jésus leur avait donné rendez-vous. ... quand ils le virent, ils se prosternèrent ; d'aucuns cependant doutèrent. Jésus venant à eux leur dit : Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc ; enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et moi je vais être avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des temps ». (*Mt* 28, 18-20) – Saint Matthieu ramène donc cette première apparition de Jésus aux disciples, à

pourquoi des doutes s'élèvent-ils en vos cœurs ? Voyez mes mains et mes pieds : c'est bien moi ! Touchez-moi et rendez-vous compte qu'un esprit n'a ni chair, ni os, comme vous voyez que j'en ai » ⁽⁴⁸⁾. – Il semble que saint Luc ramène à cette seule apparition, ce que saint Jean, avec plus de nuances, rattache à plusieurs.

Saint Luc rapporte ensuite l'enseignement que Jésus leur donne : « Alors Il leur ouvrit l'esprit à l'intelligence des Ecritures » – comme il l'avait fait pour les disciples d'Emmaüs – et l'annonce qu'Il leur fait du mystère de la rémission des péchés dont ils seront les témoins en son Nom, leur promettant de recevoir l'Esprit : « ...demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en-haut » ⁽⁴⁹⁾. Ce que saint Luc annonce comme futur, saint Jean l'affirme comme une réalité actuelle ; le rapport entre le don de l'Esprit-Saint et le pouvoir de remettre les péchés est beaucoup plus explicite, et saint Jean montre surtout beaucoup plus profondément, combien la mission des apôtres continue celle du Christ : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. » C'est pourquoi le rôle des apôtres à l'égard de la rémission des péchés n'est plus seulement affirmé comme un témoignage, mais il est présenté ici comme un véritable pouvoir de juger, conféré aux disciples, pouvoir reçu et exercé en dépendance totale du Christ. C'est en tant qu'envoyés du Christ, avec son pouvoir, qu'ils agissent comme Lui.

L'apparition à Thomas-Didyme

Quand le Christ apparut à ses disciples au soir de la Résurrection,

la troisième (selon saint Jean). Saint Marc, parlant de cette apparition « pendant que les Onze étaient à table », commence par dire : « Il leur reprocha leur incrédulité et leur obstination à ne pas ajouter foi à ceux qui l'avaient vu ressuscité. » – Ici également, le reproche du Christ à Thomas, que Jean note, est généralisé aux Onze. Et il les envoie : « Allez par le monde entier, proclamez la Bonne Nouvelle à toute la création. Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné. Et voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : par mon Nom ils chasseront les démons, ils parleront en langues, ils prendront des serpents dans leurs mains, et s'ils boivent quelque poison mortel, ils n'en éprouveront aucun mal ; ils imposeront les mains aux malades et ceux-ci seront guéris. » (Mc 16, 14-18)

⁽⁴⁸⁾ Lc 24, 37-39.

⁽⁴⁹⁾ Lc 24, 49.

l'un des Onze, Thomas, est absent. Lorsque les disciples lui disent : « Nous avons vu le Seigneur », Thomas refuse de les croire : « Si je ne vois à ses mains la marque des clous, et si je ne mets la main dans son côté, je ne croirai pas. » « Huit jours plus tard, les disciples se trouvaient à nouveau dans la maison et Thomas avec eux. Jésus vint, toutes portes closes, et se tint au milieu d'eux : 'Paix soit à vous !' Puis il dit à Thomas : 'Porte ton doigt ici : voici mes mains ; avance ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais croyant.' Thomas lui répondit : 'Mon Seigneur et mon Dieu !' Jésus lui dit : 'Parce que tu me vois, tu crois. Heureux ceux qui croiront sans avoir vu' »⁽⁵⁰⁾.

La réponse de Jésus à Thomas, nous montre combien Notre-Seigneur comprend les exigences de notre raison critique, et que tout en dénonçant les manques de foi qu'elles peuvent cacher et entretenir, Il accepte de les satisfaire. Cependant Jésus affirme avec force, qu'il y a une attitude plus profonde, plus divine, et qui rend bienheureux dans la foi. Tant que l'intelligence cherche à vérifier, à critiquer ce qui est proposé comme mystère de foi, le disciple du Christ ne peut vivre de la béatitude de la foi.

L'apparition sur les bords du lac de Tibériade

Selon saint Matthieu et saint Marc, les apôtres avaient reçu l'ordre de se rendre en Galilée où Jésus les précéderait. Saint Jean, après avoir parlé des deux apparitions de Jésus aux apôtres, à Jérusalem – dans la grande salle, toutes portes étant closes – nous rapporte cette apparition sur les bords de la mer de Tibériade. Si la date reste indéterminée, les circonstances de lieux sont bien précisées⁽⁵¹⁾. Jean énumère les sept disciples se trouvant là ensemble. Près du lac, Simon-Pierre reprend goût à son ancien métier et se décide à aller pêcher : « je vais pêcher ». Les autres le suivent. « Ils montèrent en barque ; cette nuit-là, ils ne prirent rien »⁽⁵²⁾.

« Au lever du jour, Jésus parut sur le rivage ; mais les disciples ne savaient pas que c'était lui. Jésus leur dit : 'Les enfants, avez-vous du

⁽⁵⁰⁾ Jn 20, 24-29.

⁽⁵¹⁾ Jn 21, 1 ss.

⁽⁵²⁾ Jn 21, 3.

poisson ?' – Ils lui répondirent : 'Non !' – 'Jetez le filet à droite de la barque et vous trouverez.' – Ils le jetèrent donc et ils ne parvenaient plus à le relever, tant il était plein de poissons » (53).

Devant la surabondance merveilleuse de cette pêche, surabondance semblable à celle du vin à Cana, à celle des pains et des poissons lors de la multiplication des pains, Jean, « le disciple que Jésus aimait », reconnaît l'action du Christ ; Lui seul peut donner une telle fécondité : « Il dit à Pierre : c'est le Seigneur ! A ces mots : 'c'est le Seigneur', Simon-Pierre mit son vêtement – car il était nu – et se jeta à l'eau. Les autres disciples vinrent en barque, remorquant le filet et ses poissons... Une fois descendus à terre, ils aperçoivent un feu de braise, avec du poisson dessus, et du pain. Jésus leur dit : 'Apportez de ces poissons que vous venez de prendre.' – Simon-Pierre remonta dans la barque et tira le filet plein de gros poissons : cent cinquante trois ; et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se déchira pas. Jésus leur dit : 'Venez déjeuner.' – Aucun des disciples n'osait lui demander : 'Qui es-tu ?', car ils savaient bien que c'était le Seigneur. Alors Jésus s'approche, prend le pain et le leur donne ; et de même le poisson. Ce fut là la troisième fois que Jésus se montra à ses disciples, une fois ressuscité des morts » (54).

Le dialogue de Jésus avec Simon-Pierre

« Après le repas, Jésus dit à Simon-Pierre : 'Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ?' » Au moment des adieux, Simon-Pierre avait affirmé imprudemment que son attachement pour Notre-Seigneur était à toute épreuve : « Je donnerai ma vie pour toi » (55). « Si tous sont scandalisés à ton sujet, moi je ne le serai jamais » (56). Jésus lui avait alors annoncé son reniement : « En vérité, je te le dis : cette nuit-même, avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois. »

Lors des deux premières apparitions à ses disciples, Jésus n'avait fait aucune allusion à ce qui s'était passé durant sa Passion ; Il avait seulement montré les plaies de ses mains et de son côté. La résurrec-

(53) *Jn* 21, 4-6.

(54) *Jn* 21, 7-14. Cf. *Lc* 24, 41-42.

(55) *Jn* 13, 37.

(56) *Mt* 26, 33. *Mc* 14, 29.

tion n'est-elle pas le mystère d'une vie toute nouvelle ? Durant cette troisième apparition, avant de confirmer Pierre dans sa fonction de pasteur de ses brebis, le Christ veut éprouver son cœur. Pierre, malgré son reniement demeure-t-il fidèle dans son amour, dans sa générosité qui a toujours voulu être totale ? A-t-il vraiment profité de cette dure leçon pour acquérir une plus profonde humilité ? A la question si directe du Christ : « M'aimes-tu plus que ceux-ci ? » – et parmi « ceux-ci », il y a Jean, celui qui a été fidèle jusqu'au bout – Pierre répond avec générosité et humilité : « Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. » Il ne cherche plus à l'emporter sur les autres, car il ne se croit plus meilleur qu'eux. Jésus lui donne alors l'ordre de continuer sa propre tâche de bon Pasteur : « Pais mes brebis. » Ce sont les brebis du Christ que Pierre doit paître.

Une seconde et une troisième fois, Jésus pose la même question à Pierre qui répond de la même manière ; cependant à la troisième interrogation il est peiné : « Seigneur, tu sais tout, tu sais que je t'aime. » Jésus, par trois fois renouvelle son ordre, à la troisième Il ajoute : « En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais ; quand tu seras devenu vieux, tu étendras les mains, un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudrais pas »⁽⁵⁷⁾. Après cela, Il lui dit : « Suis-moi. »

Pierre, généreux, impulsif, doit mourir à ses propres initiatives, à son autonomie, pour laisser l'Esprit-Saint s'emparer de lui. Voilà comment il doit glorifier Dieu. Celui qui doit paître les brebis du Christ, ne doit-il pas être le serviteur par excellence, celui qui se laisse conduire par l'Esprit du Christ ?

Ce dialogue s'est passé entre Jésus et Pierre, mais Jean n'est pas loin, il les suit. Pierre, se retournant l'aperçoit et dit à Jésus : « Et lui, Seigneur ? » Jésus lui répond : « S'il me plaît qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi. »

À première vue, cette réponse du Christ peut étonner. Il vient de donner à Pierre l'ordre de paître ses brebis. Il l'établit à sa suite, en son nom, pasteur de son troupeau. Le pasteur doit connaître ses brebis, et les brebis doivent le connaître. Parmi les brebis du Christ, Jean

⁽⁵⁷⁾ « Il indiquait par là le genre de mort par lequel Pierre devait glorifier Dieu. » (*Jn* 21, 19)

tient une place privilégiée, Pierre n'en doute pas. Jean n'est-il pas le disciple que Jésus aimait, celui qui durant le repas s'était penché vers sa poitrine et lui avait dit : « Seigneur, qui est-ce qui va te livrer ? », Jean n'est-il pas le seul qui soit resté fidèle à la Croix ? Pierre qui vient d'être nommé pasteur des brebis, n'a-t-il pas le droit de savoir ce que le Christ réserve à Jean ?

En répondant ainsi, Jésus montre bien qu'Il ne veut pas répondre. Jean, Il se le réserve. Il ne faut pas que Pierre s'en inquiète, cela ne le regarde pas : « Que t'importe ? » – Ne prétendons pas pour autant, qu'il faille distinguer l'Eglise de Pierre et celle de Jean, une Eglise hiérarchique et juridique ayant Pierre à sa tête, et une Eglise mystique et intérieure, dont Jean est le modèle. En réalité, Jésus dit à Pierre sans restriction : « Pais mes brebis » et Jean en fait partie. Mais les brebis que Pierre doit paître, ne sont pas ses propres brebis, mais celles du Christ qui est libre de se les réserver selon son bon plaisir. Celles qu'Il aime le plus, Il se les réserve, sans pour autant former une Eglise mystique qui se distinguerait de l'Eglise hiérarchique. Il y a entre le Christ et son disciple bien-aimé, un secret d'amour, de prédication. N'est-ce pas précisément le don qu'Il lui a fait de sa Mère ? Ce don n'est-il pas comme « en deçà » de l'autorité de Pierre ? N'est-il pas comme antérieur, plus fondamental, se réalisant dans la profondeur secrète de la grâce ? N'est-ce pas là comme la première pauvreté que Jésus réclame de Pierre dans l'exercice de son autorité ? Dans l'exercice de son autorité, Pierre doit suivre le Christ dans la foi obscure : « toi suis-moi ». C'est la dernière parole que Jésus lui adresse. La dernière qu'Il a adressée à Jean fut pour lui donner sa mère : « voilà ta Mère ». Pour que le benjamin suive Jésus dans une plus grande intimité, il lui donne Celle qu'Il a formée pendant les trente années de sa vie cachée ; afin qu'avec Elle il soit de ceux qui suivent l'Agneau partout où il va : « ceux-là ont été rachetés du milieu des hommes, comme prémices pour Dieu et pour l'Agneau. Jamais leur bouche ne connut le mensonge : ils sont immaculés »⁽⁵⁸⁾.

La résurrection ne fait que confirmer ce don qui demeure bien l'ultime marque d'amour de Jésus au disciple bien-aimé.

⁽⁵⁸⁾ Ap 14, 4-5.

*... Je me retournaï
pour regarder la voix qui me parlait ;
et m'étant retourné,
je vis sept candélabres d'or
entourant comme un Fils d'homme revêtu d'une
[longue robe
serrée à la taille par une ceinture en or.
Sa tête, avec ses cheveux blancs,
est comme de la laine blanche
ou de la neige,
ses yeux, comme une flamme ardente,
ses pieds pareils à de l'airain précieux
que l'on aurait purifié au creuset,
sa voix
comme le mugissement des grandes eaux.
Dans sa main droite il a sept étoiles,
et de sa bouche
sort une épée effilée à double tranchant ;
et son visage,
c'est comme le soleil qui brille dans tout son éclat.
A sa vue, je tombai à ses pieds
comme mort ;
mais lui me toucha de sa main droite en disant :
Ne crains rien,
c'est moi,
le Premier et le Dernier
le Vivant ;
j'ai été mort,
et me voici vivant pour les siècles des siècles,
détenant la clef de la Mort
et de l'Hadès.*

(Ap 1, 12-18)

Chapitre II

LE MYSTÈRE DU CORPS GLORIEUX DU CHRIST

CES divers événements qui entourent la résurrection du Christ, nous révélant les qualités de son Corps glorieux, et la manière nouvelle dont son âme vit des béatitudes sous l'emprise désormais totalement rayonnante de l'Esprit-Saint ⁽¹⁾, nous aident à contempler le mystère lui-même.

Le mystère du Corps glorieux du Christ est pour nous essentiel, puisque de même que sa mort est le modèle de notre mort quotidienne, de même sa résurrection est cause et modèle de notre résurrection ⁽²⁾ ;

⁽¹⁾ Le chapitre suivant essaiera de retrouver, dans les diverses apparitions, des « signes » de cette vie intérieure de l'âme glorieuse du Christ. Certains penseront peut-être qu'il y a dans cette recherche, un désir excessif d'organisation. Il est certain qu'on ne peut organiser systématiquement des signes, on ne peut que les décrire. Cependant, rattacher les signes à leur principe, permet de les saisir dans toute leur profondeur. C'est vraiment pour pénétrer le plus possible dans l'enseignement du Christ, à travers et dans ses apparitions, que nous nous posons une telle question. Car, en précisant comment ces apparitions nous manifestent les diverses manières dont les dons du Saint-Esprit s'emparent de l'âme du Christ, nous précisons en même temps la manière dont nous devons vivre de ces diverses apparitions qui nous sont données. Ce n'est pas par hasard que les évangélistes nous les ont révélées ; il y a là une volonté expresse de Dieu et de l'Esprit-Saint, pour nous faire vivre profondément du mystère du Christ ressuscité.

⁽²⁾ Cf. *Suppl.*, q. 76, a. 1 : « La résurrection du Christ, grâce à la puissance divine qui lui est jointe, est cause instrumentale de notre résurrection. » Saint Thomas précise : non seulement dans l'ordre de la causalité efficiente, mais aussi dans l'ordre de la causalité formelle : la résurrection de Jésus est cause prochaine et exemplaire de notre propre résurrection. Dans le *Commentaire sur saint Jean*, saint Thomas rappelle que, selon saint Augustin, la résurrection des âmes se fait par le Verbe, et celle des corps par le Verbe fait chair ; la distinction, apparemment, est subtile, mais saint Thomas l'explique ainsi : saint

« Nous avons donc été ensevelis avec Lui par le baptême dans la mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père nous vivions nous aussi dans une vie nouvelle. Car si c'est un même être avec le Christ que nous sommes devenus par une mort semblable à la sienne, nous le serons aussi par une résurrection semblable » (3). En lui nous sommes déjà ressuscités, mais le mystère de sa Résurrection ne sera parfaitement réalisé en nous que lorsqu'Il « transfigurera notre corps de misère pour le conformer à son Corps de gloire » (4).

Le vide du tombeau nous montre que le corps ressuscité du Christ n'appartient plus à cet univers, qu'il n'est plus captif de la terre, qu'il n'est plus soumis à la mort ni à la souffrance. Il est totalement sous l'emprise de la gloire du Père, Il est la gloire de son amour.

Ce corps demeure cependant un véritable corps. Jésus l'affirme : « Voyez mes mains et mes pieds... touchez-moi et rendez-vous compte qu'un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que J'en ai » ; Il va même jusqu'à demander « quelque chose à manger » (5), afin qu'aucun doute ne subsiste en eux ; et à Thomas, Il dira : « ...Voici mes mains ; avance ta main et mets-la dans mon côté... » (6) Ce corps est bien celui qui a souffert, qui a été crucifié, mais dans un état tout différent ; il possède en effet des qualités qui lui permettent de n'être plus limité par aucune contingence du monde physique, plus rien désormais ne peut lui faire obstacle ; il sort du tombeau scellé, il pénètre dans la salle portes closes.

Ce corps peut prendre des apparences diverses. Tantôt il apparaît

Augustin parle, non de la cause première, qui, pour le corps et pour l'âme, est la divinité du Christ, ni de la cause méritoire qui, pour les deux également est l'humanité de Jésus, mais « de la cause exemplaire, selon laquelle ce qui est vivifié est conformé à ce qui le vivifie ; en effet, tout ce qui vit par un autre, est rendu conforme à celui par qui il vit. Dans la résurrection, les âmes sont conformées non à l'humanité du Christ, mais au Verbe, car c'est par le Verbe seul que vivent les âmes... La résurrection des corps consistera en ce que nos corps seront conformés au Corps du Christ par la vie de la gloire... ».

(*Comm. sur saint Jean*, n° 791)

(3) *Rm* 6, 4-5.

(4) *Pb* 2, 21.

(5) *Lc* 24, 39-41.

(6) *Jn* 20, 27.

sous les traits du jardinier, ou d'un étranger ; tantôt il apparaît sous des traits qui permettent aux apôtres de Le reconnaître. Si Notre Seigneur laisse toucher son corps – par Thomas ou par les autres – Il peut aussi s'écarter, comme nous le voyons avec Marie-Madeleine, pour faire comprendre que son corps n'est plus un corps sensible ordinaire, mais qu'il est totalement au service de son âme glorieuse.

Jésus ressuscité apparaît d'abord comme Celui qui n'est plus de ce monde – ici encore, le vide du tombeau est très significatif – Jésus ressuscité est totalement séparé du monde. A la crèche, Jésus naît comme l'Enfant de Marie. Il naît sous son regard, et les bergers conduits par des anges peuvent immédiatement Le rejoindre. Jésus renaît dans le tombeau sans aucun témoin humain, et les anges attestent qu'Il n'est plus là. La résurrection a comme premier effet de retirer le corps du Christ du tombeau – là où les hommes auraient voulu le garder captif – et de l'unir à son âme glorieuse, en le glorifiant et en l'attirant vers le Père.

Si le Christ ressuscité n'est plus de ce monde, Il demeure cependant proche des siens, comme lorsqu'Il vivait au milieu d'eux. Il se rend présent à Marie de Magdala, Il chemine avec les pèlerins d'Emmaüs, Il vient auprès de ses apôtres lorsqu'ils sont réunis dans la salle fermée ; Il les attend au lever du jour, après leur pêche et leur montre que par sa seule présence, leur travail peut avoir une fécondité merveilleuse ; Il leur manifeste une confiance totale en les envoyant comme le Père L'a envoyé, en leur confiant « ses » brebis, leur prouvant qu'Il est plus que jamais Celui qui les a choisis et qui les aime. Une grande rupture s'est faite, mais en même temps, une continuité mystérieuse, très réelle, demeure, plus profonde, plus directe même qu'auparavant.

Pour pénétrer dans ce qu'il y a de tout à fait propre au mystère de la glorification du corps de Jésus, il faut dépasser le miracle du Thabor (7). Celui-ci n'était qu'un présage de la réalité future. Le mystère de la Résurrection va beaucoup plus loin que ce miracle passager de la Transfiguration, halte que le Christ, avant la grande lutte des mystères douloureux, offre à ses trois apôtres préférés : celui qui devait

(7) *Mt* 17, 1-9 ; *Mc* 9, 2-10 ; *Lc* 9, 28-36.

gouverner l'Eglise ; celui qui devait garder le trésor de son Cœur, Marie ; et celui qui devait, le premier, verser son sang pour Jésus. En les mettant tous trois en présence d'une préfiguration de sa gloire future, Jésus les affermit dans leur foi, leur espérance et leur amour. Du sein de la nuée lumineuse qui les couvre, ils reçoivent cette révélation intime : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances : écoutez-le » ⁽⁸⁾.

Toute la splendeur du Thabor – telle que la décrivent saint Matthieu et saint Marc : « Son visage resplendit comme le soleil et ses vêtements devinrent éblouissants comme la lumière » ⁽⁹⁾ – « Ses vêtements devinrent resplendissants, d'une telle blancheur qu'aucun foulon sur terre ne peut blanchir de la sorte » ⁽¹⁰⁾ – n'est encore qu'une annonce, une aurore ; nous serions même tentés de dire qu'elle est peu de chose, comparativement à la gloire de la Résurrection. Car cette splendeur du Thabor, qui est bien le rayonnement de l'amour divin sur le corps du Christ, n'est encore que la beauté d'un corps qui n'a pas souffert pour son Dieu ; elle est comme une sorte de réalisation passagère du mystère de la gloire, tel qu'il se serait produit en justice originelle ⁽¹¹⁾.

De fait, le Thabor ne dure pas, en dépit du désir de Pierre il faut redescendre dans la vallée et continuer le cheminement pénible, dans la lutte, vers Jérusalem. Car la véritable résurrection, celle qui ne passe pas, ne peut se réaliser, selon la sagesse de Dieu, qu'après les mystères de la Croix et du sépulcre. C'est vraiment à partir de ces deux mystères qu'il faut toujours regarder celui de la Résurrection, pour saisir son caractère propre, sa valeur unique ; c'est la manifestation de la victoire de la Croix, le triomphe de Celui qui est amour, qui a accepté de tout perdre, d'être « le grain de froment qui meurt » pour glorifier le Père et sauver les âmes ; la Résurrection n'est-elle pas le « centuple » que Dieu rend à Celui qui Lui a tout donné.

Le corps du Christ, qui a connu toutes les blessures, les opprobres

⁽⁸⁾ *Mt* 17, 5.

⁽⁹⁾ *Mt* 17, 2.

⁽¹⁰⁾ *Mc* 9, 3.

⁽¹¹⁾ *Gn* 3, 19.

et les affronts des mystères douloureux, doit connaître cette ultime humiliation d'être remis aux entrailles de la terre, d'y être comme enfoui, et de demeurer durant trois jours dans ces ténèbres opaques. C'est la dernière peine que Dieu inflige à Adam pécheur : « A la sueur de ton visage tu mangeras ton pain, jusqu'à ce que tu retournes au sol, puisque tu en fus tiré. Car tu es poussière et tu retourneras en poussière. » Le nouvel Adam prend sur Lui cette peine, hormis la corruption, pour la transfigurer par l'amour.

C'est dans le sépulcre que Dieu réanime le cadavre de son Fils, c'est dans les ténèbres de la terre que Dieu glorifie le corps de son Christ, prémices de notre terre, pour nous faire comprendre que, par la résurrection de ce corps, les prémices de la terre, de notre univers deviennent alors une terre glorieuse pour le Père. La partie principale de notre univers, le corps du Christ, totalement et immédiatement sous l'emprise de la toute-puissance divine, proclame, par son exaltation même, les droits absolus et souverains du Dieu Créateur.

En réalité, la résurrection du corps du Christ est comme une nouvelle création toute de beauté et de splendeur. La première création n'est pas, formellement parlant, une création ordonnée à la beauté, c'est une création faite par amour et tout ordonnée à la communication plénière de l'amour. L'Écriture nous l'indique, lorsque, dans la Genèse, il nous est dit qu'après chaque soir de son grand travail de Créateur, Dieu considérant son œuvre, trouve qu'elle est bonne : *valde bonum*, Il ne proclame pas que cette œuvre est belle. Si la beauté existe dans l'univers – ce que nous ne pouvons nier – elle n'exprime pas l'intention première du Créateur, et par le fait même, ne se trouve pas réalisée dans les réalités physiques d'une manière absolument autonome et libre ; elle est toujours relative aux valeurs de bonté et d'amour, et dans leur dépendance. Ce qui est vrai de l'univers physique dans son ensemble, est encore beaucoup plus vrai de ce petit univers que représente l'homme créé à l'image de Dieu, puisque tout y est directement ordonné à la communication de l'amour divin qui, ici-bas, demeure caché.

La seconde création semble immédiatement finalisée par la manifestation de la gloire de Dieu, elle est pour la splendeur, le rayonne-

ment de son amour. Tout l'exercice méritoire et caché de la charité est achevé, consommé à la croix, en Notre Seigneur ; on ne peut plus rien lui ajouter. Mais cet amour divin, pleinement exercé et réalisé dans les mystères douloureux, peut resplendir victorieusement, à travers et dans le corps du Christ, et par là, selon le bon plaisir de Dieu, à travers et dans tous ses membres, et à travers toute la création : « Toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement. Et non pas elle seule : nous-mêmes qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons nous aussi intérieurement dans l'attente de la rédemption de notre corps » (12).

Avant cette rédemption et cette manifestation glorieuse, il nous faut recevoir d'une manière cachée sa grâce et son amour, il nous faut vivre de ces trésors dans la petitesse et la pauvreté. Ce resplendissement visible de l'amour victorieux, cette manifestation éclatante du Fils de Dieu, dans la résurrection du Christ – et dans la nôtre quand Il le voudra – est bien le mystère de la gloire de Dieu dans toute sa plénitude ; gloire qui n'est plus seulement bonne, mais belle aussi. Le corps du Christ ressuscite en splendeur, comme une image vivante et lumineuse du Père, infiniment plus parfaite, plus pure, plus excellente que celle de sa première création ; Il apparaît alors comme la « gloire du Père ». Toutes les manifestations de la gloire de Dieu dans l'Ancien Testament trouvent ici leur achèvement ; elles préfiguraient cette gloire unique qui provient de l'amour communiqué en plénitude, si parfaitement et intensément, qu'il devient source, cause propre d'amour pour tous les hommes. Cette gloire très intérieure ne peut provenir que de l'amour, et du plus intime qui soit : l'amour du Père pour son Fils bien-aimé. Il n'est rien de plus secret que cette filiation qui demeure dans le sein du Père, et il n'y a rien de plus éclatant. C'est dans le corps de Jésus qu'elle trouve sa réalisation ultime, dans ce corps prémices de l'univers, en lequel toute la création est glorifiée.

On a parlé de la résurrection du corps du Christ, comme d'une « re-création ». En réalité, pour être tout à fait précis, il faut dire « miracle », car cette résurrection se réalise à partir et dans ce cadavre divin

(12) *Rm* 8, 22-23.

du Christ ; elle n'est donc pas *ex nihilo*, ce qu'exige une véritable création.

Ce miracle, miracle par excellence, est l'œuvre de la toute-puissance de Dieu, comme le dit saint Paul : « Il a été crucifié en raison de sa faiblesse, mais il est vivant de par la puissance de Dieu », *vivit ex virtute Dei* ⁽¹³⁾. C'est le miracle par excellence, puisqu'il se réalise dans ce qu'il y a de plus noble et de plus précieux dans tout l'univers, le corps du Christ, et que plus encore que tout autre miracle, il s'accomplit pour la gloire de Dieu, pour la gloire du Père. Ce que dit Notre Seigneur à ses apôtres en pensant à la résurrection de Lazare : « Cette maladie n'est pas mortelle ; elle est pour la gloire de Dieu : elle doit servir à glorifier le Fils de Dieu » ⁽¹⁴⁾, est infiniment plus vrai de sa propre résurrection. C'est vraiment pour la gloire du Père qu'Il ressuscite ⁽¹⁵⁾. De plus, ce miracle demeure éternellement comme le signe vivant de la toute-puissance aimante du Père sur toute l'humanité.

Etant le miracle par excellence, la résurrection est comme la mesure et le modèle de tous les autres miracles. C'est à partir d'elle et en elle, que nous pouvons saisir pleinement le sens et la valeur de tout l'ordre charismatique en terre chrétienne.

La résurrection du corps du Christ nous indique clairement que l'ordre charismatique n'a pas seulement une valeur passagère, mais qu'il est ordonné à une valeur éternelle, toute relative à celle de la vision béatifique, et lui permettant de rayonner visiblement. D'autre part, puisque la résurrection du corps de Jésus est la gloire du Père, dans sa plénitude – celle-ci ne s'achève que dans le corps glorieux du Christ – on doit affirmer que l'ordre charismatique est éternel, réalisant cette gloire plénière de Dieu. Tout charisme semble donc avoir un lien ultime avec la gloire de Dieu, et donc, d'une certaine manière, il la préfigure et l'annonce lorsqu'il se réalise ici-bas dans l'Eglise militante.

Le Supplément de la Somme de saint Thomas présente tout un

⁽¹³⁾ 2 Co 13, 4.

⁽¹⁴⁾ Jn 11, 4.

⁽¹⁵⁾ Cf. Rm 6, 4.

traité théologique sur les corps glorieux ⁽¹⁶⁾. Nous pouvons utiliser ces diverses questions pour mieux saisir certains aspects de ce mystère du corps ressuscité du Christ, et attirer davantage notre attention sur ses richesses insondables. L'intelligence de ce mystère nous permettra, à la fois de mieux saisir et de mieux juger la grandeur de cette nostalgie si profonde de beaucoup de penseurs, poètes, idéologues de notre époque, qui aspirent à une exaltation du cosmos et de l'homme tout entier, corps et âme, mais qui, n'ayant plus la foi dans le mystère du Christ, pensent pouvoir y parvenir par leurs propres efforts, se libérant successivement de toutes les contraintes.

Le corps du Christ ressuscite dans l'intégrité, selon un état nouveau de perfection, une dimension achevée. Il était certes déjà parfait dans sa première formation – formé en Marie par « la toute-puissance du Très-Haut », Jésus était bien « le plus beau des enfants des hommes » ⁽¹⁷⁾ – mais Il était formé sur le modèle du corps de Marie, Il ressemblait à sa Mère et à ses ascendants maternels, selon les lois naturelles de la génération humaine. Il était bien le « fils de l'homme ». Il est évident que, vu le caractère miraculeux de sa conception, Jésus ressemblait à sa Mère, à la fois plus et moins que les autres enfants : plus, car Il ne ressemblait qu'à Elle ; moins, parce que sa conception miraculeuse le rendait plus dépendant de Dieu. Cependant, la beauté qui Lui venait de cette dépendance, demeurait très cachée, et son corps restait, plus que tout autre, sensible à toutes les souffrances, fatigues, lassitudes ⁽¹⁸⁾.

Par la résurrection, le corps du Christ est reformé immédiatement par Dieu comme « Tête du Corps, c'est-à-dire de l'Eglise », comme modèle de tous les autres corps qui ressusciteront. Il ressuscite vraiment comme le « Premier-Né d'entre les morts », car « il fallait qu'Il

⁽¹⁶⁾ *Supplément*, q. 79-85. Voir aussi *Contra Gentiles*, livre IV, ch. 79 et ss.

⁽¹⁷⁾ *Ps* 45, 3.

⁽¹⁸⁾ Cf. III, q. 46, a. 6. Le corps du Christ avait une complexion plus parfaite que tout autre, en raison de sa formation miraculeuse (saint Thomas rappelle le second vin de Cana, meilleur que le premier). « C'est pourquoi son toucher était sensible *au maximum...* » Dans l'article précédent, saint Thomas montre que le Christ a souffert dans tous ses sens. Cf. *Comm. sur saint Matthieu*, n° 2360.

obtînt en tout la primauté» (19). Notre pauvre corps ressuscitera un jour, non pas sur le modèle de nos parents, mais sur celui du Christ. Dieu opérera notre résurrection à la ressemblance de celle du Christ, *ad similitudinem resurrectionis Christi* (20).

On ne peut pas penser un corps d'homme plus parfait que celui du Christ ressuscité puisque, selon la très belle conclusion de cet article du Supplément, il faut que, dans la résurrection, le corps de l'homme soit totalement proportionné à l'âme : *esse animae totaliter correspondens* (21). Il y a donc une harmonie parfaite entre les exigences de l'âme glorieuse du Christ et celles de son corps glorifié. Or l'âme du Christ possède un épanouissement qu'aucune âme, si parfaite soit-elle, ne pourra atteindre (22) ; son corps doit être capable de participer à cette plénitude de vie, pour la manifester et la resplendir. Il connaît donc, lui aussi, un épanouissement unique.

En raison de cette harmonie entre le corps et l'âme, celle-ci exerce nécessairement une domination parfaite (*dominium*) sur le corps. Saint Thomas nous dit expressément : « Dans les saints, après la résurrection, l'âme dominera entièrement sur le corps – *omnino anima dominabitur supra corpus* – et ce pouvoir de domination ne pourra être enlevé, parce que l'âme sera soumise à Dieu d'une manière immuable, ce qui n'était pas le cas dans l'état d'innocence » (23).

Ce qui est vrai des saints, l'est avant tout du Christ. L'âme glorieuse du Christ maîtrise intimement et parfaitement son corps ; celui-ci Lui est adéquatement soumis. Déjà sur terre, le corps du Christ était entièrement soumis à son âme et à la plénitude de sa charité (Notre-Seigneur n'a jamais connu ce que saint Thomas appelle les mouvements *primo primi*, qui proviennent précisément d'un manque de soumission totale du corps à l'âme, et qui sont une des plus sub-

(19) *Col* 1, 18.

(20) *Suppl.*, q. 76, a. 1, ad 1um.

(21) *Suppl.*, q. 80, a. 1.

(22) Cf. III, q. 10, a. 4. – Les bienheureux voient Dieu selon la participation qu'ils ont à la lumière du Verbe. « Or l'âme du Christ est unie au Verbe plus étroitement que toute autre créature, puisqu'elle Lui est unie « in persona » ; elle reçoit donc plus pleinement que toute autre créature l'influx de la lumière en laquelle Dieu est vu par le Verbe Lui-même. »

(23) *Suppl.*, q. 82, a. 1, ad. 2um.

tiles et des plus tenaces conséquences de la faute originelle). Mais cette soumission se réalisait d'une manière tout intérieure et invisible, la sensibilité du Christ apparaissait comme la nôtre, rien ne trahissait cette soumission parfaite, sinon la perfection exemplaire de tous ses gestes, de toutes ses paroles et de toutes ses actions. Avec la résurrection, cette emprise de son âme sur son corps rayonne et se manifeste. Elle éclate et s'empare de tout son corps et de toute sa sensibilité. Le corps glorifié du Christ est totalement possédé par la plénitude de la charité de son âme, pour le Père et pour nous. C'est réellement un Temple saint où habite l'amour, le véritable « buisson ardent » qui brûle pour Dieu et pour nous, sans se consumer. Car tout dans son corps glorifié, impassible, incorruptible, au-delà de la lutte et de toute opposition, est divinement et miraculeusement la propriété sainte et exclusive de l'amour, ne pouvant plus être touché par les corps de notre univers corruptible, ne pouvant plus être, ni terni, ni souillé, ni blessé par leur contact. L'amour divin le possède avec une maîtrise souveraine, une jalousie unique.

Grâce à cette emprise parfaite de l'âme glorieuse du Christ sur son corps, celui-ci participe à la subtilité même de l'âme, à sa spiritualité. « Le corps glorieux », dit saint Grégoire, « est dit subtil, par l'effet de la puissance spirituelle »⁽²⁴⁾. Précisons avec saint Thomas, que *subtile* se dit de ce qui est capable de pénétrer et d'atteindre jusqu'au cœur de la réalité : *Subtile dicitur penetrativum, quia pertingit usque ad intima rei*⁽²⁵⁾. Le corps glorieux est dit subtil, parce qu'en lui, rien n'échappe à l'emprise immédiate de la forme spirituelle de l'âme, parce qu'il n'y a plus rien d'opaque en lui, qui s'oppose à l'être spirituel de l'âme.

Néanmoins, le Corps glorieux du Christ possède toujours un lieu propre, distinct de celui d'un autre corps ; c'est un « corps spirituel », mais réellement un corps : « touchez-moi et rendez-vous compte qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai »⁽²⁶⁾. C'est pourquoi on peut affirmer, que par sa vertu propre, le corps glorifié

⁽²⁴⁾ *Moralium*, Livre 14, chap. 56, PL 75, 1077 d. Cité par saint Thomas, *Suppl.*, q. 83, a. 1.

⁽²⁵⁾ *Suppl.*, q. 83, a. 1.

⁽²⁶⁾ *Lc* 24, 39.

de Jésus ne peut compénétrer un autre corps. Si cette compénétration s'est exercée parfois au cours de la vie du Christ – lors de sa nativité, après sa résurrection – c'est toujours miraculeusement (et de façon passagère), en vertu de la toute-puissance de Dieu ⁽²⁷⁾. Cependant, ces faits miraculeux, si étonnants, semblent être comme des signes de l'état merveilleux du corps glorieux. La qualité de « subtilité » situe le corps glorieux dans un état de perfection qui ne peut se comparer à celui du corps terrestre corruptible. Par sa résurrection, le corps du Christ n'est plus en réalité contenu par notre univers physique, ni localisé par lui comme durant sa vie terrestre ; il possède un état de perfection miraculeuse, qui n'est pas dû en toute rigueur à la nature du corps lui-même, bien qu'il le soit en quelque sorte à celle du corps du Fils de Dieu. En ce sens, il était « nécessaire » qu'Il ressuscitât.

Pour la nature humaine, c'est donc vraiment un état préternaturel qui, comme nous l'avons dit, ne s'explique que par la toute-puissance de Dieu ; mais c'est aussi un état connaturel, en tant que cette même nature est assumée par le mystère de l'union hypostatique.

Le corps glorieux du Christ, en raison même de cette perfection ultime, est bien le corps par excellence. Ne pouvant être mesuré et perfectionné par un autre corps, il est son propre lieu. Le ciel en tant que lieu, ne peut être que l'humanité glorieuse du Christ, son corps subtil et glorifié. Ce corps contient donc *virtualiter* et *eminenter*, tout l'univers ; n'est-il pas le *premier corps*, lieu propre de tous les autres corps ? Il faut évidemment que nous écartions toute conception imaginative qui viendrait limiter cette vue théologique du ciel. Toutefois, à partir de cette conclusion théologique de la primauté du corps glorifié du Christ à l'égard de tous les autres corps, on pourrait essayer de pénétrer un peu dans l'ordre propre du ciel, préciser dans la mesure où cela nous est possible, ce que seront cette « nouvelle terre » et ce « nouveau ciel ». Tout l'univers physique sera manifestement réédifié par Dieu, à partir du corps glorifié du Christ qui, parmi toutes les réalités physiques, tient la première place.

⁽²⁷⁾ Saint Thomas dit très clairement : *Corpus Christi non habuit ex subtilitatis dote quod posset esse simul cum alio corpore in eodem loco : sed hoc factum est virtute divina post resurrectionem, sicut in nativitate. (Suppl., q. 83, a. 2, ad 1um)*

Le corps glorifié du Christ, dont la primauté vient de son état d'appartenance personnelle au Fils de Dieu – il est la terre personnelle de Dieu – ne mesure immédiatement et en acte que les autres corps glorifiés ; quant aux corps corruptibles de notre univers actuel, il ne les mesure pas immédiatement. Normalement, il n'y a pas d'action directe du corps glorieux du Christ sur notre univers corruptible, mais par le moyen de son action instrumentale sur notre vie divine, il peut exercer une certaine influence, même sur notre vie terrestre et physique, et par là, sur tout l'univers.

Miraculeusement, son influence peut toujours s'exercer selon le bon plaisir de Dieu. Ceci nous conduit à considérer une nouvelle qualité du corps glorifié du Christ : son agilité. Le corps ressuscité du Christ est agile. Il est disposé et prêt à obéir à tous les désirs de son âme. Saint Thomas met en parallèle la subtilité et l'agilité du corps glorifié de la manière suivante : « L'âme est unie au corps, non seulement comme forme, mais aussi comme moteur : et de ces deux manières, il faut que le corps glorieux soit entièrement soumis à l'âme glorifiée. C'est pourquoi, comme par le don de la subtilité il lui est totalement soumis en tant qu'elle est la forme du corps, lui donnant son être spécifique, ainsi, par le don de l'agilité, il lui est soumis en tant qu'elle est la force motrice, afin qu'il soit prêt et apte à obéir à l'esprit, dans tous les mouvements et actions de l'âme » – *ut scilicet sit expeditum et habile ad obediendum spiritui in omnibus motibus et actionibus animae* ⁽²⁸⁾.

Cette agilité met le corps glorifié du Christ dans une parfaite disposition à l'égard de tous les mouvements de son âme. Saint Thomas note que cette agilité ne regarde pas seulement le mouvement local, mais aussi le fait de sentir, et toutes les autres opérations de l'âme où le corps a son rôle à jouer ⁽²⁹⁾.

⁽²⁸⁾ *Suppl.*, q. 84, a. 1.

⁽²⁹⁾ *Suppl.*, q. 84, a. 1, ad 3um – « Vous semez un corps animal, c'est un corps spirituel qui ressuscitera. » (1 Co 15, 44) Voir *Commentaire de saint Thomas* : « Dans l'état de la résurrection cesseront les opérations animales qui se font par le corps, parce qu'alors il n'y aura plus génération, ni croissance ni nutrition, mais le corps, sans aucun empêchement et sans fatigue, suivra incessamment l'âme en vue de ses opérations spirituelles... Comme donc maintenant notre corps est animal, alors il sera vraiment spirituel. » (Ed. Marietti, pp. 402-403)

Il faudrait considérer les multiples conséquences de cette agilité du corps glorieux du Christ à l'égard de son âme qui vit fixée en l'amour de son Dieu, et tout orientée vers l'amour miséricordieux de nos âmes et de nos corps. Nous y reviendrons plus loin à propos de l'exercice des dons du Saint-Esprit. Notons seulement ici la double attitude d'adoration et de miséricorde.

L'âme glorieuse du Christ ne cesse d'adorer son Dieu, d'une adoration toute filiale, infiniment respectueuse et aimante. Cet acte d'adoration demande de se traduire dans le corps glorieux du Christ, dans ses attitudes, ses gestes, puisque c'est toute la nature humaine qui doit reconnaître les droits souverains de Dieu sur elle et exprimer, par son attitude même, cette totale soumission.

Dans le ciel, le Christ est toujours le bon Pasteur qui connaît ses brebis, qui les aime d'un amour miséricordieux, qui se tient en face de son Père pour plaider la cause du pécheur, d'une manière tout aussi réelle qu'à la Croix, quoique très différente. Sa miséricorde de bon Pasteur, qui surabonde dans son âme, s'empare nécessairement de tout son corps humain, de toute sa sensibilité humaine glorifiée.

Le mystère de l'Eucharistie qui nous donne réellement son Corps glorieux en nourriture, nous fait vivre de sa proximité, de son intime présence qui se fond en une unité de vie avec lui. Comme au terme de l'assimilation, l'aliment et celui qui s'en nourrit ne sont qu'un seul vivant, le terme ultime de cette assimilation eucharistique sera la vision béatifique et la vie glorieuse du ciel. « Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour »⁽³⁰⁾. Le mystère de l'Eucharistie est tout ordonné au mystère de la Gloire, il en est un signe divin. Après la résurrection des corps,

⁽³⁰⁾ Cf. *Jn* 6, 54. Le mystère de l'Eucharistie est tout ordonné au mystère de la Gloire, il en est un signe divin : « Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. » – Saint Thomas commente : « Il convient bien d'attribuer cet effet au sacrement de l'eucharistie, puisque, comme le dit s. Augustin, le Verbe ressuscite les âmes, mais le Verbe fait chair vivifie les corps. Or, dans ce sacrement, le Verbe n'est pas seulement selon sa divinité, mais encore selon la vérité de sa chair ; c'est pourquoi il n'est pas seulement cause de la résurrection des âmes, mais encore de celle des corps. On voit alors l'utilité de cette manducation. » (*Comm. sur saint Jean*, n° 973)

cette présence du corps glorifié de Jésus sera plénière et immédiate. Jésus sera tout à tous, et tout entier à chacun en particulier, comme s'il était seul à vivre de sa présence. Cette présence s'emparera de toute la vie des bienheureux, de toute leur sensibilité, les faisant exulter de joie dans cette « communion » glorieuse qui durera éternellement et leur permettra de vivre tout ordonnés à Lui, et directement sous l'influence de la tendresse, de la douceur, de la force infinie de son cœur.

Tant que nous sommes sur terre, nous savons qu'Il est réellement présent au plus intime de notre vie divine – « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » – « Le Christ habite en nos cœurs par la foi » ⁽⁸¹⁾, mais cette présence est invisible à nos propres yeux et demeure cachée au plus profond du mystère de la foi et de la charité. Cependant, d'une manière passagère, cette présence de l'amour du Christ peut s'emparer subitement de toute notre sensibilité, de toute notre affectivité, elle peut tout pacifier, tout apaiser, tout ramener à l'unité. C'est comme un prolongement et un rayonnement, dans notre sensibilité humaine, de l'amour du Christ sur nous. D'une manière miraculeuse et extraordinaire, cette présence peut prendre encore un caractère plus tangible. Ce qui normalement fait partie de la vie commune du ciel peut se réaliser partiellement ici-bas, en ce sens que l'humanité glorieuse du Christ peut, selon le bon plaisir de Dieu, nous être rendue présente, se manifester réellement à nous sous des aspects divers, comme elle est apparue aux apôtres après la résurrection. Evidemment, ce mode de présence, pour autant qu'il est normal au ciel, est ici-bas extraordinaire ; mais il peut se réaliser, puisque le corps glorieux du Christ, doué d'« agilité », est soumis parfaitement au bon plaisir de son âme, et donc de la sagesse du Père.

Dans son humanité glorifiée, Notre-Seigneur vit d'une certaine façon ce qu'Il a vécu sur la terre, car toutes ses actions ayant été vécues dans l'amour, elles ont de ce fait une valeur éternelle et continuent d'exister dans son âme glorifiée selon un mode nouveau. Sur terre, toutes les actions humaines du Christ qui demandaient à se traduire dans son corps, dans ses gestes et ses paroles, étaient nécessairement

⁽⁸¹⁾ *Ga* 2, 20 ; *Ep* 3, 17.

mesurées par le temps et se réalisaient successivement. Dans le ciel, les actions du Christ qui se réalisent à travers son corps glorifié sont elles aussi mesurées par un certain temps, mais ce temps est tout à fait différent du nôtre. En effet, de même que le corps glorifié du Christ est le premier corps et qu'il est son propre lieu, de même les actions qui se réalisent dans son corps ne peuvent plus être mesurées par un temps qui leur serait extrinsèque. La mesure propre de ces actions, en raison de leur perfection, est une mesure immanente ayant son fondement dans l'âme glorieuse du Christ, et si elles se réalisent toujours selon une certaine succession, celle-ci a sa durée propre et son rythme vital ; elle implique une intégration merveilleuse dans l'exercice même de la charité. Tout ce qui a été vécu par Jésus durant sa vie terrestre, ayant été vécu dans l'amour de Dieu et du prochain, demeure donc en acte, selon une certaine succession au niveau de l'explicitation de leur exercice.

Il serait intéressant de développer ces aspects pour saisir le fondement réaliste du cycle liturgique chrétien qui n'est pas seulement un rappel de ce qui a été, mais qui est aussi une anticipation de ce qui est actuellement dans la gloire. Si le Christ glorieux est celui de l'Avent, de Noël, de Cana, de l'Agonie et de la Croix, Il est en réalité plus que celui-là, car Il vit éminemment tous ces mystères, et Il en vit selon un mode de gloire.

Enfin, le corps glorifié du Christ connaît la clarté, la splendeur. Cette clarté, dit saint Thomas, est causée par « la diffusion de la gloire de l'âme dans le corps » – *ex redundantia gloriae animae in corpus* ⁽³²⁾. Cette clarté qui illumine tout le corps glorifié du Christ, vient de son âme glorieuse : elle l'illumine donc de l'intérieur. Aussi saint Thomas, après certains Pères de l'Eglise, compare-t-il les corps glorifiés à l'or, à cause de leur clarté, et au vitrail, parce qu'ils sont translucides ⁽³³⁾. L'Apocalypse annonce la splendeur du ciel comme

⁽³²⁾ *Suppl.*, q. 83, a. 1.

⁽³³⁾ Cf. *He* 9, 3-4 et le *commentaire* qu'en donne saint Thomas : « Derrière le second voile était une tente appelée Saint des Saints, comportant un autel des parfums, en or, et l'arche d'alliance entièrement recouverte d'or, dans laquelle se trouvait une urne d'or contenant la manne, le rameau d'Aaron qui avait fleuri, et les tables de l'Alliance. » « L'arche d'or, dit saint Thomas, est la chair du Christ pure et infiniment précieuse ; et elle est dite urne d'or à

une splendeur d'or, de cristal, de pierres précieuses⁽³⁴⁾... Il y a en effet, dans la beauté du corps glorieux du Christ, tout l'aspect de profondeur, de stabilité des beautés naturelles, et tout l'aspect de lumière, de transparence, de dynamisme de certaines beautés d'œuvres d'art. L'or exprime bien qu'il s'agit d'une beauté substantielle tout imprégnée d'amour, il symbolise le poids, la valeur incomparable de l'amour ; le vitrail montre qu'il s'agit d'une beauté toute lumineuse, capable de diversité, plus fantaisiste même que toutes celles des œuvres d'art, car la lumière vient de l'intérieur, elle est tout intime ; le vitrail exprime la transparence de l'amour divin. Cette beauté qui est directement l'œuvre de la toute-puissance et de la sagesse de Dieu, auxquelles coopère l'âme glorieuse du Christ, est à la fois infiniment profonde et simple comme la beauté de la nature, et infiniment riche et surabondante comme certaines beautés d'œuvres d'art. Toutes les splendeurs qui étaient virtuellement contenues dans la première formation du corps de Jésus éclatent au grand jour.

Enfin, cette beauté est la beauté de Celui qui a souffert, de Celui dont le corps a été marqué par les blessures de la flagellation, du couronnement d'épines, de la crucifixion. Après la résurrection, ces blessures sont devenues comme autant de trophées glorieux et resplendissants, la blessure du cœur surtout, qui fut la dernière humiliation : celle du cadavre divin que l'on n'a pas respecté. Il est normal que ce soit à partir de cette blessure que la lumière et la splendeur de la gloire, comme à partir d'un foyer central, irradient sur tous les membres du Christ, puisque dans la mesure où Il a été humilié, dans cette même mesure Il est exalté.

Saint Jean nous dit dans l'Apocalypse, que l'Agneau est le Temple

cause de la sagesse, pleine de la douceur de la divinité ; les tables sont sa sagesse, la verge est son sacerdoce éternel, ou sa puissance. La manne est la douceur de la grâce qui est donnée par le sacerdoce du Christ... » (*Comm. de l'épître aux Hébreux*, ch. 9, leçon 1)

(³⁴) « Elle resplendit autant qu'une pierre des plus précieuses, comme du jaspe cristallin. » (21, 11) – « Ce rempart est construit en jaspe, et la ville est de l'or fin comme du verre bien pur... La place de la ville est de l'or pur, transparent comme un verre. » (21, 18-21) – « L'Ange me montra le fleuve de Vie, limpide comme du cristal... » (22, 1)

de la Jérusalem céleste et qu'Il en est le « flambeau » ⁽³⁵⁾. Cet Agneau est vu comme Celui qui a été immolé : *tamquam occisus* ⁽³⁶⁾. La blessure du Cœur du Christ est une blessure d'amour, c'est pourquoi elle ne se referme pas ; elle demeure éternellement ouverte comme pour exprimer la soif infinie de son amour. Cette blessure glorieuse est le point le plus lumineux du corps du Christ, elle est le foyer du « buisson ardent » qui attire tout à lui et qui illumine tout. Toute lumière et tout amour, dans la Jérusalem céleste, jaillissent de cette blessure fulgurante de beauté ; toute lumière et tout amour lui sont ordonnés. Fondement de la dévotion au Sacré-Cœur, elle nous est mystérieusement révélée, mais avec tant de force, par saint Jean.

La beauté, l'agilité, la subtilité du corps de Jésus ressuscité, nous manifestent toute la plénitude d'amour de son âme. Sa vision béatifique rayonne sur son intelligence et sur sa volonté humaines, les pénétrant de sa lumière et de sa chaleur. L'âme du Christ glorifié continue dans le prolongement même de sa vision béatifique, de vivre intensément des dons du Saint-Esprit et des béatitudes évangéliques, selon ce mode nouveau de la gloire.

⁽³⁵⁾ *Ap* 21, 23.

⁽³⁶⁾ *Ap* 5, 12.

Chapitre III

LES DONNÉS DE L'ESPRIT SAINT DANS L'ÂME DU CHRIST RESSUSCITÉ

DONNÉ DE SAGESSE

*« ... Celui qui possède
les sept Esprits de Dieu
et les sept étoiles. »
(Ap 3, 1)*

LA première apparition aux Onze à Jérusalem nous montre combien le Christ ressuscité est le Roi de la Paix. A ces disciples craintifs qui, durant le mystère de l'agonie et de la Croix, se sont tous conduits, sauf Jean, comme des hommes sans cœur et comme des lâches, la première parole que Jésus leur adresse est une parole de paix : « Paix soit à vous ». Il leur donne sa paix, celle qu'Il a acquise par son sang et par ses plaies, celle qui est le fruit de son sacrifice, et avec elle, sa confiance totale. On comprend alors la joie plénière des disciples. Toute la confiance qu'Il a reçue du Père L'envoyant dans le monde pour le sauver, le Christ ressuscité la donne à ses disciples, les envoyant à leur tour sauver le monde. Il leur donne l'Esprit-Saint et le pouvoir de remettre les péchés, Il les fait participer intimement à son pouvoir royal, celui de juger. Dans l'âme du Christ ressuscité, le don de sagesse, au-delà de tous les obstacles, réalise l'unité ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ En considérant ce mode glorieux des dons du Saint-Esprit dans l'âme de Jésus, nous saisirons mieux ce qu'il y a d'éternel dans l'exercice même de ces dons, et ce qui dans cet exercice provient des conditions temporelles de notre vie d'ici-bas.

Durant sa vie terrestre, Jésus jouissait déjà, dans la partie supérieure de son âme, de la vision béatifique ; mais le rayonnement de celle-ci, selon une volonté du Père, ne s'étendait pas sur la partie inférieure. Après la Résurrection, le rayonnement de cette vision ne connaît plus d'obstacle, aussi l'exercice du don de sagesse s'empare-t-il de la partie inférieure de l'âme du Christ d'une manière toute nouvelle, réalisant en elle un rayonnement et un épanouissement immédiats de l'amour divin, se communiquant en toute liberté et en pleine lumière. Toute l'âme de Jésus est alors divinement unifiée. Elle vit en Fils bien-aimé auprès du Père, dans le lien de l'Esprit-Saint. Elle vit de cette unité de vie que rien ne peut troubler ni modifier, car tout est immédiatement scellé dans l'Esprit-Saint.

Cette vie d'unité, Jésus la vit aussi avec Marie et tous les membres de son Corps mystique. Il vit sa vie de « tronc » de la « vigne » du Père. L'exercice du don de sagesse Lui donne l'expérience intime de cette unité de vie dans l'Esprit-Saint, unité de vie respectant la diversité des « branches » et leur caractère propre, mais la disposant selon l'harmonie divine.

L'exercice plénier du don de sagesse dans le Christ ressuscité, L'établit en son humanité glorieuse Prince de la Paix. Le royaume de ce Prince, parce qu'il est un royaume de vérité et d'amour, ne peut être qu'intérieur, mais il se manifeste pour l'éternité, dans le corps du Christ, prémices de notre univers où déjà Il établit l'amour et la vérité.

Comme « Prince de Paix », Jésus glorifié vit pour l'éternité de sa victoire sur la mort, sur le péché, sur l'orgueil de Satan. Son âme possède une paix victorieuse qu'il veut donner à chacun de ses membres pour l'éternité ⁽²⁾ exerçant par là même sur son corps mystique, une régence de sagesse lumineuse et aimante. Dans la Jérusalem céleste et dans l'Eglise militante, toute paix divine vient de la plénitude de

⁽²⁾ Jésus crucifié est « puissance de Dieu ». (I Co 1, 24) Glorifié, Il réalise pleinement la prophétie de Michée : « Il se dressera, Il fera paître son troupeau par la puissance de Yahvé, par la majesté du nom de son Dieu. Ils s'établiront, car Il étendra désormais son pouvoir jusqu'aux extrémités du pays. Lui-même, Il sera paix ! » (Mi 5, 3-4)

la paix du cœur de Jésus, de celle de l'Agneau, qui l'a méritée par ses luttes douloureuses ⁽³⁾.

Par l'exercice du don de sagesse, nous devons expérimenter cette paix du cœur de Jésus, et connaître combien cette paix victorieuse que rien ne peut troubler, est infiniment plus présente, plus forte, plus actuelle que toute souffrance ou toute lutte. Même si l'Eglise militante agonise, souffre le martyr, connaît des brisures de toutes sortes, la paix du cœur de Jésus lui est toujours donnée ; même si ses membres sont crucifiés et luttent encore, Lui est victorieux, Lui a triomphé et Il nous donne sa paix, Il nous la donne en surabondance, car c'est elle qui permet au chrétien de lutter paisiblement, sachant que la victoire est déjà acquise, déjà présente, même si sur la terre elle demeure cachée ⁽⁴⁾.

⁽³⁾ Dans les deux apparitions rapportées par saint Jean, où le Christ donne sa paix à ses disciples, Il le fait en leur montrant les plaies des mains et celle du Cœur. « Il leur dit : « Paix soit à vous ! » Ce disant, Il leur montra ses mains et son côté. » (20, 19)

« ... Paix soit à vous ! » dit-il. Puis Il dit à Thomas : « porte ton doigt ici : vois mes mains ; avance ta main et mets-la dans mon côté ». (20, 26-27)

⁽⁴⁾ « Je vous ai dit ces choses pour qu'en moi vous ayez la paix. Dans le monde vous aurez à souffrir. Mais gardez courage ! J'ai vaincu le monde. » (Jn 16, 33) – Cf. Saint Thomas : « Soit dans le monde, soit dans la patrie, toute la paix des saints leur vient par le Christ... Que ce soit la paix présente (qui implique la contradiction) ou la paix future, c'est la paix du Christ. » (*Comm. sur saint Jean*, n° 1963)

DON DE CRAINTE

*« ... le Premier et le Dernier,
Celui qui fut mort
et qui a repris vie. »
(Ap 2, 8)*

LE sépulcre vide qui nous montre que le Christ ressuscité n'est plus de ce monde, n'est-il pas ce qui, pour nous, manifeste le mieux les exigences ultimes du don de crainte, puisque ce don sépare radicalement de tout ce qui n'est pas Dieu, afin de laisser à l'amour une plus totale liberté ? Nous ne pouvons nous-mêmes accepter ce vide du tombeau, que si nous vivons déjà sous l'emprise du don de crainte, autrement nous serions effrayés, affolés et terriblement tristes ; d'ailleurs, si les anges sont là, c'est bien pour nous permettre de supporter la pauvreté si totale de ce vide du tombeau.

Avec le don de sagesse qui s'épanouit en paix, le don de crainte continue de s'exercer dans l'âme du Christ ressuscité, mais également d'une manière nouvelle. Le mode douloureux et triste de l'anéantissement de l'agonie et du Calvaire n'existe plus ; il s'est transformé en un mode de gloire. Sous la motion du don de crainte, l'âme du Christ, dans le ciel, expérimente parfaitement dans une lumière éclatante et en un amour brûlant, la soumission et la révérence filiale de la majesté souveraine de son Dieu et de son Père ⁽¹⁾. Son âme vit un abîme d'anéantissement devant l'amour infini et substantiel de Dieu.

Toute la chair du Christ qui a été meurtrie et labourée de blessures, et qui maintenant est transfigurée dans l'amour, glorifie le Père

(1) Saint Thomas note que le don de crainte demeure dans la béatitude en tant que celle-ci « consiste dans la soumission parfaite à Dieu », (II-II, q. 19, a. 2), dans l'« ordinatio » de tout l'être de la créature vers Dieu. Cf. II-II, q. 29, a. 3 ; *Contra Gentiles*, III, ch. 119.

en manifestant d'une manière tangible et visible l'anéantissement divin de son âme. Tout le corps glorifié de Jésus traduit et exprime cette divine crainte filiale, cette sorte d'effacement divin devant la grandeur de la majesté de Dieu. Jésus dans sa gloire demeure le Serviteur bien-aimé de son Dieu, désireux d'accomplir sa volonté ; Il reste toujours aussi le Serviteur fidèle de tous ceux qu'Il a aimés et servis jusqu'au bout, puisque c'est comme le Serviteur ayant accompli fidèlement son devoir jusqu'à la dernière heure qu'Il ressuscite. Sa nature humaine qui, durant sa passion, a connu si intensément le dur labeur du Serviteur accomplissant sa tâche à travers toutes les luttes, connaît dans le ciel la récompense du fidèle Serviteur de Dieu et de ses frères.

L'humilité divine du « Serviteur » connaît dans le ciel une exaltation tout à fait propre. Elle demeure bien une humilité radicale s'emparant de ce qu'il y a de plus profond dans la nature humaine du Christ, mais elle possède le mode glorieux de l'épanouissement et de la splendeur. Sur terre, l'humilité divine du « Serviteur » aime à rester cachée pour être plus réservée à Dieu ; dans le ciel, cette même humilité resplendit devant toute la Jérusalem céleste, manifestant combien la seule grandeur pour l'homme consiste à être vraiment « serviteur inutile » de Dieu⁽²⁾. « Servir Dieu, c'est régner. » Seul le serviteur inutile peut être l'instrument fidèle de son Dieu.

L'harmonie et l'union entre les dons de sagesse et de crainte apparaissent alors en toute lumière et révèlent combien Jésus, parce qu'Il est Serviteur de son Père, est « Prince de Paix », « Prince des rois de la terre ». Son règne pacifique s'exerce dans l'humilité la plus absolue du Serviteur des serviteurs de Dieu.

(2) *Lc* 17, 10. — N'est-ce pas la qualité propre du serviteur de la Loi nouvelle ? Ne pas compter ses mérites, mais sur la gratuité de l'Amour du Père. Cf. Saint Bernard, *Sermon 12 sur le Cantique des Cantiques* : « Que le Juif se confie en ses propres forces tant qu'il lui plaira, pour moi tout mon soin est de savoir quelle est la volonté du Seigneur... Le Juif croit parce qu'il a fait une convention avec Dieu ; et moi je crois parce que je me remets entièrement à son bon plaisir. »

DON D'INTELLIGENCE

*« ... le Fils de Dieu,
dont les yeux sont comme une flamme ardente
et les pieds pareils à de l'airain précieux. »
(Ap 2, 18)*

L'APPARITION aux pèlerins d'Emmaüs nous montre la manière infiniment simple avec laquelle le Christ demeure présent dans la vie de ses disciples, pour dissiper leurs angoisses. La pureté de son cœur se révèle lorsqu'Il enseigne à ces hommes comment lire l'Écriture, comment L'y reconnaître, et lorsqu'après leur avoir communiqué cette lumière brûlante ⁽¹⁾, Il se donne Lui-même à eux dans la « fraction du pain ».

A travers la manière dont Jésus comprend l'Écriture, nous saisissons la plénitude du don d'intelligence en son âme. Pour Jésus, l'Écriture possède une unité merveilleuse, car Il la comprend en fonction de sa fin, en fonction de son mystère d'amour. La parole de Dieu n'est-elle pas ordonnée à l'amour du Père ? Provenant de l'Amour, elle doit y retourner.

Ce Serviteur de Dieu, Prince de la Paix et des rois de la terre, demeure éternellement le Témoin de la vérité et le défenseur de la justice du Père. Jésus glorifié possède en son âme une lumière tout

⁽¹⁾ « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous quand Il nous parlait et qu'il nous expliquait les Écritures ? » (*Lc* 24, 32) Cf. *Jr* 23, 29 : « Ma parole ne brûle-t-elle pas comme un feu ? » – *Si* 48, 1 : « Alors le prophète Elie se leva comme un feu, sa parole brûlait comme une torche. » – « De même qu'une lampe, dit saint Thomas, ne peut luire si elle n'est allumée par un feu, de même la lumière spirituelle ne peut luire si d'abord elle ne brûle et n'est enflammée du feu de la charité. Et c'est pourquoi l'ardeur précède l'illumination, car c'est par l'ardeur de la charité qu'est donnée la connaissance de la vérité. » (*Comm. sur saint Jean*, n° 812)

intérieure et toute divine qui Le connaturalise avec la vérité, l'unique Vérité subsistante. La plénitude du don d'intelligence s'exerçant en toute liberté dans l'âme du Christ ressuscité, y fait étinceler la lumière ; c'est la splendeur de la lumière de la vérité divine qui s'empare de toute son intelligence et de tout son cœur.

Éternellement, le Cœur de Jésus brûle de cette pureté étincelante, éternellement, son humanité glorieuse resplendit dans le ciel comme le foyer en lequel se reflète et d'où rejaillit toute la lumière de la Trinité ⁽²⁾. Cette pureté est rayonnante, elle purifie tout ce qui l'entoure ⁽³⁾. L'Apocalypse nous dit que dans la Jérusalem céleste, toute lumière vient de Dieu et de l'Agneau ⁽⁴⁾. L'Agneau, grâce à son unité si profonde avec son Dieu – lumière substantielle et première – est Lui-même source de lumière. Et cette lumière qui vient de l'Agneau, jaillit de la pureté incomparable de son cœur, elle jaillit de la blessure de son cœur puisque la pureté du cœur de Jésus est une pureté sanglante. Cette lumière est une lumière qui rayonne à travers et dans le cœur sanglant, à travers et dans le sang de Jésus, lumière aimante et brûlante, qui brûle comme du sang et qui illumine comme un soleil intérieur. Cette lumière s'irradie sur son humanité glorieuse et sur tous les membres de son Corps mystique. Fournaise ardente, lumineuse, qui éternellement purifie nos cœurs pour les rendre capables de vivre du mystère divin, d'en vivre divinement, de plus en

⁽²⁾ Cf. *Ap* 1, 12-16 : « Je vis sept candélabres d'or entourant comme un Fils d'homme... sa tête, avec ses cheveux blancs, est comme de la laine blanche ou de la neige, ses yeux comme une flamme ardente... son visage, c'est comme le soleil qui brille dans tout son éclat. » Combien plus vrai est de « Jésus-Christ le Juste », ce que Lui-même promet aux justes : « alors les justes resplendiront comme le soleil dans le *royaume de leur Père*. » (*Mt* 13, 43)

⁽³⁾ « La lumière d'Israël deviendra un feu, et son Saint une flamme, consumant et dévorant ses épines et ses ronces en un jour... » (*Is* 10, 17)

⁽⁴⁾ *Ap* 21, 23. – Cf. *Si* 50, 6-11 : « ...comme l'étoile du matin au milieu des nuages, comme la lune en son plein, comme le soleil rayonnant sur le Temple du Très-Haut, comme l'arc-en-ciel brillant dans des nuages de gloire, comme la rose au printemps, comme un lis près d'une source, comme un rameau de l'arbre à encens en été, comme le feu et l'encens dans l'encensoir, comme un vase d'or massif orné de toutes sortes de pierres précieuses... quand il gravissait l'autel sacré et remplissait de gloire l'enceinte du sanctuaire... » Cf. toute la liturgie du feu nouveau et du cierge pascal.

plus, dans une connaturalité bienheureuse. C'est une lumière qui unit au Père, qui ne peut se séparer de sa Source première, source de toute lumière ⁽⁵⁾.

⁽⁵⁾ N'est-ce pas ce qu'exprime saint Albert le Grand dans son commentaire de *Mt* 6, 19 (« que votre nom soit sanctifié ») : « A mesure que nous nous dégageons de la gangue du péché, du contact des choses terrestres... et que nous accédons à la lumière de la vérité, notre qualité de fils de Dieu se manifeste en nous et la Paternité de Dieu resplendit sur nous dans la pleine lumière des biens éternels, dans toute leur vérité et leur beauté... C'est alors que Dieu même, trine et un, qui est notre Père, devient en nous la lumière brillante et spirituelle de notre âme... C'est alors que la substance même de notre âme devient comme la place bien gardée dans laquelle résident toutes les splendeurs de la contemplation, de la vérité et de la bonté divines. Alors la lumière incréée de Dieu brille en nous dans ce reflet lumineux qu'elle y produit, comme le soleil par la lumière du jour dont il remplit l'atmosphère : et cette lumière nous fait voir les beautés de la vérité. C'est la réalisation de « l'espérance qu'a la créature d'être affranchie de la servitude de la corruption pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu. » (*Rm* 7, 21) Alors nous apparaissions vraiment fils de Dieu... Quand la gloire de la face du Père est ainsi manifestée sur le visage de ses enfants, que notre cœur devient le palais du Père très haut, le vestibule de la lumière éternelle, que notre âme est le trône de la splendeur divine... » (éd. Borgnet, XX, p. 265)

DON DE FORCE

*« ... l'Amen,
le Témoin fidèle et vrai,
le Principe des œuvres de Dieu. »
(Ap 3, 14)*

PAR l'apparition au bord du lac de Tibériade nous est montrée la manière dont le Christ ressuscité pénètre dans la vie active de ses apôtres, dans leur travail qui, sans Lui, est inefficace : « Sans moi vous ne pouvez rien faire ». Ils ne prirent rien de toute la nuit ; mais vient le Christ, et en un instant le labeur devient d'une fécondité merveilleuse. Cette fécondité est le fruit du don de force dans l'âme du Christ, dans l'âme de Celui qui, ayant réalisé ce grand labeur, cette grande lutte de la Croix, a remporté la victoire pour le Règne de Dieu, pour la communication de son amour ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Si vraiment le mystère de la Résurrection manifeste avant tout la fonction royale du Christ, alors que le mystère de la Croix manifestait surtout sa fonction de Prêtre – et sa vie apostolique sa fonction de Prophète – il est intéressant de saisir le mode royal de l'exercice des dons de l'Esprit-Saint en l'âme du Christ ressuscité. Ceci est particulièrement net pour les dons de sagesse, de conseil, de science, d'intelligence et de force. On saisit l'ampleur merveilleuse de l'exercice de ces dons : la force royale de Celui qui règne sur l'univers, sur les « eaux », en vue d'intensifier l'amour – toutes les pêches miraculeuses sont pour ce repas eucharistique que Jésus veut prendre avec ses apôtres ; l'intelligence royale de Celui qui saisit immédiatement que toute la parole de Dieu est ordonnée au mystère de la Croix, à la fraction du pain ; la science royale de Celui qui donne en surabondance les signes demandés et qui, en même temps montre leur imperfection ; le conseil royal de Celui qui corrige en réclamant plus d'amour, qui communique son pouvoir de Pasteur pour se réserver, d'une manière plus cachée, le droit unique de son bon plaisir d'amour ; la sagesse royale de Celui qui ayant assumé seul la lutte, donne la paix en surabondance à ceux qui ont fui au moment de l'épreuve.

L'échec apparent du Christ crucifié, Témoin de la vérité et défenseur de la justice du Père, n'est qu'un passage, une étape laborieuse comme toute sa vie terrestre ; la réalité qui demeure éternellement, c'est le mystère de la gloire. Jésus ressuscite en manifestant sa victoire triomphante sur toute erreur, sur toute injustice, que saint Jean, dans l'Apocalypse, nous laisse entrevoir : « Alors je vis le ciel ouvert, et voici un cheval blanc ; celui qui le monte s'appelle 'Fidèle' et 'Vrai', il juge et fait la guerre avec justice. Ses yeux ? une flamme ardente ; sur sa tête, plusieurs diadèmes ; inscrit sur lui, un nom qu'il est seul à connaître ; le manteau qui l'enveloppe est trempé de sang ; et son nom ? Le Verbe de Dieu. Les armées du ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de lin d'une blancheur parfaite. De sa bouche sort une épée acérée pour en frapper les païens ; c'est lui qui les mènera avec un sceptre de fer ; c'est lui qui foule dans la cuve le vin de l'ardente colère de Dieu, le Maître de tout. Un nom est inscrit sur son manteau et sur sa cuisse : Roi des rois et Seigneur des seigneurs » (2).

Cette vision de saint Jean doit être rapprochée de celle d'Isaïe, où celui qui délivre son peuple apparaît sous la figure d'un guerrier venant du pays d'Edom pour exécuter son jugement : « Quel est-il donc celui qui arrive d'Edom, de Boçra, en habits tachés de pourpre ? Celui qui est si magnifiquement drapé et qui marche tout plein de force ? — C'est moi, qui professe la Justice et qui me montre grand pour sauver ! — Pourquoi te drapes-tu de rouge et te vêts-tu comme un fouleur au pressoir ? — A la cuve, j'ai foulé solitaire. Des gens de mon peuple, nul n'était avec moi. Alors dans ma colère, je les ai

Le mode royal de l'exercice de ces dons peut également se découvrir pour l'exercice du don de crainte et du don de piété. L'exercice royal du don de crainte dans l'âme de Jésus ressuscité se manifeste dans cette séparation si absolue, si totale, à l'égard de ce qui n'est pas le Père. Le vide du tombeau en est un signe. L'exercice royal du don de piété se réalise dans cette exigence d'être le Fils par excellence à l'égard de son Père, et d'être le Consolateur par excellence à l'égard de toutes les tristesses humaines. On saisit par là la grande richesse de ces apparitions qui, chacune à sa manière, nous révèle quelque chose du cœur royal du Christ glorieux. Toutes ensemble, elles nous aident à découvrir le Roi de Gloire.

(2) Ap 19, 11-16.

foulés, je les ai piétinés dans ma fureur ; le jus en a giclé sur mes habits et j'ai souillé tout mon vêtement » ⁽³⁾.

Dans le ciel, le don de force anime toujours l'âme glorieuse du Christ ; il Lui donne une soif éternelle de la gloire du Père. Toute son âme est saisie par ce désir de feu qui jaillit de la plénitude de son amour pour le Père et pour nos âmes. Ce désir s'empare de tout son corps glorieux et lui donne l'aspect du guerrier vainqueur, dont les blessures, trophées de gloire, proclament la force triomphante de son amour. Son sang versé à la passion est dans le ciel, pour l'éternité, comme un vêtement de pourpre lumineuse qui atteste la puissance de son amour pour le Père et pour nous.

⁽³⁾ *Is* 63, 1-3.

DON DE SCIENCE

*« ... Celui qui possède
l'épée effilée à double tranchant. »
(Ap 2, 12)*

L'APPARITION de Jésus à Thomas nous montre, à la fois son attention miséricordieuse à l'égard des exigences d'une raison humaine qui se cabre refusant d'adhérer au mystère sans signes tangibles, et le désir qu'Il a d'élever son disciple vers une foi plus pure, plus aimante. N'est-ce pas là précisément le fruit merveilleux du don de science qui purifie la raison humaine dans ses exigences scientifiques les plus rigoureuses et lui permet de dépasser le domaine du rationnel pour aimer avec plus de liberté. Ce don fait saisir de l'intérieur les limites de la science humaine, il nous montre combien cette science est peu de chose comparée à la sagesse de Dieu, et nous permet d'en mesurer la faiblesse. Ce don permet, à la fois de répondre aux exigences de la raison critique en lui donnant les signes qu'elle réclame, et de proclamer hautement que ces signes ne sont rien, comparativement à la béatitude de la foi.

Ce Témoin de la lumière divine, ce Guerrier victorieux est le Défenseur de la Justice, Il « juge avec justice » toutes les nations de la terre. Il les gouverne avec un « sceptre de fer ». Le don de science qui demeure dans l'âme du Christ ressuscité, Lui permet d'exercer divinement ce jugement, ce discernement pratique, selon un mode nouveau, tout différent dans ses effets de celui de la Croix et de l'agonie. Dans le ciel, l'exercice du don de science n'engendre plus la tristesse et les pleurs – dans la Jérusalem céleste, « de pleur, de cri et de peine, il n'y en aura plus » ⁽¹⁾ – il produit dans l'âme de Jésus une connaissance divine, expérimentale et aimante de l'univers qu'Il atteint à travers son humanité glorieuse qui le récapitule, et dont Il est comme le modèle. Grâce à cette connaissance, le Christ glorieux peut

⁽¹⁾ Ap 21, 4.

être à la fois le Juge, l'Avocat, l'Apôtre de tout l'univers, et spécialement de tous les hommes.

Durant sa vie terrestre, l'exercice de ce don n'était orienté que dans le sens de la miséricorde : « le Fils de l'homme n'est pas venu pour juger, mais pour sauver ce qui était perdu »⁽²⁾ ; dans le ciel, l'exercice de ce don demeure tout orienté vers la miséricorde, mais en assumant pleinement l'exercice de la justice. Toute justice a été remise au Fils, et Il l'exerce avec une infinie miséricorde. En face de l'orgueil du monde, Il exerce son autorité de « Souverain juge »⁽³⁾ ; en face de la justice du Père, Il plaide sans cesse pour ses frères ; Il présente au Père toute la gloire de son cœur blessé qui a connu la tristesse mortelle de l'agonie, et qui a accepté le secours de l'ange pour avoir la force de boire le calice jusqu'à la lie ; Il Lui offre cette gloire comme un trophée de guerre en faveur de la pauvre humanité pécheresse dont Il a pris sur Lui les responsabilités et fait siennes les misères.

Le cœur blessé et glorieux de Jésus, qui a connu dans son agonie toutes les tristesses que le cœur d'un Homme-Dieu pouvait connaître, ne cesse de rappeler aux pécheurs le sens de toutes les tristesses et douleurs de la terre, de cette vallée de larmes. Par sa propre gloire, Il leur montre ce que les tristesses et les souffrances de l'humanité, peuvent et doivent devenir, si elles sont unies aux siennes.

Le jugement de science divine que Jésus glorieux porte sur cette humanité qui Lui appartient, qui est son enfant prodigue, « car le Père ne juge personne : tout le jugement, Il l'a remis au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père »⁽⁴⁾ est un jugement de pardon qui ne regarde que l'amour du Père pour ses brebis⁽⁵⁾, et ne tient plus compte de leurs défaillances ; mais c'est aussi un jugement de justice pour tous ceux qui ont refusé la miséricorde, méprisé le sang de l'Agneau, les larmes et la tristesse de Jésus. Si Jésus exerce la justice terrible de Dieu, ce n'est qu'à l'égard de ceux qui, ne voulant que cette seule justice, ont fait eux-mêmes appel à la justice en rejetant sa miséricorde et en refusant d'être ses brebis.

⁽²⁾ *Jn* 3, 17 ; 12, 47.

⁽³⁾ *Jn* 5, 27.

⁽⁴⁾ *Jn* 5, 22-23.

⁽⁵⁾ Cf. *Lc* 15, 4-7 ; voir *Ge* 45.

DON DE PIÉTÉ

*« ... le Saint, le Vrai,
celui qui détient la clef de David :
s'il ouvre, nul ne fermera
et s'il ferme, nul n'ouvrira. »*

(Ap 3, 7)

L'APPARITION à Marie de Magdala nous montre la miséricorde du Cœur de Jésus voulant consoler celle qui connaît une tristesse si profonde, et qui demeure comme engourdie dans cette tristesse. Cette miséricorde qui console n'est-elle pas le fruit de la plénitude du don de piété ?

Le Christ compâtit à l'affolement de Marie de Magdala ; sans rien brusquer, Il se cache et l'appelle par son nom ⁽¹⁾ ; avec une douceur extraordinaire, mais en même temps, avec une très grande force, la force même de la douceur, Il la fait sortir d'elle-même, de sa tristesse, pour l'élever jusqu'au Père. Le don de piété nous fait comprendre combien la vraie miséricorde s'enracine dans la piété filiale à l'égard du Père : « Je monte vers mon Père et votre Père... » Jésus ressuscité, parce qu'Il est tout entier aux affaires du Père, demeure tout proche du cœur douloureux de Marie de Magdala.

Roi, Juge, Serviteur, Témoin fidèle, Guerrier victorieux, Jésus, dans le ciel, est encore Celui qui, comme grand Prêtre et comme Victime d'amour, adore, loue et remercie éternellement le Père.

(1) Saint Thomas note : « en l'appelant par son nom propre, Il veut faire comprendre la connaissance spéciale qu'Il a de ses saints... comme il est dit dans l'Exode : « Je te connais par ton nom... » (33, 12) (*Comm. sur saint Jean*, n° 2513) – Cf. *Is* 43, 1-5 : « Ne crains rien, car je t'ai racheté ; je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi... tu comptes beaucoup à mes yeux... et moi je t'aime. »

Dans le ciel, le don de piété s'exerce éternellement dans l'âme du Christ, selon un mode glorieux et lumineux. L'exercice de ce don met toute l'âme sacerdotale du Christ dans un état de victime et d'holocauste d'amour, pour adorer, louer, remercier le Père. L'holocauste de la Croix, dans ce qu'il a d'essentiel, demeure ; les circonstances et les modalités sensibles sont évidemment toutes différentes, mais la réalité substantielle est toujours la même. Cet holocauste glorieux est le centre de toute la vie liturgique du ciel. Toute adoration et toute louange adressées au Père, s'unissent à celles du cœur glorieux et blessé du Christ. La vision de saint Jean dans l'Apocalypse, celle de l'Agneau se tenant debout et paraissant comme égorgé⁽²⁾, montre bien cet état de victime éternelle de l'Agneau de Dieu, tout offert au Père pour son éternelle louange. Dans la Jérusalem céleste, il n'y a point de temple : « c'est que le Seigneur, le Dieu Maître-de-tout, est son Temple, ainsi que l'Agneau »⁽³⁾. Il n'y a plus besoin de lumière, « car la gloire de Dieu l'a illuminée, et l'Agneau lui tient lieu de flambeau »⁽⁴⁾. « Le trône de Dieu et de l'Agneau sera dressé dans la ville, et les serviteurs de Dieu l'adoreront ; ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts »⁽⁵⁾. L'Agneau est vraiment le foyer de la vie liturgique du ciel, afin que, par Lui, le Père reçoive une louange et une adoration aimantes et dignes de sa majesté souveraine.

Si nous analysons de près ce que saint Jean nous dit de la vie liturgique du ciel, nous serions étonnés de retrouver, dans un parfait épanouissement, l'exercice de la vertu de religion acquise et infuse, ainsi que celui du don de piété. La vision du chapitre 4, après la description du trône de Dieu et de toute la cour céleste, nous révèle l'activité liturgique de « quatre animaux » et de « vingt-quatre vieillards ». Ceux-ci « se prosternent devant Celui qui siège sur le trône pour adorer Celui qui vit dans les siècles des siècles ; ils lancent leurs couronnes devant le trône en disant : « Tu es digne, O notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance, car c'est toi qui créas l'univers, c'est par ta volonté qu'il n'était pas et fut

⁽²⁾ *Ap* 4, 6.

⁽³⁾ *Ap* 21, 22.

⁽⁴⁾ *Ap* 21, 23.

⁽⁵⁾ *Ap* 22, 3-4.

créé» (6). Tel est bien le motif propre de la vertu de religion ; gloire et honneur sont rendus à Dieu en raison de ses bienfaits, parce qu'Il a créé toutes choses.

Au chapitre 5, où l'Agneau apparaît, les quatre animaux et les vieillards chantent un cantique nouveau : « Tu es digne de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux, car tu fus égorgé et tu rachetas pour Dieu, au prix de ton sang, des hommes de toute race, langue, peuple et nation ; tu as fait d'eux pour notre Dieu, une Royauté de Prêtres régnant sur la terre » (7). Il ne s'agit plus seulement de la vertu morale acquise, mais de la vertu infuse dont le motif nouveau est un motif surnaturel et chrétien, l'holocauste du Christ qui donne à cette louange et cette gloire leur valeur si particulière.

Enfin, au chapitre 11, la louange et l'adoration des vieillards sont ainsi exprimées : « Nous te rendons grâce, Seigneur, Dieu Maître-de-tout 'Il est et Il était' parce que tu as pris en main ton immense puissance pour établir ton règne » (8). C'est là l'exercice tout à fait divin de la vertu de religion, dont le motif est Dieu considéré en Lui-même.

Au milieu de ces vieillards et de ces animaux qui adorent et qui louent, apparaît l'Agneau comme égorgé ; toute la liturgie céleste vient de Lui et passe par Lui ; c'est la grande et éternelle liturgie de l'Agneau (9). Le centre de notre liturgie chrétienne, ici sur terre, est le sacrifice de la messe qui non seulement commémore le Calvaire, mais nous rend réellement présent le Christ glorifié dans son état d'adoration aimante à l'égard du Père. Nous saisissons là tout le réalisme divin de cette liturgie qui exprime l'amour et qui est ordonnée à l'amour, qui ne peut se contenter de symboles, si expressifs soient-ils, mais veut atteindre la réalité, le mystère lui-même, la présence du Christ immolé et glorieux.

Cette vie liturgique glorieuse s'achève dans une vie toute de miséricorde. Comme le Christ demeure éternellement le grand Prêtre et l'Agneau offert au Père en victime d'amour, Il demeure aussi éternellement le bon Pasteur qui se donne Lui-même à ses brebis, qui est Lui-

(6) *Ap* 4, 10-11.

(7) *Ap* 5, 9-10.

(8) *Ap* 11, 17.

(9) *Ap* 15, 3-4.

même leur Pain de vie. « Jamais plus ils ne souffriront de la faim et de la soif... car l'Agneau qui se tient au milieu du trône sera leur pasteur et les conduira lui-même aux sources des eaux de vie » (10). Le Christ glorieux se révèle avec éclat aux élus comme leur unique source de vie, et leur bien propre ; Il se donne Lui-même à chacun en particulier, et à tous, faisant de son cœur, de la blessure de son cœur, le lien de leur béatitude. La miséricorde fraternelle ne peut être plus totale. Son propre cœur blessé et glorieux est le lieu vivant d'amour et de lumière dans lequel demeurent tous les élus, pour l'éternité.

La blessure du cœur de l'Agneau est toujours brûlante pour le Père, toute consumée pour Lui comme victime d'amour, mais toujours aussi, elle brûle d'amour pour nous, prête à nous accueillir, à nous délivrer de nos esclavages humains et à nous faire vivre de son amour pour le Père.

Cette miséricorde peut alors être parfaitement efficace et réaliser son désir intime : supprimer toute souffrance. « Il essuiera toute larme de leurs yeux : de mort, il n'y en aura plus ; de pleur, de cri et de peine, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé » (11). C'est une miséricorde victorieuse de tout mal, qui non seulement s'exerce sur l'esprit de chaque élu, mais qui, après la résurrection des corps, rayonnera aussi sur le corps glorifié de chaque bienheureux, sur tout son être, sur toute sa sensibilité. En commentant les versets 7 et 8 du psaume 36 : « Vous sauverez les hommes et les animaux, Seigneur, selon l'abondance de votre infinie miséricorde, ô mon Dieu », saint Augustin déclare : « Votre miséricorde est si grande, si abondante, que vous sauverez jusqu'aux corps des hommes mortels... Telle est l'immensité de votre infinie miséricorde » (12). Ce que saint Augustin dit d'une façon générale de la miséricorde de Dieu, demeure vraie d'une

(10) *Ap* 7, 16-17. Cf 21, 6 : « Celui qui a soif, moi, je lui donnerai de la source de la vie, gratuitement. » Dans le ciel seulement, le Christ peut exercer sa miséricorde jusqu'en ses exigences ultimes, puisqu'alors les hommes ne « refusent plus de venir à Lui pour avoir la vie ». Il peut donner en surabondance à ses élus ce qu'Il leur avait promis : « Vous mangerez et boirez à ma table en mon royaume » (*Lc* 22, 29). C'est la réalisation plénière de ce que l'Eucharistie annonçait : « Je vous le dis, je ne boirai plus désormais de ce produit de la vigne, jusqu'au jour où je boirai avec vous le vin nouveau dans le royaume de mon Père. » (*Mt* 26, 29)

(11) *Ap* 21, 4.

(12) *Sermones ad populum*, secunda classis, S. 233, tome 18, p. 207.

façon tout à fait particulière de la miséricorde du cœur de Jésus dans le ciel, où la distinction de for interne et de for externe n'existe plus, car tout vient de l'intérieur avec une efficacité qui atteint jusqu'aux moindres fibres de la sensibilité ; tout est illuminé de l'intérieur, avec une telle intensité qu'il n'y a plus rien d'opaque ; tout est envahi par la lumière, il n'y a plus de ténèbres. La miséricorde se réalisant divinement, peut alors transformer de l'intérieur toute la nature humaine et la mettre totalement sous la motion immédiate de l'amour.

DON DE CONSEIL

*«...Celui qui tient les sept étoiles en sa droite et
qui marche au milieu des sept candélabres d'or.»
(Ap 2, 1)*

LES trois interrogations du dialogue avec Simon-Pierre, et son commandement : « pais mes agneaux, pais mes brebis », nous montrent la manière infiniment douce et forte avec laquelle le Christ gouverne, par amour et pour l'amour ; Il gouverne comme l'Epoux gouverne son épouse. C'est pourquoi, sachant combien il est facile de gouverner en tyran, par vaine gloire ou par peur, Il veut que celui qui sera son successeur sur la terre, soit le pasteur de ses brebis « pais mes brebis ». C'est vraiment le don de conseil dans l'âme de Jésus ressuscité qui s'exerce ici dans l'ordre qu'Il donne à Pierre ; car il ne s'agit pas seulement d'un acte prudentiel de gouvernement, mais d'un acte dans lequel tous pouvoirs sont délégués. C'est donc bien l'acte le plus important de la prudence du chef. Le don de conseil permet de discerner avec exactitude les diverses autorités, les divers pouvoirs que l'on peut avoir soi-même, ou que les autres peuvent avoir, pour empêcher que ne soient confondus les domaines de l'exercice de l'autorité avec ceux de l'exercice de l'obéissance. La réponse de Jésus à Pierre qui Lui demande ce que deviendra Jean, nous révèle d'une manière merveilleuse ce discernement entre le pouvoir qu'Il lègue à Pierre et celui qu'Il se réserve : « s'il me plaît... »

Par ce discernement à la fois très exigeant et très doux, Jésus veut faire comprendre à Pierre que l'autorité qu'Il lui délègue sur « ses » brebis demeure dépendante de son bon plaisir d'amour.

Dans la gloire, l'exercice du don de conseil n'engendre plus de « ruse de guerre » puisqu'il n'y a plus de lutte, plus de haine, plus de jalousie ; libéré de toutes les attaques du démon et de ceux qui ont

pour « père le diable », il ne s'exerce plus que dans la simplicité et la paix de l'amour vécu en pleine lumière, selon un mode de splendeur et de souveraine liberté.

L'âme glorieuse du Christ vit pleinement cette mission d'Envoyé du Père qui, sans quitter le sein du Père reçoit de Lui tout pouvoir pour gouverner les hommes et les ramener au Père (1). Le Cœur de Jésus vit dans le ciel cette dépendance infiniment douce à l'égard du Père. Jésus à la Croix a « achevé l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire » (2) mais qui demeure éternellement : « Ceux-ci ont reconnu que tu m'as envoyé. Je leur ai révélé ton nom et le leur révélerai, pour que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux » (3).

Dans la gloire, l'exercice du don de conseil rejoint pleinement l'exercice du don de sagesse (4). La douceur du Cœur de l'Agneau se manifeste alors avec éclat et resplendit pour les bienheureux ; elle exerce pleinement sur eux son attraction divine : c'est la douceur de Celui que le Père brûle de son amour (5), c'est une douceur qui brûle et consume tout (6).

(1) Saint Thomas affirme : « En tant que Fils de Dieu, Il n'a jamais cessé de siéger (auprès du Père), bien au contraire, Il est de toute éternité dans le sein du Père ; mais en tant qu'homme Il a été exalté à de plus excellents biens du Père (ad potiora bona Patris). » (*Comm. sur saint Jean*, n° 1771)

(2) Cf. *Jn* 17, 4.

(3) *Jn* 17, 26.

(4) Cf. les visions prophétiques du Messie glorieux qui règne dans la douceur : « Quand l'oppression aura disparu, fini le devastateur, partis ceux qui foulent le pays, le trône affermi dans la douceur... » (*Is* 16, 4-5 ; c'est le début de ce même chapitre que la Vulgate traduisait ainsi : « Emitte Agnum dominatorem terrai... ») Cf. *Za* 9, 9-10.

(5) Saint Thomas reconnaît : L'humanité du Christ glorifié par le Père est plus que jamais pour nous « voie à la connaissance du Père », « voie par laquelle nous tendons vers Dieu ». (« Filius est via cognitionis paternae. » « ...cum Christi humanitas sit nobis via tendendi ad Deum. » *Comm. sur saint Jean*, n° 1162 et 1074)

(6) La douceur du gouvernement du Christ glorieux s'exerce même à l'égard de ses ennemis, soit en les poursuivant avec patience, attendant leur retour à la Maison du Père – la douceur patiente du père de l'enfant prodigue – soit en diminuant, allégeant leurs peines. L'enfer lui-même est comme enveloppé de la miséricorde infiniment douce du Christ. Ne pouvant atteindre directement l'intelligence et la volonté des damnés et leur faire goûter la douceur toute divine de Celui devant lequel ils se révoltent orgueilleusement, la miséricorde du Christ atténue la rigueur de la colère de Dieu à leur égard ; car Il a souffert même pour les damnés ; Il a accepté, dans l'agonie, d'être

L'Envoyé du Père, dans la gloire, attire les hommes à Lui, Il les attire dans son intimité pour leur communiquer ses secrets les plus cachés. Cette douceur s'exerce d'une façon toute spéciale à l'égard de Marie ; après l'avoir associée si étroitement à son œuvre douloureuse, Il l'associe désormais intimement au gouvernement de son mystère de Gloire ; Il veut qu'Elle en manifeste très spécialement la douceur et la tendresse, Il lui remet le pouvoir que le Père Lui a remis, Il se sert de son Cœur immaculé et douloureux pour s'unir nos cœurs et les unir au Père.

Serviteur de Dieu,
 Prince de la Paix et des rois de la terre,
 Témoin de la Vérité,
 Guerrier victorieux, Défenseur de la Justice,
 Grand Prêtre,
 Victime d'Amour et Epoux,
 Jésus, dans sa gloire, est le Fils bien-aimé du Père
 à qui le Père a tout remis, et qui remet tout au Père.

Toute l'œuvre de la création, en Lui, retourne au Père, en Lui, est cachée dans l'Amour du Père, *in sinu Patris*, en Lui, jouit éternellement de la gloire du Père. C'est en Lui et par Lui que tout l'amour de Dieu est achevé et consommé.

Il est très important pour nous de bien discerner l'unité très profonde voulue par Dieu, entre les mystères de la Croix et de la Gloire, et de saisir, à travers ce lien et par ce lien, la sagesse de l'économie divine qui l'a réalisé. Si facilement nous séparons ce que Dieu a uni, pour choisir ce qui nous est le plus connaturel, le plus conforme à notre sensibilité ou à notre raison. Nous risquons alors, en nous enfermant soit dans une vision de la Croix et des mystères douloureux séparés du mystère de la Gloire, soit au contraire, dans une vision de Gloire qui ne considère plus la Croix, d'altérer ce que Dieu a choisi pour nous.

responsable d'eux en face du Père : Il a donc un droit sur eux. Malgré eux, Il a souffert pour eux, malgré eux, Il continue de les envelopper de sa miséricorde. C'est le geste le plus doux qui soit, c'est la douceur de l'Agneau dans la gloire de Dieu.

Il y a une attitude qui, ne voulant considérer que les mystères de douleur, s'enferme volontairement dans un certain pessimisme regardant tout en fonction de la tristesse et de l'échec. N'est alors chrétien que ce qui fait souffrir, ce qui brise ; tout épanouissement et toute joie sont rejetés systématiquement comme des tentations qui détournent du vrai visage du Christ. La vie chrétienne s'identifie à un certain dolorisme psychologique qui risque de conduire à une forme de sadisme. C'est sa propre recherche dans la tristesse, dans la douleur ; c'est le repliement sur soi-même, ne voulant plus voir les autres sous prétexte qu'ils ne peuvent comprendre notre souffrance. Cette attitude n'est évidemment plus chrétienne, elle est comme une caricature qui, suivant les tempéraments, prend des modalités différentes. Au nom de la béatitude des pauvres, telle qu'elle a été vécue à la Croix, on s'enferme dans une attitude d'infantilisme et de faux dénuement ; au nom de la béatitude des pleurs, telle qu'elle a été vécue à l'agonie, on s'enferme dans une désolation purement humaine... au nom de la béatitude des pacifiques, telle qu'elle a été vécue à la Croix, on s'endort dans une attitude de non-violence affective, une indifférence totale pour ne plus contredire personne : c'est le triomphe de l'abandon psychologique ; quant à la béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice, elle devient le tourbillon des agitations, velléités et sincérités successives.

Diamétralement opposée à cette conception de la vie chrétienne, il y a celle qui ne regarde plus que le mystère de la gloire, le mystère du Verbe assumant la nature humaine et l'élevant jusqu'à la droite du Père. Le mystère de la Croix est mis volontairement entre parenthèses ; le Christ l'ayant vécu une fois pour toutes, Il nous rétablit dans un ordre nouveau : celui du paradis terrestre exalté par l'Incarnation. Tout est alors envisagé dans la perspective de l'exaltation, de la splendeur et de la gloire. C'est une sorte d'esthétisme chrétien qui systématiquement ne considère plus que la beauté de la gloire, comme si le péché et la lutte n'existaient plus. Par le fait même, n'est chrétien que ce qui épanouit la nature humaine, ce qui est dans le sens du progrès, ce qui est source de joie. Dans cette conception de la vie chrétienne, tout aussi fautive que la précédente et qui devient une sorte d'humanisme, nous retrouvons, sous des caricatures multiples, les

diverses béatitudes. Au nom de la béatitude de la miséricorde, la personne est engloutie dans la mystique de la collectivité, le travail en équipe est seul valable ; au nom de la béatitude des pacifiques, on ne voit plus que l'ordre qui doit exister dans l'univers et dans l'homme ; au nom de la béatitude de la douceur, l'adaptation est reine... Très facilement on en arrive à ne plus regarder que l'évolution progressive de l'homme vers un épanouissement purement matériel du bien-être, de la domination sur l'univers, que l'on confond avec les véritables béatitudes évangéliques. L'homme a tellement soif de cet épanouissement, il a une telle nostalgie du paradis perdu, que très vite il confond cette nostalgie avec l'espérance chrétienne.

Aussi la nécessité s'impose-t-elle de bien saisir toutes les dimensions de la mystique chrétienne qui nous sont données dans les béatitudes évangéliques vécues par le Christ à la Croix et dans la Gloire. Ces béatitudes que Jésus vit au plus intime de son âme à travers les mystères douloureux et glorieux, nous manifestent l'emprise merveilleuse de l'amour divin sur toutes ses facultés, et nous laissent pressentir le « rapt » que réalise l'amour divin.

En Jésus, tout a toujours été soumis aux exigences de l'amour ; mais à la Croix, cette soumission totale, absolue, qui n'a connu aucun obstacle, nous est pleinement manifestée, et c'est celle-là principalement qui, dans la Jérusalem céleste, respandit dans la lumière de Gloire. En contemplant le Christ crucifié, nous voyons réalisé concrètement ce qu'Il dit Lui-même dans l'Évangile : « pas un iota de la loi n'est supprimé » ; donc, tout ce qui est ordonné à l'acquisition des vertus (le décalogue) demeure, mais tout est achevé par l'amour, tout est transformé par le règne divin de cet amour excessif.

Pour le chrétien en effet, c'est le Christ crucifié, l'unique « Sagesse » qui lui enseigne pratiquement comment l'amour divin s'empare des vertus humaines et les transforme en un état de béatitude. Tous les gestes et actes de la vie du Christ sont bien « modèles » de toutes les vertus, mais la croix représente le moment privilégié où ces vertus sont comme tout envahies par le feu divin de l'amour. C'est donc bien à la croix qu'il faut toujours revenir, si nous voulons comprendre la note la plus authentiquement chrétienne de ces vertus. En ce sens on peut dire que, du point de vue proprement chrétien, il n'y a pas de modèle

parfait des vertus en dehors du Christ crucifié, unique *Exemplar*, puisque, avant le mystère de la Croix, tout y est ordonné, et qu'après, tout en est comme l'épanouissement ultime.

A l'intérieur de ce mystère, nous devons découvrir toute l'organisation, toute la structure chrétiennes, et saisir comment les vertus, en tant que chrétiennes, conduisent à l'Amour et permettent son parfait rayonnement. Il n'y a plus qu'un seul précepte qui résume toute la loi et les prophètes : le précepte d'amour.

En conséquence, imiter tel homme héroïque dans la vertu de force ou de tempérance, n'est pas une attitude spécifiquement chrétienne, puisque déjà la doctrine stoïcienne, ainsi que d'autres doctrines philosophiques et religieuses, le demande. Imiter les héros ou les grands hommes est certes très noble, mais reste un humanisme, puisque l'objet recherché est la vertu, le bien et l'achèvement de l'homme. Le christianisme exige davantage. Il nous fait suivre le Christ et regarder le « Père qui est dans les cieux ». Jésus ne nous ordonne-t-Il pas d'être « parfaits comme le Père céleste est parfait » ? La perfection du Père n'est plus la vertu humaine, mais l'amour et la miséricorde. Vivre en chrétien, c'est vivre dans cet amour divin dont toutes les exigences nous sont manifestées par la croix de Jésus. Il nous faut donc imiter la charité du cœur du Christ crucifié et, en imitant sa charité, imiter ses vertus, pour permettre à l'amour de s'emparer de toutes nos facultés humaines. Aussi peut-on dire que l'attitude spécifiquement chrétienne consiste à imiter la charité du Christ crucifié et les béatitudes telles qu'Il les vit au Calvaire.

Voilà pourquoi nous avons essayé de considérer successivement ces béatitudes évangéliques telles qu'elles sont vécues par le Christ crucifié et glorifié, afin de mieux comprendre ce que doit être l'authentique comportement du chrétien, puisque nous ne pouvons pas, dans un seul développement théologique, exposer toute la richesse des mystères de la Croix et de la Gloire. Lorsque, dans un acte de foi, nous adhérons au « Christ ressuscité des morts, glorifié et assis à la droite du Père », cette adhésion de foi nous permet de « toucher », dans l'obscurité certes, mais réellement, toutes les richesses des béatitudes vécues

dans l'âme glorieuse de Jésus, toute la splendeur de son corps ressuscité, le trésor intime de la blessure de son cœur. Mais le théologien, étant donné la faiblesse de l'intelligence humaine, doit nécessairement exposer successivement toutes ces richesses, les distinguant sans les séparer.

Après cette étude théologique que nous avons tenté de rendre aussi organique que possible tout en maintenant son caractère pratique, il nous faut de nouveau, dans la simplicité divine de l'adhésion de foi vivante, contempler ces mystères du Christ crucifié et glorifié, en demandant à l'Esprit-Saint de nous permettre de pénétrer plus divinement en ces mystères et d'en vivre d'une manière plus intime et plus aimante, pour que le Christ crucifié s'impose de plus en plus à nous comme notre « Sagesse » – éclairant divinement et mesurant toutes nos activités chrétiennes, contemplatives et apostoliques ; et pour que le Christ glorieux nous soit de plus en plus donné comme l'objet propre de notre espérance, nous empêchant de nous arrêter ici sur terre et nous attirant toujours plus efficacement vers le Père.

*« Je reviendrai vous prendre avec moi,
afin que là où je suis,
vous soyez, vous aussi...
... Nul ne va au Père que par moi ! » (1)*

(1) Jn 14, 3 et 6.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---------------|---|
| Préface | 7 |
|---------------|---|

Première Partie

| | |
|---|----|
| PRÉFIGURATIONS DU MYSTÈRE DE LA CROIX | 17 |
| CHAPITRE PREMIER Avant la Loi : Sacrifices des Créatures – Images de Dieu – et des Amis de Dieu | 19 |
| » II La Pâque et la Loi : Sacrifices des Serviteurs et des Lévites | 29 |
| » III Sous la Loi : Sacrifices des Envoyés et des Témoins | 36 |
| » IV Présence et Gloire : Sacrifice du Roi | 50 |
| » V Réalisation plénière des Préfigurations et des Prophéties : le Sacrifice du Christ | 59 |

Deuxième Partie

| | |
|--|-----|
| LA CROIX, ÉPIPHANIE ET DON DE L'AMOUR : L'ŒUVRE PROPRE DU FILS BIEN-AIMÉ | 67 |
| CHAPITRE PREMIER Manifestation de l'Amour du Père : l'Ultime Oeuvre Royale du Christ | 68 |
| 1. Bienheureux le Pacifique : Roi de Paix ... | 76 |
| 2. Bienheureux le Pauvre : Roi-Serviteur ... | 91 |
| » II Témoin Fidèle de la Vérité : l'Ultime Oeuvre Prophétique du Christ | 104 |
| 3. Bienheureux Celui dont le Cœur est pur : Prophète d'Amour | 108 |
| 4. Bienheureux Celui qui a faim et soif de la Justice : le Martyr | 121 |

| | | | |
|---|-----|---|-----|
| » | III | Victime d'Amour : l'Ultime Oeuvre Sacerdotale du Christ | 140 |
| | | 5. Bienheureux Celui qui pleure : le Bon Pasteur | 143 |
| | | 6. Bienheureux Celui qui est la Miséricorde : l'Agneau Immolé | 160 |
| » | IV | Réalisation de la Volonté du Père : l'Ultime Oeuvre de l'Envoyé | 187 |
| | | 7. Bienheureux Celui qui est la Douceur : l'Epoux | 191 |

Troisième Partie

| | | | |
|---|-----|---|-----|
| | | LE MYSTÈRE DE LA RÉSURRECTION : JÉSUS TRIOMPHATEUR ET ROI DE GLOIRE | 217 |
| | | CHAPITRE PREMIER Préfigurations du Mystère de la Résurrection et Apparitions du Christ Ressuscité | 223 |
| » | II | Le Mystère du Corps Glorieux du Christ | 242 |
| » | III | Les Dons de l'Esprit Saint dans l'Âme du Christ Ressuscité | 259 |

M.-D. PHILIPPE O.P.

**LE MYSTÈRE DU
CHRIST CRUCIFIÉ
ET GLORIFIÉ**

*

Ce livre est un ouvrage de théologie spirituelle ; l'auteur, dans l'Introduction, nous le dit très explicitement. Il complète l'étude déjà faite par l'auteur sur le **Mystère de Marie**, modèle de la croissance de la charité (éd. de la Colombe, 1958, 2 vol.). L'intention de l'auteur dans ce livre est de nous montrer la signification du mystère du Christ crucifié et de Sa gloire, dans la vue de la Sagesse de Dieu. Toute l'attente de l'Ancien Testament n'est-elle pas ponctuée par une série de

sacrifices préfiguratifs de celui de la Croix ? Et la vie de l'Eglise, attente de la venue glorieuse du Christ, n'est-elle pas également, par l'Eucharistie, unie intimement à l'unique sacrifice de Jésus ? L'auteur, impressionné par la parole de l'Apôtre : – « le Christ crucifié... a été établi de par Dieu notre sagesse » (1 Co 1, 23,30) –, veut nous montrer que ce mystère est bien la sagesse du chrétien. A cette sagesse de la Croix Dieu répond par la Gloire.

La Croix est pour nous le lieu de l'épiphanie de ce nouvel Amour personnel qui nous est communiqué ; c'est la proclamation de la Nouvelle Alliance.

La Croix est aussi le lieu du don. Là se réalise concrètement cette alliance d'Amour dont la Gloire n'est que l'épanouissement ultime.